

ELIZABETH WEIN

NOM DE CODE : **VERITY**

JE DIRAI TOUTE LA VÉRITÉ.



CASTELMORE

Elizabeth Wein

NOM DE CODE : VERITY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Durand

CASTELMORE

Pour Amanda : nous formons une équipe du tonnerre.

« Les partisans de la résistance passive doivent comprendre qu'ils sont aussi importants que des saboteurs. »

SOE (Secret Operations Manual)
« Méthodes de résistance passive »

PARTIE 1

VERITY

Ormaie 8.XI.43 VB-S

JE SUIS LÂCHE.

J'ai voulu être héroïque, et j'ai fait semblant. J'ai toujours été douée pour cela. J'ai passé les douze premières années de ma vie à jouer à la bataille du pont de Sterling avec mes cinq grands frères. J'avais beau être une fille, ils me laissaient être William Wallace, censé être l'un de nos ancêtres, car c'était moi qui donnais les discours de guerre les plus inspirants. Seigneur, j'ai essayé la semaine dernière, de toutes mes forces. Mon Dieu, j'ai vraiment essayé. Je sais désormais que je suis lâche. Après le marché ridicule que j'ai passé avec ce SS, l'Hauptsturmführer von Linden, je sais que je suis lâche. Et je vais vous donner tout ce que vous demanderez, tout ce dont je me souviens. Avec. Tous. Les. Détails.

Voici le marché que nous avons passé. Je l'écris pour ne pas l'oublier.

— Voyons voir, a dit l'Hauptsturmführer. Comment peux-tu être achetée ?

Et j'ai répondu que je voulais récupérer mes vêtements.

Cela me semble bien futile, maintenant. Je suis certaine qu'il s'attendait à une réponse pleine de défi : « Donnez-moi la liberté », ou « La victoire », ou quelque chose de généreux, comme : « Cessez de jouer avec cette pitoyable

résistante française et offrez-lui une mort digne et miséricordieuse. » Ou, au moins, quelque chose de plus directement lié à ma condition actuelle, comme : « Laissez-moi dormir », ou « À manger », ou « Retirez cette saleté de barre de fer que vous avez attachée à mon dos il y a trois jours. » Mais j'étais prête à renoncer au sommeil, à être taraudée par la faim et à rester droite pendant un long moment tant que je n'avais pas à le faire en sous-vêtements : en dehors du fait qu'ils soient souillés et humides, c'était surtout une situation extrêmement HUMILIANTE. La chaleur et la dignité de ma jupe en flanelle et de mon pull en laine avaient pour moi plus de valeur que le patriotisme ou l'intégrité.

Von Linden m'a donc vendu mes vêtements l'un après l'autre. À l'exception de mon écharpe et de mes bas, bien sûr, qui m'avaient été retirés plus tôt pour que je ne m'étrangle pas avec. (J'ai essayé.) Le pull m'a coûté quatre codes de communication : les poèmes d'encodage, les mots de passe et les fréquences. Il m'attendait dans ma cellule quand ils ont fini par me détacher au bout de ces trois jours atroces, bien que j'aie d'abord été incapable d'enfiler ce fichu truc. Mais rien qu'enroulé autour de mes épaules, tel un châle, il était réconfortant. Maintenant que j'ai réussi à le mettre, je refuse de le retirer. La jupe et le chemisier ont coûté moins cher, et mes chaussures n'étaient qu'à un code chacune.

Il y en a onze en tout. Le dernier était censé me valoir mon jupon. Remarquez qu'il s'est assuré que je reçoive d'abord les vêtements qu'on met en dernier, pour que je doive subir le tourment de me déshabiller devant tout le monde chaque fois qu'on m'en rend un. Il est le seul à ne pas regarder. Il m'a menacée de les reprendre lorsque je lui ai fait savoir qu'il ratait un beau spectacle. C'était la première fois que les dégâts accumulés étaient révélés, et j'aurais voulu qu'il admire son chef-d'œuvre. Mes bras, surtout.

C'était la première fois que je pouvais me lever depuis longtemps, et je voulais faire de l'esbroufe. J'ai décidé de renoncer à mon jupon, ce qui m'évite de devoir me déshabiller de nouveau pour le remettre et, en échange du dernier code, je me suis offert de l'encre et du papier. Et du temps.

Von Linden dit que je dispose de deux semaines, et que je peux avoir autant de papier que je le désire. Il me suffit de cracher tout ce dont je me souviens sur l'effort de guerre britannique. Et je vais le faire. Von Linden me rappelle le capitaine Crochet : c'est un gentleman droit malgré son statut de brute, et je suis semblable à Pan, avec ma confiance naïve, pensant qu'il va respecter les règles et sa parole. Pour le moment, c'est le cas. Pour amorcer ma confession, il m'a donné ce magnifique papier gaufré crème du Château de Bordeaux, un hôtel, ce qu'était autrefois ce bâtiment. (Je n'aurais jamais cru qu'un hôtel français puisse devenir aussi lugubre et sinistre si je n'avais pas vu les volets barrés et les portes cadénassées de mes propres yeux. Mais vous avez aussi réussi à rendre sinistre la belle ville d'Ormaie.)

C'est beaucoup pour un seul code mais, en plus de mes révélations traîtresses, j'ai promis à von Linden mon âme, bien que je ne pense pas qu'il me prenne au sérieux. Quoiqu'il en soit, cela va être un soulagement d'écrire autre chose que du code. J'en ai plus qu'assez de cracher du code de communication. Ce n'est qu'en couchant toutes ces listes sur du papier que je me suis rendu compte que j'en connaissais beaucoup.

C'est proprement incroyable, vraiment.

SALOPARDS DE NAZIS DÉBILES.

Je suis fichue. Je suis fichue, à cent pour cent. Vous me fusillerez au final, quoi que je fasse, car c'est ce qui arrive aux agents ennemis. C'est ce que, nous, nous faisons aux soldats ennemis. Après avoir rédigé cette confession, si vous

ne me fusillez pas et que je réussis à rentrer chez moi, je serai jugée et tuée pour avoir collaboré. Je considère les chemins sombres et tortueux qui m'attendent, et c'est le plus simple, le plus évident. Que me réserve l'avenir ? Un bidon de kérosène versé dans ma gorge et une allumette glissée entre mes lèvres ? Un scalpel et de l'acide, comme le garçon de la Résistance qui refuse de parler ? Mon squelette encore vivant chargé dans un wagon de bétail avec deux cents autres tout aussi désespérés, envoyés Dieu sait où, pour mourir de soif avant d'arriver ? Non. Je refuse de m'engager sur cette voie. Celle-ci sera plus facile. Les autres sont trop effrayantes à même envisager.

Je vais écrire en anglais. Je ne connais pas le vocabulaire spécifique de la guerre en français, et je ne suis pas assez à l'aise en allemand. Quelqu'un devra traduire pour l'Hauptsturmführer von Linden. Fräulein Engel pourra le faire. Elle parle très bien anglais. C'est elle qui m'a expliqué que le pétrole et le kérosène étaient une seule et même chose. Chez nous, on appelle ça du pétrole, mais les Américains utilisent le terme « kérosène », et c'est à peu près le même mot en français et en allemand.

(Au sujet du pétrole, kérosène, peu importe... je suis convaincue que vous n'en avez pas un litre à gâcher sur moi. Ou peut-être l'achetez-vous au marché noir ? Comment faites-vous passer cette dépense ? « Un litre de carburant hautement explosif pour exécuter espionne britannique. » Enfin, je ferai de mon mieux pour vous éviter cette dépense.)

L'un des points de la longue liste de choses auxquelles on m'a demandé de réfléchir, en plus de ma confession, est la localisation de l'aérodrome britannique d'où partirait l'invasion de l'Europe. Fräulein Engel confirmera que j'ai éclaté de rire en lisant cela. Vous pensez vraiment que je sais quoi que ce soit sur le lieu d'où les Alliés comptent lancer leur invasion de l'Europe occupée par les nazis ? Je fais partie des Opérations spéciales parce que je sais parler

français et allemand, parce que je suis douée pour inventer des histoires, et je suis prisonnière au quartier général de la Gestapo à Ormaie parce que je n'ai aucun sens de l'orientation. Gardez bien à l'esprit que ceux qui m'ont entraînée ont encouragé ma belle ignorance des aérodromes afin que je ne puisse rien vous dire si vous me mettiez la main dessus, sans oublier qu'on ne m'a même pas communiqué le nom du terrain d'aviation dont nous avons décollé pour venir ici : laissez-moi vous rappeler que j'étais en France depuis moins de quarante-huit heures quand votre aimable agent a dû m'empêcher d'être écrasée par une camionnette française emplie de poulets français car j'avais regardé du mauvais côté de la route avant de traverser. Ce qui montre combien les agents de la Gestapo sont observateurs : « Cette personne que j'ai arrachée à une mort certaine, écrasée sous des roues, s'attendait à ce que les véhicules arrivent de la gauche. Elle doit donc être britannique, et a probablement été parachutée dans la France occupée depuis un avion des Alliés. Je me dois de l'arrêter en tant qu'espionne. »

Je n'ai donc aucun sens de l'orientation. Pour certains d'entre nous, c'est un DÉFAUT TRAGIQUE, et il est inutile que j'essaie de vous conduire à un aérodrome. Pas sans des coordonnées. Je pourrais les inventer, peut-être, et me montrer convaincante afin de gagner plus de temps, mais vous finiriez par comprendre.

« Types d'appareils utilisés lors des opérations » fait aussi partie de la liste de choses que je dois vous révéler. Seigneur, quelle drôle de liste ! Si je connaissais le moindre détail sur les avions, ou si je m'en souciais, j'en piloterais pour l'Air Transport Auxiliary, comme Maddie, la pilote qui m'a larguée ici, ou bien je travaillerais comme arpète ou comme mécanicienne. Impossible de cracher lâchement des faits et des schémas à la Gestapo. (Je ne reviendrai pas sur ma lâcheté car je commence à me trouver indécente. Je ne veux

pas non plus que vous commenciez à vous ennuyer, que vous me repreniez ce superbe papier et que vous me plongiez de nouveau le visage dans une bassine d'eau glacée jusqu'à ce que je perde conscience.)

Non, attendez, je connais certains types d'appareils. Je vais vous parler de tous ceux que je connais, à commencer par le Puss Moth. C'est le premier qu'ait piloté mon amie Maddie. C'est même le premier dans lequel elle est jamais montée, et qu'elle a approché. Et l'histoire de mon arrivée ici commence avec Maddie. J'ignore si je saurai un jour comment j'en suis arrivée à porter sa carte du registre national ainsi que sa licence de pilote au lieu de mes propres papiers quand vous m'avez attrapée mais, si je parle de Maddie, vous comprendrez pourquoi nous avons volé ensemble jusqu'ici.

Types d'appareils

Le véritable nom de Maddie est Margaret Brodatt. Vous avez ses papiers, vous connaissez son nom. Brodatt n'est pas un nom d'Anglais du Nord. Je crois que c'est russe, son grand-père venait de Russie. Mais Maddie est un pur produit de Stockport. Contrairement à moi, elle a un excellent sens de l'orientation. Elle sait se repérer par rapport aux étoiles, ou en naviguant à l'estime, mais je crois qu'elle a surtout appris à s'orienter quand son grand-père lui a offert une moto pour ses seize ans. Puis Maddie est sortie de Stockport pour sillonner les chemins mal entretenus des hautes landes des Pennines. Ces montagnes entourent la ville de Stockport, vertes et nues avec des traînées rapides de nuages et des rayons de soleil qui glissent dessus, telle une image animée

en Technicolor. Je le sais car je suis partie en permission d'un week-end chez Maddie et ses grands-parents, et elle m'a emmenée sur sa moto jusqu'au Dark Peak, l'un des après-midi les plus merveilleux de ma vie. C'était l'hiver, le soleil s'est montré pendant cinq minutes environ, et pourtant le mélange de pluie et de neige n'a pas cessé de tomber : c'est parce que le temps était censé être trop instable pour voler qu'elle avait trois jours de repos. Mais pendant cinq minutes le Cheshire a semblé être vert et scintillant. Le grand-père de Maddie est propriétaire d'un magasin de deux-roues, et il lui a obtenu du pétrole au marché noir pour ma visite. Si j'écris tout cela (bien que ça n'ait aucun lien avec les types d'appareils), c'est pour prouver que je sais de quoi je parle lorsque je décris ce que ressentait Maddie, seule au sommet du monde, assourdie par le hurlement des quatre vents et de deux cylindres, avec tout le Cheshire, avec ses champs verts et plats et ses cheminées rouges, jeté à ses pieds telle une couverture de pique-nique en tartan.

Maddie avait une amie, Beryl, qui avait quitté l'école. À l'été 1938, Beryl travaillait au moulin à coton de Ladderal, et elles aimaient faire des pique-niques le dimanche en partant sur la moto de Maddie, car c'était pour elles la seule occasion de se voir. Beryl serrait alors ses bras autour de la taille de Maddie, comme je l'ai fait cette fois-là. Pas de lunettes pour Beryl, ni pour moi, mais Maddie avait les siennes. En ce dimanche de juin, elles ont remonté les chemins jusqu'aux murs en pierres sèches montés par les ancêtres de Beryl, et au-delà de Highdown Rise, avec de la boue jusqu'à leurs mollets nus. La plus belle jupe de Beryl a été irrémédiablement abîmée ce jour-là, et son père l'a obligée à s'en payer une neuve sur son salaire de la semaine suivante.

— J'adore ton grand-père ! cria Beryl à l'oreille de Maddie. Je voudrais que ce soit le mien. (Moi aussi.) C'était génial de sa part de t'offrir une Silent Superb pour ton anniversaire !

— Elle n'est pas si silencieuse que ça, répondit Maddie par-dessus son épaule. Elle n'était pas neuve quand je l'ai eue, et elle a déjà cinq ans. J'ai dû remonter son moteur l'année dernière.

— Ton grand-père ne peut pas le faire pour toi ?

— Il a refusé de me la donner jusqu'à ce que j'aie fini de démonter le moteur. Je devais le faire moi-même si je la voulais.

— Je l'aime quand même, lança Beryl.

Elles filèrent le long des verts chemins de Highdown Rise, sur des sillons de tracteurs qui manquèrent de les envoyer par-dessus les murs de pierres sèches, dans un lit de brouillards, d'orties et de moutons. Je me souviens, je sais ce que ça devait être. De temps en temps, au détour d'un virage ou au sommet d'une bosse de la colline, on aperçoit la chaîne verte des Pennines qui s'étend sereinement vers l'ouest, ou les cheminées des usines du sud de Manchester qui emplissent le ciel bleu du nord de fumée noire.

— Et tu auras une compétence ! hurla Beryl.

— Une quoi ?

— Une compétence.

— Réparer des moteurs, tu parles d'une compétence ! répliqua Maddie.

— C'est une compétence. C'est mieux que de remplir des charrettes.

— Tu es payée pour remplir des charrettes, répondit Maddie. Pas moi.

Le chemin devant était plein d'ornières emplies d'eau de pluie. On aurait dit une version miniature des lochs des Highlands. Maddie ralentit jusqu'à faire crachoter le moteur et dut finir par s'arrêter. Elle posa les pieds sur le sol dur, la jupe relevée sur les cuisses, sentant encore dans son corps le grondement sûr et familier de la Superb.

— Qui offrirait à une fille un emploi pour réparer des moteurs ? dit-elle. Grand-mère veut que j'apprenne à taper à

la machine. Au moins, tu gagnes ta vie.

Elles durent descendre de la moto pour lui faire traverser le chemin plein de nids-de-poule. Puis il y eut une nouvelle montée, et elles arrivèrent devant un portail de ferme qui séparait deux champs. Maddie appuya la moto contre le mur de pierre afin qu'elles puissent manger leurs sandwiches. Elles échangèrent un regard et éclatèrent de rire en voyant la boue.

— Que va dire ton père ! s'exclama Maddie.

— Et ta grand-mère !

— Elle a l'habitude.

Des tranches épaisses de pain anglais préparé par la tante de Beryl pour trois familles tous les mercredis, et des oignons marinés aussi gros que des pommes. Les sandwiches de Maddie étaient préparés avec du pain de seigle, que sa grand-mère l'envoyait acheter le vendredi chez le boulanger de Reddyke. Les oignons marinés empêchèrent Maddie et Beryl de discuter, car la mastication faisait tellement de bruit dans leur tête qu'elles ne s'entendaient pas parler, et elles devaient avaler avec précaution pour ne pas s'étouffer avec un jet accidentel de vinaigre. (Peut-être le chef-tempête-capitaine von Linden pourrait-il trouver les oignons marinés utiles comme outil de persuasion. Vos prisonniers seraient nourris au passage.)

(Fräulein Engel m'ordonne d'écrire ici, pour que le capitaine von Linden le sache quand il le lira, que j'ai perdu vingt minutes du temps qui m'est alloué car j'ai ri de ma propre plaisanterie stupide sur les oignons marinés et j'ai cassé la mine du crayon. Nous avons dû attendre que quelqu'un apporte un couteau pour l'aiguiser, car Mlle Engel n'a pas le droit de me laisser seule. Puis j'ai perdu cinq minutes de plus à pleurer après avoir cassé net la nouvelle mine car Mlle E. l'a aiguisée tout près de mon visage, envoyant des éclats dans mes yeux tandis que SS-Scharführer Thibaut maintenait ma tête immobile, et cela m'a

rendue terriblement nerveuse. Je ne ris pas ni ne pleure maintenant, et je vais essayer de ne plus appuyer aussi fort.)

Quoi qu'il en soit, revenons à Maddie avant la guerre, libre, chez elle, la bouche pleine d'oignons marinés... Elle ne put que pointer du doigt et s'étouffer lorsqu'un appareil crachotant et fumant apparut au-dessus de leurs têtes et fit le tour du champ qui s'étendait devant elles, perchées qu'elles étaient sur le portail. L'avion était un Puss Moth.

Je peux vous parler un peu des Puss Moth. Ce sont des monoplans – vous savez, avec seulement une aile de chaque côté – rapides et légers. Le Tiger Moth est un biplan avec des paires d'ailes (un autre type dont je viens de me souvenir). Il est possible de replier les ailes du Puss Moth pour le transporter par camion ou le garer. La vue par le cockpit est très bonne, et on peut y mettre deux passagers en plus du pilote. Il m'est plusieurs fois arrivé d'être passagère. Je crois que la version optimisée s'appelle le Leopard Moth (et de trois appareils en un paragraphe !).

Le Puss Moth qui survolait le champ de Highdown Rise, le premier Puss Moth que Maddie ait jamais vu, crachait atrocement. D'après Maddie, c'était comme être assis en bord de piste au cirque. L'avion étant à cent mètres, Beryl et elle distinguaient en miniature chaque détail : chaque câble, supportant ses ailes de toile, le vacillement des pales en bois de son hélice qui luttaient en vain contre le vent. De grands nuages bleus de fumée sortaient de son pot d'échappement.

— Il est en feu ! s'écria Beryl, emplie d'une panique émerveillée.

— Non, répondit Maddie, qui s'y connaissait. Il brûle de l'huile. S'il est intelligent, il va tout éteindre et ça s'arrêtera. Il pourra descendre doucement.

Elles restèrent attentives. La prédiction de Maddie se réalisa : le moteur se coupa et la fumée se dissipa, et le pilote semblait bien décidé à poser son appareil endommagé dans le champ, juste devant elles. Au-dessus de leurs têtes,

les ailes cachèrent le soleil un instant en balayant l'horizon tel un yacht à la voile gonflée. À son dernier passage, l'avion envoya voler les détritiques de leur déjeuner dans le champ, des croûtes et du papier brun tournoyant dans la fumée bleue tels les confettis du diable.

D'après Maddie, cela aurait pu être un bel atterrissage sur un aérodrome. Dans le champ, l'appareil blessé rebondit malheureusement sur trente mètres d'herbe haute. Puis il se planta gracieusement sur le nez.

Maddie se mit à applaudir. Aussitôt, Beryl lui attrapa les mains et lui donna une claque sur le dessus.

— Espèce de gourde insensible ! il est peut-être blessé ! Oh, que devons-nous faire ?

Maddie avait applaudi sans réfléchir. Je l'imagine repoussant des boucles noires de ses yeux, la lèvre inférieure saillant, avant qu'elle ne saute au bas du portail et par-dessus les touffes vertes pour rejoindre l'avion au sol.

Aucune flamme en vue. Maddie escalada le nez du Puss Moth pour rejoindre le cockpit, et les crampons de l'une de ses chaussures crevèrent le tissu qui recouvrait le fuselage (je crois que c'est ainsi qu'on appelle le corps d'un avion), et je parie qu'elle a grimacé, car elle ne voulait pas faire ça non plus. Elle avait très chaud et était très ennuyée lorsqu'elle a ouvert la porte, s'attendant à se faire houspiller par le propriétaire de l'appareil, et fut honteusement soulagée de le voir accroché la tête en bas dans des sangles de harnais à demi défaits, clairement inconscient. Maddie jeta un coup d'œil aux commandes, qu'elle ne connaissait pas. Pas de contrôle de pression d'huile. (Elle m'a expliqué tout ça.) Commande des gaz éteinte. Retirée. Parfait. Maddie défit le harnais et laissa le pilote glisser vers le sol.

Beryl était là pour attraper le poids mort du corps du pilote évanoui. Il fut plus facile pour Maddie de descendre que de monter, un simple saut vers le sol. Elle retira le casque et les lunettes du pilote : Beryl et elle avaient toutes

deux été guides, pour ce que ça valait, et savaient qu'il fallait s'assurer que le blessé pouvait respirer.

Beryl se mit à rire.

— Qui est une gourde stupide, maintenant ! s'exclama Maddie.

— C'est une fille ! rit Beryl. Une fille !



Beryl resta avec la pilote inconsciente tandis que Maddie retournait chercher de l'aide à la ferme sur sa Silent Superb. Elle croisa deux gars de son âge qui pelletaient de la bouse de vache, ainsi que l'épouse du fermier, qui triait les premières pommes de terre et maudissait un groupe de filles qui faisaient un immense puzzle sur le sol de la cuisine. (C'était un dimanche, autrement elles auraient été en train de faire la lessive). Une équipe de secours fut mise sur pied, et Maddie envoyée plus bas sur le chemin avec sa moto, au pied de la colline, où se trouvaient un pub et une cabine téléphonique.

— Il va falloir une ambulance, tu sais, petite, avait gentiment dit la femme du fermier. Elle devra aller à l'hôpital si elle pilotait un avion.

Ces mots tournèrent dans la tête de Maddie sur tout le chemin. Pas : « Elle devra aller à l'hôpital si elle est blessée », mais : « Elle devra aller à l'hôpital si elle pilotait un avion. »

Une fille pilote ! songea Maddie. Une fille pilotant un avion !

Non, se corrigea-t-elle. Une fille qui ne pilotait pas un avion, justement. Une fille qui s'écrasait en avion dans un champ de moutons.

Mais elle avait commencé par le piloter. Elle avait dû pouvoir le piloter avant de le poser (ou de s'écraser).

Cela semblait logique.

Je n'ai jamais eu d'accident avec ma moto, se dit Maddie. Je pourrais piloter un avion.

Je connais d'autres types d'appareils, mais c'est le Lysander qui me vient à l'esprit. C'était celui que pilotait Maddie quand elle m'a lâchée ici. Elle était censée poser l'avion, pas me jeter dans les airs. Nous nous sommes fait tirer dessus à l'aller, la queue a été en feu un moment et elle avait du mal à garder le contrôle de l'appareil, alors elle m'a fait sortir avant d'essayer de se poser. Je ne l'ai pas vue descendre. Mais vous m'avez montré des photos prises sur le site, alors je sais maintenant qu'elle a atterri d'urgence. Toutefois, on peut difficilement en vouloir au pilote quand son appareil est la cible de tirs antiaériens.

Soutien britannique contre l'antisémitisme

Le Puss Moth s'est écrasé un dimanche. Beryl a dû retourner travailler au moulin de Ladderall le lendemain. Mon cœur se serre et fait des nœuds avec une jalousie si sombre et douloureuse que j'ai gâché la moitié de cette page avec des larmes avant de me rendre compte qu'elles tombaient, comme je pensais à la vie de Beryl, passée à charger des chariots et à élever des enfants au nez qui coule avec un type éméché dans une banlieue industrielle de Manchester. Bien sûr, c'était en 1938, et tous ces endroits ont été bombardés, alors peut-être Beryl et ses petits sont-ils déjà morts. En ce cas, mes larmes de jalousie seraient très égoïstes. Je suis désolée pour le papier. Mlle E. regarde par-dessus mon épaule tandis que j'écris, et me dit de ne plus interrompre mon récit par des excuses.

La semaine suivante, Maddie a reconstitué l'histoire de la

pilote dans une frénésie de coupures de journaux avec la férocité mentale d'une lady Macbeth. La pilote s'appelait Dympna Wythenshawe. (Je me souviens de son nom car il était ridicule.) C'était la plus jeune fille gâtée d'un sir Truc-Machin Wythenshawe. Le vendredi, il y eut une éruption de protestations car, à peine sortie de l'hôpital, elle commença à offrir des sorties dans son autre avion (un Dragon Rapide. Que je suis forte !) en attendant que le Puss Moth soit réparé. Maddie s'asseyait sur le sol de l'atelier de son grand-père, près de sa Silent Superb bien-aimée, qui avait besoin de beaucoup de soins pour être en état de sortir le week-end, et luttait avec le journal. Il y avait des pages et des pages sinistres sur l'imminence d'une guerre entre le Japon et la Chine, et la probabilité d'une autre en Europe. Le Puss Moth écrasé dans le champ du fermier sur Highdown Rise était une nouvelle de la semaine passée. Pas de photos de l'avion le vendredi, seulement celle de l'aviatrice affichant un sourire suffisant, l'air heureuse et décoiffée par le vent, bien plus jolie que cet abruti de fasciste, Oswald Mosley, dont le visage méprisant jetait un regard noir à Maddie depuis la première page. Elle le recouvrit de sa tasse de chocolat et songea au moyen le plus rapide de se rendre à l'aérodrome de Catton Park. Il était loin, mais le lendemain serait un samedi.

Le lendemain, Maddie s'en voulut de ne pas avoir prêté plus d'attention à l'histoire d'Oswald Mosley. Il était là, à Stockport, s'exprimant devant l'église Sainte-Marie à l'orée du marché du samedi, et ses imbéciles de partisans fascistes avaient formé une procession pour le rencontrer, qui commençait au pied de l'hôtel de ville pour arriver à Sainte-Marie, provoquant un énorme désordre automobile et humain. Ils avaient modéré leur antisémitisme et ce rallye était censé se tenir au nom de la paix, croyez-le ou non, pour essayer de convaincre tout le monde que ce serait une bonne idée de rester cordial avec les imbéciles de fascistes

en Allemagne. Les mosleyites n'avaient plus le droit de porter leur horrible chemise noire symbolique. Une loi était passée sur les processions publiques en uniforme politique, dans le but premier d'empêcher les mosleyites de provoquer des émeutes comme lorsqu'ils avaient défilé dans les quartiers juifs de Londres. Mais ils comptaient tout de même soutenir Mosley. Il y avait la foule joyeuse de ses partisans et celle, échauffée, de ses détracteurs. Il y avait des femmes, le panier au bras, qui essayaient de faire leurs courses au marché. Il y avait des policiers. Du bétail : certains des policiers étaient à cheval, un troupeau de moutons était poussé en avant, en route vers le marché, et au milieu était coincé le chariot d'un laitier. Il y avait des chiens. Probablement aussi des chats, des lapins, des poulets et des canards.

Maddie ne pouvait pas traverser Stockport Road. (J'ignore son vrai nom. Peut-être est-ce ça, car c'est la route principale venant du sud. Vous ne devriez pas vous fier à mes indications.) Maddie attendit un long moment en marge de la foule frémissante, cherchant un espace où se faufiler. Au bout de vingt minutes, elle commença à en avoir assez. Des gens se pressaient désormais derrière elle. Elle essaya de faire demi-tour avec sa moto, la poussant par les poignées, et percuta quelqu'un.

— Oi ! Regarde où tu vas !

— Pardon, dit Maddie en relevant les yeux.

Un groupe de brutes lui faisait face, vêtus de chemises noires pour le rallye bien que cela puisse leur valoir d'être arrêtés, les cheveux gominés avec du Brylcreem, tels des pilotes de chasse. Ils détaillèrent joyusement Maddie, certains qu'elle serait une proie facile.

— Jolie bécane.

— Jolies jambes !

L'un d'entre eux eut un rire nasal.

— Joli...

Il usa d'un mot ignoble et à taire, que je ne retranscrirai pas car je ne pense pas que vous sauriez ce que cela signifie en anglais, et je ne connais pas les équivalents en français ni en allemand. La brute l'avait employé par provocation, et cela fonctionna. Maddie poussa sa roue devant celui qu'elle avait heurté et recommença. Il attrapa les poignées, ses gros poings entre ses mains à elle.

Maddie ne lâcha pas prise. Ils luttèrent un moment. Le garçon refusait d'abandonner, et ses compagnons s'esclaffèrent.

— Que peut bien faire une gamine comme toi avec une bécane pareille ? Où l'as-tu trouvée ?

— Au magasin de deux-roues. À votre avis !

— Celui de Brodatt, dit l'un d'eux.

C'était le seul de ce côté de la ville.

— Il vend des motos aux juifs, lui.

— Peut-être que c'est une machine juive.

Vous l'ignorez sans doute, mais Manchester et ses banlieues enfumées abritent une importante population juive, sans que cela dérange qui que ce soit, à part, évidemment, des imbéciles de fascistes, mais vous voyez ce que je veux dire. Ils sont arrivés de Russie, de Pologne, puis de Roumanie et d'Autriche, de toute l'Europe de l'est, au cours du XIX^e siècle. Le magasin de deux-roues dont on remettait en question les origines de la clientèle était celui du grand-père de Maddie, qui le possédait depuis trente ans. Il s'en sortait bien, assez pour assurer à la grand-mère élégante de Maddie le train de vie auquel elle était habituée. Ils vivaient dans une vieille et grande maison sur Grove Green, à la sortie de la ville, et ils employaient un jardinier ainsi qu'une domestique qui s'occupait de la maison. Quand le groupe commença à cracher son venin sur le magasin du grand-père de Maddie, celle-ci engagea la bataille avec eux, à l'encontre de tout bon sens.

— Avez-vous toujours besoin d'être à trois pour formuler

une pensée ? ou pouvez-vous vous débrouiller seuls si vous avez eu le temps de répéter ?

Ils firent basculer la moto. Maddie fut entraînée dans la chute. Ce genre d'attaque est la spécialité des imbéciles fascistes.

Il y eut un chœur de cris outragés dans la rue bondée. Le petit groupe de brutes s'esclaffa de nouveau avant de s'éloigner. Maddie entendait encore le hennissement nasal de l'un d'eux alors qu'elle avait perdu son dos de vue.

Un groupe plus nombreux vint à sa rescousse : un paysan et une fille avec un landau, un enfant et deux femmes avec des paniers. Ils n'avaient pas lutté ni n'étaient intervenus, mais ils aidèrent Maddie à se relever et l'époussetèrent, puis l'ouvrier passa des mains aimantes sur le garde-boue de la Silent Superb.

— Pas de casse, mademoiselle ?

— Jolie bécane !

C'était l'enfant.

— Oi ! Silence ! dit aussitôt sa mère, car c'étaient les mots exacts des brutes en noir.

— C'est vrai, insista l'homme.

— Elle vieillit, répondit modestement Maddie, ravie.

— Saletés de vandales.

— Tu devrais soigner ces genoux, petite, conseilla l'une des femmes au panier.

Attendez voir, les fascistes, songea Maddie en pensant aux avions. Je vais m'offrir une bécane bien plus grosse que celle-ci.

La foi de Maddie en l'humanité était restaurée et elle se fraya un chemin dans la foule, avant de commencer à descendre les chemins pavés de Stockport. Il n'y avait personne d'autre que des enfants jouant à la balle à grands cris, et des grandes sœurs épuisées aux cheveux attachés avec des chiffons, qui secouaient à grands gestes des tapis et balayaient les pas de portes tandis que leurs mères

faisaient les courses. Je vais finir par pleurer d'envie si je pense trop à elles, bombardées ou non.

Fräulein Engel a de nouveau regardé par-dessus mon épaule et m'a demandé de ne plus écrire « imbécile de fasciste », car elle pense que ça ne plaira pas à l'Hauptsturmführer. À mon avis, elle a un peu peur du capitaine von Linden (qui pourrait l'en blâmer ?), et le Scharführer Thibaut aussi.

Localisation d'aérodromes britanniques

Je ne pense pas que vous ayez besoin que je vous dise que l'aérodrome de Catton Park se trouve à Ilsmere Port car, depuis dix ans, c'est le plus actif de tous les aérodromes du nord de l'Angleterre. On y construit des avions. Avant la guerre, il possédait un club d'aviation civil très chic, et il a aussi été une base de la Royal Air Force pendant plusieurs années. L'escadron local de la Royal Air Force y fait décoller des bombardiers depuis 1936. Votre opinion quant à l'utilité qu'ils en ont maintenant vaut la mienne, voire plus. (Je ne doute pas qu'il est entouré de ballons de barrage et d'armes antiaériennes.) Quand Maddie y est arrivée en ce dimanche matin, elle est restée bouche bée telle une gourde (selon ses propres termes), d'abord devant le parking, où s'alignait la plus grande collection de voitures de prix qu'elle ait jamais vue, puis devant le ciel, envahi de la plus grande des collections d'avions. Elle s'est appuyée à la barrière pour regarder. Au bout de quelques minutes, elle a compris que la plupart volaient selon un arrangement, se posant et décollant tour à tour. Une demi-heure plus tard, elle était toujours là, pouvait dire que l'un des pilotes était débutant car son

appareil bondissait toujours de deux mètres après avoir touché le sol avant de se poser réellement, qu'un autre s'entraînait à des manœuvres acrobatiques complètement folles, et qu'un troisième offrait des virées : un tour de l'aérodrome, cinq minutes en l'air, atterrissage, donnez vos deux shillings puis vos lunettes au suivant, merci.

C'était un endroit époustouflant, dans ce temps de paix troublés où les pilotes militaires et civils utilisaient la piste tour à tour, mais Maddie était décidée, et elle suivit les panneaux menant au club d'aviation. Elle trouva par hasard la personne qu'elle cherchait, ce qui fut facile, car Dympna Wythenshawe était la seule pilote oisive, allongée seule sur l'une des chaises longues alignées devant le club-house des pilotes. Maddie ne la reconnut pas. La jeune fille n'avait rien en commun avec la photo glamour et suffisante des journaux ni avec la blessée casquée du dimanche passé. Dympna ne reconnut pas Maddie non plus.

— Vous espérez faire un tour ? lança-t-elle joyeusement.

Elle parlait avec un accent cultivé, qui trahissait richesse et privilèges. Un peu comme le mien, sans le roulement des r écossais. Peut-être pas autant de privilèges que moi, mais plus fortunée. Maddie eut aussitôt l'impression d'être une domestique.

— Je cherche Dympna Wythenshawe, dit-elle. Je voulais savoir comment elle allait... après ce qui s'est passé.

— Elle va bien, répondit l'élégante créature avec un gracieux sourire.

— Je l'ai trouvée ! s'écria Maddie.

— Elle est en pleine forme, ajouta Dympna, offrant une main languide d'un blanc immaculé, qui n'avait certainement jamais changé un filtre à huile.

(Je tiens à vous faire remarquer que mes mains d'un blanc immaculé l'ont déjà fait, mais seulement sous une étroite surveillance.)

— En pleine forme. C'est moi.

Maddie lui serra la main.

— Prenez un siège, lâcha Dympna.

(Imaginez que c'est moi, élevée dans un château et éduquée dans un pensionnat suisse, mais plus grande et sans les pleurnicheries.) Elle désigna les transats vides.

— Il y a toute la place nécessaire.

Elle était vêtue comme pour partir en safari, et réussissait même à être glamour. Elle donnait des cours particuliers et proposait des virées. Elle était la seule femme pilote de l'aérodrome, et certainement la seule femme professeur.

— Quand mon cher Puss Moth sera réparé, je vous emmènerai faire un tour, dit-elle à Maddie.

Celle-ci, qui ne perd jamais le nord, demanda à voir l'avion.

Il avait été démonté et ramené de Highdown Rise, et une équipe de garçons et d'hommes vêtus de salopettes graisseuses travaillait à le remonter dans l'un des nombreux ateliers. Le superbe moteur du Puss Moth (ce sont les mots de Maddie, elle est un peu folle) ne possédait que LA MOITIÉ de la puissance de la moto de Maddie. Ils étaient occupés à en retirer des touffes d'herbe à l'aide de brosses en métal, après l'avoir posé sur une toile cirée carrée en un millier de pièces brillantes.

— Oh ! puis-je regarder ? demanda Maddie.

Et Dympna, qui ne se salissait jamais les mains, était toutefois capable de nommer chaque cylindre et valve posés sur le sol, et laissa Maddie essayer de peindre le nouveau tissu (sur le fuselage) avec un truc de plastique liquide appelé « dope », qui sentait les oignons marinés. Une heure passa, et Maddie continuait à demander à quoi servait les différents composants de l'avion, quel était leur nom, alors les mécaniciens lui donnèrent une brosse en métal et la laissèrent aider.

Maddie disait qu'après ça elle se sentait en sécurité dans le Puss Moth de Dympna car elle avait aidé à remonter le

moteur.

— Quand reviendras-tu ? lui demanda Dympna au-dessus de leurs tasses sales de thé, quatre heures plus tard.

— C'est trop loin pour que je vienne souvent, avoua tristement Maddie. Je vis à Stockport. Pendant la semaine, j'aide mon grand-père dans son bureau, et il me paie mon essence, mais je ne peux pas venir tous les week-ends.

— Tu es la fille la plus chanceuse du monde ! répondit Dympna. Dès que mon Puss Moth sera réparé, j'emmènerai mes deux avions au nouvel aérodrome d'Oakway. C'est juste à côté du moulin de Ladderall, où travaille ton amie Beryl. Il y a un grand gala la semaine prochaine à Oakway, pour l'inauguration de l'aérodrome. Je viendrai te chercher, et tu pourras y assister depuis le stand des pilotes. Beryl est aussi la bienvenue.

Et de deux aérodromes pour vous.

J'ai la tête qui tourne, car personne ne m'a laissée manger ou boire depuis hier, et ça fait neuf heures que j'écris. Je vais prendre le risque de jeter ce crayon sur la table et de me faire hurler après.

Ormaie 9.XI.43 VB-S

Ce stylo ne marche pas. Désolée taches encre. C'est test ou punitn

Je veux récupérer mon crayon

[Message au SS-Hauptsturmführer Amadeus von Linden, traduit de l'allemand]

Le lieutenant anglais dit la vérité.

L'encre était trop vieille/trop épaisse et faisait des bouchons à la pointe du stylo. Elle a été éclaircie et je la teste ici pour affirmer qu'elle est utilisable.

Heil Hitler !

SS-Scharführer Étienne Thibaut



Espèce d'abruti de Quisling¹ ignorant, SS-Scharführer Étienne Thibaut, JE SUIS ÉCOSSAISE !

Les comédiens Laurel et Hardy... pardon, le sergent sous-fifre Thibaut et la gardienne-en-poste Engel se sont bien moqués de moi à cause de l'encre pourrie que m'a trouvée Thibaut. Il a dû l'éclaircir avec du kérosène ! Il était fâché que je me plaigne de l'encre, et il n'a pas semblé me croire pour la pointe bouchée, alors j'étais assez agitée

lorsqu'il est revenu avec un litre de kérosène. Il est arrivé avec le bidon et j'ai tout de suite su ce que c'était. Mlle E. a dû me jeter de l'eau à la figure pour me calmer. Elle est assise face à moi. Elle allume encore et encore sa cigarette puis lance les allumettes dans ma direction en riant pour me faire sursauter.

Elle était inquiète hier soir parce qu'elle trouvait que je n'avais pas lâché assez d'informations, comme un bon petit Judas. Je pense qu'elle craint la réaction de von Linden, vu que c'est elle qui va devoir traduire ce que j'écris pour lui. Il a trouvé que c'était un « exposé intéressant de la situation britannique sur le long terme » et un « point de vue individuel étonnant ». (Il testait mon allemand quand nous en avons parlé.) Je pense aussi qu'il espère que je vais trouver un prétexte pour dénoncer M. Laurel et Mlle Hardy. Il n'a pas confiance en Thibaut parce qu'il est français, ni en Engel, parce que c'est une femme. Ils ont ordre de me donner de l'eau pendant la journée tandis que j'écris (pour boire autant que pour calmer une crise) et une couverture. Pour une couverture dans cette petite pièce froide, SS-Hauptsturmführer Amadeus von Linden, je dénoncerais sans remords ni hésitation mon héroïque ancêtre William Wallace, gardien de l'Écosse.

Je sais que vos autres prisonniers me méprisent. Thibaut m'a emmenée... Comment appelez-vous cela quand vous me faites regarder, une éducation ? Pour me rappeler la chance que j'ai, peut-être ? Après ma crise d'hier, quand j'ai eu fini d'écrire et avant que je n'aie le droit de manger, le Scharführer Thibaut m'a obligée à m'arrêter pour regarder Jacques être interrogé de nouveau. (J'ignore quel est son vrai nom. Les citoyens français s'appellent « Jacques » entre eux dans Le Conte de deux cités, et ça me paraissait approprié.) Ce garçon me hait. Peu lui importe que je sois moi aussi attachée à ma chaise avec des cordes de piano, que je hoquette et pleure pour lui et que je détourne les

yeux, sauf quand Thibaut me tient la tête. Jacques sait, ils savent tous, que je suis la collaboratrice, la seule lâche parmi eux. Personne n'a donné le moindre indice sur un code – encore moins ONZE codes entiers ! – sans parler d'une confession écrite. Il me crache dessus lorsqu'ils le traînent dehors.

— Little Scottish piece of shit.

C'est tellement joli en français : p'tit morceau de merde écossaise ². À moi seule, j'ai réduit à néant l'Auld Alliance vieille de sept cents ans entre la France et l'Écosse.

Il y a un autre Jacques, une fille, qui siffle Scotland the Brave quand nous nous croisons (ma prison est une antichambre à la suite qu'ils utilisent pour les interrogations), ou un autre hymne de bataille associé à mon héritage, et elle crache. Ils me détestent tous. Ce n'est pas la même haine que celle qu'ils vouent à Thibaut, ce traître Quisling, qui est leur compatriote et travaille pour l'ennemi. Je suis votre ennemie moi aussi, je devrais être l'un d'eux. Mais je suis au-delà du mépris. Une merde écossaise.

Ne pensez-vous pas que vous les rendez plus forts en leur donnant quelqu'un à haïr ? Ils me regardent pleurnicher dans un coin et pensent : « Mon Dieu !* faites que je ne sois jamais comme elle ! »

Civil Air Guard (quelques chiffres)

Ce titre fait terriblement officiel. Je me sens déjà mieux. Comme un bon petit Judas.

Imaginez que vous soyez une fille à Stockport en 1938, élevée par des grands-parents aimants et indulgents, et passionnée de moteurs. Imaginez que vous décidiez

d'apprendre à voler, à vraiment voler. En pilotant des avions.

Un entraînement de trois ans avec l'Air Service Training aurait coûté plus de mille livres. J'ignore ce que gagnait le grand-père de Maddie, à l'époque. Il s'en sortait bien avec son magasin de deux-roues, comme je l'ai dit. Un peu moins bien pendant la Dépression, mais tout de même, selon les critères de l'époque, il vivait confortablement. Quoi qu'il en soit, offrir à sa petite-fille un an de cours de pilotage lui aurait coûté plus que ce qu'il gagnait en un an. Maddie a eu la première sortie gratuitement : une excursion d'une heure dans le Puss Moth réparé de Dympna en un superbe soir d'été, avec un vent frais et de la lumière tardive, et elle a vu pour la première fois les Pennines depuis le ciel. Beryl put l'accompagner, puisqu'elle avait joué un aussi grand rôle que Maddie dans le sauvetage de Dympna, mais elle dut s'asseoir tout au fond. Elle ne voyait pas aussi bien et fut malade dans son sac à main. Elle remercia Dympna mais ne remonta jamais dans un avion.

Bien sûr, c'était une sortie et non une leçon. Maddie ne pouvait pas s'en offrir. Mais l'aérodrome d'Oakway devint le sien. Oakway arriva en parallèle du coup de cœur de Maddie pour les avions : Je veux une plus grosse bécane, avait-elle souhaité, et bam ! une semaine plus tard, elle découvrait Oakway. Ce n'était qu'à quinze minutes de chez elle à moto. Et tellement neuf que les mécaniciens étaient ravis de pouvoir compter sur une paire de mains efficaces supplémentaire. Chaque samedi de cet été-là, Maddie le passa à tripoter des moteurs, à peindre des ailes d'avion et à se faire des amis. Puis, en octobre, son opiniâtreté paya de façon inattendue. C'est là que nous avons commencé la Civil Air Guard.

Je dis « nous »... La Grande-Bretagne. Quasiment tous les clubs d'aviation du royaume se sont engagés, et tant de milliers de personnes se sont enrôlées – leçons de pilotage gratuites ! – que la nation n'a pu en prendre qu'un dixième.

Et une personne sur vingt était une femme. Mais Maddie eut de la chance encore une fois, car tous les ingénieurs, les mécaniciens et les instructeurs d'Oakway la connaissaient et l'appréciaient. Elle reçut des recommandations élogieuses sur sa rapidité, son sérieux et ses connaissances sur les niveaux d'huile. Elle ne fut pas immédiatement meilleure que les autres pilotes qui s'entraînaient à Oakway avec la Civil Air Guard. Mais elle n'était pas la pire non plus. Elle a effectué son premier vol en solitaire la première semaine de la nouvelle année, entre deux tempêtes de neige.

Regardez ce timing... Maddie a commencé à piloter fin octobre 1938... Hitler (vous remarquerez que j'ai réfléchi à mes qualificatifs inventifs pour le Führer et que j'ai soigneusement choisi de les raturer) a envahi la Pologne le 1er septembre 1939, et la Grande-Bretagne a déclaré la guerre à l'Allemagne deux jours plus tard. Maddie a passé la partie pratique de son examen pour une licence A, celle de base, six mois avant que tous les appareils civils soient consignés au sol en août. Après cela, la plupart des avions ont été réquisitionnés par le gouvernement. Ceux de Dymrna l'ont tous les deux été par le ministère de l'Air pour les communications, et elle était folle furieuse.

Quelques jours avant que la Grande-Bretagne ne déclare la guerre à l'Allemagne, Maddie a volé seule jusqu'à la côte opposée de l'Angleterre, survolant les sommets des Pennines, évitant les ballons de barrage qui protégeaient le ciel autour de Newcastle tels des remparts argentés. Elle a remonté la côte vers le nord jusqu'à Bamburgh et Holy Island. Je connais bien cette partie de la mer du Nord car le train qui relie Édimbourg à Londres passe par là, et je le prenais constamment quand j'allais à l'école. Celle-ci a fermé juste avant la guerre et, au lieu d'aller finir mes études ailleurs, je me suis retrouvée plus tôt que prévu à l'université pour un semestre et je prenais également le train pour m'y rendre, en me sentant très adulte.

La côte northumbrienne est la plus belle étendue de ce voyage. En août, le soleil se couche encore tard dans le nord de l'Angleterre, et Maddie avec ses ailes de tissu survolait les longues étendues de sable de Holy Island, y voyant des phoques. Elle passa au-dessus des grands châteaux escarpés de Lindisfarne et Bamburgh au nord et au sud, des ruines d'un prieuré du ^{xii}^e siècle, de champs qui s'étiraient en jaune et vert vers les petits monts Cheviot d'Écosse. Maddie entra en suivant l'échine de dragon de cent douze kilomètres de long et vieille de deux mille ans qu'est le mur d'Hadrien, puis descendit vers le sud par les montagnes de la région des lacs, le long du lac Windermere. Les hauts sommets s'élevaient au-dessus d'elle et les eaux des poètes scintillaient en contrebas dans les vallées du souvenir, terre des jonquilles, d'Hirondelles et Amazones, de Pierre Lapin. Elle entra en passant par Blackstone Edge, au-dessus de la vieille route romaine afin d'éviter la chape de fumée qui plombait Manchester, et atterrit à Oakway, pleurant de peur autant que d'amour, d'amour pour son île de naissance qu'elle avait vue entière et fragile depuis les airs en l'espace d'un après-midi, d'une côte à l'autre, retenant son souffle dans une trêve d'été et de soleil. Tout cela, qui risquait d'être englouti par des nuits de flammes et de black-out. Maddie se posa à Oakway avant le coucher du soleil et coupa le moteur, puis resta à sangloter dans le cockpit.

Je pense que, plus que tout, Maddie s'est engagée dans la guerre pour les phoques de Holy Island.

Elle finit par descendre du Puss Moth de Dymrna. Le soleil tardif et bas illuminait les autres appareils du hangar qu'utilisait Dymrna, des jouets de prix qui attendaient leur heure de gloire. (Moins d'un an plus tard, ce même Puss Moth, piloté par quelqu'un d'autre, transporterait du sang en France pour le corps expéditionnaire exsangue.) Maddie procéda à tous les contrôles habituels après un vol, puis recommença avec ceux qu'elle avait effectués avant de

décoller. Dympna la retrouva une demi-heure plus tard : l'avion n'était toujours pas rangé et elle nettoyait des mouchérons écrasés sur le pare-brise dans la lumière dorée de la fin du jour.

— Tu n'as pas à faire ça.

— Il faut que quelqu'un s'en occupe. Je ne le piloterai plus, n'est-ce pas ? Pas après demain. C'est tout ce que je peux faire, vérifier le niveau d'huile et enlever les insectes.

Dympna resta silencieuse un moment, observant Maddie en fumant.

— Il va y avoir du travail pour les filles dans l'aviation, pendant la guerre, finit-elle par dire. Attends un peu. Ils auront besoin de tous les pilotes disponibles pour se battre dans la Royal Air Force. Ce seront de jeunes hommes, dont certains seront moins entraînés que toi, Maddie. Cela laissera les hommes âgés et les femmes pour livrer les nouveaux appareils, porter leurs messages et conduire leurs pilotes. Ce sera nous.

— Tu crois ?

— Une unité se forme afin que les pilotes civils participent à l'effort de guerre : l'Air Transport Auxiliary, composé d'hommes et de femmes. Ça peut arriver à tout moment. Je me suis inscrite, c'est Pauline Gower qui dirige la division des femmes. (Pauline était une amie pilote de Dympna, et elle l'avait encouragée à offrir des virées.) Tu n'as pas les qualifications nécessaires, mais je ne t'oublierai pas, Maddie. Quand ils ouvriront de nouveau la formation aux filles, je t'enverrai un télégramme. Tu seras la première sur la liste.

Maddie frottait les mouchérons puis ses yeux, trop triste pour répondre.

— Et quand tu auras terminé de te tuer à la tâche, je vais te préparer une tasse du meilleur thé huileux des pilotes d'Oakway. Puis demain matin je t'escorterai jusqu'au bureau le plus proche de recrutement de la WAAF.

La WAAF, la Women's Auxiliary Air Force, est une unité

auxiliaire de la RAF, la Royal Air Force. On ne pilote pas dans la Women's Auxiliary Air Force mais, par les temps qui courent, une femme peut assumer les mêmes tâches qu'un homme, tout ce qui a un lien avec le pilotage et la guerre : électricienne, technicienne, arpète, opératrice des barrages de ballons, conductrice, cuisinière, coiffeuse... Vous pensez que notre Maddie aurait choisi un emploi de mécanicienne, n'est-ce pas ? Au tout début de la guerre, ils n'avaient pas ouvert ces postes aux femmes. Peu importait que Maddie ait bien plus d'expérience que bien des garçons, il n'y avait pas de place pour elle. Mais elle avait déjà appris le morse, ainsi que quelques détails des transmissions radio en s'entraînant pour passer sa licence A. En août 1939, le ministère de l'Air était en pleine crise de panique, cherchant des femmes pour travailler à la radio, ayant compris combien ils auraient besoin d'hommes pour piloter. Maddie rejoignit la WAAF et finit par devenir opératrice radio.

Quelques termes de la WAAF

C'était comme être à l'école. J'ignore si c'est aussi ce qu'a pensé Maddie : elle n'est pas allée dans un internat suisse, elle, mais dans une école publique de Manchester, et n'a jamais envisagé d'étudier à l'université. Même quand elle avait classe, elle rentrait chez elle chaque soir et n'avait pas à partager sa chambre avec vingt filles, ni à dormir sur un matelas de paille fait de trois bottes comme les coussins d'un sofa. Nous les appelions des « biscuits ». À partir d'un certain niveau de fatigue, nous nous en contentions, et je donnerais ma main gauche pour en avoir un aujourd'hui. Cette inspection pointilleuse à laquelle ils les soumettaient,

quand elles devaient étaler toutes leurs possessions dans un ordre incompréhensible mais précis sur la couverture pliée, comme les pièces d'un puzzle, et si c'était décalé d'un millimètre, elles perdaient des points... c'était exactement comme être à l'école. Il y avait aussi l'argot, les exercices d'alerte dans la cour, les repas insipides et les uniformes, bien que le groupe de Maddie n'ait pas reçu de véritables uniformes dès le début. Elles portaient toutes des cardigans bleus, comme les guides. (Les guides ne portent pas des cardigans bleus de la Royal Air Force, mais vous voyez ce que je veux dire.)

Maddie fut d'abord basée à Oakway, ce qui allait très bien aux siens. C'était fin 1939, début 1940. La « drôle de guerre ». Il ne se passait pas grand-chose.

Pas en Grande-Bretagne, en tout cas. Nous nous rongions les ongles, et nous nous entraînions.

Nous attendions.

Standardiste

— Vous ! la fille au cardigan bleu !

Cinq filles avec des casques levèrent les yeux de leur standard, se pointèrent du doigt et articulèrent : « Moi ? »

— Oui, vous ! recrue Brodatt ! Que faites-vous ici ? Vous avez une formation d'opératrice radio !

Maddie désigna son casque et le câble qu'elle était sur le point de connecter.

— Retirez ce fichu truc et répondez-moi.

Maddie reporta son attention sur son standard et connecta calmement le câble. Elle bascula les manettes nécessaires.

— Le capitaine du groupe est maintenant en ligne, monsieur, dit-elle d'une voix claire dans le micro. Vous pouvez lui parler.

Elle retira son casque et se tourna vers le troll qui attendait sa réponse. C'était l'instructeur en chef de pilotage de l'escadron de la Royal Air Force d'Oakway, qui lui avait fait passer sa licence près d'un an plus tôt.

— Mes excuses, monsieur. C'est ici que j'ai été affectée, monsieur.

(Je vous l'ai dit, cela ressemblait beaucoup à l'école.)

— Affectée ! Aucune d'entre vous n'a même d'uniforme !

Cinq recrues de première classe zélées ajustèrent leurs cardigans bleus de l'Air Force.

— Nous n'avons pas encore reçu nos uniformes, monsieur.

— Affectée ! répéta l'officier. Vous commencez demain dans la salle des transmissions, recrue Brodatt. L'assistant de l'opérateur a attrapé la grippe. (Il prit le casque de sa console et le posa en équilibre sur sa grosse tête.) Mettez-moi en communication avec le service administratif de la WAAF. Je veux m'entretenir avec votre responsable de section.

Maddie manipula les manettes et connecta les câbles, et il lui donna ses ordres d'affectation sur son propre téléphone.

Opératrice radio

— Bleu à sol, bleu à sol, appela l'avion de formation. Position incertaine, étendue d'eau triangulaire en vue à l'est de la trajectoire.

— Sol à bleu, répondit Maddie. Est-ce un lac ou un

réservoir ?

— Pardon ?

— Lac ou réservoir ? Votre étendue d'eau triangulaire. Un réservoir possède un barrage, ajouta-t-elle après un moment de silence.

— Bleu à sol. Affirmatif, c'est un réservoir.

— Est-ce Ladyswell ? Ballons de barrage de Manchester à 10 heures et Macclesfield à 8 heures ?

— Bleu à sol, affirmatif. Position vérifiée. Ladyswell à midi pour retour à Oakway.

Maddie soupira.

— Sol à bleu, annoncez approche finale.

— Bien reçu !

Elle secoua la tête, jurant copieusement dans sa barbe.

— Oh, pour l'amour du ciel ! Une visibilité parfaite ! Parfaite, si ce n'est pour la grosse ville sale au nord-ouest ! Cette grosse ville sale entourée à neuf cents mètres de plusieurs centaines de ballons d'hydrogène argentés aussi gros que des bus ! Comment diable va-t-il pouvoir trouver Berlin s'il perd Manchester ?

La salle des transmissions se fit silencieuse.

— Recrue Brodatt, vous êtes toujours en communication, dit gentiment l'opérateur en chef.



— Brodatt, arrêtez-vous.

On avait ordonné à Maddie et aux autres de rentrer chez eux. Ou dans leurs différents baraquements ou logements, pour un après-midi de repos. La météo était tellement mauvaise que les lampadaires auraient pu être allumés en pleine journée s'il n'y avait eu la crainte que les appareils ennemis les voient. En même temps, ils seraient tout aussi incapables de voler dans cette purée de pois. Maddie et les autres membres de la WAAF de son baraquement n'avaient

toujours pas reçu de véritable uniforme, mais c'était l'hiver alors on leur avait donné des pardessus de la RAF, taillés pour des hommes. Chauds et imperméables, mais ridicules. C'était comme porter une tente. Maddie resserra les pans de son vêtement autour d'elle comme l'officier s'adressait à elle, se redressa et espéra avoir l'air plus intelligente qu'elle n'avait l'impression de l'être. Elle cessa de marcher afin qu'il puisse la rattraper, attendant sur les caillebotis qui avaient été posés sur le sol de béton pour éviter de marcher dans des flaques et de se tremper au-delà des chevilles.

— Est-ce vous qui avez fait atterrir mes gars en entraînement dans le bombardier Wellington ce matin ? demanda l'officier.

Maddie retint son souffle. Elle avait jeté le protocole radio par la fenêtre pour guider ces garçons, les commandant sur un espace de dix minutes au milieu du nuage bas, priant pour qu'ils suivent ses instructions sans regimber, pour ne pas les envoyer tout droit dans les câbles de métal couverts d'explosifs qui retenaient les barrages de ballons censés repousser les appareils ennemis. Elle reconnaissait l'officier : c'était l'un des chefs de l'escadron.

— Oui, monsieur, admit-elle d'une voix rauque, le menton en l'air.

L'atmosphère était tellement humide que ses cheveux collaient à son front. Elle attendit, malheureuse, qu'il la condamne à la cour martiale.

— Ces garçons vous doivent la vie, dit-il. Aucun ne maîtrisait les instruments et ils volaient sans carte. Nous n'aurions pas dû les laisser décoller ce matin.

— Merci, monsieur, souffla Maddie.

— Ils chantaient vos louanges, ces gars. Mais je me pose une question : savez-vous à quoi ressemble la piste depuis les airs ?

Maddie eut un faible sourire.

— Je possède une licence A de pilote. Toujours valable.

Bien sûr, je n'ai pas volé depuis le mois d'août.

— Oh, je vois !

Le chef d'escadron de la RAF décida d'accompagner Maddie à la cantine de l'aérodrome. Elle dut trotter pour tenir la cadence.

— Vous l'avez passée ici, à Oakway, n'est-ce pas ? Civil Air Guard ?

— Oui, monsieur.

— Grade d'instructeur ?

— Non, monsieur. Mais j'ai volé de nuit.

— Voilà qui est inhabituel ! Grâce à la ligne de brouillard, n'est-ce pas ?

Ce sont ces lampes à gaz puissantes qui bordent la piste d'atterrissage de chaque côté pour aider à se poser par mauvais temps.

— Deux ou trois fois. Pas très souvent, monsieur.

— Vous avez donc bien vu la piste d'atterrissage depuis les airs ! Et dans l'obscurité ! Eh bien...

Maddie attendit. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que cet homme allait ajouter.

— Si vous devez hurler après des gens, il vaudrait mieux que vous sachiez à quoi ressemble la vue depuis le cockpit d'un bombardier Wellington en approche pour l'atterrissage. Ça vous dirait de voler dans un Wellington ?

— Oh oui ! Merci, monsieur !

(Vous voyez : comme à l'école.)

Poids mort

Ce n'est pas un terme de la WAAF. C'est ainsi qu'on appelle quelqu'un qui monte dans un appareil pour une

virée, et non dans le but d'aider à effectuer un vol réussi. Peut-être Maddie était-elle plus une pilote de secours qu'un poids mort.

« Je crois que vous avez oublié de relancer le compas gyroscopique. »

« Il vous a dit d'aller en 270. Vous avez tourné vers l'est. »

« Redressez-vous, messieurs, appareil à 3 heures, se dirigeant vers le nord, à cent pieds en dessous. »

Une fois, le train d'atterrissage électrique eut un raté et elle dut mettre la main à la pâte, pompant à son tour pour éviter qu'ils ne s'écrasent en se posant. Une autre fois, ils la laissèrent aller dans la tourelle de tir. Elle adora cette expérience, l'impression d'être un poisson rouge esseulé dans le ciel vide.

Une troisième fois, ils durent la sortir de l'avion après un atterrissage car elle tremblait tellement fort qu'elle ne réussissait pas à descendre seule.

Les virées de Maddie dans le Wellington n'étaient pas clandestines à proprement parler, mais pas tout à fait déclarées non plus. Elle comptait parmi les « âmes à bord » lorsque les hommes décollaient, mais elle n'avait pas l'autorisation d'encourager les équipages novices du bombardier alors qu'ils s'entraînaient à survoler à ras les hautes landes. De nombreuses personnes inquiètes, en service ou non, sortirent de leurs bureaux et de leurs cabanes de repos, sans manteau et livides, lorsqu'ils virent les amis de la RAF de Maddie la transporter en chaise sur leur bras.

L'une de ses compagnes de la WAAF, Joan, ainsi que le chef d'escadron coupable, l'atteignirent les premiers.

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? Est-elle blessée ?

Maddie n'était pas blessée. Elle harcelait déjà l'équipage du Wellington pour qu'ils la posent par terre.

— Assez ! Tout le monde va me voir, les filles ne me laisseront jamais l'oublier...

— Que s'est-il passé ?

Maddie lutta pour se remettre debout et frissonna sur le béton.

— Nous nous sommes fait tirer dessus, dit-elle avant de baisser les yeux, brûlante de honte d'être affectée à ce point.

— Tirer dessus ! aboya le chef d'escadron.

C'était le printemps 1940 : la guerre faisait encore rage en Europe. C'était avant ce mois désastreux de mai où les Alliés ont fui, se retirant sur les plages françaises, avant le siège qu'a été la bataille d'Angleterre, avant les nuits emplies de grondements et de flammes du Blitz. Au printemps 1940, notre ciel était alerte, armé et nerveux. Mais encore sûr.

— Oui, tirer dessus, répéta le pilote du Wellington, fou de rage, lui aussi blanc comme un linge. Par ces abrutis qui manœuvrent les canons antiaériens des barrages de ballons de Cattercup. Par nos propres tireurs ! Qui gaspillent des munitions et terrifient tout le monde, bordel ! N'importe quel gamin sait faire la différence entre un cigare volant et un crayon volant !

(Nous surnommons nos beaux Wellington « cigares volants » et vos saletés de Dornier « crayons volants ». Amusez-vous bien à traduire, Mlle E.)

Le pilote avait eu aussi peur que Maddie, mais il ne tremblait pas.

Joan passa un bras réconfortant autour des épaules de Maddie et lui conseilla tout bas de ne pas prêter attention au langage du pilote. Maddie eut un rire incertain et forcé.

— Je n'étais même pas dans la tourelle de tir, marmonna-t-elle. Dieu merci, je ne pilote pas en Europe !

Branche signalétique

— Le lieutenant Mottram chante vos louanges, dit à Maddie sa responsable de section. D'après lui, vous avez les yeux les plus perçants d'Oakway (elle leva les siens au ciel), ce qui est probablement une exagération, mais il dit qu'en vol vous êtes toujours la première à voir approcher un autre appareil. Que diriez-vous d'un entraînement plus poussé ?

— Dans quel domaine ?

La responsable de section toussa en signe d'excuse.

— C'est un peu secret. Bon : totalement secret. Dites oui, et je vous y envoie.

— Oui, répondit Maddie.



Pour répondre à une remarque que l'on m'a faite plus tôt, j'avoue que, oui, j'ai inventé les noms propres. Croyez-vous que j'allais me souvenir du nom et du grade de tous ceux avec qui Maddie a travaillé ? de tous les avions sur lesquels elle a volé ? C'est plus intéressant comme ça.

Je n'ai rien de plus utile à écrire aujourd'hui, mais je continuerais à raconter des bêtises si je pensais retarder ainsi les heures d'examen croisé qui m'attendent : Engel qui luttera avec mon écriture, von Linden qui pointera les blancs partout... Inutile de retarder l'inévitable. Une couverture m'attendra ensuite, je l'espère, peut-être un plat tiède de kailkenny à la guerre* : une purée de chou et de pomme de terre sans pomme de terre et avec peu de chou. Je n'ai pas encore attrapé le scorbut, grâce aux réserves infinies en chou de la France. Heigh-ho...

¹ De Vidkun Quisling, homme politique norvégien qui a été le principal artisan de la collaboration avec l'occupation nazie. Qualifie un traître. (NdT)

² Tous les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (NdT)

Ormaie 10.XI.43 VB-S

RAF WAAF RDFY
SOB SOE
Asst S/O Vol Off
w/op
clk/sd
m'aidez m'aidez mayday

Défenses côtières

En réalité, j'ai peur d'écrire cela.

J'ignore pourquoi j'ai l'impression que c'est important. La bataille d'Angleterre est terminée. L'invasion préparée par Hitler, l'opération Lion de Mer, a échoué il y a trois ans. Et il va bientôt devoir mener une guerre désespérée sur deux fronts, avec les Américains pour nous soutenir, les Russes qui se rapprochent de Berlin à l'est et une résistance qui s'organise dans les pays du milieu. Je n'arrive pas à croire que ses conseillers ignorent ce qui se tramait dans les cabanes de fortune en métal et en béton qui jalonnaient la côte sud-est de l'Angleterre pendant l'été 1940, au moins de

façon générale.

Mais je n'ai pas envie qu'on se souvienne de moi comme de celle qui aura donné tous les détails.

RDF signifie « Range and Direction Finding ». C'est le même acronyme que Radio Direction Finding, afin de perturber l'ennemi, mais ce n'est pas exactement la même chose. Comme vous le savez. Bref. On appelle maintenant ça un « Radar », un terme américain, l'acronyme de Radio Detection and Ranging, que je ne trouve pas plus facile à retenir. À l'été 1940, c'était encore tellement nouveau que personne ne savait ce que c'était, et tellement secret que

Malédiction ! Je ne peux pas.



Je viens de passer une demi-heure agaçante à me prendre le bec avec Fräulein Engel au sujet de la pointe du stylo, que je jure n'avoir pas tordue volontairement la première fois. C'est vrai que ça m'a permis de m'interrompre pendant un long moment, mais cette harpie n'était pas obligée de la redresser sur mes dents alors que j'aurais pu le faire sur la table. Il est vrai que j'ai eu tort de l'abîmer de nouveau, volontairement, dès qu'elle me l'a rendu. Elle a été obligée de me montrer PLUSIEURS FOIS comment l'infirmière de son école se servait d'une pointe de stylo pour effectuer des tests sanguins.

J'ignore pourquoi j'ai fait cela. Il est tellement facile de faire sortir Mlle Engel de ses gonds. Elle gagne chaque fois, mais uniquement parce que mes chevilles sont attachées à ma chaise.

D'accord, c'est aussi parce qu'à la fin de chaque dispute elle me rappelle le marché que j'ai passé avec un certain officier de la Gestapo, et je m'effondre.

— L'Hauptsturmführer von Linden est occupé, comme tu le sais, et ne veut pas être dérangé. Mais j'ai ordre de

l'appeler si nécessaire. Tu as reçu un stylo et du papier car il t'a jugée prête à coopérer avec lui et, si tu refuses d'écrire la confession que tu as promise, il n'aura d'autre choix que de reprendre ton interrogatoire.

FERME-LA, ANNA ENGEL. JE SAIS.

Je ferais n'importe quoi : il lui suffit de prononcer son nom et je me souviens, je ferais n'importe quoi, vraiment, pour ne pas qu'il m'interroge de nouveau.

Bien. Range and Direction Finding. Défenses côtières. Recevrai-je mes trente pièces d'argent ? Non, juste du papier supplémentaire aux armes de l'hôtel. Il est très agréable d'écrire dessus.

Défense côtière, la version longue

Nous l'avons vu venir. Quelqu'un l'a vu venir. Nous avons une longueur d'avance sur vous, et vous ne l'avez pas remarqué. Vous ne vous êtes pas rendu compte de l'avancée du système RDF, ni de la vitesse à laquelle nous avons formé des gens. Vous n'avez même pas vu que nous construisions à toute allure nos propres avions. Il est vrai que nous étions en sous-nombre, mais le RDF nous a permis de vous voir arriver. Nous avons vu les nuées d'avions de la Luftwaffe quand ils ont quitté leurs bases de la France occupée, nous avons calculé leur altitude, leur nombre pour ce raid. Et cela nous a donné le temps de nous regrouper. Nous avons pu vous retrouver dans les airs, vous repousser, vous empêcher d'atterrir, vous distraire jusqu'à ce que vous soyez à court d'essence et que vous deviez battre en retraite jusqu'à la prochaine attaque. Notre île assiégée, seule aux marges de l'Europe.

Maddie avait juré le secret sur la tête de ses futurs enfants. C'était tellement secret que personne travaillant avec le Radar n'avait de titre. Le nom qu'on leur donnait était : special duties clerk (« employé à obligations spéciales »). Clerk, special duties, clk/sd en abrégé, comme w/op pour wireless operator (« opérateur radio »), Y pour « radio ». « Clk/sd », c'est probablement l'information la plus utile que je vous aie donnée. Maintenant, vous savez.

Maddie a passé six mois à être formée au Radar. Elle a également reçu une belle promotion, élevée au grade d'officier. Puis elle fut affectée à RAF Mairns, une base opérationnelle pour un escadron composé de nouveaux chasseurs Spitfire, non loin de Canterbury, près de la côte du Kent. C'était la première fois qu'elle partait si loin de chez elle. On ne la fit pas travailler dans l'une des stations de radiorepérage, bien que Mairns en possède une. Elle était encore dans la salle des transmissions. Dans le feu et la fureur de l'été 1940, Maddie était assise dans une tour de fer et de béton, notant des orientations au téléphone. Les autres filles de la RDF assuraient le travail d'identification sur les écrans de verre avec les lumières vertes clignotantes, puis télégraphiaient ou appelaient les Opérations. Lorsque ceux-ci identifiaient un appareil en approche pour elle, Maddie répondait aux appels radio air-sol comme l'avion boitillait sur le chemin du retour. Parfois, il revenait en rugissant de triomphe, ou tout juste livré du dépôt de maintenance de Swi

SWINLEY SWINLEY

De Swinley. Thibaut m'a obligée à terminer ce mot. J'ai tellement honte que je voudrais vomir de nouveau.

Engel s'impatiente, me dit que le nom de l'atelier n'a aucun intérêt. Ils ont déjà essayé de le bombarder à plusieurs reprises, ça n'a rien d'un secret. Engel est certaine que notre Hauptsturmführer sera plus intéressé par une longue description des débuts du système Radar. Elle en veut à T. de m'avoir interrompue.

Je les hais tous les deux. Je les hais tous.
JE LES HAIS

Défense côtière, bordel.

Imbécile pleurnicharde.

Bien. Sur l'écran RDF, on voit un point vert pour un avion, un ou deux qui se déplacent. Ils peuvent être des nôtres. On y voit un combat qui s'engage, les points se multiplient, d'autres se joignent aux premiers et la lumière clignotante envahit l'écran. Ils se mélangent et certains s'éteignent, tels les cendres de cierges magiques. Et chaque point vert éteint est une vie terminée, un homme pour un chasseur, un équipage entier pour un bombardier. « Éteins-toi, éteins-toi, petite chandelle ! » (C'est une réplique de Macbeth. Il paraît qu'il fait partie de mes nombreux ancêtres incertains, et tenait parfois sa cour sur la propriété de ma famille. D'après les récits écossais actuels, il n'était pas ce bâtard de traître que dépeint Shakespeare. L'Histoire se souviendra-t-elle de moi pour ma MBE³, mon appartenance à l'ordre de l'Empire britannique, ou pour ma collaboration avec la Gestapo ? Je refuse d'y songer. J'imagine qu'ils peuvent vous retirer votre MBE si vous cessez d'être chevaleresque.)

S'ils étaient équipés d'un système radio, Maddie pouvait communiquer avec les avions que les employés à obligations spéciales voyaient sur leurs écrans. Elle leur disait à peu près la même chose qu'à Oakway, à part qu'elle ne connaissait pas les repères aussi bien que dans le Kent. Elle transmettait des positions à l'appareil en vol, ainsi que la vitesse du vent et la présence éventuelle de trous dans la piste. (Il nous arrivait d'être bombardés.) Elle ordonnait aux

autres avions de donner la priorité à celui qui avait perdu ses volets, dont le pilote avait un morceau de shrapnel enfoncé dans l'épaule, ce genre de cas.

Un après-midi, Maddie était à l'écoute de l'arrivée de retardataires après une bataille à laquelle n'avait pas participé l'escadron Maidsend. Elle faillit tomber de sa chaise lorsqu'elle entendit l'appel désespéré sur sa fréquence.

— Mayday... Mayday...

Reconnaissable en anglais. Ou peut-être était-ce en français : « m'aidez ». Le reste était en allemand.

C'était la voix d'un jeune homme effrayé. Chaque appel se brisait dans un sanglot. Maddie eut du mal à déglutir. Elle ignorait d'où venaient ces appels à l'aide.

— Écoutez, écoutez ! lança-t-elle, et elle bascula son casque sur les haut-parleurs Tannoy afin que tout le monde entende avant d'attraper le téléphone. « Ici l'assistante officier de section Brodatt, à la tour. Pourrais-je parler directement à Jenny, des Opérations spéciales ? Très bien, à Tessa en ce cas. N'importe qui disposant d'un écran. J'ai besoin d'une identification sur un appel »...

Tout le monde se rassembla autour du téléphone, lisant par-dessus l'épaule de Maddie comme elle prenait des notes d'après ce que lui disait la station de détection, avant de pousser un cri étouffé en comprenant le sens de ses écrits.

— Volant droit sur Maidsend !

— Et si c'était un bombardier ?

— Et s'il était encore chargé ?

— Et si c'était un faux ?

— Il parlerait en anglais si c'était un faux !

— Quelqu'un parle-t-il allemand ? cria l'officier en charge de la salle radio.

Silence.

— Seigneur ! Brodatt, restez au téléphone. Davenport, courez à la salle des transmissions. Peut-être l'une de ces filles peut-elle nous aider. Trouvez-moi quelqu'un qui parle

allemand ! Maintenant !

Maddie écoutait, le cœur au bord des lèvres, tenant son casque à l'oreille d'une main et son téléphone de l'autre côté, attendant que la fille des RDF lui donne de nouvelles informations.

— Chut ! ordonna l'officier radio, se penchant par-dessus l'épaule de Maddie, prenant son téléphone afin qu'elle puisse écrire. Ne dites rien. Qu'il ne sache pas qui écoute...

La porte de la salle des radios s'ouvrit brusquement et le subordonné Davenport fut de retour, l'une des opératrices radio de la WAAF avec lui.

La fille avait une allure impeccable : pas un fil bleu qui dépassait, son chignon de longs cheveux parfait et conforme au règlement, cinq centimètres au-dessus du col de son uniforme. Maddie se rappela l'avoir vue à la cantine ainsi qu'aux rares soirées. Les gens l'appelaient Queenie, « la reine », bien qu'elle ne soit pas la reine des abeilles officielle de la WAAF (comme on appelait l'officier administratif en chef sur la base), et ce n'était pas son nom. Maddie ne le connaissait pas. Queenie avait acquis la réputation d'être rapide et de n'avoir pas froid aux yeux. Elle se montrait insolente avec les officiers et s'en sortait toujours, mais elle refusait également de quitter un bâtiment pendant un bombardement tant que tout le monde n'avait pas évacué. Elle avait des liens lointains avec la royauté et avait obtenu le rang, dû au privilège plus qu'à l'expérience, d'officier aérien. On disait toutefois d'elle qu'elle travaillait à son poste avec autant de zèle qu'une fille ouvrière. Elle était jolie, petite, gracieuse et, s'il y avait une soirée dansante de l'escadron le samedi soir, c'était vers elle qu'allaient les pilotes.

— Donnez-lui votre casque, Brodatt, dit l'officier radio.

Maddie retira les écouteurs et le micro et les passa à la jolie petite opératrice blonde, qui ajusta le casque à sa tête.

— Il dit qu'il est au-dessus de la Manche, dit Queenie au bout de quelques secondes. Il cherche Calais.

— Mais d'après Tessa il s'approche de la côte de Whistable !

— C'est un bombardier Heinkel, son équipage a été tué, il a perdu un moteur et souhaite atterrir à Calais.

Tous la regardèrent fixement.

— Êtes-vous sûre que nous parlons du même appareil ? demanda l'officier radio.

— Tessa, appela Maddie dans le téléphone, l'avion allemand pourrait-il être au-dessus de la Manche ?

La pièce entière retenait son souffle, attendant la réponse désincarnée de Tessa tandis que, quelque part sous les falaises de craie, elle regardait les points verts sur son écran. Sa réponse apparut sous le stylo de Maddie : « Identification ennemie, trajectoire 187, Maidsend 40 km, hauteur 8500 pieds est ».

— Pourquoi diable se croit-il au-dessus de la Manche ?

— Oh ! s'exclama Maddie qui comprit soudainement, agitant le bras vers l'immense carte avec le sud-est de l'Angleterre, le nord-ouest de la France et les Pays-Bas qui recouvrait le mur derrière sa radio. Regardez, regardez : il arrive de Suffolk. Il y a bombardé les bases côtières. Il a traversé l'embouchure de la Tamise à son point le plus large et il a cru que c'était la Manche ! Il se dirige droit vers le Kent, en le prenant pour la France !

L'officier donna l'ordre à l'opératrice :

— Répondez-lui.

— Il va falloir que vous m'indiquiez le protocole, monsieur.

— Brodatt, donnez-lui le protocole approprié.

Maddie avait la bouche sèche. Ce n'était pas le moment d'hésiter.

— Qu'a-t-il dit sur son appareil ? demanda-t-elle. Quel genre, son bombardier ?

L'opératrice donna d'abord le nom allemand, et ils lui adressèrent tous un regard vide.

— He-111 ? traduisit-elle, hésitante.

— Heinkel He-111. Une autre identification ?

— Un Heinkel He-111. Il n'a rien dit de plus.

— Répétez-lui son type d'appareil, Heinkel He-111. C'est une réponse neutre. Appuyez sur ce bouton avant de parler, et gardez le doigt dessus ou il ne pourra pas vous entendre. Lâchez quand vous aurez terminé, sinon il ne pourra pas vous répondre.

— Heinkel He-111, ici Calais-Marck, clarifia l'officier. Dites-lui que nous sommes Calais-Marck.

Maddie écouta l'opératrice télégraphique opérer son premier appel en allemand, aussi calme et claire que si elle avait donné des instructions radio à des bombardiers de la Luftwaffe toute sa vie. Le garçon répondit dans un hoquet de gratitude, pleurant presque de soulagement.

L'opératrice se tourna vers Maddie.

— Il demande des coordonnées pour se poser.

— Dites-lui ceci, répondit Maddie en griffonnant des chiffres et des distances sur son bloc-notes. Donnez d'abord son identification, puis la vôtre : « Heinkel He-111, ici Calais. » Puis la piste, la force du vent, la visibilité...

Elle écrivait furieusement. L'opératrice étudia les abréviations codées avant de parler dans le micro, donnant ses ordres en allemand avec un calme confiant.

Elle s'arrêta brusquement et posa un ongle parfaitement manucuré sur le papier que lui avait donné Maddie. « P27 ? » articula-t-elle silencieusement.

— Piste vingt-sept, souffla Maddie. Dites « Piste vingt-sept dégagée ». Dites-lui de lâcher ses bombes restantes dans la mer s'il en a, afin de ne pas les faire exploser en atterrissant.

La pièce était entièrement silencieuse, époustouflée par les instructions précises, claires et incompréhensibles que donnait l'élégante opératrice avec l'autorité certaine d'une directrice d'école, par les réponses angoissées toutes aussi incompréhensibles, hoquetées par le garçon dans l'avion

détruit, et Maddie gribouillait des instructions, le protocole pour les donner, sur le bloc-notes qui rapetissait à vue d'œil.

— Le voilà ! souffla l'officier.

Tout le monde, excepté Maddie et l'opératrice, dont les têtes étaient liées au téléphone et au casque, se précipita vers la grande fenêtre pour regarder le bombardier Heinkel arriver péniblement.

— Quand il annoncera son approche finale, donnez-lui la force du vent, dit Maddie en écrivant furieusement. Huit nœuds en ouest-sud-ouest, avec des pics à douze.

— Dites-lui que la brigade incendie vient à sa rencontre, ajouta l'officier avant de poser la main sur l'épaule d'un autre opérateur radio. Faites venir les camions. Ainsi qu'une ambulance.

La silhouette noire au loin devint de plus en plus grande. Ils entendirent ensuite ses quintes de toux et ses plaintes sur son unique moteur épuisé.

— Seigneur ! Il n'a pas sorti son train d'atterrissage ! s'exclama une jeune recrue du nom de Davenport. Ça va être rude !

Mais elle se trompait. Le Heinkel se posa calmement sur le ventre dans une envolée d'herbe et de touffes de plantes, et vint s'arrêter devant la tour de contrôle, vers laquelle se dirigeaient en hurlant des véhicules incendie et une ambulance.

Tous ceux qui s'étaient postés à la fenêtre s'élancèrent dans l'escalier et sur la piste.

Maddie remit son casque. Les deux autres opératrices radio se tenaient devant la fenêtre. Maddie essaya d'entendre ce qui se passait, mais seul lui parvenait le bruit des sirènes. Loin là-bas, elle distinguait le ciel et la manche à air au bout de la piste, mais rien directement au-dessous d'elle. Une fine volute de fumée noire passa devant la vitre.

Au bord de la piste, Queenie, ou quel qu'ait été son nom, restait bouche bée devant l'épave du bombardier de la

Luftwaffe.

Étalé sur le ventre, il ressemblait à une grosse baleine métallique crachant de la fumée à la place de l'eau de mer. L'opératrice distinguait, à travers le Plexiglas éclaté du cockpit, le jeune pilote qui essayait désespérément de libérer son navigateur mort de son casque tordu et ensanglanté. Elle regarda une nuée d'arpètes et d'agents incendie s'approcher pour tirer le pilote et son équipage sans vie de l'avion. Et elle vit le soulagement du pilote se transformer en surprise puis en appréhension en se voyant peu à peu entouré par des uniformes bleus, des rayures et des badges de la Royal Air Force.

L'officier près d'elle émit un son désapprobateur.

— Pauvre petit Jerry⁴, dit-il. Il ne rentrera pas chez lui en héros ! Il ne doit pas avoir le moindre sens de l'orientation.

Il posa gentiment sa main sur l'épaule de l'opératrice qui parlait allemand.

— Si cela ne vous dérange pas, ajouta-t-il d'un air désolé, nous aurions besoin de votre aide pour l'interroger.



Maddie terminait sa journée lorsque les ambulanciers eurent terminé de remettre rapidement sur pied le pilote allemand, avant de l'emmener dans le bureau au rez-de-chaussée de la tour de contrôle. Elle aperçut brièvement le jeune homme perdu qui buvait lentement une tasse d'un liquide fumant, tandis qu'un aide-infirmier lui allumait une cigarette. Ils l'avaient enveloppé d'une couverture et c'était le mois d'août, mais il claquait des dents. La jolie opératrice blonde était assise au bord d'une chaise à l'autre bout de la pièce, les yeux poliment détournés de cet ennemi secoué et accablé par le chagrin. Elle fumait une cigarette, attendant qu'on lui donne des instructions. Elle paraissait tout aussi calme et posée que quand elle avait pris le casque à Maddie,

dans la salle radio, mais Maddie la voyait tapoter à intervalles réguliers le dos de sa chaise d'un doigt manucuré.

Je n'aurais jamais pu faire ce qu'elle a fait, songea Maddie. Nous n'aurions pas eu cette prise sans elle. Oublions le fait de parler allemand, je n'aurais jamais pu jouer mon rôle comme elle, au dépourvu et au débotté, sans le moindre entraînement. Et je ne pense pas que je serais capable de faire ce qu'elle va faire, non plus. Dieu merci, je ne parle pas allemand !



Cette nuit-là, Maidsend fut attaquée de nouveau. Cela n'avait rien à voir avec le bombardier Heinkel captif, c'était un raid aérien classique, la Luftwaffe essayant désespérément de détruire les défenses britanniques. Les quartiers des officiers de la RAF furent rasés (sans personne à l'intérieur), et d'énormes trous jalonnaient les pistes. Les officiers de la WAAF étaient logés dans une cabane de gardien en marge du terrain sur lequel avait été construit l'aérodrome, et Maddie et les autres filles dormaient si profondément qu'elles n'entendirent pas les sirènes. Ce fut la première explosion qui les réveilla. Elles s'élancèrent dans les broussailles de la forêt jusqu'à l'abri le plus proche avec leurs pyjamas et leurs casques de plomb, serrant dans leurs bras des masques à gaz et des papiers d'identité. Aucune lumière, si ce n'était celles des tirs et des flammes suivant les explosions : pas de lampadaires ni de rais de lumière sous des portes ou des fenêtres, pas même le rougeoiement d'une cigarette. C'était comme être en enfer, sans rien d'autre que des ombres, des flammes bondissantes, des tirs et les étoiles là-haut.

Maddie avait attrapé un parapluie. Masque à gaz, casque de plomb, coupons de rationnement, et un parapluie. Les feux de l'enfer se déchaînaient au-dessus d'elle et elle les repoussait avec un parapluie. Personne n'avait vu qu'elle

l'avait, bien sûr, jusqu'à ce qu'elle lutte pour lui faire passer la porte d'un abri antiaérien.

— Ferme-le ! Ferme ce fichu truc ! Laisse-le !

— Hors de question ! rugit Maddie, qui réussit enfin à faire entrer le parapluie.

La fille derrière elle poussa, une autre l'attrapa par le bras et tira, puis elles se retrouvèrent toutes à trembler dans le sous-sol enténébré, la porte close.

Quelques-unes avaient eu la présence d'esprit d'attraper des cigarettes. Elles les distribuèrent, de façon parcimonieuse. Pas un seul homme n'était présent : les hommes étaient logés à huit cents mètres de l'autre côté de l'aérodrome et avaient un autre abri. Du moins, ceux qui ne se précipitaient pas dans leur appareil pour riposter. La fille aux allumettes trouva une chandelle, et elles s'installèrent pour patienter.

— Apporte-nous les cartes, ma chérie, faisons une partie de rami.

— Un rami ! N'importe quoi. Poker. On va jouer les cibiches. Seigneur, Brodatt, pose ce parapluie ! Tu as perdu la tête ?

— Non, répondit calmement Maddie.

Elles étaient toutes accroupies sur le sol de terre autour des cartes et des bouts de cigarettes allumées. C'était confortable, autant que faire se peut en enfer. Un appareil volant en rase-mottes pilonnait la piste avec une mitrailleuse. Même enfouis sous terre, même à quatre cents mètres de distance, les murs métalliques de l'abri tremblèrent.

— Je suis contente de ne pas être de quart !

— Je plains les pauvres âmes qui en sont.

— Je peux partager ton parapluie ?

Maddie leva les yeux. Accroupie près d'elle, à la lumière de la chandelle vacillante et de l'unique lampe à huile, c'était la petite opératrice radio qui parlait allemand. Elle était une vision de féminité absolue et d'héroïsme, même dans le

pyjama masculin imposé par la WAAF, les cheveux cascade en une tresse lâche sur son épaule. Tout le monde perdait ses épingles, mais celles de Queenie restaient en rang dans sa poche et ne retourneraient dans ses cheveux qu'au moment d'aller se coucher. D'une main aux doigts fins et manucurés, elle offrit une cigarette à Maddie.

— Je regrette de ne pas avoir pris de parapluie, dit-elle avec cet accent emprunté et éduqué des universités d'Oxford. Super idée ! Une illusion portable d'abri et de sécurité. Tu as de la place pour deux ?

Maddie prit la cigarette mais ne se poussa pas immédiatement. Elle savait que la fée Queenie était prompte aux accès de folie, comme voler du whisky pur malt au mess des officiers de la RAF, et elle était certaine que quelqu'un d'assez téméraire pour incarner un opérateur radio ennemi était parfaitement capable de se moquer d'une personne qui fondait en larmes chaque fois qu'elle entendait un coup de feu. Sur un terrain militaire. En temps de guerre.

Mais Queenie ne semblait pas vouloir se moquer de Maddie, plutôt l'inverse. Celle-ci se décala et fit de la place pour un deuxième corps sous le parapluie.

— Magnifique ! s'exclama Queenie. J'ai l'impression d'être une tortue. Ils devraient en fabriquer en métal. Laisse-moi le tenir...

Elle retira gentiment la poignée des doigts tremblants de Maddie et souleva le parapluie ridicule au-dessus de leurs têtes, dans le bunker. Maddie tira sur la cigarette offerte. Après un long moment passé à se ronger les ongles et à fumer la cigarette jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un bout de papier et des cendres, les mains de Maddie cessèrent de trembler.

— Merci, dit-elle d'une voix rauque.

— Je t'en prie, répondit Queenie. Et si tu jouais une partie ? Je te couvre.

— Que faisais-tu dans la vie civile ? demanda innocemment Maddie. Tu étais actrice ?

La petite opératrice partit d'un fou rire joyeux, sans laisser retomber le parapluie pour autant.

— Non, j'aime seulement faire semblant, dit-elle. Je fais la même chose avec nos garçons, tu sais. Le flirt est un jeu. En réalité, je suis vraiment ennuyeuse. Sans la guerre, je serais à l'université. Je n'ai pas terminé ma première année. J'ai commencé un an en avance et avec un semestre de retard.

— Quelle spécialité ?

— Allemand. De toute évidence. Ils le parlaient, du moins une drôle de version, dans le village où j'ai fait mes classes, en Suisse. Et cela me plaisait.

Maddie éclata de rire.

— Tu as réussi un tour de magie cet après-midi. C'était vraiment incroyable.

— Je n'aurais pas réussi si tu ne m'avais pas indiqué quoi dire. Tu as été incroyable, toi aussi. Tu étais là quand j'ai eu besoin de toi, sans un mot ni un ordre de travers. Tu as pris toutes les décisions. Je n'avais qu'à être attentive, et c'est déjà ce que je fais toute la journée sur les Y, les postes : j'écoute et j'écoute. Je n'ai jamais rien à faire. Et, cet après-midi, il m'a suffi de lire le script que tu m'as donné.

— Tu as dû traduire ! rétorqua Maddie.

— Nous l'avons fait ensemble, répondit son amie.



Les gens sont compliqués. Chacun est bien plus complexe qu'il n'y paraît. On peut voir quelqu'un à l'école tous les jours, au travail ou au réfectoire, partager une cigarette ou un café, parler de la météo et du dernier raid aérien. Mais on évoque rarement les paroles les plus cruelles à sa mère, la façon dont on a joué à être David Balfour, le héros de L'Enlèvement de David Balfour à treize ans, ou ce

qu'on s'imagine faire avec le pilote qui ressemble à Leslie Howard, seule avec lui après une soirée dansante.

Personne ne dormit en cette nuit de raid aérien, ni le jour suivant. Il nous fallut remettre la piste en état par nous-mêmes le lendemain. Nous n'étions pas équipés pour, nous n'avions ni les outils ni les matériaux, et nous n'étions pas des ouvriers du bâtiment mais, sans piste, la base Maidsend de la RAF était sans défense. Et, plus largement, la Grande-Bretagne aussi. Nous avons réparé la piste.

Tout le monde a mis la main à la pâte, y compris le prisonnier allemand. Je pense qu'il craignait ce que lui réservait son sort de prisonnier de guerre, et il était bien plus heureux de pouvoir passer la journée torse nu, à pelleter des kilos de terre avec vingt autres pilotes, plutôt que d'être envoyé dans une cellule officielle inconnue loin à l'intérieur des terres. Nous avons tous dû baisser la tête pour un moment de silence en l'honneur de ses compagnons morts avant de nous mettre au travail. J'ignore ce qui lui est arrivé après cela.

Dans le réfectoire, Queenie s'était endormie, la tête sur la table. Elle avait dû commencer par s'attacher les cheveux de nouveau, après avoir passé deux heures à ramasser des pierres sur la piste, mais elle s'était assoupie avant même d'avoir retiré la cuillère de son thé. Maddie s'assit face à elle avec deux tasses de thé chaud et un petit pain recouvert de glaçage. J'ignore d'où venait ce luxe. Quelqu'un avait dû prendre du sucre au cas où l'aérodrome serait directement touché et que tout le monde ait besoin d'un remontant. Maddie était soulagée de voir l'imperturbable opératrice avec la garde baissée. Elle poussa la tasse de remonte-moral vers le visage de Queenie, afin que la chaleur la réveille.

Elles appuyèrent chacune la tête sur leurs bras, face à face.

— As-tu même peur de quoi que ce soit ? demanda Maddie.

- De plein de choses !
- Donne-m'en une.
- Je peux t'en donner dix.
- Je t'écoute.

Queenie baissa les yeux sur ses mains.

- Me casser les ongles, dit-elle d'un air critique.

Après deux heures à nettoyer la piste des débris et morceaux de métal tordus, sa manucure avait grand besoin d'être refaite.

- Je suis sérieuse, dit doucement Maddie.
- Très bien. Du noir.
- Je ne te crois pas.
- C'est vrai, insista Queenie. À toi.
- Du froid, répondit Maddie.

Queenie prit une gorgée de thé.

- De m'endormir à mon poste.
- Moi aussi ! acquiesça Maddie en riant. Et des bombes.
- Trop facile.
- D'accord.

C'était maintenant Maddie qui était sur la défensive. Elle repoussa des mèches emmêlées de son col. Ses cheveux étaient tout juste assez courts pour être en accord avec le règlement, et pas assez longs pour être relevés.

- Des bombes qui pourraient tomber sur mes grands-parents.

Queenie hocha la tête.

- Des bombes qui pourraient tomber sur mon frère préféré. Jamie est le plus jeune de tous, le plus proche de moi en âge. C'est un pilote.

— Ne pas maîtriser de compétence utile, ajouta Maddie. Je ne veux pas avoir à me marier simplement pour éviter de travailler au moulin de Ladderal.

- Tu plaisantes !

— Quand la guerre sera terminée, je n'aurai toujours aucune compétence. Je ne pense pas qu'on ait vraiment

besoin d'opératrices radio à la fin des combats.

— Tu penses que c'est pour bientôt ?

— Plus la guerre dure longtemps, dit Maddie en coupant précautionneusement le petit pain en deux avec un couteau à beurre, plus je vieillis.

Queenie laissa échapper un rire amusé.

— Vieillir ! s'exclama-t-elle. J'ai horriblement peur de vieillir.

Maddie sourit et lui tendit une moitié de friandise.

— Moi aussi. C'est un peu comme avoir peur de mourir, on ne peut rien y faire.

— J'en suis à combien ?

— Quatre. Sans compter les ongles. Il t'en reste six.

— D'accord.

Queenie découpa son morceau de pain en six bouts égaux et les disposa le long de sa soucoupe. Puis, un par un, elle les trempa dans son thé, nommant une peur avant de manger.

— Numéro cinq, le portier de Newberry College. Seigneur, c'est un troll ! J'étais plus jeune d'un an que les premières années, et j'aurais eu peur de lui même s'il ne m'avait pas haïe. C'était parce que j'étudiais l'allemand et qu'il était sûr que mon professeur était un espion ! Cinq, c'est bon ? Numéro six, le vertige. J'ai le vertige. C'est parce que mes grands frères m'ont attachée à une gouttière sur le toit de notre château quand j'avais cinq ans, et m'y ont oubliée tout l'après-midi. Ils se sont pris une sacrée roustes tous les cinq, d'ailleurs. Sept, fantômes. Enfin, un fantôme, pas sept, un fantôme en particulier. Je n'ai pas à m'en inquiéter ici. C'est probablement aussi à cause de ce fantôme que j'ai peur du noir.

Queenie faisait descendre ces confessions inattendues avec du thé. Maddie la regardait avec une admiration grandissante. Elles se regardaient toujours dans les yeux, le menton posé sur leurs mains et les coudes sur la table, et

Queenie ne semblait pas inventer quoi que ce soit. Elle prenait cet étonnant inventaire très au sérieux.

— Numéro huit, me faire prendre à voler du raisin dans la serre du jardin de la cuisine. Ça vaut une autre rouste. Nous sommes trop vieux maintenant pour les roustes et voler du raisin. Numéro neuf, tuer quelqu'un. Par accident ou volontairement. Ai-je sauvé la vie de cet Allemand hier, ou l'ai-je détruite ? Tu le fais, toi aussi. Tu dis aux chasseurs où les trouver. Tu es responsable. Tu y penses ?

Maddie ne répondit pas. Elle y pensait souvent.

— Peut-être que ça devient plus facile après la première fois. Numéro dix, me perdre.

Queenie leva les yeux avant de tremper « me perdre » dans son thé et regarda sérieusement Maddie.

— Je vois bien que tu es sceptique et que tu rechignes à croire ce que je te dis. Et peut-être que les fantômes ne m'effraient pas tant que ça. Mais j'ai vraiment peur de me perdre. Je déteste devoir chercher mon chemin sur l'aérodrome. Chaque cabane Nissen ressemble à sa voisine. Seigneur, il y en a quarante ! Les taxiways et les allées de garage changent constamment. J'essaie de me servir des avions pour me repérer, et ils n'arrêtent pas de les déplacer.

Maddie éclata de rire.

— J'ai eu de la peine pour ce Jerry perdu, hier, dit-elle. Je sais que je n'aurais pas dû. Mais j'ai vu tant de nos hommes se perdre lorsqu'ils ont survolé les Pennines pour la première fois ! On se dit qu'il est impossible de confondre la France et l'Angleterre. Mais qui sait ce qui peut nous passer par la tête quand tous nos amis ont été réduits en miettes et qu'on pilote un avion brisé. Peut-être était-ce son premier vol en Angleterre. J'ai vraiment eu de la peine pour lui.

— Oui, moi aussi, répondit doucement Queenie, avant d'avaler la fin de son thé comme elle le ferait d'une goutte de whisky.

— C'était atroce, de le questionner ?

Queenie plissa les yeux de façon énigmatique.

— « Parler à tort et à travers peut coûter des vies. » J'ai juré de ne rien dire à ce sujet.

— Oh ! fit Maddie, écarlate. Bien sûr. Pardon.

L'opératrice se redressa. Elle regarda ses ongles abîmés, haussa les épaules et tapota ses cheveux pour s'assurer qu'ils étaient bien coiffés. Puis elle se leva, s'étira et bâilla.

— Merci d'avoir partagé ton petit pain, dit-elle avec un sourire.

— Merci d'avoir partagé tes peurs !

— Tu m'en dois encore quelques-unes.

La sirène annonçant un raid aérien se déclencha.

[3](#) Member of the British Empire. (NdT)

[4](#) Surnom donné aux soldats allemands par les Britanniques pendant la guerre. (NdT)

Ormaie 11.XI.43 VB-S

Hors de l'histoire

Il faut que je rende compte du débriefing d'hier soir, c'était trop drôle.

Engel a abattu mes feuilles d'hôtel manuscrites avec irritation.

— Il faut lui ordonner d'écrire sur sa rencontre avec Brodatt. Cette description des premières opérations Radar est inutile.

Von Linden a émis un son qui rappelait un souffle d'air très doux, comme pour éteindre une chandelle. Engel et moi l'avons regardé comme s'il venait de lui pousser des cornes. (C'était un rire. Il n'a pas souri, et je pense que son visage doit être en plâtre de Paris, mais il a ri.)

— Fräulein Engel, vous n'êtes pas étudiante en littérature, a-t-il dit. La recrue anglaise a étudié comment construire un roman. Elle use de suspense et de préfiguration.

Seigneur, Engel en est restée bouche bée. Moi, bien sûr, j'en ai profité pour faire preuve de fierté Wallace obstinée.

— Je ne suis pas anglaise, espèce de Jerry inculte, je

suis écossaise !

Engel m'a giflée pour me faire taire.

— Elle n'écrit pas un roman, a-t-elle répondu. Elle fait un rapport.

— Mais elle se sert des concepts et des techniques romanesques. Et cette rencontre dont vous parlez a déjà eu lieu : vous avez passé un quart d'heure à la lire.

Engel feuilleta mes écrits avec frénésie, revenant en arrière.

— La reconnaissez-vous dans ces pages ? lança von Linden. Ah ! peut-être que non. Elle s'y dote de compétences et d'un courage que vous ne lui avez jamais vus. Elle est la jeune femme nommée Queenie, l'opératrice qui fait capturer l'appareil de la Luftwaffe. Notre agent anglaise prisonnière...

— Écossaise !

Gifle.

— Notre prisonnière n'a pas élaboré sur son rôle en tant qu'opératrice radio à l'aérodrome de Maidsend.

Oh ! il est doué. Jamais je n'aurais cru que le SS-Hauptsturmführer von Linden soit un « étudiant en littérature ». Jamais.

Il a voulu savoir pourquoi j'avais choisi d'écrire à la troisième personne. Vous savez quoi ? Je ne m'en étais pas rendu compte avant qu'il le dise.

La réponse la plus simple, c'est que j'écris du point de vue de Maddie, et il serait étrange d'introduire le point de vue d'un autre personnage. Il m'est beaucoup plus facile de m'écrire à la troisième personne que si j'essayais de raconter l'histoire de mon point de vue. Je peux éviter toutes mes réflexions et mes pensées. Je n'ai pas à me prendre au sérieux ou, du moins, pas plus sérieusement que ne le fait Maddie.

Mais, comme l'a fait remarquer von Linden, je n'ai même pas utilisé mon vrai nom, ce qui a perturbé Engel.

Je pense que, la véritable raison, c'est que je ne suis plus Queenie, désormais. Je voudrais coller une gifle en pleine face à mon ancien moi quand je pense à elle, si sérieuse, bien-pensante et brillamment héroïque. Je suis sûre que c'était le cas de bien des gens.

Je suis quelqu'un d'autre, désormais.

C'est vrai qu'ils m'appelaient Queenie. Tout le monde héritait de surnoms stupides (c'était comme être à l'école, je vous l'ai dit !). On m'appelait parfois Écosse, mais plus souvent Queenie. C'était à cause de Mary, reine d'Écosse, qui est une autre de mes illustres ancêtres. Elle aussi a connu une mort atroce. Comme tous les autres.

Je vais me retrouver à court de papier, aujourd'hui. Ils m'ont donné un bloc-notes juif de prescriptions médicales en attendant. J'ignorais que de telles choses existaient. Les formulaires portent le nom du médecin, Benjamin Zylberberg, en haut, et une étoile jaune en guise d'avertissement en bas, déclarant que ce médecin juif ne peut prescrire des médicaments qu'à d'autres juifs. Il n'exerce probablement plus (il a probablement été envoyé casser des cailloux dans un camp de concentration quelque part), c'est pourquoi ces ordonnances vierges sont tombées entre les mains de la Gestapo.

Ordonnances !

<p><i>Nom: Anna Engel</i></p> <p><i>Adresse: le titre formel est Fräulein Engel. J'utilise parfois « Gardienne-en-charge Mein Führer monsieur » pour l'énervier</i></p>	<p><i>Date: J'ignore quelle est sa date de naissance. Ni si elle a jamais eu de rendez-vous galants. A-t-elle un ami? un mari? Elle ne porte pas de bijoux. (v.L. porte une chevalière avec un petit saphir.)</i></p>
<p><i>Rx</i></p> <p><i>A besoin de tirer un bon coup. Elle peut choisir parmi les suivants :</i></p> <ul style="list-style-type: none"><i>Guérilla du maquis</i><i>Gestapo</i><i>Résistance</i><i>Armée allemande</i><i>Milice française</i><i>Civils</i>	
<p><i>Médecin: Dr Sigmund Freud (pas Dr Zylberberg, mais déjà juif.)</i></p>	<p><i>Rép: Chaque soir, 4 ou 5 fois</i></p>

Je lui en ai aussi fait une plus sympa :

<i>Nom : Anna Engel</i> <i>Adresse :</i>	<i>Date : en cours de recherche</i>
<i>Rx :</i> <i>1 cigarette dans un porte-cigarettes en ivoire</i> <i>1 magnum de champagne (une bouteille simple ne serait pas suffisante pour la détendre)</i> <i>1 robe de cocktail Chanel... ROUGE, c'est la couleur d'Engel.</i> <i>Une table à l'hôtel Ritz à Paris, si les Nazis en sortent un jour.</i> <i>Pourquoi aiment-ils tant détruire de si beaux hôtels ?</i>	
<i>Médecin</i>	<i>Rép : Autant que nécessaire</i> <i>fois</i>

Je voulais lui offrir une soirée sympa mais, lorsque j'imagine le scénario, je vois Mata Hari en mission. Engel serait-elle plus heureuse en espionne, glamour et dangereuse ? J'ai du mal à l'imaginer dans un autre rôle que la Responsable Terriblement Pointilleuse. En même temps, je ne peux pas vraiment avancer les conséquences malheureuses d'une mission ratée d'agent spécial comme raison pour le recommander.

J'allais rédiger des ordonnances pour William Wallace et Mary, reine d'Écosse, ainsi que pour Adolf Hitler, mais rien ne me vient d'assez intelligent pour justifier les reproches d'avoir gâché du papier.

Du café serait le premier point de ma propre ordonnance. Puis de l'aspirine. J'ai de la fièvre. Ça ne peut pas être le tétanos, puisqu'ils nous ont vaccinés, mais peut-être une septicémie. Je ne pense pas que ces aiguilles soient très propres. Il y en a une qui m'a manqué après que j'eus retiré les autres, et la zone est très sensible maintenant. (Certaines des brûlures à mon poignet m'inquiètent un peu, frottant sur la table quand j'écris.) Peut-être vais-je mourir silencieusement d'un empoisonnement du sang et échapper au traitement au kérosène.

Il n'existe pas de façon efficace de se suicider avec des aiguilles de couturière. (Contracter une gangrène n'est pas qualifiable « d'efficace ».) J'y ai longuement réfléchi lorsque j'ai vu qu'ils les avaient laissées, mais c'est impossible. Utile pour s'attaquer à des serrures, en revanche. J'adorais nos leçons de cambriolage pendant l'entraînement. J'ai moins apprécié les conséquences de ma tentative ratée de les mettre en pratique : douée pour ouvrir les serrures, moins

pour sortir du bâtiment. Nos cellules de prison ne sont que des chambres d'hôtel, mais nous sommes surveillés comme des membres de la royauté. Et puis il y a des chiens. Après l'épisode des aiguilles, ils se sont assurés que je ne puisse pas marcher si jamais je réussissais à sortir. Où diable apprenez-vous à handicaper quelqu'un sans lui casser les jambes, à l'Académie nazie des coups et blessures ? Comme pour le reste, ce n'étaient pas des blessures irrémédiables, je n'ai plus rien cette semaine que des bleus, et ils me fouillent désormais soigneusement, en quête du moindre morceau de métal. Je me suis fait prendre hier à essayer de cacher une pointe de stylo dans mes cheveux. (Je n'avais pas décidé quoi en faire, mais on ne sait jamais.)

Oh ! j'oublie souvent que je n'écris pas pour moi et, quand je m'en rends compte, il est trop tard pour raturer. La terrible Engel me prend tout et déclenche l'alarme si elle me voit essayer de retirer quoi que ce soit. Hier, j'ai tenté de déchirer le bas de la page et de le manger, mais elle a réagi trop vite. (C'est là que je me suis souvenue que j'avais parlé sans réfléchir de l'usine à Swinley. Il est parfois rafraîchissant de lutter contre elle. Elle a l'avantage de la liberté, mais je suis bien plus imaginative. Et je n'hésite pas à user de mes dents, alors qu'elle, si.)

Où en étais-je ? L'Hauptsturmführer s'est emparé de tout ce que j'ai écrit hier. C'est ta faute, espèce de Jerry froid et sans âme, si je me répète.

Mlle Engel a répondu à ma question : « La sirène annonçant un raid aérien se déclencha. » Bien joué, elle était attentive.

Elle m'oblige à lui donner chaque page à lire dès que j'ai fini de l'écrire. Nous nous sommes bien amusées avec les ordonnances. Va-t-elle avoir des ennuis si je dis qu'elle en a elle-même brûlé certaines pour s'en débarrasser ? Voilà qui t'apprendra à essayer de t'en prendre à moi, Gardienne-en-charge Engel.

Je lui ai déjà causé des ennuis sans le savoir, en parlant de ses cigarettes. Elle n'a pas le droit de fumer pendant le travail. Apparemment, Adolf Hitler mène une vendetta contre le tabac, qu'il trouve sale et répugnant, et sa police militaire comme leurs assistants ne sont pas censés fumer en travaillant. Je ne pense pas que cette règle soit vraiment appliquée, sauf dans un endroit mené d'une poigne de fer comme sous Amadeus von Linden. Dommage pour lui, vraiment ! Une cigarette allumée est un accessoire bien utile quand on doit s'employer à Arracher des Informations aux Agents des Renseignements Étrangers.

Tant que les crimes d'Engel restent aussi mineurs, ils ne se débarrasseront pas d'elle car il serait difficile de remplacer ses multiples compétences (un peu comme moi). Mais ses infractions sont de « l'insubordination ».

Canon antiaérien

La sirène annonçant un raid aérien se déclencha. Chaque tête dans la pièce se leva, consternée et épuisée, vers le toit en carton du réfectoire, comme si leurs yeux pouvaient voir au travers. Puis chacun se leva brusquement de sa chaise pliante en bois empruntée à une église pour affronter le prochain combat.

Maddie se retrouva face à sa nouvelle amie près de la table qu'elles venaient d'abandonner, entourée de gens affairés. Elle avait l'impression de se retrouver dans l'œil d'une tempête tropicale. Le point fixe d'un monde en rotation.

— Allez ! cria Queenie, comme la Reine Rouge dans De l'autre côté du miroir, saisissant Maddie par le bras pour l'emmener dehors. Tu es de quart à 13 heures, tu as donc...

(elle regarda sa montre) une heure ? Une sieste rapide dans l'abri avant qu'ils aient besoin de toi à la radio. Dommage que tu n'aies pas emmené ton parapluie. Viens, je t'accompagne.

Les pilotes se précipitaient déjà vers leurs Spitfire, et Maddie essaya de se concentrer sur un problème pratique : comment décoller de la piste à moitié réparée ? Rouler serait le plus difficile, car il serait impossible de voir les trous par-delà le nez haut de ces petits chasseurs. Elle essaya de ne pas imaginer ce que ce serait que de traverser l'aérodrome en courant pour rejoindre la salle des radios d'ici une heure, sous les tirs.

Mais elle le fit. Parce que c'est comme ça. Incroyable ce dont on peut être capable, par devoir. Un peu moins d'une heure plus tard, pour se donner le temps d'éviter les bombes, les deux filles se retrouvèrent de nouveau dehors, sur le terrain lunaire qu'était devenue la base Maidsend de la RAF.

Queenie entraîna Maddie en petites foulées, toutes deux presque pliées en deux, longeant de près les murs des bâtiments et zigzaguant dans les espaces découverts. Elles savaient que, pendant la retraite de France, les avions de la Luftwaffe volaient bas pour tirer sur les gens, juste pour le plaisir, et il y avait là deux ou trois chasseurs allemands qui bourdonnaient au-dessus de la piste, telles des guêpes avec les ailes baignées de soleil, perçant de trous les fenêtres et les appareils au sol.

— Par ici ! Ici ! criait désespérément quelqu'un. Hé, vous deux ! venez aider !

L'espace d'une seconde, occupée à gérer son tourbillon de peur rationnelle ou irrationnelle, Maddie ne vit pas Queenie changer de direction, aller vers l'appel au secours. Elle comprit en voyant que Queenie l'entraînait vers l'emplacement le plus proche du canon antiaérien.

Ou ce qui en restait. La majeure partie de la barrière protectrice en béton et des sacs de sable qui l'entouraient

avait été détruite, emportant deux tireurs qui avaient vaillamment tenté de garder la piste en état pour l'escadron de Spitfire qui viendrait se poser à la fin du combat. L'un d'eux était plus jeune que Maddie. Un troisième homme, toujours debout, ressemblait à un boucher sans son tablier, couvert de sang du cou aux jambes. Il se retourna, l'air épuisé.

— Merci pour la prise de relais. Je suis exténué, dit-il.

Puis il s'assit sur la plate-forme détruite et ferma les yeux. Maddie s'accroupit près de lui, les bras sur la tête, écoutant le grincement atroce du canonnier qui inspirait de l'air dans ses poumons emplis de sang. Queenie la gifla.

— Lève-toi ! ordonna-t-elle. Pas de ça ! Je suis maintenant ton officier supérieur, qui donne les ordres. Lève-toi, Brodatt. Si tu as peur, fais quelque chose ! Essaie de faire fonctionner ce canon. Bouge-toi !

— Il faut d'abord charger l'obus, murmura le canonnier en pointant le doigt. Le Premier ministre n'aime pas que les filles se servent d'armes à feu.

— On l'emmerde ! s'écria l'officier supérieur. Charge ce foutu canon, Brodatt.

Maddie, dont l'esprit réagissait de façon mécanique, entraînée à obéir aux ordres de la figure d'autorité, se dirigea vers le canon.

— Cette petite ne pourra jamais soulever un obus, croassa le canonnier. Ça pèse treize kilos.

Maddie n'écoutait pas. Elle réfléchissait. Après une minute de réflexion rationnelle, et avec une force qu'elle ignorait posséder, elle chargea l'obus.

Queenie s'agitait autour du canonnier tombé, essayant de boucher les trous de son torse et de son estomac. Maddie refusa de regarder. Au bout d'un moment, Queenie la prit par les épaules et lui montra comment viser.

— Tu dois anticiper. C'est comme abattre des oiseaux, tu dois tirer un peu en avant de leur prochaine position...

— Tu as abattu beaucoup d'oiseaux ? souffla Maddie, sa colère et sa peur la rendant irritable face aux talents infinis de cette fille.

— Je suis née au milieu d'une lande à lagopèdes le jour de l'ouverture de la chasse ! J'ai su tirer avant de savoir lire ! Mais ce truc de merde est un poil plus gros qu'une carabine Diana, et j'ignore comment il fonctionne, alors on va devoir s'y mettre ensemble. Comme hier, d'accord ?

Elle lâcha un hoquet et demanda, pressante :

— Ce n'est pas l'un de nos appareils, n'est-ce pas ?

— Tu ne le sais pas ?

— Non.

— C'est un Messerschmitt 109, lâcha Maddie.

— Alors c'est parti ! Vise par là. Et attends qu'il revienne, il ne sait pas que cette station fonctionne encore. Attends.

Maddie attendit. Queenie avait raison. Faire quelque chose, se concentrer, repoussait la peur.

— Maintenant !

Le tir les aveugla momentanément. Elles ne virent pas ce qui se passa. Maddie jura, plus tard, que l'avion ne tomba pas en boule de feu sur la piste avant d'avoir effectué deux passages supplémentaires. Mais personne d'autre ne se réclama d'avoir descendu ce Me 109 (Oh, je connais beaucoup d'appareils, finalement !), et Dieu sait que les pilotes de chasseurs étaient des casse-pieds de première pour ce qui était de la compétition. Cette prise (j'imagine que la Luftwaffe appelle aussi cela une « prise » quand quelqu'un abat un avion, comme un cerf) fut attribuée aux deux officiers hors service de la WAAF qui avaient opéré ensemble une station désertée.

— Je ne pense pas que ce soit notre canon qui ait fait ça, dit Maddie à son amie, le visage livide, tandis qu'une fumée noire et huileuse montait du champ de navets où était tombé l'avion. Ce devait être l'un des nôtres, tirant depuis le ciel. Et si c'était ce canon, ce n'était pas toi.

Il était déjà atroce que Maddie se doute que, si Queenie était à son côté, c'était parce qu'elle n'avait rien pu faire pour l'homme dont elles avaient repris le canon. Atroce. Mais il y avait aussi eu un pilote dans cette boule de feu, un jeune homme vivant probablement pas plus entraîné que Maddie.

— Reste ici, dit Queenie d'une voix étranglée. Peux-tu charger un autre obus ? Je vais trouver quelqu'un qui s'y connaît pour prendre le relais. On va avoir besoin de toi dans la tour... (Elle s'arrêta un instant.) Comment puis-je aller à l'abri nord-est d'ici ? demanda-t-elle, angoissée. Je m'y perds dans la fumée.

— Tout droit à travers l'herbe, répondit Maddie en pointant le doigt. Une promenade de santé si tu en as le courage. C'est comme trouver le Pays imaginaire : « La deuxième étoile à droite, et tout droit jusqu'au matin. »

— Et toi ? Tu en as le courage ?

— Ça va aller. Maintenant que j'ai quelque chose à faire...

Elles se baissèrent instinctivement lorsqu'une explosion eut lieu à l'autre bout de la piste. Queenie passa un bras autour de la taille de Maddie pour la serrer contre elle et l'embrassa sur la joue.

— « Embrassez-moi, Hardy ! » N'est-ce pas là les derniers mots de Nelson à la bataille de Trafalgar ? Ne pleure pas. Nous sommes encore en vie, et nous formons une équipe du tonnerre !

Elle releva ensuite ses cheveux à cinq centimètres au-dessus de son col, selon le règlement, essuya ses larmes, la graisse, la poussière et le sang du canonnier de ses joues d'un revers de main, puis elle s'élança en courant, telle la Reine Rouge.

C'est comme être amoureux, que de découvrir sa meilleure amie.

— Enfile ton imper, déclara Maddie. Je vais t'apprendre la

navigation.

Queenie éclata de rire.

— Impossible !

— Pas du tout ! Il y a ici quelques pilotes qui se sont frayé un chemin hors de Pologne après l'invasion. Ils sont arrivés sans cartes, sans nourriture, sans parler autre chose que le polonais. Ils t'en parleront si tu les laisses faire. Leur anglais est un peu compliqué à comprendre. En tout cas, si quelques prisonniers en cavale peuvent trouver leur chemin en Europe et devenir des pilotes de la RAF, tu peux...

— Tu parles avec les pilotes ? l'interrompt Queenie, intéressée.

— On peut faire autre chose avec eux que danser.

— Oui, mais parler ! Voilà qui est manquer cruellement d'imagination.

— Certains ne dansent pas, tu sais, alors il reste la discussion. Le fils du vicaire refuse de danser. C'est difficile de le faire parler, mais ils aiment tous le sujet des cartes. Ou de l'absence de cartes. Allons, tu n'as pas besoin d'une carte. Nous avons la journée devant nous. Tant que nous n'allons pas à plus de huit kilomètres, je peux nous ramener immédiatement si le temps se lève. Mais regarde ça...

Maddie désigna la fenêtre. Il pleuvait des cordes, et des bourrasques soufflaient.

— Comme à la maison ! s'exclama joyeusement Queenie. On n'a pas de vraie bruine écossaise en Suisse.

Maddie eut un rire moqueur. Queenie avait tendance à lâcher des informations l'air de rien, des détails de son éducation privilégiée sans la moindre trace de modestie ni de gêne. (Au bout d'un moment, Maddie s'était tout de même rendu compte qu'elle ne le faisait qu'avec ceux qu'elle appréciait ou détestait, ceux que ça ne dérangeait pas et ceux dont elle se fichait. Avec les autres, ou ceux qui auraient pu en prendre ombrage, elle était plus prudente.)

— J'ai deux vélos, dit Maddie. Deux mécaniciens m'ont

laissée les emprunter. La pluie ne les empêche pas de travailler.

— Où allons-nous ?

— Au Green Man. Un pub au pied des falaises de la baie de Sainte-Catherine. Dernière chance avant sa fermeture la semaine prochaine. Le propriétaire en a assez de se faire tirer dessus. Pas par les Allemands, en plus, ce sont nos propres hommes qui trouent l'enseigne au bord de la plage de galets, leur dernière action avant de rentrer d'un combat. Pour se porter chance !

— Je parie que c'est pour se débarrasser des munitions inutilisées.

— En tout cas, c'est un point de repère, et tu es navigatrice. Trouve la côte et va vers le sud, c'est facile ! Tu peux utiliser mon compas. Si tu ne trouves pas, je crains que tu n'aies pour dîner que les haricots froids de la boîte...

— C'est injuste ! Je retourne travailler à 23 heures !

Maddie leva les yeux au ciel.

— Oh, Seigneur ! voilà qui nous laisse environ quinze heures pour faire seize kilomètres à vélo ! Mais ça me donnera l'occasion de finir de te raconter mes peurs.

Maddie avait enfilé son grand manteau d'homme et le nouait autour de ses mollets pour qu'il ne s'accroche pas dans la chaîne du vélo.

— J'espère que tu as un ouvre-boîtes, dit Queenie d'un air sombre en mettant son propre vêtement. Et une cuillère.

Il était étonnant de voir qu'après qu'elles eurent pédalé dix minutes la campagne détrempée du Kent paraissait calme. Certes, il y avait çà et là un emplacement de tir en béton ou une tour de surveillance, mais c'étaient surtout des champs immenses et crayeux, verts des navets et des pommes de terre qui y poussaient, des kilomètres et des kilomètres de vergers.

— Tu aurais dû prendre ton parapluie, dit Queenie.

— Je le garde pour le prochain raid aérien.

Elles arrivèrent à un croisement. Il n'y avait pas de panneau, pas un seul. Ils avaient tous été retirés ou noircis pour perturber l'ennemi au cas où l'opération Lion de Mer soit un succès, et que les Allemands arrivent dans les terres.

— Je ne sais absolument pas où nous sommes ! gémit Queenie.

Le vélo du mécanicien était tellement grand pour elle qu'elle ne pouvait pas s'y asseoir, elle devait se mettre debout sur les pédales. Elle semblait constamment sur le point de tomber, ou d'être dévorée par son énorme pardessus. Elle avait l'expression outrée et éperdue d'un chat mouillé.

— Sers-toi du compas. Continue d'aller vers l'est jusqu'à trouver la mer. Imagine, dit Maddie, inspirée, imagine que tu sois une espionne allemande. Tu as été parachutée ici. Tu dois retrouver ton contact, qui se trouve dans ce pub légendaire de contrebandiers près de la mer, et si quiconque t'attrape...

Sous son chapeau de pluie en plastique dégoulinant, comme ceux qu'on trouve dans une petite boîte en carton avec une fleur dessus pour un demi-penny, Queenie lui adressa un drôle de regard. Il y avait du défi, et de l'excitation dedans. Mais aussi de la compréhension. Queenie se pencha sur les poignées de son vélo et démarra, pédalant comme une furie.

Au sommet d'une petite colline, elle sauta de son vélo d'un bond puissant, tel un chevreuil dans les vallons, et avait déjà commencé à escalader un arbre avant que Maddie ne comprenne ce qu'elle faisait.

— Descends, espèce d'idiot ! Tu vas être trempée ! Tu es en uniforme !

— Von hier aus kann ich das Meer sehen, lança Queenie, ce qui signifie en allemand « Je vois la mer d'ici. »

(Oh ! que je suis bête. Bien sûr que oui.)

— Tais-toi ! Tu es folle ! gronda furieusement Maddie.

Qu'est-ce que tu fais ?

— Ich bin eine Agentin der Nazis, remarqua Queenie. Zum Meer geht es da lang.

— Tu vas nous faire tuer !

Queenie réfléchit. Elle regarda le ciel empli de nuages, le verger de pommiers détrempés qui s'étirait à l'infini, puis la route déserte. Elle haussa les épaules.

— Peu de risques, dit-elle en anglais.

— « Parler à tort et à travers peut coûter des vies », lui rappela Maddie.

Queenie rit si fort qu'elle glissa sans grâce et douloureusement sur une branche plus basse, et déchira son manteau en descendant.

— Plus un mot, Maddie Brodatt. Tu m'as dit d'être une espionne nazie, et c'est ce que je suis. Je ne laisserai personne t'abattre.

(J'aimerais vraiment pouvoir être renvoyée à ce moment et me donner un bon coup.)

La route pour la baie de Sainte-Catherine fut, comment dire... une ode à la créativité. Queenie descendait de son vélo à chaque intersection, chacune mouillée, ventée et sans forme, escaladant un mur, un portail ou un arbre pour se repérer. Et il y avait toujours le problème de son manteau quand elle repartait, et des accidents manqués avec les flaques.

— Sais-tu de quoi j'ai peur ? cria Maddie le plus fort possible, le visage fouetté par la pluie et le vent d'est tandis qu'elle pédalait avec énergie pour suivre la petite opératrice. Des haricots froids en boîte ! Il est deux heures moins le quart. Le pub sera fermé à notre arrivée.

— Tu as dit qu'il ne fermerait que la semaine prochaine.

— Pour l'après-midi, espèce de gourde ! Ils arrêtent de servir jusqu'au soir !

— Je trouve ça atrocement injuste que tu me fasses porter le chapeau, répondit Queenie. C'est ton jeu. Je suis

les règles.

— Encore quelque chose qui m’effraie.

— Ça ne compte pas. Pas plus que les haricots en boîte. Qu’est-ce qui te fait le plus peur ? Quelle est ta pire frayeur ?

— La cour martiale, répondit Maddie.

Chose inhabituelle, Queenie resta silencieuse. Un long moment, même lorsqu’elle monta sur un arbre pour observer les alentours de nouveau.

— Pourquoi ? finit-elle par demander.

Cela faisait longtemps que Maddie avait répondu, mais Queenie n’eut pas besoin de lui rappeler le sujet.

— Je n’arrête pas d’agir. Je prends des décisions sans réfléchir. Mince ! faire tirer un fichu canon antiaérien, sans la moindre autorisation, et avec des Messerschmitt 109 au-dessus !

— Les Messerschmitt 109 étaient la raison pour laquelle tu tirais, fit remarquer Queenie. Je t’ai donné l’autorisation. Je suis officier.

— Tu n’es pas mon officier, et tu n’as aucune autorité en artillerie.

— Quoi d’autre ? demanda Queenie.

— Oh ! des choses comme guider ce pilote allemand l’autre jour. Je l’avais déjà fait, mais en anglais.

Elle raconta à Queenie comment elle avait aidé l’équipage du Wellington, la première fois.

— Personne n’avait autorisé cela non plus. Je n’ai pas eu d’ennuis, mais j’aurais dû. C’était tellement stupide. Pourquoi ai-je fait cela ?

— Par charité ?

— J’aurais aussi pu les tuer.

— Tu es obligée de prendre ce genre de risques. Nous sommes en guerre. Ils auraient pu rentrer et finir en flammes par eux-mêmes mais, grâce à ton aide, ils ont atterri sans ennuis.

Queenie resta silencieuse un instant. Puis elle demanda :

- Pourquoi es-tu si douée ?
- Pour quoi ?
- Pour la navigation aérienne.
- Je suis pilote, dit Maddie.

C'était un fait, elle n'en était pas fière, elle n'était pas sur la défensive, simplement : « Je suis pilote ».

Queenie était outrée.

— Tu m'as dit que tu n'avais aucune compétence, menteuse !

— C'est vrai. Je suis pilote civile. Cela fait un an que je n'ai pas volé. Je n'ai pas un grade d'instructeur. J'ai accompli un bon nombre d'heures, probablement plus que nos pilotes de Spitfire, j'ai même volé de nuit. Mais je ne m'en sers pas. Quand ils grossiront les rangs de l'Air Transport Auxiliary, j'essaierai de m'y engager, si la WAAF me laisse partir. Il faudra que je suive un entraînement. Pour le moment, ce n'est pas ouvert aux femmes.

Queenie eut apparemment besoin d'un moment pour tout retourner dans sa tête et en saisir les implications : Maddie Brodatt, avec son accent du sud de Manchester grossier et son approche implacable des problèmes de mécanicienne de deux-roues, était pilote, avec plus d'expérience que la plupart des jeunes pilotes de l'escadron de la RAF de Maidsend, qui se jetaient chaque jour, exténués, dans les flammes et la mort contre la Luftwaffe.

- Tu es bien silencieuse, dit Maddie.
- Ich habe einen Platten, annonça Queenie.
- En anglais, espèce de folle !

Queenie freina et descendit de son vélo.

— J'ai un trou. Mon pneu est à plat.

Maddie poussa un profond soupir. Elle appuya son propre vélo contre le bas-côté et s'accroupit dans une flaque pour regarder. Le pneu avant de Queenie était presque complètement plat. Le trou avait dû survenir juste quelques secondes auparavant : Maddie entendait encore l'air sortir en

sifflant.

— Nous ferions mieux de rentrer, dit-elle. Si nous continuons, cela nous fera un long chemin à pied pour rentrer. Je n'ai pas de quoi la réparer.

— Ô femme de peu de foi ! déclara Queenie en désignant l'entrée d'un chemin de ferme, vingt mètres plus loin. Voilà mon plan visant à profiter d'un repas avant de rencontrer mon contact. (Elle huma l'air, concentrée, le nez levé.) Une ferme provinciale à moins de cent mètres, je sens un ragoût de viande et une tarte aux fruits...

Elle attrapa les poignées de son vélo fatigué et s'engagea sur le chemin d'un air déterminé. Des filles de la Land Army⁵ travaillaient aux choux dans le champ voisin. La pluie ne les empêchait pas de s'activer, elles non plus. Des sacs étaient attachés autour de leurs jambes avec de la corde, et des tapis de sol troués au milieu leur servaient de capes de pluie. Maddie et l'espionne nazie déguisée étaient bien équipées en comparaison, avec leurs pardessus d'hommes de la RAF.

Un chœur de chiens méchants se mit à aboyer dès qu'elles approchèrent. Maddie regarda autour d'elle, inquiète.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est que du bruit. Ils doivent être attachés, sinon ils embêteraient les Land Girls. Le signe de reconnaissance est-il là ?

— Quel signe ?

— Un bocal de baies de sorbier à la fenêtre. S'il n'y en a pas, je ne serai pas la bienvenue.

Maddie éclata de rire.

— Que tu es bête !

— Alors ?

Maddie était plus grande que son amie. Elle se dressa sur la pointe des pieds pour voir au-delà du mur de la basse-cour, et en resta bouche bée.

— Il est là ! dit-elle, et tourna des yeux écarquillés vers Queenie. Comment... ?

Celle-ci appuya son vélo contre le mur, l'air très contente d'elle.

— On voit les arbres au-delà du mur du jardin. Ils viennent d'être taillés. Tout est très propre et joli, l'œuvre d'une épouse, mais elle a été obligée de retirer ses géraniums afin de planter des patates pour l'effort de guerre. Alors si elle a quelque chose de joli pour décorer sa cuisine, comme des baies de sorbier fraîchement coupées, elle va s'en servir, et..., dit Queenie, ajustant ses cheveux sous son chapeau de pluie en plastique. C'est le genre de personne qui est susceptible de nous nourrir.

Elle entra sans se poser de questions dans la cuisine de la ferme inconnue.

— Sans vouloir vous déranger, m'dame, commença-t-elle, transformant son accent éduqué et aristocrate en un roulement écossais irrésistible. Nous arrivons de l'aérodrome de la RAF Maidsend, j'ai comme un p'tit problème avec mon pneu de vélo. J'me d'mandais...

— Oh, aucun souci, ma belle ! répondit la femme du fermier. J'héberge deux Land Girls ici, et je suis certaines que l'une de nous aura de quoi réparer. Mavis et Grace doivent être dans les champs mais, si vous voulez bien patienter un instant, je vais aller voir dans l'établi... Oh, et pour l'amour de Dieu, venez d'abord vous réchauffer !

Comme par magie, Queenie sortit des poches profondes de son pardessus un paquet de Player's de vingt-cinq. Maddie se rendit soudain compte que cette réserve infinie de cigarettes était soigneusement conservée, qu'elle avait rarement vu Queenie fumer, mais qu'elle utilisait les cigarettes comme des cadeaux ou pour payer à la place de monnaie : pour des pourboires, des jetons de poker, et maintenant une rustine de vélo et un déjeuner.

Maddie ne se souvenait avoir vu Queenie fumer qu'une seule fois une cigarette qu'elle n'avait pas allumée pour quelqu'un d'autre, une seule, quand elle attendait pour

interroger le pilote allemand.

Elle les tendit à la femme du fermier.

— Oh, seigneur, non ! C'est bien trop !

— Aye, prenez-les, et que vos filles s'les partagent. C'est pour dire merci. Mais pourrait-on vous emprunter vot' feu pour réchauffer not' boîte d'haricots avant d'partir ?

La femme eut un rire joyeux.

— Ils mettent les officiers de la WAAF sur la route tels des gitans, et leur font payer en cigarettes l'eau chaude du thé ? Il y a de la tourte fermière et du crumble de notre dîner, servez-vous ! Attendez une minute, que j'aille vous chercher une rustine...

Elles s'attaquèrent bientôt à un repas brûlant bien meilleur que ceux qu'elles mangeaient à Maidsend depuis trois mois, avec de la crème fraîche à verser sur cette cuisine maison. Le seul souci, c'était qu'elles devaient manger debout tant la cuisine fourmillait d'activité. Les chaises avaient été retirées afin de ne pas gêner le passage des employés de ferme, des Land Army Girls et des chiens. (Pas d'enfants, ils avaient été évacués, loin de la première ligne de la bataille d'Angleterre.)

— Tu me dois encore quatre peurs, dit Queenie.

Maddie réfléchit. Elle songea à la plupart des peurs qu'avait avouées Queenie : les fantômes, le noir, se faire réprimander pour mauvaise conduite, le portier de l'université. C'étaient presque des peurs enfantines, faciles à repousser. On pouvait les réduire à néant, en rire ou les ignorer.

— Les chiens, dit-elle brusquement, se rappelant les chiens à la gueule écumante de leur arrivée. Et ne pas me conformer au règlement pour l'uniforme : mes cheveux sont toujours trop longs, on n'a pas le droit de reprendre les manteaux alors il est trop grand, ce genre de choses. Et aussi : les gens du Sud qui se moquent de mon accent.

— Och aye, répondit Queenie.

Elle ne devait pas avoir ce problème, avec ses voyelles éduquées et aristocrates mais, étant écossaise, elle comprenait cette méfiance du doux anglais du Sud.

— Il ne te reste plus qu'une seule peur : elle a intérêt à être bonne.

Maddie réfléchit intensément. Elle répondit honnêtement, hésitant un peu devant la simplicité et la vérité brute de cette confession :

— Ne pas être à la hauteur.

Son amie ne leva pas les yeux au ciel ni ne rit. Elle écoutait, mélangeant la crème chaude avec les pommes cuites. Elle ne regardait pas Maddie.

— Ne pas faire correctement mon boulot, expliqua Maddie. Échouer à remplir les objectifs.

— Un peu comme ma peur de tuer quelqu'un, dit Queenie, mais en moins spécifique.

— Cela pourrait inclure tuer quelqu'un, protesta Maddie.

— Effectivement, acquiesça Queenie, redevenue sérieuse. À moins de leur faire une faveur en les tuant. Tu échouerais alors en ne le faisant pas. En ne pouvant pas t'y résoudre. Mon grand-oncle avait de terribles cancers à la gorge, il s'était rendu deux fois aux États-Unis pour faire retirer les tumeurs et elles revenaient constamment. Il a fini par demander à sa femme de le tuer, et elle l'a fait. Elle n'a pas été poursuivie. On a classé ça comme un accident de chasse, crois-le ou non, mais c'était la sœur de ma grand-mère, et nous connaissons la vérité.

— C'est atroce ! dit Maddie, touchée. Quelle horreur pour elle ! Mais... oui. Il faut pouvoir vivre avec cet égoïsme ensuite, si on ne peut pas se résoudre à le faire. Oui, j'ai terriblement peur de ça.

La femme du fermier revint, avec une rustine et un seau à remplir d'eau afin de localiser le trou. Maddie s'empressa de tirer des rideaux opaques sur son âme brillante et vulnérable, et sortit réparer le pneu. Queenie resta dans la cuisine,

léchant les dernières gouttes de crème chaude sur la cuillère en réfléchissant.

Une demi-heure plus tard, alors qu'elles remontaient à pied le chemin boueux jusqu'à la route, Queenie lança :

— Dieu nous vienne en aide si les envahisseurs allemands ont un accent écossais. Elle m'a dessiné une carte. Je pense être capable de trouver le pub, maintenant.

— Voici ton épingle à cheveux, dit Maddie en tendant le petit bout de métal. La prochaine fois que tu saboteras un pneu, assure-toi de bien te débarrasser des preuves.

Queenie laissa échapper un autre de ses rires joyeux et contagieux.

— Coupable ! Je l'ai plantée trop profondément et je n'aurais pas pu la récupérer sans que tu le remarques. Ne sois pas fâchée ! C'est un jeu.

— Tu es trop forte, répondit sèchement Maddie.

— Tu y as gagné un repas chaud, non ? Allez, le temps d'y arriver, le pub sera ouvert de nouveau, et nous ne pourrons pas y rester longtemps. Je dois retourner travailler à 23 heures et je veux faire une sieste. Mais d'abord tu mérites un whisky. Je te l'offre.

— Je suis certaine que les espions nazis ne boivent pas ça.

— Moi, si.

Il continua de pleuvoir tandis qu'elles roulaient sur le chemin pentu qui descendait le long de la falaise, en direction de la baie de Sainte-Catherine. La route était trempée et elles avançaient doucement, debout sur les freins. Quelques malheureux soldats dégoulinants étaient en poste aux stations de tir, qui agitèrent la main et les saluèrent lorsqu'elles passèrent devant eux, les freins grinçant face à l'inclinaison de la pente. Le Green Man était ouvert. Assis à la fenêtre se trouvaient le chef de l'escadron de la RAF de Maidsend, émacié et épuisé, et un civil myope propre sur lui, vêtu d'un costume de tweed. Tous les autres étaient

rassemblés autour du bar.

Queenie se dirigea droit vers le feu de charbon qui brûlait joyeusement et s'agenouilla, frottant ses mains l'une contre l'autre.

Le chef d'escadron Creighton les accueille bruyamment, impossible de l'ignorer.

— Quelle chance ! Venez vous joindre à nous, mesdemoiselles.

Il se leva et exécuta une courbette de cérémonie, leur offrant des sièges. Queenie, que l'attention des officiers supérieurs ne dérangeait pas et qui y était habituée, se leva et le laissa la débarrasser de son manteau. Maddie resta en arrière.

— Cette petite personne détrempée, dit le chef d'escadron au civil, est l'héroïne dont je vous parlais, celle qui parle allemand. La deuxième est l'officier de section Brodatt, qui a pris l'appel et guidé l'appareil. Venez, mesdemoiselles, venez !

— L'officier de section Brodatt est pilote, dit Queenie.

— Pilote !

— Pas en ce moment, corrigea Maddie, rougissant et s'agitant. J'aimerais rejoindre l'ATA, l'Air Transport Auxiliary, quand ils y accepteront plus de femmes. J'ai une licence civile. Mon instructeur s'est enrôlé en janvier de cette année.

— C'est extraordinaire ! s'exclama le gentleman myope.

Il regarda Maddie à travers des verres épais de deux centimètres. Il était plus âgé que le chef d'escadron, assez vieux pour avoir été refusé s'il avait essayé de s'enrôler. Queenie lui serra la main.

— Vous devez être mon contact, dit-elle gravement.

Les sourcils de l'homme disparurent dans ses cheveux.

— Vraiment ?

— Ne l'écoutez pas, dit aussitôt Maddie, elle raconte n'importe quoi. Elle joue à des jeux stupides depuis ce matin...

Ils s'assirent tous.

— C'est elle qui les a suggérés, se défendit Queenie. Les jeux stupides.

— C'était ma suggestion, mais parce qu'elle est absolument incapable de se repérer. Je lui ai dit de faire semblant d'être...

— « Parler à tort et à travers peut coûter des vies », la coupa Queenie.

— ... une espionne, termina Maddie, omettant les adjectifs. Elle était censée avoir été déposée en parachute et devait retrouver ce pub.

— Ce n'était pas n'importe quel jeu, s'écria le gentleman en costume de tweed avec les lunettes épaisses. Pas n'importe quel jeu, mais le Grand Jeu ! Avez-vous lu Kim ? Aimez-vous Kipling ?

— Je ne sais pas, espèce de dépravé, je ne joue pas aux devinettes avec les inconnus ! répondit aigrement Queenie.

Le civil laissa échapper un gloussement ravi.

— Bien sûr, Kipling, bien sûr, Kim, lorsque j'étais petite, ajouta Queenie modestement. Je préfère Orwell, maintenant.

— Vous étiez à l'université ?

Ils découvrirent que Queenie et la femme du gentleman avaient fréquenté la même université, à vingt ans d'écart, et échangèrent des citations littéraires en allemand. De toute évidence, ils sortaient du même moule éduqué, privilégié et dérangé.

— Quel est votre poison ? demanda cordialement le gentleman féru de Kipling à Queenie. L'eau-de-vie ? Détecterais-je un accent écossais ? D'autres langues que l'allemand ?

— Un simple café pour le moment, car je dois travailler dans quelques heures. Et, oui, parle couramment français aussi*. Ma grand-mère et ma nourrice venaient d'Ormaie, près de Poitiers. Je suis capable de parodier le doric d'Aberdeen et les paroles enjôleuses des rémouleurs, mais

les natifs ne s'y trompent pas.

— Le doric et les paroles enjôleuses des rémouleurs !

Le pauvre homme riait tellement qu'il dut retirer ses lunettes et les essuyer à l'aide d'un mouchoir de soie à pois. Il les remit et regarda Queenie. Les verres rendaient ses iris bleu-vert si grands qu'ils en étaient surprenants.

— Et... comment avez-vous trouvé votre chemin jusqu'ici, mon cher agent ennemi ?

— C'est l'histoire de Maddie, répondit généreusement l'agent ennemi. Et je lui dois un whisky.

Maddie raconta donc à un public attentif comment elle avait été le Watson du Sherlock Holmes écervelé qu'était son amie, du pneu saboté à l'entrée dans la ferme bien garnie, les déductions à propos des chiens, de la nourriture et des fleurs.

— Et ensuite, termina Maddie avec un effet triomphant, la fermière lui a dessiné un plan.

Le supposé agent ennemi adressa un regard sévère à Maddie. Le chef d'escadron Creighton tendit la main, la paume offerte, attendant.

— Je l'ai brûlée, dit Queenie à voix basse. Je l'ai jetée dans le feu quand nous sommes arrivées. Je ne vous dirai pas quelle ferme c'était, inutile de le demander.

— Je ne devrais pas avoir de mal à le deviner, répondit le civil myope, d'après la description de votre amie.

— Je suis un officier, assena Queenie avec un calme inquiétant. J'ai bien fait comprendre à cette femme la gravité de son geste, et je doute qu'elle ait besoin d'un autre avertissement. Mais je ne lui ai jamais menti non plus, et elle aurait pu se montrer plus méfiante si je l'avais fait. Il serait inapproprié de punir qui que ce soit d'autre que moi, en tout cas.

— Je n'y penserais pas une seconde. Je suis abasourdi de votre initiative, dit l'homme en jetant un coup d'œil à Creighton, qui restait silencieux. Je suis convaincu que votre

suggestion était judicieuse, ajouta-t-il, avant de citer ce que Maddie supposa être une phrase de Kipling : « Il naît une fois en mille ans un cheval aussi bien taillé pour le jeu que ce poulain-là. »

— Gardez à l'esprit, dit sèchement Creighton, soutenant le regard grossi de l'homme par-dessus ses doigts croisés, que ces deux-là travaillent bien ensemble.

clk/sd & w/op

Fichu Officier des Renseignements Anglais Machiavélique jouant à Dieu.

Je n'ai jamais su son nom. Creighton l'a présenté sous un alias que cet homme utilise parfois. Lors de mon entretien, il s'est identifié par jeu par un nombre car c'est ce que font les espions britanniques dans Kim. (Mais nous ne le faisons pas, car on nous apprend à l'entraînement que les nombres sont trop dangereux.)

Il m'a plu, comprenez-moi bien, avec ses beaux yeux derrière ces horribles lunettes, très mince et puissant sous le tweed sage. Il a été merveilleux de flirter avec lui, tout ce badinage littéraire sur le fil du rasoir, tels Béatrice et Benedict dans Beaucoup de bruit pour rien. Un affrontement de spiritualité, et un test. Mais il jouait à Dieu. Je l'ai remarqué, je le savais, et je m'en moquais. Il était bien trop bon de faire partie des archanges, des justiciers, des quelques élus.

Von Linden doit avoir le même âge que l'officier des renseignements qui m'a recrutée. Von Linden a-t-il lui aussi une épouse éduquée ? (Il porte une bague.) Aurait-elle pu aller à l'université avec celle de mon professeur d'allemand ?

La folie extrême, incroyable et possible d'une telle éventualité ordinaire me donne envie de poser la tête sur cette table froide et de pleurer.

Tout va si mal !

Je n'ai plus de papier.

[5](#) Women's Land Army : organisation civile, femmes travaillant dans les champs à la place des hommes partis se battre. (NdT)

Ormaie 16.XI.43 VB-S

Oh ! Maddie.

Je suis perdue. J'ai perdu le fil. Je me permets des détails comme s'ils étaient des couvertures en laine ou de l'alcool, m'échappant dans les premiers jours d'eau et de feu de notre amitié. Nous formions une équipe du tonnerre.

J'étais tellement certaine qu'elle avait bien atterri.

Cela fait quatre jours que je n'ai rien écrit, et la raison est très simple : pas de papier. Je m'en suis doutée quand ils ne sont pas venus me chercher le premier jour, et j'ai passé la matinée à dormir. Comme en vacances. À la fin du deuxième jour, je commençais à avoir très faim, et j'en avais assez de rester assise dans le noir complet. Puis il y a eu les images. Ils m'avaient déjà montré la cabine arrière du Lysander de Maddie, mais celles-là étaient inédites. Des agrandissements du cockpit.

Oh Maddie

Maddie

Cela a été le dernier moment paisible de mes vacances. Ils se sont aussi remis à interroger leur prisonnière française. J'étais allongée, le nez appuyé contre l'espace sous la porte (j'avais pleuré, et c'est le seul endroit où j'ai un peu de lumière), et j'ai reconnu ses pieds quand ils l'ont traînée devant ma porte. (Elle les a plutôt jolis, et elle est toujours pieds nus.)

Je n'aurais pas bien dormi après avoir vu ces photos de toute façon, mais ai-je précisé que ma chambre faisait partie de la suite qu'ils utilisent pour les interrogatoires, etc. ? Il faudrait être sourd comme un pot pour pouvoir dormir, même sur un lit de plumes.

Le lendemain matin, un trio de soldats m'a enchaînée, Enchaînée ! et m'a emportée dans un soubassement, où j'étais certaine qu'on allait me disséquer. Non, il s'est avéré que c'était la cuisine. La cuisine de cet hôtel endommagé, où ils préparent notre délicieuse soupe aux choux grise. (Mais pas de pain. Quand nous en avons, ce sont des restes rassis qui viennent d'un autre endroit.) Apparemment, la bonne qui nettoyait les casseroles balayait les sols de sciure pour en remettre de la moins moisie, transportait du bois et du charbon, vidait les pots de chambre des prisonniers, épluchait les pommes de terre pour la soupe des officiers de la Gestapo – j'aime à imaginer qu'elle accomplissait ces deux tâches sans se laver les mains entre-temps –, etc., a été renvoyée. Ou plutôt, elle a été arrêtée et jetée en prison, mais pas celle-ci, parce qu'elle avait volé quelques choux. Quoi qu'il en soit, ils avaient besoin hier et avant-hier que quelqu'un accomplisse ces tâches gratifiantes en attendant de trouver une autre bête de somme pour la remplacer.

Qui de mieux pour cela qu'un officier des Opérations spéciales oisif ? Les chaînes servaient à me rappeler que je suis une prisonnière et non une employée. Surtout à l'égard du cuisinier et de ses aides, j'imagine, mais cet homme étant un porc infect et immonde, il ne l'aurait pas remarqué si j'étais arrivée attifée comme le Führer, du moment qu'il pouvait me peloter les seins.

Et... je l'ai laissé faire. On pourrait croire que c'était pour de la nourriture, mais non ! (Bien que ce vieux bouc m'ait généreusement laissée me goinfrer de restes après qu'ils eurent fini de peler les patates. Je n'ai pas eu à le faire, car ils ont sagement refusé de me donner un couteau.) Tel un

drogué à l'opium, j'aurais fait à peu près n'importe quoi pour obtenir plus de papier.

Le sous-sol du Château de Bordeaux est un labyrinthe d'étrangetés. Assez effrayant. Il y a quelques pièces (avec des réfrigérateurs et des fours à gaz) qu'ils utilisent probablement pour des expériences atroces, mais ces celliers sont majoritairement vides car ils ne sont pas sécurisés, et trop sombres pour une quelconque activité. Tout l'équipement de restauration de l'hôtel est encore là : d'énormes percolateurs, des poêles en cuivre de la taille de baignoires, des cartons de lait (vides), des bouteilles de vin vides et des pots de confiture partout, et même une rangée de tabliers bleus graisseux et couverts de poussière dans un couloir. Il y a aussi des ascenseurs de service, des monte-plats pour transporter des plateaux à l'étage en plus du gros monte-charge servant à déplacer des caisses et autres depuis la rue principale, et c'est en explorant l'une de ces petites boîtes (je cherchai au passage si je ne pourrais pas m'enfuir en m'y cachant) que j'ai découvert du papier. Des tas et des tas de cartes de recettes inusitées, rangées dans le monte-plats pour ne pas gêner.

J'ai pensé à Sarah Crewe dans Princesse Sarah : aventures d'une petite écolière anglaise, qui faisait semblant d'être prisonnière à la Bastille pour rendre son travail de bonne en cuisine plus supportable. Et vous savez... je n'ai pas réussi. À quoi bon faire semblant d'être à la Bastille ? Je viens de passer deux jours enchaînée, sous terre, à me tuer à la tâche pour un monstre. Ariane dans le labyrinthe du Minotaure ? (Je regrette de ne pas y avoir pensé plus tôt.) De toute façon, j'étais trop occupée à travailler comme une bête de somme pour imaginer quoi que ce soit.

Et donc... j'ai pu emporter les cartes de recettes en échange de quelques caresses, et j'ai réussi à limiter l'assaut en suggérant que j'étais la petite chouchoute écossaise de von Linden, et que l'Hauptsturmführer n'apprécierait pas que

le cuisinier me passe dessus.

Oh, Seigneur ! comment choisir entre l'inquisiteur de la Gestapo et le cuisinier de la prison ?

Bien sûr, je n'ai pas eu le droit d'emmener le papier dans la chambre (au cas où je le déchire en morceaux pour en faire une corde afin de me pendre, j'imagine), et j'ai donc dû attendre dans la grande antichambre que von Linden en ait terminé avec quelqu'un d'autre. Imaginez-moi, blottie dans un coin avec mes chaînes aux poignets et aux chevilles, serrant contre moi mes cartes de recettes vierges et essayant de ne pas regarder ce qu'ils infligeaient aux doigts et aux orteils de Jacques avec des morceaux de métal chaud et des pinces.

Après une heure environ de ces événements mélodramatiques, v.L. a fait une pause et est venu discuter avec moi. Je lui ai dit, de mon plus beau ton d'aristocrate de naissance au dédain glacial, que le III^e Reich devait être un empire bien fragile s'il ne pouvait pas approvisionner en papier des agents doubles comme moi, et je lui ai parlé du porc infect dans la cuisine, que ses aides étaient déprimés de la tournure de la guerre. (L'Italie est tombée, des villes et des usines allemandes ont été rasées, tout le monde s'attend à une invasion des Alliés dans l'année, ce qui est après tout la raison pour laquelle M. et Mlle Jacques et moi sommes là, attrapés alors que nous tentions de préparer cette invasion.)

Von Linden voulait savoir si j'avais lu Dans la dèche à Paris et à Londres, d'Orwell.

Je m'en veux de lui avoir fait le plaisir de rester bouche bée de nouveau. Oh ! j'imagine que j'ai dû mentionner que j'aimais Orwell. Qu'est-ce qui m'est passé par la tête ?

Nous avons ensuite eu une grande discussion sur le socialisme orwellien. Il (v.L.) désapprouve (bien évidemment, puisque Orwell a passé cinq mois à lutter contre ces imbéciles de fascistes en Espagne, en 1937) et moi (qui ne suis pas toujours d'accord avec Orwell, pour des raisons

différentes), j'ai dit que mon expérience de fille de cuisine était très éloignée de celle d'Orwell, si c'était là que voulait en venir v.L., bien que nous aurions pu nous retrouver à travailler dans des sous-sols d'hôtels français similaires pour un salaire identique. (Quoiqu'il me semble que celui d'Orwell était plus élevé que le mien, il a eu droit à deux bouteilles de vin en plus des pelures de pommes de terre.) Von Linden a fini par s'emparer de mes cartes de recettes, on m'a retiré mes chaînes et j'ai été renvoyée dans ma cellule.

C'était une soirée complètement surréaliste.

J'ai rêvé que j'étais revenue aux premiers jours et qu'ils recommençaient de zéro, un contrecoup d'avoir dû les regarder interroger quelqu'un d'autre. L'anticipation de ce qu'ils vont faire est tout aussi atroce en rêve que dans la réalité.

Pendant cette semaine d'interrogatoire, après m'avoir affamée dans le noir pendant près d'un mois, quand ils se sont attelés à la tâche de m'arracher des informations, von Linden ne m'a pas regardée une seule fois. Je me souviens qu'il faisait les cent pas, mais c'était comme s'il accomplissait une opération de calcul mental extrêmement compliquée. Il avait à sa disposition plusieurs assistants gantés pour s'occuper des saletés. Il n'a jamais semblé leur dire quoi faire, il devait désigner d'un mouvement de tête ou de main. J'avais l'impression d'être devenue un projet technique. L'horreur et l'humiliation n'étaient pas tant dues au fait d'être déshabillée jusqu'aux sous-vêtements et peu à peu disséquée, mais surtout au fait que personne ne semblait s'en soucier. Ils ne faisaient pas ça pour s'amuser, ni pour s'exciter, par plaisir ou vengeance, ils ne me rudoyaient pas comme le fait Engel, ils n'étaient pas en colère contre moi. Les jeunes soldats de von Linden faisaient leur travail, avec autant d'indifférence et de précision que s'ils démontraient une radio, avec von Linden dans le rôle de l'ingénieur en chef, calme et froid, donnant les ordres, testant

et coupant l'apport d'énergie.

Sauf qu'un poste de radio ne tremble pas, ne pleure pas ni ne jure, ne supplie pas pour avoir de l'eau, ne vomit ni ne se mouche pas dans ses cheveux tandis que l'on court-circuite ses câbles avant de les couper, de les griller et de les renouer. Il reste là, immobile, comme un poste de radio. Peu lui importe que vous le laissiez attaché pendant trois jours à une chaise dans ses propres effluves avec une barre de fer dans le dos pour l'empêcher de s'appuyer en arrière.

Von Linden n'était pas plus humain lorsqu'il m'interrogeait hier soir sur Orwell qu'il y a deux semaines, pour obtenir ces fichus codes. Je ne suis rien de plus qu'une poste de radio à ses yeux. Mais, maintenant, je suis un poste spécial, avec lequel il aime s'amuser pendant son temps libre, qu'il peut secrètement mettre sur la BBC.

Quatre jours ont passé, dont trois ont été mentalement et/ou physiquement épuisants, et j'ai perdu le fil. Je ne peux pas vérifier sur mes prescriptions, et Engel n'est pas là pour me rappeler où j'en étais. J'imagine qu'elle doit avoir d'autres tâches à remplir, et même parfois un jour de repos. Thibaut l'Animal est présent avec un autre homme aujourd'hui, raison pour laquelle j'écris comme une furie, n'importe quelle anecdote, afin de ne pas attirer l'attention sur moi. Je hais Thibaut. Je n'ai pas peur de lui comme du cuisinier ou de l'Hauptsturmführer, mais, par le diable, je méprise Thibaut, tout comme il doit me mépriser, salauds de traîtres que nous sommes. Tant que j'écris, Thibaut me laisse tranquille. J'aimerais juste qu'il n'attache pas les cordes de façon aussi serrée.

J'ai oublié où j'en étais, et je panique un peu à cause du temps. Cela fait neuf jours que j'ai commencé, et v.L. a dit que je disposais de deux semaines. Je ne sais pas si ces quatre jours gâchés comptent ou non mais, à ce rythme-là, je ne suis pas près d'arriver à la conclusion. (Je pense que nous savons tous que je ne poserai plus les yeux sur cette

stupide liste.)

Je vais le supplier de m'accorder une semaine supplémentaire, en allemand, ce soir. Cela le met d'humeur civile quand les gens se montrent formels et polis. Je suis certaine que si je suis traitée comme une folle furieuse, si on met de côté la morsure que j'ai infligée au policier qui m'a arrêtée, c'est parce que je suis extrêmement grossière et que j'ai mauvais caractère. Ils ont eu sous la main un autre officier britannique à un moment, un pilote anglais, un type très bon chic bon genre, et, même s'il était sous bonne garde, il avait le droit de se promener les mains libres. (J'imagine qu'il n'avait pas non plus ma réputation en matière de tentatives d'évasion amateurs. Et je ne peux pas changer mon mauvais caractère.)

Non, je vais finalement regarder cette liste. Peut-être va-t-elle me donner des idées pour reprendre le fil de l'histoire. De plus, Thibaut et son copain vont devoir s'agiter pour la trouver, ce qui va être amusant.

Des appareils au hasard

Puss Moth, Tiger Moth, Fox Moth
Lysander, Wellington, Spitfire
Heinkel He 111, Messerschmitt 109
AVRO ANSON !

Taxi aérien avec l'ATA

Comment ai-je pu oublier l'Anson !

J'ignore comment vous réussissez à approvisionner la Luftwaffe en appareils utilisables. L'Air Transport Auxiliary nous permet de nous en sortir avec la RAF, transportant des avions et des pilotes. Un flot constant et régulier d'avions cassés ramenés en réparation, de nouveaux appareils livrés de l'usine à la base d'opérations, tous pilotés par des civils, sans instruments, sans radio ni armes. Naviguant grâce aux arbres et aux rivières, aux chemins de fer et aux longues cicatrices droites des routes romaines. Retournant à la base en stop pour la prochaine mission.

Dympna Wythenshawe (vous vous souvenez d'elle ?) était l'une de ces pilotes. En un après-midi venteux d'automne, quand les jours de la bataille d'Angleterre s'étaient effacés, remplacés par les nuits explosives du blitz de Londres, Dympna s'est posée à Maidsend avec un avion de transport à deux moteurs, livrant trois pilotes qui devaient emporter des Spitfire abîmés en réparation. (Trois hommes. Ils ne laissaient pas les filles piloter des chasseurs, pas même cassés, pas à ce moment-là. Bien plus tard.) Dympna est entrée dans le réfectoire pour boire un truc chaud, et Maddie y était.

Après qu'elles eurent fini de se serrer dans les bras, l'une de l'autre, de rire et de pousser des cris (Dympna savait où était basée Maddie, mais Maddie ne s'attendait pas à la voir), après avoir bu des tasses de « café de la base » (extrait de chicorée et eau chaude, beurk !), Dympna a dit :

— Maddie, viens piloter l'Anson.

— Quoi ?

— Tu peux prendre le fauteuil du pilote. Je veux voir si tu sais encore voler.

— Je n'ai jamais piloté un Anson !

— Tu as pris mon Rapide une dizaine de fois. L'Annie a deux moteurs lui aussi, il n'est pas si différent. Enfin... il est un peu plus gros. Et beaucoup plus puissant. Et c'est un monoplan, avec un train d'atterrissage rétractable...

Maddie éclata de rire, incrédule.

— Pas si différent !

— Mais je m'occuperai du train d'atterrissage. C'est franchement galère à soulever et baisser, il faut le faire à la main, cent cinquante tours...

— J'ai fait ça sur un Wellington, la coupa fièrement Maddie.

— Eh bien voilà ! s'écria Dympna. Aucune inquiétude à avoir. Suis-moi, il faut que je fasse un saut à la base de Branston pour y déposer un autre pilote de transport. (Elle regarda le réfectoire, approbatrice.) C'est tellement agréable d'atterrir sur un aérodrome où on peut avoir des toasts chauds et beurrés. Il y en a tellement où ce ne sont que des garçons, avec une salle d'attente froide pour les femmes, généralement vide. Seigneur, mieux vaut en décoller avant le black-out ! Une fois, j'ai dû passer la nuit à l'arrière d'un Fox Moth. J'ai failli mourir de froid.

Maddie détourna ses yeux pleins de larmes de jalousie à la mention d'une nuit solitaire et glacée à l'arrière d'un Fox Moth. Elle n'avait pas touché aux commandes d'un avion depuis que la guerre avait débuté. Elle n'avait jamais rien piloté d'aussi gros ni d'aussi compliqué qu'un Avro Ansen.

Queenie arrivait, avec sa propre tasse d'huile de moteur noire et fumante. Dympna se leva.

— Il faut que j'y aille avant de perdre la lumière, dit-elle tranquillement. Viens, Maddie. Je te déposerai en revenant. Ce sont deux vols de vingt minutes, pas plus. Décollage, vol droit et régulier...

— « Deuxième étoile à droite, et tout droit jusqu'au matin », termina Queenie. Bonjour ! Tu dois être Dympna Wythenshawe.

— Et tu dois être la canonnière impromptue de génie de Maidsend !

Queenie s'inclina légèrement.

— Je ne suis canonnière que le mardi matin. En ce

moment, je suis à la manipulation des bombes. Tu as vu ? dit-elle en montrant sa demi-tranche de toast sèche. Déjà plus de beurre.

— Je suis sur le point d'emmener ton amie Maddie prendre un cours de pilotage, dit Dympna. Une heure hors de la base. Il y a de la place pour une personne de plus, si tu es libre.

Maddie ne vit ni grimace ni pâleur passer sur la peau claire de son amie. Mais Queenie répondit calmement, posant sa tasse sur la table.

— Non, je ne pense pas, dit-elle avant de répéter chacune des objections de Maddie. Elle n'a jamais piloté ce modèle. Elle l'a dit. Et seulement en civil. (Elle explicita depuis combien de temps Maddie n'avait pas volé, un fait connu.) Un an. Plus d'un an.

La raison tambourinait dans la tête de Maddie. Elle avait réfléchi de façon rapide : Je ne devrais pas quitter la base, je ne sais pas ce que je fais, c'est probablement illégal, je vais passer en cour martiale, et ainsi de suite. Mais elle avait pris sa décision. Se rappelant depuis combien de temps elle n'avait pas piloté, Maddie avait pris sa décision. Cela faisait bien trop longtemps.

— Maintenant, dit Maddie. Maintenant, je porte le bleu de l'Air Force, et déjà cette année je me suis fait tirer dessus dans les airs et j'ai descendu un appareil ennemi moi-même, ou presque. Dympna est mon instructrice, je suis une pilote, et toi...

Queenie avait besoin d'être convaincue. Elle était toujours immobile, serrant son toast intouché dans sa main.

— Fais semblant, dit Maddie, inspirée. Fais comme si tu étais Jamie. Ton frère préféré, celui pour lequel tu t'inquiètes, en mission d'entraînement. Tu es sûre de toi et arrogante. Tu as effectué un vol solo sur un Tiger Moth, tu vas monter comme poids mort et tu n'auras rien d'autre à faire que lever et baisser le train d'atterrissage, ce qui permettra à

l'instructrice de se concentrer sur la pilote en formation... (Elle s'arrêta soudain.) Tu n'as pas réellement le vertige, n'est-ce pas ?

— Une Wallace et une Stuart, avoir peur ?

Maddie se dit que ce devait être comme avoir un petit levier en laiton dans le cerveau, comme un interrupteur pour la lumière du couloir, qui une fois actionné vous transformait en une personne complètement différente. Queenie se tenait différemment, les pieds légèrement écartés et bien à plat sur le sol, les épaules en arrière. Peut-être plus comme un sergent d'alerte que son frère aîné éduqué à Eton, mais plus masculine que les officiers de la WAAF. Elle repoussa sa casquette bleue à un angle impossible.

— Il est grand temps qu'on remplace les pantalons par des kilts à la RAF, déclara-t-elle, donnant une pichenette dédaigneuse à l'ourlet de sa jupe.

Maddie adressa un remerciement silencieux et secret à Adolf Hitler pour lui avoir offert cette espèce de caméléon stupide comme amie, et entraîna Queenie sur la piste, suivant Dympna.

Le ciel était bas, gris et humide.

— Ça te fera une heure de plus dans ton journal de bord, P1 en entraînement, lança Dympna à Maddie par-dessus son épaule en se dirigeant vers l'Anson. Roule, décolle, et vole droit vers l'aérodrome Branston. Je t'aiderai à y atterrir, et tu pourras essayer toute seule en revenant à Maidsend.

Un garçon (un vrai) effectuait les vérifications de l'appareil, discutant avec une équipe au sol. Il se révéla être l'autre passager de Dympna, le pilote de transport qu'elle devait déposer. Il leva les yeux vers elle à son approche et éclata de rire.

— Regardez-moi ça ! s'exclama-t-il avec un fort accent américain. Trois superbes filles anglaises pour ce vol !

— Crétin de Yankee ! cracha la jeune pilote de bombardier en kilt bleu. Je viens d'Écosse !



Maddie monta la première. Elle se faufila à travers le fuselage (ancien appareil civil, réquisitionné par la RAF comme le Puss Moth de Dympna) et sur le siège de droite, celui du pilote. Elle observa la collection de jauges et d'instruments. Elle fut surprise de voir que nombre d'entre eux étaient des visages familiers et amicaux : le coordinateur de tournant, l'anémomètre, l'altimètre... Lorsqu'elle s'empara des commandes de vol, sentit les ailerons et la queue répondre immédiatement à ses ordres, elle crut un instant qu'elle allait se mettre à pleurer. Elle regarda derrière elle et vit ses passagers monter à leur tour. Dympna glissa son long corps élégant sur le siège à côté du sien, et Maddie se reprit. Une bourrasque frappa le cockpit de grosses gouttes de pluie pendant une dizaine de secondes. L'averse s'arrêta aussi soudainement que le tir d'une mitrailleuse.

Que peut bien faire une gamine comme toi avec une bécane pareille ?

Maddie éclata de rire.

— Fais-moi faire les vérifications.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— C'est la plus grosse bécane qui soit.

— Et bientôt nous en aurons de plus grosses, lui assura Dympna.

Maddie avait l'impression d'être au dernier jour de l'école, comme si c'était le début des vacances d'été.

— Deux réservoirs de carburant dans chaque aile, expliqua Dympna. Deux jauges de niveau d'huile, deux leviers d'accélération. Mais un seul réglage de la mixture, près des leviers d'accélération. Mets-le sur « normal » pour le début. L'équipe au sol s'occupe des pompes d'amorçage...

(J'invente tout ça. Vous avez compris l'idée.)

Maddie s'était imaginée si souvent rouler dans cet

aérodrome familial et remonter la piste en rugissant qu'elle avait l'impression de l'avoir déjà fait, ou d'être en train de rêver. L'Anson bondit dans les airs sur un souffle de vent de face. Maddie lutta un moment contre l'appareil, redressa le gouvernail et sentit la vitesse augmenter à mesure que Dymrna remontait difficilement le train d'atterrissage, que la sensation de traîner quelque chose diminuait. Les ailes se relevaient et s'abaissaient sous les assauts du vent tel un canot à moteur sur la houle. Piloter un avion aux ailes basses, avec cette vue infinie du ciel, excepté pour un nuage de temps en temps... c'était magnifique.

— Hé, l'Écossaise ! lança Dymrna par-dessus le bruit des moteurs. Arrête de couiner et viens me donner un coup de main.

L'Écossaise gémissante s'avança lentement vers le cockpit, restant bas sur le sol pour ne pas avoir à regarder devant elle. Maddie jeta un regard par-dessus son épaule, devinant que son amie était aux prises avec un démon intérieur.

— Si tu as peur, fais quelque chose ! cria Maddie, avec une pointe d'ironie.

L'Écossaise, le visage livide et déterminé, tendit la main le long du siège du pilote pour attraper la manivelle du train d'atterrissage.

— Ma véritable peur, hoqueta-t-elle en s'activant, ce n'est pas le vertige. (Un autre tour.) C'est d'être malade.

— T'occuper devrait aider ! répondit le Yankee depuis l'arrière, profitant de la vue qui s'offrait à lui pour d'autres raisons.

— Et regarder l'horizon aussi, conseilla Maddie, rivant son regard sur le point lointain où le sol gris abîmé rejoignait un nuage gris tempétueux.

Impossible de discuter. Maddie était entièrement concentrée sur le pilotage de l'Anson rétif. Mais, dans un coin de son esprit, elle regrettait que le premier vol de son

amie ne se déroule pas un soir d'été, avec une lumière dorée sur les vertes Pennines.

Maddie fit atterrir l'Anson dans le vent avec une grosse secousse, et Dympna garda les mains posées sur ses genoux, la laissant se débrouiller. Le Yankee assura que c'était presque un kiss landing, ce qui était un compliment. L'Écossaise attendit ensuite sur la piste en serrant les dents pendant qu'on refaisait le plein de carburant et que l'équipe au sol de Branston discutait avec les pilotes de transport. Maddie restait près d'elle, mais pas assez pour la toucher. Rien d'infantilisant. Mais une compassion silencieuse.

Sans le pilote yankee, l'équipage de l'Anson repartit pour Maidsend. Des rayons de soleil sporadiques, bas sur l'horizon, émergeaient d'une couche nuageuse à l'ouest et Maddie, décidée à améliorer l'expérience de sa passagère en souffrance, réussit à monter un peu plus haut, où le vent était plus vif et moins violent. (Les pilotes de transport n'ont pas le droit de monter à plus de cinq mille pieds. Engel va devoir faire la conversion métrique. Désolée.)

Saleté de vent de face ! jura silencieusement Maddie comme elles rentraient lentement.

— Tu as encore mal au cœur ? lança Dympna à la malheureuse Écossaise. Viens t'asseoir à l'avant.

Affaiblie, l'Écossaise se laissait facilement faire (comme vous le savez). Dympna se glissa hors de son siège et l'Écossaise prit sa place.

Maddie jeta un coup d'œil à son amie, sourit et attrapa la main manucurée qui agrippait le bord du siège du copilote. Elle la força à se poser sur les commandes de vol.

— Tiens ça, cria-t-elle. Tu vois comme nous sommes inclinées par rapport au soleil ? C'est parce qu'il y a un énorme vent de face, nous devons avancer en crabe. Tu pointes l'avion de côté. Tu comprends ?

L'Écossaise hocha la tête, le teint pâle, les dents serrées et les yeux brillants.

— Tu vois ? dit Maddie en levant ses mains vides. C'est toi qui as le contrôle. Tu pilotes l'avion. L'Écossaise Volante !

L'Écossaise Volante couina de nouveau.

— Ne t'y accroche pas... Tiens-les gentiment... Ah, bravo !

Elles échangèrent un grand sourire. Puis elles reportèrent leur attention sur le soleil.

— Dympna ! s'écria Maddie. Regarde, regarde le soleil !

Il était vert.

Je vous le jure. Le contour du soleil couchant, tout ce qu'elles en voyaient, avait viré au vert. Il était coincé entre une couche basse de brume sombre et une, plus haute, de nuages noirs, et, le long du bord supérieur de la brume, il y avait ce losange de vert flamboyant, comme de la Chartreuse éclairée par-derrière. Maddie n'avait jamais rien vu de tel.

— Mon Dieu...

Dympna murmura quelques mots, mais personne ne l'entendit. Elle posa une main sur l'épaule de chacune des filles, serrant fort.

— Vole, Maddie, ordonna-t-elle d'une voix rauque, un rappel d'instructeur.

— C'est ce que je fais.

Maddie pilota mais elle observa aussi pendant trente bonnes secondes magnifiques et malmenées par le vent le bord vert du soleil. Trente secondes, les rayons verts du soleil émergeant des nuages à l'horizon. Puis la lumière disparut derrière la brume et les trois pilotes restèrent aveuglées dans l'obscurité sinistre d'un après-midi d'automne pluvieux.

— Qu'est-ce que c'était ? Dympna, qu'est-ce que c'était ? Un test ? Une nouvelle bombe ? Qu'est-ce...

Dympna relâcha sa prise sur leurs épaules.

— On appelle ça le rayon vert, dit-elle. Ce n'est qu'un mirage, une illusion de lumière. Rien à voir avec la guerre. (Elle laissa échapper un petit cri de joie.) Oh ! mon père l'a

vu une fois quand il campait sur le Kilimandjaro, il y a des années. Au boulot, l'Écossaise : il faut baisser ce train d'atterrissage. Et je dois récupérer le siège d'instructeur pour m'assurer que Brodatt nous fasse bien atterrir.



Une fois au sol, Dympna se débarrassa des deux bleues et repartit sans même poser le pied sur le tarmac de Maidsend, se dépêchant de rentrer à sa base avant qu'il ne fasse nuit ou que la météo ne la cloue au sol. (Les pilotes de l'ATA pouvaient autoriser leurs vols.)

Queenie, redevenue elle-même, saisit la main de Maddie et la serra dans la sienne. Elle traversa tout l'aérodrome sans la lâcher. Maddie ferma les yeux et repartit en vol dans la pâle lumière verte irréaliste. Elle savait qu'elle n'oublierait jamais.



Je suis désolée. Cela n'a absolument aucun lien avec l'ATA.

Mais c'est ce vol qui a permis à Maddie de les rejoindre. La WAAF la leur a cédée, au lieu de la leur affectée provisoirement : une procédure inhabituelle à l'époque, bien qu'ils le fassent plus souvent à mesure que la guerre avance. Inhabituelle, car l'ATA est une organisation civile et la WAAF dépend de l'armée. Mais Maddie était sur la liste d'attente de l'ATA depuis le début, et avoir Dympna de son côté lui donnait un avantage sur les autres candidates qui auraient pu avoir les mêmes qualifications. Les autres femmes de la liste d'attente en avaient bien plus que les hommes, car les hommes qualifiés n'avaient pas besoin d'attendre. De plus, le vol de nuit de Maddie à Oakway et ses atterrissages aux balises la rendaient spéciale. (Nuit et brouillard, brrr ! Même innocemment et en anglais, ça me fait frissonner.) Les

garçons qui possédaient son expérience pilotaient des bombardiers. L'ATA avait besoin d'elle.

Ils volent sans radio ni instruments de navigation. Ils ont des cartes, mais ils n'ont pas le droit d'y noter les ballons ni les nouveaux aérodromes, au cas où ils les perdent et que vous les trouviez. Maddie a suivi un entraînement à son arrivée, au début de l'année 1941, et l'un de ses instructeurs lui a dit : « Tu n'as pas besoin d'une carte. Vole dans cette direction pendant le temps nécessaire pour fumer deux cigarettes. Puis tourne et va par là pendant une cigarette supplémentaire. »

On peut voler sans les mains et allumer une cigarette en plein vol sans problème si l'avion est bien orienté. CDF : Cigarette Direction Finding.

À peu près au même moment où Maddie rejoignait l'Air Transport Auxiliary, son amie l'opératrice était transférée au SOE, le Special Operations Executive⁶. Maddie l'ignorait. Elles échangèrent des lettres pendant un moment après que Maddie eut quitté Maidsend, puis soudain les lettres de Queenie arrivèrent d'une adresse cachée et emplies de marques noires de censure, comme celles d'un soldat en Afrique du Sud. Queenie lui demanda de lui écrire chez elle, à l'adresse magnifiquement simple (et beau palindrome) de « Craig Castle, Castle Craig (Aberdeenshire) ». Mais elle ne se trouvait pas chez elle. C'était juste pour la réexpédition. Elles se virent à peine cette année-là, sauf quand :

1) Queenie débarqua de façon impromptue pendant une pause dans le blitz de Manchester, et elles passèrent trois jours humides et venteux à brûler du pétrole de marché noir en sillonnant les Pennines sur la Silent Superb de Maddie.

2) L'une des Dix Pires Peurs de Queenie se réalisa : son frère Jamie le pilote de bombardier (le

vrai Jamie) et son équipage se firent descendre. Jamie passa une nuit entière à flotter à la dérive dans la mer du Nord, s'en tirant avec quatre doigts gelés et tous les orteils amputés. Maddie alla lui rendre visite à l'hôpital. Elle ne l'avait jamais rencontré mais Queenie lui avait envoyé un télégramme, le deuxième qu'elle recevait de sa vie, lui demandant de venir avec elle, et Maddie avait accepté. Peut-être n'était-ce pas le meilleur moment pour voir Queenie.

3) Queenie fut envoyée à Oakway pour être formée au saut en parachute. Et elles n'eurent pas le droit de se parler.

Il faudrait une section distincte sur les sauts en parachute du SOE. Mais je n'en suis pas encore là, et von Linden arrive, et je vais devoir lui traduire moi-même ce que j'ai écrit aujourd'hui, puisque Engel n'est pas là.



Je suis seule. Oh, Seigneur ! j'ai essayé de défaire les nœuds de Thibaut, mais je n'arrive pas à les atteindre à deux mains. J'étais en train de traduire mes écrits d'aujourd'hui pour von Linden, les coudes sur la table et la tête entre les mains, sans oser le regarder. Je lui ai déjà demandé plus de temps, et il a dit qu'il y réfléchirait après avoir entendu les révélations d'aujourd'hui. Et je sais que je ne lui ai rien donné. Rien d'autre que les événements des deux dernières semaines, qu'il connaît déjà, et le rayon vert. Seigneur Tout-Puissant. Après que j'ai raconté comment le cuisinier m'avait tripotée, ce qui était atrocement gênant mais inévitable car, si v.L. l'avait découvert plus tard, je l'aurais payé très cher, il s'est approché de moi. J'ai été obligée de lever les yeux. À ce

moment-là, il a pris une poignée de mes cheveux et les a soulevés de ma nuque.

Il ne sourit jamais, ne fronce pas les sourcils, impassible. J'ai senti mes joues s'enflammer. Oh ! pourquoi a-t-il fallu que j'écrive ce sarcasme à propos de choisir entre le cuisinier et l'inquisiteur ? J'ignorais ce à quoi il pensait. Il a doucement frotté mes cheveux entre ses doigts.

Puis il a dit un mot. C'est le même en anglais, en français et en allemand. « Kérosène ».

Et il m'a laissée là, enfermée derrière cette porte.

J'aimerais écrire quelque chose d'héroïque et d'inspiré avant de m'en aller en feu d'artifice, mais je suis trop stupide et morte de peur pour penser à quoi que ce soit. Je ne me rappelle même pas le défi d'un autre que je pourrais répéter. Je me demande ce qu'a dit William Wallace quand on l'a attaché aux chevaux qui allaient le démembrer. Je ne pense qu'à la phrase de Nelson : « Embrassez-moi, Hardy. »

[6](#) Direction des Opérations spéciales. (NdT)

OrmaOie 17.XI.43 VB-S

Ils m'ont LAVÉ LES CHEVEUX. C'est à ça qu'a servi le kérosène, cette fois. À ENFLAMMER LES POUX. Maintenant, j'empeste l'explosif mais je n'ai plus de bestioles sur le crâne.

Juste après que l'Hauptsturmführer m'a quittée pour la nuit, il y a eu un raid aérien et tout le monde s'est précipité vers les abris, comme d'habitude. Je suis restée à pleurer et à attendre pendant deux heures, comme je le faisais parfois pendant la semaine d'interrogatoire, suppliant Dieu et la RAF de frapper, ce qu'ils n'ont JAMAIS FAIT.

TROIS HEURES sans que personne ne me dise ce qui se passait. Je pense que v.L. devait espérer que ma panique me ferait écrire quelque chose de plus productif en dernier ressort, sauf que j'ai tellement lutté pour libérer mes jambes de leurs entraves que la chaise est tombée. Inutile de préciser que je ne peux pas écrire dans un tel état (et je n'ai même pas envisagé d'appeler à l'aide). Au final, des gens sont entrés et m'ont découverte en train d'imiter frénétiquement une tortue sur le dos.

J'avais réussi à me traîner, avec ma chaise, jusqu'à la porte, et à préparer une embuscade qui a fait trébucher deux gardes lorsqu'ils me sont tombés dessus en entrant. Von Linden devrait me connaître assez bien maintenant pour savoir que je ne me laisserai pas exécuter sans combattre. Ou sans un semblant de tentative de dignité.

Après qu'ils m'ont ressuscitée et remise devant la table, von Linden est entré et a posé une pilule blanche devant moi. Tout comme Alice, je me suis méfiée. J'étais toujours persuadée que j'allais être exécutée.

— Cyanure ? ai-je demandé, les yeux pleins de larmes.

Ce serait une façon humaine d'en finir.

Mais il s'est avéré que ce n'était pas une pilule de suicide. C'était une aspirine.

Tout comme Engel, il se montre attentif.

Il m'a accordé une semaine supplémentaire. Mais il a doublé ma charge de travail. Nous avons passé un marché. Encore un. Je pensais honnêtement avoir vidé mon âme d'éléments à lui vendre, mais nous avons réussi à conclure un nouveau marché. Il a sous la main une speakerine américaine apprivoisée qui fait de la propagande nazie en anglais pour les Yankees. Elle travaille depuis Paris pour une radio de Berlin, et elle insiste pour faire une interview de la Gestapo d'Ormaie. Elle veut offrir à ses auditeurs américains friands de vaisseaux de guerre une vision enrobée de sucre de la France occupée : combien les prisonniers sont bien traités, combien il est stupide et dangereux que les Alliés forcent d'innocentes jeunes filles comme moi à se salir les mains dans les mines, bla-bla-bla. Malgré ses belles autorisations radio du III^e Reich, la Gestapo d'Ormaie s'est montrée réticente à répondre, mais von Linden veut m'utiliser, moi, pour faire bonne impression.

— Je ne serais pas là si mon gouvernement n'était pas aussi brutalement inhumain, suis-je censée lui dire. Voyez plutôt comment les Allemands traitent leurs agents capturés avec humanité. Voyez comme je fais de la traduction, m'occupant de façon neutre en attendant mon procès ?

(Quelle blague ! Ils ne me donneront pas de procès.)

(Après ma deuxième tentative d'évasion, alors qu'ils attendaient que von Linden vienne annoncer ma punition, quelques-uns de ses imbéciles de subordonnés ont discuté

tranquillement de nombreux secrets administratifs devant moi, sans se rendre compte que je comprends l'allemand. J'en sais bien plus sur leurs projets que je ne le devrais. Je tombe sous une juridiction effrayante appelée Nacht und Nebel, « Nuit et Brouillard », qui les autorise à faire ce que bon leur semble aux gens soupçonnés d'être « un danger pour la sécurité » et à les faire disparaître, véritablement. Ils ne les exécutent pas ici, ils s'en débarrassent sans laisser de traces, dans « la nuit et le brouillard ». Oh, Seigneur ! je suis une prisonnière « Nuit et Brouillard ». C'est tellement secret qu'ils ne l'écrivent pas en entier, juste les initiales « NN ». Si ce manuscrit me survit, ils vont probablement censurer tout ce que je viens de rédiger. Cela ne fait pas vraiment partie de la politique Nacht und Nebel que d'accorder des interviews pour la radio, mais cette unité de la Gestapo est opportuniste. Ils pourront toujours me découper en morceaux plus tard et les enfouir au sous-sol.)

Si je coopère avec la propagandiste, j'aurai plus de temps. Je lui dis la vérité dans toute son horreur... non. Et ils feront probablement aussi disparaître la speakerine américaine, ce que j'aurai sur la conscience.

L'aspirine et le kérosène font partie de l'opération Cendrillon, un protocole censé me faire passer d'un rat de cellule infesté de poux et mentalement instable à une officier prisonnière confiante et pleine de cran, présentable devant une speakerine. Afin d'ajouter de la crédibilité à cette histoire, on m'a donné un boulot de traduction sur les notes de l'Hauptsturmführer von Linden de l'année dernier, avec des noms (quand il les connaît), des dates, et... beurk... des « méthodes » utilisées, en plus des informations récoltées. Oh, mein Hauptsturmführer, vous êtes un beau salopard de Jerry ! Il en faut une copie en allemand pour son commandant (il a un commandant !) et une autre en français, dans un but officiel. Je m'occupe de la version française. Fräulein Engel a celle en allemand. (Elle est revenue

aujourd'hui.) Nous travaillons ensemble, utilisant toutes mes cartes de recettes durement acquises. Cela nous agace toutes les deux.

Ce travail est à la fois atroce et incroyablement ennuyeux. C'est aussi tellement instructif que je voudrais énucléer cet homme à la pointe de mon crayon. On me fait visiter un recoin méthodique du cerveau de von Linden, rien de personnel, mais sa façon de travailler. Et aussi sa réussite. À moins, bien sûr, que tout cela ne soit que pour m'intimider. Je ne pense pas qu'il ait assez d'imagination pour cela. Du moins, pas comme moi j'utilise mon imagination : il n'en a pas suffisamment pour faire semblant, pour monter une fausse collection d'une demi-douzaine de carnets reliés en cuir de veau et emplis des portraits tragiques en miniature de cent cinquante espions et combattants de la Résistance condamnés.

Mais il est créatif à sa façon, en scientifique : un technicien, un ingénieur, un analyste. (J'aimerais bien savoir quelles sont ses occupations dans la vie civile.) Ses techniques de persuasion s'adaptent à chaque individu dès qu'il en a cerné la personnalité. Ces trois semaines que j'ai passé affamée dans le noir, à attendre qu'il se produise un événement, il devait m'observer avec attention, enregistrer mes silences, mes colères, mes nombreuses tentatives peu efficaces d'escalader le vasistas, le conduit de chauffage, celui d'aération, de forcer la serrure, d'étrangler et/ou d'émasculer différents gardes, etc. Me regarder me rouler en boule et pleurer, supplier chaque fois que des cris montaient de la pièce voisine. Me regarder lutter avec agitation pour attacher mes cheveux quand quelqu'un ouvrait la porte et me voyait. (Tout le monde n'est pas soumis à la question en sous-vêtements atroces. C'est un traitement spécial réservé aux modestes et aux vaniteux. Je fais partie de la deuxième catégorie.)

Il est réconfortant de découvrir que je ne suis pas, après

tout, le seul Judas à avoir été enfermé derrière ces murs d'hôtel délabré. J'imagine que von Linden serait renvoyé si son succès était aussi limité. Et je soupçonne d'être exposée aux cas des têtus pour me démoraliser, peut-être en plus pour les humilier dans leurs moments de vulnérabilité avec un public aussi gênant que réceptif.

Je reste assez présentable. Ils ont toujours fait attention à mes mains et à mon visage, si bien que, lorsque je suis habillée, on ne pourrait croire en me voyant que j'ai été récemment embrochée et mise sur le barbecue. Ils ont rangé leur équipement de transmission dans une boîte lisse et agréable à regarder. Peut-être v.L. a-t-il toujours eu l'intention de m'utiliser pour ce petit exercice de propagande ? Et, bien évidemment, j'accepte de jouer mon rôle. Comment a-t-il su ? Comment a-t-il su immédiatement, sans que je ne le lui dise, que je suis toujours partante pour jouer, accro au Grand Jeu ?

Oh ! mein Hauptstumführer, horrible Jerry, que je suis reconnaissante pour l'édredon qu'ils m'ont donné afin de remplacer la couverture grouillant de vermine. Même si cela n'est que temporaire, pour me remettre sur pied, c'est un bonheur. La moitié du garnissage en est sorti et sent le sous-sol humide, mais tout de même : un édredon. Un édredon en soie ! Les lettres « CdB » y sont cousues, il doit donc venir du stock gâché de ce bâtiment connu autrefois comme le Château de Bordeaux. Je me demande parfois ce qui est arrivé aux meubles de l'hôtel. Quelqu'un a dû bien se fatiguer à vider toutes les chambres d'invités de leurs armoires, lits, tables de nuit et à mettre des barreaux sur les volets. Qu'ont-ils fait de tout cela, des tapis, des rideaux, des lampes et des ampoules ? Ma chambre ne peut certes pas se réclamer d'un charme français, si ce n'est son beau parquet, que je ne distingue pas la plupart du temps (comme pour tous les autres prisonniers, ma fenêtre a été barricadée), et qui est froid et dur, désagréable pour dormir.

Je ferais mieux de me mettre au travail. J'ai beau avoir obtenu une semaine supplémentaire, je n'ai plus que la moitié du temps pour écrire chaque jour. Mes journées sont aussi plus longues.

Je commence à fatiguer.

Je sais, je sais. Special Ops Exec. Écris...

Pilote de transport

Maddie est retournée à Oakway. L'aérodrome abritait désormais une division de l'Air Transport Auxiliary, et il était devenu le centre d'entraînement au parachute le plus important de Grande-Bretagne. Maddie a été rétrogradée en devenant pilote de l'ATA, redevenant une civile, mais elle pouvait habiter chez elle, bénéficiait de carburant pour sa moto afin de se rendre à l'aérodrome, et pouvait échanger un bulletin de transport d'une journée entière contre une barre de chocolat au lait Cadbury de cinquante grammes.

Maddie se retrouvait enfin dans son élément. Peu importait que le ciel ait changé, c'était une course d'obstacles avec des câbles de ballons, des restrictions, des appareils militaires et, souvent, du mauvais temps. Maddie était dans son élément, et c'était l'air.

On vous fait faire des acrobaties aériennes que vous n'utiliserez jamais, on vous regarde décoller et atterrir, et presto ! vous voilà qualifiée pour piloter un appareil de Classe 3 (deux moteurs légers) et tous les Classe 2 (gros moteur unique) sans même les avoir vus. D'après Maddie, ils sont censés effectuer trente vols d'entraînement longue distance dans la campagne pour retenir le paysage afin de pouvoir voler sans carte, mais elle a été acceptée au bout de

douze car attendre un temps clément prenait trop longtemps et ils voulaient la mettre au travail. Un pilote de l'ATA meurt chaque semaine. Ils ne sont pas descendus par des ennemis. Ils volent sans radio ni instruments de navigation avec une météo que les bombardiers et les chasseurs qualifient « d'impropre au vol ».

Maddie, pour son premier jour, entre dans la cabane que les pilotes de l'ATA d'Oakway appellent en riant leur « mess ».

— Il y a là un Lysander avec ton nom écrit dessus à la craie, lance son nouvel officier des Opérations, désignant le tableau noir avec sa liste d'appareils attendant d'être déplacés.

— Vraiment ?

Tout le monde éclate de rire. Mais sans méchanceté.

— Tu n'en as jamais piloté, n'est-ce pas ? dit le Hollandais, l'ancien pilote de la KLM qui connaît le nord de l'Angleterre presque aussi bien que Maddie, ayant atterri à Oakway régulièrement en tant que passager dès son ouverture.

— Tom et Dick emmènent les Whitley à Newcastle. Et Harry prend le Hurricane. Ce qui laisse le taxi Anson et le Lysander pour les dames. Et Jane a l'Anson.

— Où va le Lysander ?

— À Elmtree, pour des réparations. Barre de manœuvre de l'empennage défectueuse. Il est « pilotable », mais il faut tenir le manche à balai bien droit.

— Je m'en occupe, répond Maddie.

Un boulot dangereux

Ils lui ont fait un briefing de navigation bien précis avant son départ, étant donné que le défaut de l'avion l'empêcherait de se libérer les mains. Elle ne pourrait pas jongler avec des cartes. Elle passa une heure à étudier les notes du pilote (ces notes détaillées qu'ils donnent aux pilotes opérationnels qui ne piloteront jamais qu'un seul type d'appareil), puis paniqua à propos de la météo. C'était maintenant ou jamais.

L'équipe au sol était éberluée de voir une fille piloter le Lysander cassé.

— Elle ne sera pas assez forte. Avec la queue bloquée pour le décollage, cette gamine n'arrivera pas à maintenir le manche pour l'atterrissage. Personne ne pourrait.

— Quelqu'un l'a bien fait atterrir ici, rétorqua Maddie.

Elle en avait assez des bavardages et voulait partir tant qu'elle distinguait encore les Pennines.

— Écoutez, je vais la mettre en position neutre à la main avant de m'installer. Pas de problème !

Elle poussa doucement la queue pour la mettre en place, recula et s'épousseta les mains sur son pantalon (bleu marine, avec une chemise bleue de l'Air Force, ainsi qu'une tunique et une casquette bleu marine).

Les mécaniciens restaient contrariés, mais ils ne secouaient plus la tête.

— Ça va être une horreur à piloter, dit Maddie. Je vais m'assurer que le décollage et l'atterrissage soient bien longs et doux. Commencer très vite, à quatre-vingt-cinq nœuds, et les volets automatiques resteront relevés. Il n'y a pas trop de vent. Ça devrait bien se passer.

L'un des hommes finit par hocher lentement la tête, avec réticence.

— Ça devrait le faire, gamine, dit-il. Je pense que ça ira.

Le premier vol de Maddie pour l'ATA fut compliqué. Pas effrayant, juste compliqué. Elle eut du mal au début à ne pas regarder fixement les viseurs, les plates-formes de fixation

des caméras, les rangées et les rangées de leviers de largage de bombes qu'elle ne transportait pas, le manipulateur de morse pour une radio non branchée, etc.

Pilote l'avion, Maddie.

Les six visages familiers et amicaux des instruments de vol lui sourirent derrière le manche à balai. Un membre de l'équipe au sol attendait, inquiet, qu'elle trouve la balise d'atterrissage forcée.

La météo travaillait pour elle, mais le Lysander lutta contre elle pendant près de deux heures. Lorsqu'elle essaya d'atterrir à Elmtree, elle se trompa dans son estimation de la longueur de piste dont elle allait avoir besoin. Les mains et les poignets douloureux d'avoir dû garder le manche à balai suffisamment droit pour atterrir, Maddie repartit sans toucher le sol et dut s'y reprendre à deux fois avant de réussir. Mais elle finit par se poser en toute sécurité.

J'ai l'air tellement autoritaire ! Ce doit être un effet immédiat de l'aspirine. Imaginez ce que ça donnerait avec de la benzédrine. (Et le café me manque toujours autant.)

Maddie, qui avait elle aussi envie de café, alla s'attraper un sandwich au réfectoire de l'atelier, et tomba sur un autre pilote de transport devant elle : grand, le visage carré, avec des cheveux bruns plus courts que ceux de Maddie, portant un uniforme pantalon et tunique bleu marine, avec les doubles épaulettes dorées d'un premier officier. L'espace d'un instant, Maddie eut l'impression que, comme Queenie, elle voyait des fantômes.

— Lyons ! s'exclama-t-elle.

Le pilote leva les yeux, fronça les sourcils, et demanda avec hésitation :

— Brodatt ?

Maddie vit alors que ce n'était pas le fils du pasteur qui volait à Maidsend avant d'être abattu et incinéré dans du pétrole au-dessus des South Downs en septembre, mais quelqu'un qui devait être sa sœur jumelle. Ou une sœur, tout

du moins. Elles s'observèrent un moment, bouchée bée. Elles ne s'étaient jamais rencontrées.

— Comment connais-tu mon nom ? demanda en premier l'autre fille.

— Tu ressembles comme deux gouttes d'eau à ton frère ! J'étais dans la WAAF à Maidsend, avec lui. On parlait de cartes, il ne voulait jamais danser.

— C'était bien Kim, dit la fille en souriant.

— Je l'aimais bien. Je suis désolée.

— Je m'appelle Theo, dit la fille en tendant la main. Je fais partie des pilotes de transport féminins de Stratfield.

— Comment connais-tu mon nom ? demanda Maddie à son tour.

— Il est écrit à la craie sur le tableau des affectations dans la salle des radios, répondit la copilote Lyons. Nous sommes les seuls pilotes de l'ATA présents aujourd'hui. Ils envoient généralement des filles sur les Lysander, parce que les garçons veulent des engins plus rapides. Prends un sandwich. Tu as l'air d'en avoir besoin.

— Je n'avais encore jamais piloté de Lysander, dit Maddie, et je voudrais ne plus jamais avoir à le faire. J'ai failli en mourir !

— Oh, c'est toi qui as fait atterrir l'avion à l'empennage cassé ! C'était terriblement injuste de leur part de te donner un Lizzie cassé pour ton premier vol. Tu dois absolument recommencer tout de suite, avec un qui fonctionne correctement.

Maddie accepta la moitié de sandwich offerte : au bœuf bouilli, comme d'habitude.

— J'imagine que je ne vais pas avoir le choix, répondit-elle. Il faut que j'en emmène un d'ici à sa base habituelle cet après-midi. Ce n'est pas une priorité absolue, mais il a un de ces marquages « S », secret et rapport exigés. Moi aussi, c'est mon premier jour.

— Chanceuse ! c'est un appareil des Opérations

spéciales de la RAF !

— Les Opérations spéciales de la RAF ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Ils sont plus ou moins enchâssés dans cette base normale de la RAF vers laquelle tu vas aller, mais après y avoir atterri deux ou trois fois on finit par comprendre : une petite flotte de Lysander camouflés en noir et en vert foncé, tous équipés de réservoirs longue distance, et une piste bordée de lampes électriques. Des atterrissages de nuit dans des champs minuscules...

Elle laissa la fin de sa phrase en suspens. La France, la Belgique, des agents de la Résistance, des réfugiés, de l'équipement de transmission et des explosifs passés en douce en Europe occupée par les nazis... On n'osait pas en parler. On n'en parlait pas.

— C'est super de faire atterrir un Lizzie dans leur champ d'entraînement. Ils ont une fausse piste balisée, avec des petits drapeaux jaunes, et tu peux faire semblant d'être un pilote des Opérations spéciales. Les Lysander sont super pour des atterrissages courts. Tu pourrais en poser un dans le jardin de ta grand-mère.

Maddie avait du mal à y croire, vu qu'elle venait de faire atterrir son tout premier Lizzie en utilisant chaque centimètre disponible de la piste.

Theo découpa la croûte de son pain en trois morceaux et les arrangea en un L inversé afin d'imiter les torches brûlant dans une prairie française plongée dans les ténèbres.

— Voilà comment..., commença-t-elle, regardant rapidement derrière elle pour s'assurer que personne ne l'écoutait. Ils sont toujours un peu abasourdis quand c'est une fille qui saute à bas du cockpit.

— Ils étaient éberlués de me voir embarquer ce matin !

— Quel est ton niveau de navigation ? Tu n'auras pas le droit de noter cet aérodrome sur ta carte. Il faudra bûcher un peu avant de partir, pour pouvoir t'y retrouver.

— Je m'en sortirai, répondit Maddie, sûre d'elle et

honnête, ayant fait exactement cela un peu plus tôt.

— Ça va être amusant, répéta Theo avec enthousiasme pour l'encourager. C'est un entraînement encore meilleur que s'ils te donnaient un cours ! Piloter un avion cassé pendant deux heures, puis en poser un en bon état en vingt mètres dans la même journée... Nous sommes opérationnelles !

Bien, cet aérodrome, celui des Opérations spéciales. C'est celui dont Maddie et moi avons décollé il y a six semaines. Les pilotes qui l'utilisent s'appellent l'escadron de la Lune : ils volent uniquement au clair de lune. La localisation de leur aérodrome est l'un de nos secrets les mieux gardés et je remercie le ciel de ne connaître ni son nom ni le lieu où il se trouve. C'est la vérité. J'ai beau y être allée au moins cinq fois, cela a toujours été en partant de ma propre base à l'extérieur d'Oxford, pendant la nuit, parfois depuis un autre aérodrome, et je ne sais même pas dans quelle direction on décollait pour y aller. C'était volontaire de leur part.

Les appareils des Opérations spéciales nécessitent beaucoup de maintenance car les pilotes ont tendance à les user très vite : ils écrasent le train d'atterrissage dans le noir, perdent des bouts à cause des canons antiaériens sur le chemin du retour. Plus tard, Maddie a fait le trajet à plusieurs reprises, pilotant des avions abîmés ou réparés vers le plus gros aérodrome qui les entoure et les dissimule et hors de celui-ci. Plus récemment, elle leur a servi de taxi, transportant des passagers assez particuliers. La dizaine ou plus de pilotes malades et suicidaires qui y sont basés se sont habitués à Maddie et à ses atterrissages courts et presque immédiats de plus en plus précis. Ils savaient qu'elle arrivait avant même qu'elle ne sorte de l'avion.

J'arrive à court de temps de nouveau. Zut ! Je m'amusais.

Ormaie 18.XI.43 VB-S

Engel croit que je traduis les horribles notes de von Linden, mais je détourne quelques cartes de recettes car j'ai pris de l'avance sur elle.

Elle peut devenir une véritable mine d'informations quand elle en a envie. C'est parce qu'elle ne cessait pas de bavarder pendant que je travaillais dur qu'elle a pris du retard. Elle m'a dit que si j'avais de la chance je serais envoyée quelque part appelé Ravensbrück quand ils en auraient terminé avec moi. C'est un camp de concentration exclusivement réservé aux femmes, un camp de travail et une prison. Peut-être est-ce là-bas qu'a été envoyée la bonne qui volait des choux. En soi, c'est une sentence de mort : ils vous y laissent mourir de faim jusqu'à ce que vous ne puissiez plus travailler, puis, quand vous êtes trop faible pour transporter des cailloux afin de réparer les routes détruites par les bombardiers alliés, ils vous pendent. (Je serais parfaite pour transporter des cailloux : je me suis entraînée sur la piste de Maidsend.) Si vous ne travaillez pas à casser des cailloux, vous êtes assignée à l'incinération des corps de vos compagnes après la pendaison.

Si je n'ai pas de chance – en d'autres mots, si je ne fournis pas un rapport assez satisfaisant dans le délai imparti –, je serai envoyée dans un lieu appelé Natzweiler-Struthof. C'est un camp de concentration plus petit et plus spécialisé,

là où disparaissent les prisonniers Nacht und Nebel, qui sont principalement des hommes. Des femmes y sont parfois livrées, des spécimens vivants pour des expériences médicales. Je ne suis pas un homme, mais je suis Nacht und Nebel.

Seigneur !

Si j'ai beaucoup de chance – si je me montre intelligente –, je me ferai fusiller. Ici, bientôt. Engel ne me l'a pas dit, j'y ai pensé toute seule. J'ai abandonné tout espoir que la RAF réduise cet endroit en cendres.

Je veux mettre à jour ma liste des « dix choses dont j'ai le plus peur » :

1) Le froid. (J'ai remplacé ma peur du noir par la peur du froid de Maddie. Peu m'importe le noir maintenant, surtout quand tout est calme. Même si parfois ça en devient ennuyeux.)

2) M'endormir pendant que je travaille.

3) Des bombes tombant sur mon frère préféré.

4) Le kérosène. Ce mot en lui-même suffit à me liquéfier, ce que tout le monde sait et utilise, obtenant sur ma personne des effets spectaculaires.

5) SS-Hauptsturmführer Amadeus von Linden. En fait, il figure en haut de cette liste (ma peur de cet homme m'aveugle), mais je prenais la liste dans l'ordre et il a remplacé le portier de l'université.

6) Perdre mon pull-over. J'imagine que c'est la même chose que pour le froid. Mais je m'en inquiète de façon distincte.

7) Être envoyée à Natzweiler-Struthof.

8) Être renvoyée en Angleterre et devoir remplir un rapport sur mes activités en France.

9) Ne pas réussir à terminer mon histoire.

10) Mais aussi réussir à la terminer.

Je n'ai plus peur de vieillir. J'ai même du mal à croire que

j'aie pu dire quelque chose d'aussi stupide. D'aussi enfantin.
D'aussi insultant et arrogant.

Mais surtout, de tellement, tellement stupide. Je voudrais désespérément avoir l'occasion de vieillir.

Tout le monde est excité par l'arrivée de la speakerine américaine. Mon interview va se dérouler dans le bureau de von Linden, son étude, je ne sais pas comment appeler cette pièce. On m'a emmenée le voir un peu plus tôt afin que je me familiarise avec l'endroit et que je ne me pâme pas d'émerveillement en le découvrant devant la speakerine. (Prétendre que toutes mes « interviews » se déroulent sous un chandelier en verre de Venise dans ce cocon lambrissé de bois. Prétendre que je m'assois chaque après-midi à sa petite table en marqueterie du XVIII^e siècle pour écrire. Prétendre que je demande à son cacatoès apprivoisé dans sa cage de bambou de m'aider avec des mots allemands lorsque je suis coincée.)

(Ou pas. Le cacatoès bienveillant risque de faire trop gros, comme mensonge.)

Je n'y écris pas en ce moment. Je me trouve dans mon placard à balais nu habituel, devant ma table tubulaire en métal, les chevilles attachées à la chaise, SS-Scharführer Thibaut et son copain dont on ne m'a pas dit le nom soufflant sur ma nuque.

Je vais écrire sur l'Écosse. Je n'y suis jamais allée avec Maddie, mais j'en ai l'impression.

J'ignore ce qu'elle pilotait lorsqu'elle s'est retrouvée coincée à Deeside, près d'Aberdeen. Elle ne prenait pas que des Lysander, et elle ne travaillait pas beaucoup comme taxi la première année, alors ce n'était probablement pas un Anson. Disons que c'était un Spitfire, juste pour le plaisir : le chasseur le plus glamour et le plus aimé de tous. Même les pilotes de la Luftwaffe se laisseraient arracher les molaires à la pince pour une heure aux commandes d'un Spitfire.

Disons qu'en cette fin de novembre 1941 Maddie allait livrer le Spitfire à l'aérodrome écossais d'où ils décollent pour défendre les bateaux sur la mer du Nord, ou pour prendre des photos des aérodromes norvégiens occupés par la Luftwaffe.

Nos avions de reconnaissance sont enveloppés d'un joli camouflage saumon et mauve pour se fondre dans les nuages. Disons donc que Maddie pilotait un Spitfire rose, mais pas jusqu'aux immensités bleues et infinies comme les pilotes de chasseurs. Elle volait prudemment, suivant la côte et les straths, les grandes vallées d'Écosse, car les nuages étaient bas. Elle était à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer mais, entre le Tay et le Dee, les Cairngorm s'élèvent plus haut que cela. Maddie volait seule, attentive et heureuse, survolant les Highlands aux sommets couverts de neige, avec ses belles ailes effilées, assourdie par le moteur Merlin, naviguant à l'estime.

Les vallées étaient emplies de gel et de buée. Le brouillard apparaissait en couches dans les replis des collines, les sommets montagneux brillaient au loin de rose et de blanc, étincelants sous les rayons d'un soleil bas qui ne touchait pas les ailes du Spitfire. Le haar, la brume côtière de la mer du Nord, arrivait. Il faisait si froid que l'air humide se cristallisait sous le Plexiglas, jusqu'à donner l'impression qu'il neigeait dans le cockpit.

Maddie atterrit à Deeside juste avant le coucher du soleil. Mais ce n'était pas un coucher de soleil : le crépuscule virait au gris et au bleu. Il lui faudrait soit passer la nuit dans un lit non fait et triste dans une chambre pour invités de la caserne, soit se trouver une maison d'hôte à Aberdeen. Ou bien elle devrait passer la moitié de la nuit dans un train sans chauffage ni lumière et arriver à Manchester vers 2 heures du matin. Peu désireuse d'affronter la solitude des installations spartiates de l'aérodrome, ni une hôtesse renfrognée et austère d'Aberdeen qui refuserait ses tickets de rationnement

pour un dîner à l'improviste, Maddie choisit le train.

Elle marcha jusqu'à la station de Deeside. Il n'y avait pas de carte des routes sur les murs, mais un panneau rappelant fortement le pays des merveilles disait : « Si vous savez où vous êtes, merci de le dire aux autres. » Pas de lumières dans la salle d'attente car elles se verraient quand on ouvrait la porte. Le guichetier avait une petite lampe de banquier derrière sa minuscule cage.

Maddie rajusta ses vêtements. Les filles de l'ATA avaient été grandement représentées dans les journaux et étaient censées maintenir certains critères d'irréprochabilité. Elle avait toutefois découvert que les gens ne reconnaissaient pas toujours son uniforme bleu marine avec ses ailes de pilote de l'ATA dorées, ni ne les comprenaient, et l'Écosse était tout aussi étrangère à Maddie que la France.

— Va-t-il bientôt y avoir un train ? demanda-t-elle.

— Aye, répondit le guichetier, aussi cryptique que le panneau de la plate-forme.

— Quand ?

— Dix minutes. Aye, dix minutes.

— En direction d'Aberdeen ?

— Och, non, pas vers Aberdeen. Le prochain train est la ligne pour Castle Craig.

Afin de faciliter les choses, je traduis le discours du guichetier parlant en doric d'Aberdeen. Maddie, qui n'y était pas accoutumée, n'était pas certaine d'avoir entendu correctement.

— Craig Castle ?

— Castle Craig, répéta laconiquement cet employé des chemins de fer exaspérant. Un aller simple pour Castle Craig, mademoiselle ?

— No... non ! répondit Maddie, sérieuse, avant d'ajouter, probablement mue par un accès de folie, de solitude et de faim : Pas un aller simple, il faut que je revienne. Un aller-retour, s'il vous plaît. Un aller-retour pour Castle Craig.

Une demi-heure plus tard : Oh ! qu'ai-je fait ? songea Maddie, tandis que le train à deux wagons, vieux et glacial, faisait des embardées et avançait à une allure d'escargot, dépassant des plates-formes anonymes plongées dans les ténèbres, l'emmenant de plus en plus loin dans les collines hantées des Highlands d'Écosse.

Le compartiment du wagon était peu éclairé par une ampoule bleue au plafond. Il n'était pas chauffé. Il n'y avait pas d'autres passagers.

— Quand passe le prochain train du retour ? demanda-t-elle au contrôleur.

— Le dernier est dans deux heures.

— Y en a-t-il un avant ?

— Le dernier est dans deux heures, répéta-t-il, pas aidant pour deux sous.

(Certains d'entre nous n'ont toujours pas pardonné aux Anglais la bataille de Culloden, la dernière à avoir lieu sur le sol anglais, en 1746. Imaginez ce que nous dirons d'Adolf Hitler dans deux cents ans.)

Maddie est descendue à Castle Craig. Elle n'avait pas d'autre bagage que son masque à gaz et son sac de vol, contenant une jupe qu'elle était censée porter quand elle ne pilotait pas mais qu'elle n'avait pas eu l'occasion d'enfiler, ses cartes, ses notes de pilote, et une règle coulissante circulaire pour mesurer la force du vent. Elle se rappela qu'elle avait failli pleurer de jalousie quand Dymrna lui avait décrit comment elle avait dû passer la nuit à l'arrière d'un Fox Moth, manquant de mourir de froid. Maddie se demanda s'il lui arriverait la même chose avant que le train dont elle venait de descendre ne retourne à Deeside deux heures plus tard.

Je pense que je devrais vous rappeler que ma famille est établie depuis longtemps dans les échelons supérieurs de l'aristocratie britannique. Vous vous souviendrez que Maddie est la petite-fille d'un commerçant immigré. Nous ne nous serions jamais rencontrées en temps de paix. Jamais, à

moins que je ne décide d'acheter une moto à Stockport. Peut-être Maddie m'aurait-elle servie. Mais si elle n'avait pas été un tel génie des communications, gagnant rapidement du galon, nous ne serions probablement pas devenues amies non plus en temps de guerre, car les officiers britanniques ne fraient pas avec les « rangs inférieurs ».

(Je n'y crois pas une seconde, que nous n'aurions pas trouvé un moyen de devenir amies. Une bombe explosant à retardement nous aurait enfouies dans le même cratère, ou Dieu en personne serait intervenu et aurait cogné nos têtes d'un rayon de soleil vert. Mais cela aurait été improbable.)

Quoi qu'il en soit, les appréhensions grandissantes de Maddie quant à ce voyage en train spontané étaient principalement fondées sur sa certitude qu'elle ne pouvait absolument pas aller frapper au château d'un laird pour y demander le gîte, ni même une tasse de thé en attendant le prochain train. Elle n'était que Maddie Brodatt, et non une descendante de Mary, reine d'Écosse, ou Macbeth.

Mais elle n'avait pas pris la guerre en compte. J'ai souvent entendu dire qu'elle a nivelé le système des classes en Grande-Bretagne. « Nivelier » est peut-être un mot trop fort, mais en tout cas il est clair qu'elle nous a mélangés.

Maddie fut la seule passagère à descendre à Castle Craig. Après qu'elle eut passé cinq minutes à hésiter sur la plate-forme, le chef de gare est venu l'accueillir personnellement.

— Vous venez voir le p'tit Jamie à la Grande Maison, pas vrai ?

L'espace d'un instant, Maddie fut trop surprise pour répondre.

— Il va être content d'avoir d'la compagnie, que oui ! Tout seul dans c'château avec ces galopins de Glasgow.

— Tout seul ? croassa Maddie.

— Aye ! La dame est partie pour trois jours à Aberdeen avec le Women's Voluntary Service, pour emballer des

chaussettes et des cigarettes à envoyer à nos gars qui s'battent dans l'désert. Y a que le p'tit Jamie avec ces évacués. Y sont huit, que la dame a accueillis, les derniers de la file. Personne voulait d'eux, des p'tits gars sales avec des poux et la goutte au nez. Leurs pères, y travaillent tous sur des bateaux, y a les bombes qui tombent la nuit et le jour, les p'tiots sont jamais sortis d'la ville d'leur vie. La dame a dit qu'elle en avait élevé six de gamins, avec cinq gars, alors les huit d'autres, ce serait pas très différent. Mais elle est partie, elle a laissé le p'tit Jamie tout seul pour s'occuper de faire leur thé à tous avec ses mains abîmées...

Maddie sentit son cœur bondir à l'idée d'aider Jamie à préparer du thé pour huit évacués de Glasgow.

— Je peux y aller à pied ?

— Aye ! Un kilomètre sur la grand-route jusqu'au portail, et deux kilomètres après.

Maddie le remercia, et il la salua de sa casquette.

— Comment avez-vous su que j'étais là pour Jamie ? demanda-t-elle.

— Vos bottes, répondit le chef de gare. Vous autres gars de la RAF, vous avez tous les mêmes bottes. J'ai jamais vu le p'tit Jamie sans les siennes. J'aimerais en avoir une paire.

Maddie marcha dans les ténèbres ventées vers Craig Castle, bouillant de rire joyeux, de soulagement et d'anticipation.

Je suis un gars de la RAF ! songea-t-elle, éclatant de rire dans le noir.

Craig Castle est un petit château. Je veux dire, en comparaison des châteaux d'Édimbourg ou de Stirling, ou de celui de Balmoral, où s'installe le roi en été, ou de celui de Glamis, où vit la famille de la reine. Mais c'est un véritable château, dont certaines parties sont vieilles de près de six cents ans, avec son propre puits en cas de siège, des sous-sols qui peuvent servir de cachot ou de cave à vin, et quatre escaliers infinis en colimaçon qui font que toutes les pièces

d'un même niveau ne communiquent pas forcément. Il y a une pièce perdue derrière un mur scellé. (Il manque une fenêtre sur le mur extérieur, et il y a une cheminée en plus, alors nous savons qu'il y avait autrefois une pièce.) Nous avons aussi des salles d'armes et de trophées, une salle de billard et un fumoir, deux bibliothèques, un nombre incalculable de salles de repos et de petits salons, etc. En ce moment, la plupart sont recouvertes de draps car tout le monde est parti participer à l'effort de guerre, y compris les domestiques.

Lorsque Maddie est arrivée, tout avait l'air désert. Les lumières étaient éteintes, bien sûr, mais elle a tout de même actionné résolument le heurtoir de métal sur la porte principale, et un évacué de Glasgow très sale a fini par lui ouvrir, avec de l'œuf du coin gauche de la bouche jusqu'à l'oreille. Il portait une chandelle sur un bougeoir en fer-blanc.

— Jack-be-nimble⁷, dit Maddie.

— J'm'appelle Jock, rétorqua l'évacué.

— Aurais-je interrompu votre thé ?

Jock lui répondit par un fouillis excité de syllabes de Glasgow. Pour ce que Maddie en comprenait, il aurait tout aussi bien pu s'exprimer en allemand.

Il voulait toucher ses ailes dorées. Il dut les lui désigner pour qu'elle comprenne.

Elle le laissa faire.

— Entrez, entrez, dit-il fermement avec un grand sourire, comme si elle venait de réussir un test.

Il referma l'imposante porte de chêne et de métal derrière elle, et Maddie le suivit dans le labyrinthe où je suis née.

Ils arrivèrent dans la cuisine sous l'escalier : quatre éviers et trois fours, suffisamment de plaques pour nourrir cinquante invités, une table en pin assez grande pour que tout le personnel, s'il y en avait, puisse s'y asseoir. À la place étaient installés sept garçons, assez jeunes, moins de dix ans, et Jock, du haut de ses douze ans, était le plus vieux. Ils

portaient tous des bottes à crampons et des pantalons courts (pour économiser du tissu), des pulls d'école reprisés plus ou moins immondes. Leurs visages étaient tous maculés d'œuf, ils dévoraient des mouillettes à une vitesse alarmante. Devant la grande cuisinière victorienne noire, surveillant un chaudron bouillonnant, se trouvait l'honorable fils benjamin du laird de Craig Castle, l'image même du héros moderne des Highlands avec un kilt passé en tartan Hunting Stewart, des chaussettes en laine tricotées à la main, et un pull de pilote de la RAF en laine fabriqué à la machine. Il avait exactement les mêmes bottes que Maddie.

— Trois minutes, à qui le tour ? annonça-t-il, retournant un extraordinaire sablier en chrysocale, saisissant un œuf à la coque avec une pince à sucre en argent.

Ses mains abîmées, chacune n'ayant plus que le pouce et deux doigts, étaient habiles et rapides. Il renifla l'air.

— Oi, Tam ! retourne ce toast avant qu'il brûle ! aboya-t-il.

Il se retourna et vit Maddie.

Elle n'aurait jamais reconnu Jamie en lui : il était l'incarnation de la santé avec ses joues roses, et non un invalide désespéré au visage gris comme elle l'avait vu dans une chaise à Bath, avachi, couvert de bandages et inerte. Mais elle y aurait reconnu un frère de sa meilleure amie. Mêmes cheveux fins et blonds, même stature menue, mêmes traits envoûtants avec une lueur de folie dans les yeux brillants.

Il la salua. L'effet fut impressionnant. Les sept jeunes garçons (et Jock) l'imitèrent aussitôt, sautant sur leurs pieds et repoussant leur chaise.

— Second lieutenant Brodatt de l'Air Transport Auxiliary, la présenta-t-il.

Les garçons déclinerent leur nom comme un rang de cadets : Hamish, Angus, Mungo, Rabbie, Tam, Wullie, Ross, et Jock.

— Les Irréguliers de Craig Castle, dit Jamie. Voudriez-

vous vous joindre à nous pour un œuf à la coque, second lieutenant Brodatt ?

Maddie avait droit à un œuf par semaine, qu'elle donnait généralement à sa grand-mère pour la cuisine, ou pour le petit déjeuner du dimanche, qu'elle ratait souvent.

— Il y a des poules partout, lui dit Hamish lorsqu'elle s'assit avec les garçons. On a le droit de manger tous les œufs qu'on trouve.

— Et ça les occupe, de devoir les chercher, ajouta Jamie.

Maddie retira le chapeau de son œuf à la cuillère. Le jaune chaud et brillant rappelait un soleil d'été perçant à travers les nuages, la première jonquille dans la neige, un souverain d'or dans un mouchoir de soie blanche. Elle y plongea sa cuillère et la lécha.

— Les garçons, dit-elle en regardant les visages sales, vous avez été évacués dans un château magique.

— C'est vrai, m'dame, répondit Jock, oubliant qu'elle était officier.

Il continua dans un charabia de Glasgow.

— Parle doucement, lui intima Jamie.

Au lieu de cela, Jock parla plus fort. Maddie finit par comprendre.

— Il y a un fantôme qui reste assis en haut des marches de la tour. Ça fait tout froid si on le traverse par accident.

— Moi, je l'ai vu, déclara fièrement Angus.

— Pfff, pas du tout, répondit Wullie avec mépris. Et d'abord, tu dors avec un nounours. Y a pas de fantôme.

Ils se lancèrent dans une dispute incompréhensible au sujet du fantôme. Jamie s'assit en face de Maddie et ils se sourirent.

— Je me sens très minoritaire, dit Maddie.

— Moi aussi, acquiesça Jamie.



Il vivait plus ou moins dans la cuisine et la plus petite des deux bibliothèques. Les Irréguliers de Craig Castle vivaient surtout dehors. Ils dormaient à trois dans nos lits à colonnes ancestraux. Les petits étaient contents de se serrer comme ça, comme à la maison, et cela permettait d'économiser des draps. Ross et Jock en partageaient un. (Ross était le petit frère de Jock.) Jamie les envoya tous se laver et se brosser les dents avec une rigueur militaire (ou scolaire) aux quatre éviers de la cuisine, deux garçons par évier, très efficace. Puis il les fit marcher au pas jusqu'à leurs lits, installa au passage Maddie dans sa tanière de la bibliothèque, et revint vingt minutes plus tard avec une cafetière en argent fumante.

— C'est du vrai café, annonça-t-il. De la Jamaïque. Mère le sert pour des occasions spéciales, mais il commence à perdre son goût. (Il se laissa tomber avec un soupir dans l'un des fauteuils en cuir abîmés devant la cheminée.) Comment es-tu arrivée ici, Maddie Brodatt ?

— « Deuxième étoile à droite, puis tout droit jusqu'au matin », répondit-elle aussitôt.

Elle avait vraiment l'impression d'être au Pays imaginaire.

— Mince alors ! C'est si évident que ça, que je suis Peter Pan ?

— Les Garçons perdus t'ont trahi, dit Maddie en riant.

Jamie baissa les yeux sur ses mains.

— Mère garde les fenêtres de nos chambres ouvertes en notre absence, comme Mme Darling, juste au cas où on revienne en volant quand elle ne s'y attend pas, expliqua-t-il en versant une tasse de café à Maddie. La mienne est fermée en ce moment. Je ne risque pas de m'envoler.

Il s'exprimait sans amertume.

Maddie lui posa la question qui la taraudait depuis leur rencontre, sans qu'elle en ait eu le courage à ce moment-là.

— Comment as-tu réussi à sauver tes mains ?

— J'ai mis mes doigts dans ma bouche, dit Jamie sans hésiter. J'alternais toutes les trente secondes environ. Je ne

pouvais pas en mettre plus de trois à la fois, et j'ai préféré me concentrer sur ceux qui me manqueraient le plus. Mes grands frères et ma petite sœur ont commencé à m'appeler le Pobble-qui-n'a-aucun-orteil, d'après un poème très stupide d'Edward Lear. (Il prit une gorgée de café.) Me concentrer sur une tâche a probablement sauvé plus que mes mains. Mon navigateur, qui a plongé avec moi, a abandonné, une heure seulement après notre chute. Il a baissé les bras. Je refusais de l'envisager.

— Tu vas y retourner ?

Il hésita un instant mais, lorsqu'il reprit la parole, ce fut avec détermination, comme s'il avait une énigme à résoudre.

— D'après mon médecin, ils ne voudraient peut-être pas de moi dans un équipage de bombardier. Mais... vous avez bien un gars à l'ATA qui vole avec un seul bras ? Je me suis dit qu'ils me prendraient peut-être. On ne vous appelle pas les Ancient and Tattered Airmen⁸ ?

— Pas moi, répondit Maddie. Je fais partie des Always Terrified Airwomen⁹.

— Toi, terrifiée ! fit Jamie en riant. Ben voyons !

— Je n'aime pas les armes, dit-elle. Un jour, on va me tirer dessus en l'air, et je tomberai en une boule de feu parce que j'aurai trop peur pour piloter.

Jamie ne rit pas.

— Ce doit être atroce, dit doucement Maddie. As-tu volé de nouveau... depuis ?

Il secoua la tête.

— Mais je pourrais.

De ce qu'elle avait vu ce soir-là, elle était du même avis.

— Combien d'heures as-tu cumulées ?

— Des centaines, répondit-il. Dont la moitié de nuit. La plupart sur des Blenheim. J'en pilotais tout le temps quand j'étais opérationnel.

— Sur quoi as-tu été formé ? demanda Maddie.

— Des Anson. Et des Lysander, en premier.

Il la regardait intensément par-dessus son café, comme si elle menait un entretien et qu'il attendait de savoir s'il avait le poste. Bien évidemment, ce n'était pas ses affaires et elle n'avait pas l'autorité nécessaire. Mais elle avait posé des Lysander trop souvent sur ce drôle d'aérodrome des Opérations spéciales de la RAF, voyez-vous, et même passé une nuit dans le cottage privé et couvert de vigne de l'escadron de la Lune, caché dans un petit bois en bordure de l'aérodrome normal. (Il n'y avait eu nulle part ailleurs où la mettre, et elle avait été soigneusement séparée des autres visiteurs.) Elle savait les difficultés qu'avait cet escadron particulier à trouver et garder des pilotes. Il requérait des centaines d'heures de vol de nuit, une parfaite maîtrise du français, et, bien qu'ils ne sélectionnent que des volontaires, leurs missions étaient tellement secrètes qu'ils n'avaient pas le droit de recruter de façon active.

Maddie avait une règle pour le passage de faveurs, qu'elle appelait le Principe de conduite à l'aérodrome. C'est très simple : si quelqu'un a besoin de se rendre à un aérodrome, en taxi Anson ou à moto, à dos de poney ou d'humain, on l'y emmène. Un jour, on aura soi-même besoin que quelqu'un nous dépose à l'aérodrome. Quelqu'un d'autre devra nous emmener, alors la faveur est passée plutôt que retournée.

En discutant avec Jamie, Maddie songeait à toutes les petites choses qu'avait faites ou dites Dympna Wythenshawe pour elle, qui n'avaient rien coûté à Dympna mais avaient changé la vie de Maddie. Elle savait qu'elle ne pourrait jamais rendre ces faveurs à Dympna mais, d'après le Principe de conduite à l'aérodrome, elle avait l'occasion de passer une faveur d'importance fondamentale.

— Tu devrais parler à ton commandant des vols des Opérations spéciales, dit-elle. Je pense que tu aurais une bonne chance chez eux.

— Les Opérations spéciales ? répéta Jamie, comme

l'avait fait Maddie avec Theo Lyons quelques mois plus tôt.

— Ils pilotent pour des missions top-secret, expliqua Maddie. Des atterrissages dans les champs, ou de nuit. Des Lysander, parfois des Hudson. Ce n'est pas un gros escadron. Porte-toi volontaire pour les Opérations spéciales de la RAF et, si tu as besoin d'une référence, demande à parler à...

Le nom qu'elle donna à Jamie fut la fausse identité de l'officier des renseignements qui m'avait recrutée.

Ce fut probablement son acte le plus osé. Maddie ne pouvait faire que des suppositions, mais elle se rappelait son nom. Ou plutôt, celui qu'il avait utilisé quand il lui avait offert un whisky au Green Man, et elle l'avait vu plus d'une fois sur l'aérodrome secret. (Il se croyait extrêmement malin, en plus.) De nombreux civils intrigants allaient et venaient, mais Maddie les voyait rarement et, quand elle en reconnaissait un, elle le retenait comme une coïncidence étrange.

(Fichu Officier des Renseignements Anglais Machiavélique jouant à Dieu.)

Jamie répéta le nom à voix haute pour le graver dans sa mémoire et se pencha en avant pour regarder Maddie de plus près à la lumière de la cheminée de la bibliothèque.

— Comment diable peux-tu connaître ce genre d'informations ?

— « Parler à tort et à travers peut coûter des vies », répondit sévèrement Maddie.

Le Pobble-qui-n'a-aucun-orteil éclata de rire, car il avait vraiment l'impression d'entendre sa petite sœur. Sa sœur cadette. (Moi.)

Comme j'aimerais passer la soirée avec eux dans la bibliothèque de Craig Castle. Plus tard, Maddie alla se coucher dans mon lit. (Mère garde toujours les lits faits, juste au cas où.) Il faisait froid avec la fenêtre ouverte mais, comme Mère et Mme Darling, Maddie la laissa telle qu'elle l'avait trouvée, juste au cas où. Je pourrais écrire sur ma

chambre, mais je dois m'arrêter plus tôt aujourd'hui afin que von Linden puisse me préparer pour mon interview de demain. De toute façon, ma chambre chez moi à Craig Castle, Castle Craig, n'a rien à voir avec la guerre.

Fichue interview. Des mensonges, des mensonges, rien que des mensonges.

[7](#) Comptine anglaise :

Jack be nimble,
Jack be quick,
Jack jump over
The candlestick
(NdT)

[8](#) Les Vieux pilotes estropiés. (NdT)

[9](#) Les Pilotes constamment terrifiées. (NdT)

Ormaie **20.XI.43 VB-S**

Je suis censée utiliser ce temps pour rédiger mes propres notes sur l'interview d'hier. Une espèce de filet de sécurité, au cas où la diffusion ne concorde pas avec les souvenirs de v.L. Je l'aurais fait de toute manière mais, DÉMONS GÉMISSANTS, QUAND VAIS-JE POUVOIR TERMINER MA GRANDE DISSERTATION DE TRAHISON ?

Ils ont vraiment fait des efforts pour me rendre présentable, comme si j'étais redevenue une débutante devant être présentée au roi d'Angleterre. Il a été décidé (pas par moi) que mon pull bien-aimé me rendait trop mince et trop pâle, qu'il était un peu trop abîmé, alors ils ont lavé et repassé mon chemisier et m'ont rendu de façon temporaire mon foulard gris en soie. J'étais éberluée de voir qu'ils l'avaient encore. Il devait être noté dans mon dossier, et ils devaient chercher d'autres codes dissimulés dans le cachemire.

Ils m'ont laissée relever mes cheveux mais se sont montrés difficiles quant à la façon de les attacher, car ils refusent de me donner des épingles. Au final, j'ai eu le droit d'utiliser des BOUTS DE CRAYON. MON DIEU ! ce qu'ils sont mesquins. J'ai eu le droit de m'en occuper seule car A) Engel n'arrivait pas à les faire tenir, et B) elle ne réussissait pas à cacher les crayons aussi bien que moi. Même après avoir fait tremper mes doigts dans du kérosène pendant une

heure (qui aurait cru que ça avait autant d'usages ?), ils n'ont pas pu faire partir les taches d'encre sous mes ongles. Mais je trouve que cela ajoute de la crédibilité à cette histoire de sténographe. Comme ensuite mes doigts sentaient atrocement fort le kérosène, j'ai eu le droit de me frotter le corps entièrement avec une superbe petite barre crémeuse d'un étrange savon américain qui flottait dans la bassine quand je le lâchais. Mais d'où est-ce que ça vient ? (En dehors de la réponse évidente : « Amérique ».) On aurait dit du savon d'hôtel, mais l'emballage était en anglais et ne pouvait pas venir de cet hôtel.

C d M, le Château des Mystères*

Engel s'est occupée de mes ongles. On ne m'a pas autorisée à le faire seule, craignant que j'attaque quelqu'un avec la lime. Elle s'est montrée aussi vicieuse que possible sans faire couler de sang (elle a réussi à me faire pleurer) mais, sinon, c'était une manucure parfaite. Je suis certaine qu'un amour du style se cache sous ce déguisement de Mädchen teutonne qu'elle revêt pour la Gestapo.

Ils m'ont installée à la table marquetée avec quelques documents inoffensifs factices sur lesquels travailler : découvrir les meilleures connexions entre les chemins de fer et les horaires de bus français, et en faire une liste en allemand. Quand ils ont fait entrer la speakerine, je me suis levée avec un sourire artificiel et j'ai traversé le tapis persan antique pour l'accueillir, avec la distincte impression de jouer le rôle de la secrétaire dans la scène d'ouverture de nuit d'Alibi, d'Agatha Christie.

— Georgia Penn, s'est présentée la speakerine en me tendant la main.

Elle fait trente bons centimètres de plus que moi, elle marche avec une canne et une claudication importante. Aussi vieille que von Linden, imposante, bruyante et amicale... Américaine. Elle travaillait en Espagne pendant la guerre civile en tant que correspondante étrangère et a été très mal

traîtée par les républicains, d'où sa sympathie pour les fascistes. Elle est normalement basée à Paris et anime une émission appelée No Place Like Home¹⁰, pleine de musiques jive, de recettes de tourtes et d'indices décourageants comme quoi, si on est basé sur un navire de guerre en Méditerranée, la petite amie restée aux États-Unis est probablement infidèle. Ces bêtises sont diffusées à tour de bras pour que les soldats américains aient le mal du pays. Visiblement, les Yankees sont prêts à écouter n'importe quoi tant qu'il y a de la bonne musique. La BBC est trop sérieuse pour eux.

J'ai serré la main de cette traîtresse et j'ai dit calmement, en français pour que l'Hauptsturmführer, qui ne parle pas anglais, puisse nous comprendre* :

— Je crains de ne pas pouvoir vous donner mon nom.

Elle a jeté un coup d'œil à von Linden, qui se tenait respectueusement à sa hauteur.

— Pourquoi* ? lui a-t-elle demandé.

Elle est encore plus grande que von Linden, et parle français avec les mêmes voyelles nasillardes que son anglais américain.

— Pourquoi je ne peux pas connaître son nom ?

Elle a baissé les yeux sur moi depuis sa hauteur colossale. J'ai ajusté mon foulard et pris la pose d'une sainte percée de flèches, les mains croisées dans le dos, un pied vers l'extérieur devant l'autre, le genou légèrement plié, la tête penchée de côté.

— Pour ma protection, ai-je répondu. Je ne veux pas que mon nom soit diffusé.

Quelles BÊTISES ! J'aurais pu dire : « Je suis censée disparaître dans la nuit et le brouillard... » Comment aurait-elle réagi ? Je n'avais même pas le droit de lui dire avec quelle branche militaire je travaillais.

Von Linden m'a également offert une chaise, à côté de Miss Penn, loin de la table où j'avais travaillé. Engel est

restée, en bonne subordonnée. Miss Penn a offert une cigarette à von Linden, qui l'a refusée d'un geste dédaigneux.

— Puis-je ? a-t-elle dit.

Il a haussé les épaules, poli, et elle l'a prise pour elle avant de m'en offrir une. Je parie qu'Engel était jalouse.

— Merci mille fois*, ai-je répondu.

Il n'a rien dit. O mein Hauptsturmführer ! Espèce de lâche !

Elle a allumé les cigarettes avant d'annoncer, de son français brusque et direct :

— Je ne veux pas perdre mon temps à écouter de la propagande. C'est mon boulot, et j'y suis bonne. Je vais être honnête avec vous : je cherche la vérité. Je cherche la vérité*.

— Votre accent est atroce, ai-je répondu, moi aussi en français. Pourriez-vous répéter en anglais ?

Elle l'a fait, sans s'offusquer, très sérieuse, à travers une volute de fumée.

— I'm looking for verity.

Heureusement que von Linden m'a laissée prendre cette cigarette car sinon j'ignore comment j'aurais réussi à me retenir vu que chacun de nous abattait son propre jeu de PUTAINS DE MENSONGES.

— Vérité, ai-je fini par dire, en anglais.

— Vérité, a-t-elle acquiescé.

Engel s'est précipitée à mon secours avec une soucoupe (puisque'il n'y a pas de cendriers). J'avais tiré sur la cigarette jusqu'au filtre, en cinq ou six longues bouffées, me préparant à répondre.

— Verity, ai-je dit en anglais.

J'ai soufflé les dernières molécules de nicotine et d'oxygène que j'avais en moi, avant de lâcher :

— « La vérité est fille du temps, non de l'autorité. »

Puis :

— « Avant tout, sois loyal envers toi-même¹¹. »

Je l'admets, j'ai un peu bafouillé.

— Verity ! I am the soul of verity.

Je suis partie d'un grand rire, au point que l'Hauptsturmführer a dû se racler la gorge pour me souvenir de me contrôler.

— I am the soul of verity, ai-je répété. Je suis l'esprit de vérité*.

Au milieu des odeurs de tabac, Georgia Penn m'a gentiment tendu ce qui restait de sa cigarette.

— J'en remercie le ciel, a-t-elle dit d'un ton maternel. Je peux donc compter sur vous pour me donner des réponses honnêtes. (Elle a jeté un coup d'œil à von Linden.) Savez-vous comment on appelle cet endroit ?

J'ai haussé les sourcils et les épaules.

— Le Château des Bourreaux*, m'a-t-elle révélé.

J'ai ri trop fort de nouveau, croisé les jambes et examiné l'intérieur de mon poignet.

(C'est une blague, voyez-vous : Château de Bordeaux, Château des Bourreaux.)

— Non, je ne le savais pas, ai-je répondu.

Et ce n'était pas un mensonge. Peut-être est-ce parce que je passe la majeure partie de mon temps isolée. Que je n'y ai pas pensé moi-même vous montre à quel point je suis distraite.

— Comme vous pouvez le voir, je suis toujours en un seul morceau.

Elle m'a regardée très intensément pendant une seconde, juste une seconde. J'ai lissé ma jupe sur mon genou. Puis elle est redevenue professionnelle, elle a sorti un bloc-notes et un stylo tandis qu'un agent de la Gestapo tout pâle nous versait ce qui semblait être du cognac (du COGNAC !) douze ans d'âge pour nous trois (nous TROIS : v.L., G.P. et MOI. Pas Engel) d'un décanteur de cristal dans trois verres gros comme ma tête.

À partir de ce moment, je me méfiais tellement de tout le monde que je ne me souvenais plus de ce que j'étais censée dire. Alibi, Alibi, je ne pense qu'à cela. C'est différent, je ne sais pas ce qui se passe, il veut me prendre par surprise, c'est une nouvelle ruse. La pièce est-elle sur écoute, pourquoi ont-ils allumé un feu et pas le chandelier, et quel est le rôle du cacatoès qui parle ?

Attendez, attendez, attendez ! Que pourrais-je révéler de plus ? Je DONNE DÉJÀ À LA GESTAPO TOUT CE QUE JE SAIS. C'est comme ça depuis des semaines. Reprends-toi, gamine, tu es une Wallace et une Stuart !

À ce moment-là, j'ai volontairement écrasé ma cigarette sur la paume de ma main. Personne ne s'en est rendu compte.

Au diable la vérité ! ai-je décidé férocement. Je veux une autre semaine. Je veux ma semaine supplémentaire, et je vais l'avoir.

J'ai demandé à pouvoir parler en anglais pour l'interview, il me semblait plus naturel de parler à l'Américaine dans cette langue, et comme Engel était là pour traduire, l'Hauptsturmführer a accepté. C'était donc à moi d'assurer un bon spectacle.

Il ne voulait pas que je parle des codes que je lui ai révélés, encore moins des... euh... circonstances complexes dans lesquelles j'ai craqué et je les ai crachés, ni du fait que les onze radios du Lysander de Maddie ont été brûlées quand elle s'est écrasée. (Ils m'ont montré les photos pendant mon interrogatoire. Les agrandissements du cockpit sont venus plus tard. Je crois les avoir mentionnés, mais je refuse de les décrire.) Je ne comprends pas vraiment la logique de ce que je pouvais dire ou non à la speakerine américaine, vu que si elle le voulait vraiment elle aurait facilement pu apprendre de n'importe qui à Ormaie que les radios avaient été détruites, mais peut-être que personne n'a encore averti les renseignements britanniques, et peut-être

que la Gestapo s'essaie au jeu de la radio, das Funkspiel, essayant d'utiliser mes codes et fréquences compromis sur les appareils qu'ils ont volés auparavant.

(Peut-être aurais-je dû écrire quelque chose à propos de ces photos, mais je ne pouvais pas, je ne pouvais véritablement pas. C'était du temps où j'étais à court de papier. Mais je ne le ferai pas maintenant.)

J'ai dit que j'étais opératrice radio, parachutée ici avec des vêtements civils afin de ne pas attirer l'attention, et que j'avais été attrapée à cause d'une gaffe culturelle. Nous avons discuté un moment de la difficulté d'être un étranger et d'essayer de s'intégrer au quotidien des Français. Engel hochait gravement la tête. Pas en m'écoutant, mais en traduisant pour von Linden.

Oh ! comme la guerre est étrange, mirabile dictu : le petit poste radio écossais, pardon, l'opératrice, pleure encore de vilains petits courts-circuits cachés infligés pendant son interrogatoire sauvagement inhumain, et réussit pourtant à conserver un visage inexpressif, assise sous un chandelier de Venise avec l'Américaine Penn et les Allemands Engel et von Linden, partageant un cognac et se plaignant des Français !

Cela a cependant fait bonne impression, de se découvrir un point commun.

Penn a ensuite fait la remarque que l'anglais d'Engel devait venir du Midwest des États-Unis, ce qui nous a tous laissés bouche bée un long moment. Engel a ensuite avoué qu'elle avait étudié un an à l'université de Chicago. (Où elle suivait des cours pour devenir CHIMISTE. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un qui gâche autant son talent.) Penn a essayé de jouer avec elle au jeu des connaissances communes, mais la seule était Henry Ford, qu'Engel avait rencontré à un dîner de charité. Les contacts américains d'Engel étaient tous des pro-Allemagne très respectables, et ceux de Penn, un peu moins. Elles n'étaient

pas à Chicago à la même époque : Penn est basée en Europe depuis le début des années trente.

Fraülein Anna Engel, MdM : Mädchen des Mystères

Nous nous sommes penchés sur ma traduction des horaires de bus, admirant le stylo-plume Montblanc de v.L., dont je m'étais servie. Penn m'a demandé si j'étais inquiète pour mon prochain « procès ».

— C'est une formalité, ai-je répondu, sans pouvoir m'empêcher de me montrer brutale. Je vais être fusillée. (Elle avait demandé d'être honnête, après tout.) Je suis une émissaire militaire capturée sur le territoire ennemi alors que j'essayais de me faire passer pour une civile. Je suis considérée comme une espionne. La convention de Genève ne me protège pas.

Elle est restée silencieuse un moment.

— Nous sommes en guerre, lui ai-je rappelé.

— Oui, a-t-elle acquiescé en griffonnant sur son bloc-notes. Vous vous montrez très courageuse.

Que des MENSONGES !

— Pouvez-vous parler au nom des autres prisonniers ?

— Nous nous voyons peu, ai-je répondu, obligée de feinter sur cette question. Pas pour discuter, en tout cas. (Oh si ! je les voyais, bien trop souvent.) Aurez-vous droit à une visite ?

Elle a hoché la tête.

— Tout cela a l'air très agréable. Des draps propres dans toutes les chambres. Un rien spartiate.

— Et bien chauffé, ai-je ajouté, acerbe. C'était un hôtel, avant. Pas de véritables cellules, ni d'humidité, personne ne souffre d'arthrose.

Ils ont dû l'emmener faire un tour des chambres qu'ils utilisent pour les aides-infirmiers. Peut-être même y ont-ils placé de faux prisonniers. La Gestapo utilise le rez-de-chaussée et deux mezzanines pour son confort et ses bureaux, et tout est maintenu en superbe état. Les véritables

prisonniers sont dans les trois derniers étages. Il est plus difficile de s'échapper quand on est au minimum à douze mètres du sol.

Penn a semblé satisfaite. Elle a adressé un petit sourire à von Linden, et a dit : « Ich danke Ihnen – Je vous remercie. », très grave et formelle, avant de continuer en français pour lui signifier combien elle lui était reconnaissante pour cette occasion unique et inhabituelle. J'imagine qu'elle va aussi l'interviewer, quand je ne serai pas là.

Puis elle s'est penchée vers moi et m'a demandé, d'un ton confidentiel :

— Puis-je vous obtenir quoi que ce soit ? vous envoyer quelque chose, de petites choses ? Des serviettes ?

Je lui ai répondu que j'avais arrêté.

C'est vrai, et puis de toute façon ils ne l'auraient pas laissée faire. N'est-ce pas ? D'après la convention de Genève, on a le droit d'envoyer des objets utiles aux prisonniers de guerre : des cigarettes, des brosses à dents, des cakes aux fruits avec des scies à métaux dedans. Mais, comme je viens de le dire, la convention de Genève ne s'applique pas à moi. Nacht und Nebel, nuit et brouillard. Brrr. Georgia Penn ne sait rien, pas même mon nom. À qui aurait-elle adressé le paquet ?

— Vous n'êtes pas... ? a-t-elle demandé.

C'était là une conversation assez irréaliste, quand on y réfléchit : nous parlions de façon codée. Pas un code de l'armée, des Renseignements ni de la Résistance. Un code féminin.

— Vous n'avez pas été... ?

Je suis certaine qu'Engel était capable de remplir les blancs.

— Puis-je vous envoyer des serviettes (hygiéniques) ?

— Non, merci, j'ai arrêté (de saigner).

— Vous n'êtes pas (enceinte) ? Vous n'avez pas été (violée) ?

Violée. Qu'aurait-elle fait si ça avait été le cas ?

De toute façon, techniquement parlant, je n'ai pas été violée.

Non, j'ai juste arrêté.

Je n'ai pas eu de cycle depuis mon départ d'Angleterre. Je pense que mon corps s'est tout simplement arrêté pendant ces trois premières semaines. Il se contente désormais de fonctions basiques. Il sait parfaitement qu'il n'aura pas à accomplir de tâches reproductrices. Je suis un poste radio.

Penn a haussé les épaules, hoché la tête, les lèvres tordues en une moue sceptique, les sourcils haussés. Ses manières sont celles qu'on imagine dignes d'une épouse de pionnier.

— En tout cas, vous n'avez pas l'air très en forme.

J'ai l'air de sortir d'un sanatorium et sur le point de perdre une longue bataille contre une congestion pulmonaire. La faim et la privation de sommeil laissent des traces, IMBÉCILES.

— Je n'ai pas vu le soleil depuis six semaines, ai-je répondu. Mais il arrive que ce soit pareil chez moi.

— En tout cas, c'est agréable, a-t-elle lâché. C'est agréable de voir comment ils traitent les prisonniers ici.

Tout à coup, d'un grand geste, elle a versé tout son cognac, dont elle n'avait pas bu une goutte, le verre entier, dans le mien.

Je l'ai vidé d'une seule traite comme un marin avant que quelqu'un ne puisse me le prendre, et j'en ai été malade le reste de l'après-midi.



Savez-vous ce qu'il a fait hier soir ? Von Linden. Il est venu sur le seuil de ma cellule après avoir fini de travailler et m'a demandé si j'avais lu Goethe. Il avait réfléchi à cette idée

que je pensais « acheter » du temps avec des morceaux de mon âme, et se demandait si je me comparais à Faust. Rien de tel qu'un débat littéraire obscur avec son maître tyrannique pour passer le temps en attendant son exécution.

Lorsqu'il est parti, j'ai dit :

— Je vous souhaite une bonne nuit*.

Non pas parce que je lui souhaitais une bonne nuit, mais parce que c'est ce que dit chaque soir l'officier allemand à ses résistants français passifs et inébranlables dans *Le Silence de la mer*, ce tract de défi français, esprit littéraire de la Résistance française. Une Française avec qui je m'entraînais m'en a donné un, juste après son retour du terrain en fin d'année dernière. Von Linden a dû le lire lui aussi, puisqu'il est du genre à « connaître son ennemi ». (Et c'est un homme éduqué.) Mais il n'a pas semblé reconnaître la citation.

Engel m'a dit ce qu'il faisait avant la guerre. Il était recteur d'un pensionnat de garçons assez huppé à Berlin.

Un directeur d'école !

Et il a une fille.

Elle est en sécurité dans une école en Suisse, en Suisse neutre, où il n'y a pas de raids aériens de bombardiers alliés la nuit. Je peux assurer qu'elle n'est pas dans mon école. La mienne a fermé juste avant le début de la guerre, quand on en a retiré la plupart des élèves anglaises et françaises, raison pour laquelle je suis entrée un peu en avance à l'université.

Von Linden a une fille, à peine plus jeune que moi. Je comprends maintenant pourquoi il adopte une approche aussi clinique de son travail.

Je doute toujours qu'il possède une âme, en revanche. N'importe qui ayant son équipement marital intact peut engendrer une fille. Et il existe de nombreux directeurs sadiques.

Oh, mon Dieu ! pourquoi faut-il que je recommence,

encore et encore ? J'AI LE CERVEAU D'UN LAGOPÈDE
MUET. IL VA VOIR TOUT CE QUE J'ÉCRIS.

[10](#) Jamais aussi bien que chez soi, référence au Magicien d'Oz de L. Frank Baum.
(NdT)

[11](#) Hamlet, de William Shakespeare, acte I, scène III (NdT)

Ormaie **21.XI.43 VB-S**

Engel, bénie soit-elle, a sauté les derniers paragraphes que j'ai écrits lorsqu'elle a fait la traduction à von Linden hier soir. Je pense que c'était plus pour se protéger elle-même plutôt que par bonté envers moi. Quelqu'un finira bien par découvrir quelle bavarde elle est, mais elle commence à repérer mes efforts visant à lui causer des ennuis. (Elle a fait remarquer à von Linden que je savais parfaitement bien faire des conversions numériques, et que je prétendais le contraire pour la tourmenter. Mais il est vrai qu'elle est plus douée que moi à ce jeu-là.)

En plus de ma semaine supplémentaire, j'ai reçu du papier. Des partitions de musique, probablement un surplus mal acquis du Château des Bourreaux : beaucoup de chansons populaires des dix dernières années et de morceaux de compositeurs français, pour flûte et piano. Le verso des morceaux pour flûte est toujours blanc, j'ai donc une abondance de papier. Je commençais à en avoir assez de ces fichues cartes de recettes. Nous nous en servons encore pour l'autre travail.

Formalités administratives en temps de guerre

J'écris maintenant de façon condensée. J'écris le plus vite possible.

Le SOE avait commencé à préparer Maddie bien avant qu'elle ne s'en rende compte. Au moment où Jamie a recommencé à voler quelque part dans le sud de l'Angleterre, Maddie a été placée dans un cours de vol de nuit, à Manchester. Elle a sauté sur l'occasion. Elle avait l'habitude d'être la seule fille, puisqu'il n'y avait que deux autres femmes parmi les pilotes de l'ATA à Manchester, alors elle ne s'est doutée de rien.

Tous les autres élèves étaient pilotes de bombardiers ou navigateurs. En général, les pilotes de transport ne volent pas de nuit. En fait, Maddie n'a pas volé de nuit pendant un moment après avoir engrangé les heures et fait tamponner son journal de bord, et elle a eu du mal à tenir le rythme car elle se servait peu de ses connaissances. Depuis 1940, nous ne sommes pas revenus sur notre politique d'optimisation de la lumière du jour, et c'est le double en été, ce qui signifie qu'il ne fait pas nuit avant minuit pendant un mois entier. De toute façon, Maddie n'aurait pas pu user de ses compétences pendant l'été 1942, à moins de se lever au beau milieu de la nuit, alors elle n'y pensait pas. Elle était occupée : treize jours de transport et deux de libres, par tout type de météo, et il y avait tellement de formalités administratives inutiles ou de bêtises qu'un peu d'entraînement de nuit inutile ne se remarquait pas.

Ils l'ont aussi entraînée au saut en parachute : une compétence tout aussi étonnante et apparemment inutile. Maddie ne suivait pas un véritable entraînement de parachutiste, mais elle apprenait à piloter l'avion pendant que d'autres sautaient. Ils utilisaient pour cela des bombardiers Whitley, que Maddie n'avait encore jamais pilotés, et ils sont partis de son aérodrome d'affectation. Rien ne semblait étrange jusqu'à ce qu'on lui demande de venir comme pilote numéro deux alors que je faisais mon premier saut d'un avion

au-dessus des petites collines du Cheshire. (À ce moment-là, je n'ai eu d'autre choix que de rayer « vertige » de la liste de mes peurs.) Maddie ne s'attendait pas à me voir et elle était trop maligne pour prendre cela pour une coïncidence. Elle m'a reconnue dès que nous sommes montés à bord, bien que mes cheveux soient attachés avec un ruban, comme une compétitrice de poney-club. (Sinon, ils ne seraient pas rentrés dans ces minuscules casques en plastique qui vous donnent l'air d'avoir enfoncé la tête dans un gâteau de Noël.) Maddie savait qu'elle devait cacher toute surprise ou signe de reconnaissance. On lui avait dit qui étaient les membres de ce groupe, ou plutôt qui ils n'étaient pas : six personnes, deux femmes, sautant d'un avion pour la première fois.

Nous n'avions pas non plus le droit de parler aux pilotes. J'ai sauté trois fois cette semaine-là : les femmes ont une séance de moins que les hommes, ET elles doivent se lancer les premières. J'ignore si c'est parce qu'on nous considère comme plus circonspectes que les hommes, ou plus courageuses, ou plus énergiques, ou tout simplement comme ayant moins de chances de survivre, ne valant donc pas une dépense supplémentaire en pétrole ni en équipement de parachutage. Quoi qu'il en soit, Maddie m'a vue deux fois en vol, sans jamais pouvoir me saluer.

En revanche, j'ai pu la voir voler.

Vous savez, je l'enviais. J'enviais la simplicité de son travail, sa clarté spirituelle : Pilote l'avion, Maddie. C'était tout ce qu'elle avait à faire. Aucune culpabilité, aucun débat moral, ni argumentation ni angoisse. Du danger, oui, mais elle savait ce qu'elle affrontait. Et je l'enviais d'avoir choisi son boulot par elle-même, faisant ce qu'elle avait décidé. J'ignorais ce que je « voulais », et j'ai été « choisie », je n'ai pas choisi. « Être choisie » implique gloire et honneur. Mais peu de place pour le libre arbitre.

Treize jours de vol et deux jours libres. Sans jamais savoir où elle mangerait son prochain repas ni où elle dormirait. Pas

de véritable vie sociale. Des moments, ici et là, inattendus et surprenants, de joie solitaire : seule dans le ciel en croisière, droite et stable à quatre mille pieds au-dessus des Cheviot, des Fens ou des Marches, inclinant les ailes pour saluer un escadron de Spitfire.

Avec un assistant pilote comme copilote (elle était son aînée de plus de cent heures de vol), elle livrait un Hudson aux Opérations spéciales de la RAF. Il fallait obligatoirement emmener un pilote assistant sur un Hudson. L'escadron de la Lune les utilise pour des sauts en parachute de nuit, puisqu'ils sont plus gros que des Lizzies et non adaptés à des atterrissages courts. Parfois, ils les font atterrir comme s'ils avaient beaucoup de passagers à récupérer. Maddie avait déjà piloté quelques bombardiers à deux moteurs auparavant (comme le Whitley), mais jamais de Hudson, et la queue heurta légèrement le sol lorsqu'elle se posa. Elle passa ensuite un long moment à examiner la roulette de queue, cherchant des impacts avec trois mécaniciens de l'aérodrome (qui décidèrent que rien ne clochait). Quand son copilote et elle finirent par rejoindre les Opérations pour faire signer leurs feuilles de transport, le standardiste radio dit poliment à Maddie :

— Vous allez passer quelques minutes dans la salle de débriefing du Cottage, si vous voulez bien. Ils vous envoient un chauffeur. Votre second pilote ferait mieux d'attendre ici.

C'était parce que Le Cottage était hors limites, même pour ceux qui atterrissaient sur le grand aérodrome pour de bonnes raisons. Bien évidemment, Maddie y était déjà allée.

Elle ravala un soupir inquiet. La cour martiale ? Non, c'était seulement un atterrissage un peu lourd, son copilote l'avait soutenue avec loyauté lorsqu'ils en avaient discuté avec les mécaniciens, et le ministère de l'Air en pleurerait de rire si elle essayait de remplir un rapport d'accident. Elle passerait en cour martiale pour leur avoir fait perdre leur temps. Oh ! songea-t-elle. Qu'ai-je encore fait ?

La charmante et brillante infirmière des premiers secours du corps des Yeomen qui sert de chauffeur à l'escadron de la Lune ne posa pas la moindre question à Maddie. Elle a été formée à ne rien demander à ses passagers.

Aucune pièce du Cottage n'est aussi austère et inquiétante que la salle de débriefing. (Je le sais.) C'était autrefois une blanchisserie (il y a environ deux cents ans), je crois, des murs blanchis à la chaux et une grande canalisation au milieu du sol, avec seulement un chauffage électrique. Dans cette tanière de tigre attendait notre cher ami des renseignements britanniques au pseudonyme. Peut-être voulez-vous obtenir de moi ce pseudonyme, mais c'est inutile. Ce pourrait être n'importe quoi, maintenant. Il ne se servait plus de celui-ci quand il a vu Jamie au début de l'année 1942, et certainement pas lorsqu'il a coincé Maddie dans la blanchisserie.

Les lunettes sont un beau signe distinctif, et Maddie le reconnut aussitôt, tellement méfiante qu'elle ne passa pas le pas de la porte. Il était tranquillement appuyé contre le misérable bureau en pin, seul élément permanent de mobilier dans la pièce, pliant ses doigts osseux devant le chauffage.

— Second officier Brodatt !

Cet homme était charmant.

— Sacrement horrible de vous surprendre de la sorte. Mais il n'est pas toujours possible d'arranger ce genre de rendez-vous, vous savez.

Maddie écarquilla les yeux. Elle avait l'impression d'être le Petit Chaperon Rouge, regardant le loup dans le lit de sa mère-grand. Comme vous avez de grands yeux !

— Entrez, l'invita-t-il. Asseyez-vous.

Il y avait une chaise, deux chaises, devant le radiateur. Maddie voyait bien que tout avait été arrangé de la façon la moins formelle et la plus confortable possible dans cette petite pièce terne. Elle déglutit et s'assit, trouvant la présence

d'esprit de dire quelque chose.

— J'ai des ennuis ?

Il ne rit pas. Il s'assit à côté d'elle, se penchant au-dessus de ses genoux avec une ride d'inquiétude marquée sur le front.

— Non, dit-il sèchement. Non, pas du tout. J'ai un travail à vous proposer.

Maddie se recula.

— Seulement si vous êtes intéressée.

— Je ne..., commença-t-elle, avant d'inspirer profondément. Je ne peux pas.

Il éclata de rire cette fois-ci, un gloussement bref et compatissant.

— Bien sûr que si. C'est du taxi aérien. Aucune manigance.

Elle le regarda, les lèvres serrées, sceptique.

— Cela ne signifie pas que quoi que ce soit doive changer pour vous, dit-il. Pas de missions spéciales sur le continent.

Maddie lui offrit un fantôme de sourire.

— Vous devrez faire quelques atterrissages de nuit, et être constamment disponible. Ces vols ne seront pas annoncés à l'avance.

— À quoi serviront-ils ? demanda Maddie.

— Certains des nôtres ont besoin d'un transport privé rapide et efficace : voyager quand c'est nécessaire, aussi souvent que nécessaire, aller et retour en une nuit, sans se soucier du rationnement de carburant ni de la vitesse limitée sur les routes de campagne, ni des horaires bizarres des trains. Aucun risque d'être reconnu sur une plate-forme de gare ou par la vitre d'une automobile aux feux de circulation. Comprenez-vous ?

Maddie hocha la tête.

— Vous êtes une pilote fiable, une excellente navigatrice, maligne comme un singe et extraordinairement discrète. Il y a

beaucoup d'hommes et quelques femmes plus qualifiés que vous, mais aucun, à mon avis, n'est aussi bien taillé que vous pour ce service particulier de taxi aérien. Vous vous êtes souvenue de mon nom. Vous avez bien compris ce que nous faisons ici et vous n'en dites pas un mot, à part pour nous envoyer une recrue. Si vous acceptez les tâches, elles vous seront données de la façon la plus directe par votre groupe de l'ATA. Des feuilles « S », secrètes, avec un rapport exigé. Vous ne saurez rien des hommes et des femmes que vous transporterez. Vous connaissez déjà la plupart des aérodromes.

Il était très difficile de lui résister. Ou peut-être était-ce que Maddie ne pouvait résister à une occasion de voler.

— J'accepte, dit-elle avec détermination. J'accepte.

— Dites à votre assistant pilote que vous avez laissé vos coupons de rationnement de vêtements ici lors de votre dernier passage, et que nous les avons gardés pour vous.

Il feuilleta un dossier, tint quelque chose à bout de bras puis le rangea avec un soupir, avant de repousser ses lunettes sur son nez.

— Je vieillis, s'excusa-t-il. La distance moyenne s'en va aussi ! Ah ! voilà.

Il passa plusieurs pages et finit par sortir les coupons de rationnement de vêtements de Maddie ! Son estomac se noua. Elle ne comprit jamais comment il les avait obtenus.

Il les lui tendit.

— Expliquez à votre collègue que vous avez été convoquée aujourd'hui afin que nous puissions vous les rendre et vous faire la leçon sur le soin à porter à ses papiers personnels.

— Je compte bien me montrer plus prudente à l'avenir ! rétorqua-t-elle férocement.



Seigneur, quel gâchis ! Il faut que je m'arrête ici jusqu'à
cesser de pleurer, sinon ce sera taché de façon illisible
pardon pardon pardon

Ormaie **22.XI.43 VB-S**

Feuilles « S » de l'ATA (secret)

Au début, ce fut exactement comme il l'avait décrit. Très peu de chose changea dans la vie de Maddie. Pendant six semaines, elle n'eut aucune nouvelle. Puis, deux fois en une semaine, il y eut des feuilles marquées « S » et son nom de code personnel. Une alerte lui annonçant qu'elle était « opérationnelle ». Mais la seule différence par rapport à son travail habituel de transport, c'était que ces gens n'étaient clairement pas des pilotes.

Après cela, les vols spéciaux se firent réguliers, mais pas fréquents. Toutes les six semaines, à peu près. Ils étaient d'un ennui terrible. Pour ce travail, Maddie fut reléguée aux petits appareils d'entraînement, autrefois civils, des Tiger Moth au cockpit ouvert, un Puss Moth ou deux. En dehors de l'atterrissage de nuit occasionnel, Maddie ne trouvait rien de bien compliqué à ces vols.

L'un des trajets en Lysander fut mémorable car son passager voyageait avec deux gardes. Une cloison renforcée sépare le pilote de ses passagers. On peut lui envoyer des petits mots, du café ou des baisers par une ouverture de la

taille d'une page, qu'il peut décider de fermer pour qu'on ne lui tire pas dessus. Certes, abattre son pilote n'augure rien de bon pour le reste du vol, à part une chute rapide, car dans un Lysander on ne peut avoir accès aux commandes.

Maddie était en sécurité, séparée de son potentiel assassin, s'il était un assassin. Elle n'a jamais vraiment su si ce passager était un prisonnier bien surveillé ou un agent sous protection. Quoi qu'il en soit, ils devaient être bien serrés, à trois hommes adultes à l'arrière d'un Lysander.

Puis, enfin, il y eut moi.

Maddie fut interrompue au milieu d'un chocolat chaud à l'heure du coucher, très agréable, dans la maison de ses grands-parents à Stockport. Son officier des Opérations spéciales l'appela pour lui demander d'effectuer un vol jusqu'à un autre aérodrome ce soir-là, d'y récupérer quelqu'un et d'y déposer une autre personne, le tout le plus vite possible. On lui indiquerait sa destination lorsqu'elle arriverait à Oakway, mais pas par téléphone.

C'était en septembre de l'année dernière, par une nuit absolument magnifique, claire et sans vent, les meilleures conditions que Maddie ait jamais connues. Elle n'avait presque rien à faire pour piloter le petit Puss Moth, tout juste à le diriger vers le sud, en direction des collines dans la nuit. Une énorme lune de bombardier immaculée se levait lorsqu'elle arriva à l'aérodrome, et Maddie atterrit juste avant que ne décolle l'escadron local. Elle roula jusqu'à la cabane des Opérations spéciales tandis que les Lancaster tout neufs partaient. Le discret Puss Moth trembla dans le vent à leur passage, telle une poule des marais au milieu d'un vol de hérons gris : chacun faisait trois fois son envergure, possédait quatre fois plus de moteurs, lourds du carburant pour la nuit et de leur charge d'explosifs, en partance pour exécuter la vengeance destructrice sur les usines d'Essen et les réserves ferroviaires. Maddie emmena son petit appareil jusqu'au porche devant la cabane des Opérations spéciales

et mit le moteur au ralenti, attendant. On lui avait spécifié de ne pas le couper.

Les Lancaster passèrent en rugissant. Maddie regardait avec le nez appuyé contre le pare-brise et, l'espace d'une seconde, n'entendit pas la porte passager s'ouvrir. L'équipe au sol, la casquette rabattue sur le front et le visage caché par l'ombre de l'aile, aida la passagère à monter et à attacher son harnais. Aucun bagage, en dehors de l'inévitable masque à gaz dans son sac, et comme d'habitude Maddie ignorait le nom de cette personne spéciale. Elle apercevait les contours d'une casquette à visière de la WAAF et elle sentait que la personne était extrêmement agitée, tendue d'excitation, mais jamais il ne lui sembla qu'elle pouvait la connaître. Comme les conducteurs de la SOE, on lui avait appris à ne pas poser de questions. Elle dut crier par-dessus le ronronnement du moteur pour donner les instructions de sortie d'urgence et la place de la trousse de premiers secours.

Une fois dans les airs, Maddie ne lança pas la conversation. Elle ne le faisait jamais avec les passagers spéciaux. Elle ne fit pas non plus remarquer combien le paysage était magnifique en-dessous, noir et parfois argenté dans le clair de lune, car elle savait que si cette personne était déplacée de nuit c'était pour qu'elle ignore sa destination. Il y eut un hoquet à l'arrière lorsque Maddie, très concentrée, défit le pistolet Verrey attaché au côté de son siège.

— Ne vous inquiétez pas ! lança-t-elle. C'est seulement un pistolet de détresse ! Je n'ai pas de radio. La fusée éclairante leur permet de savoir que nous sommes là, au cas où ils ne nous entendent pas passer, pour qu'ils nous allument les lumières.

Mais Maddie n'eut pas besoin de lancer de feu d'artifice car, après un tour ou deux, les lumières de la piste apparurent et Maddie mit la sienne pour l'atterrissage.

Ce fut un très bel atterrissage. Ce ne fut qu'une fois l'appareil arrêté et le moteur coupé que la passagère surprit Maddie en se penchant pour lui plaquer un rapide baiser sur la joue.

— Merci. Tu as été parfaite !

L'équipe au sol avait déjà ouvert la porte passager.

— Tu aurais dû me dire que c'était toi ! s'écria Maddie tandis que son amie se préparait à disparaître dans la nuit.

— Je ne voulais pas te faire sursauter en plein vol !

Par habitude, Queenie s'assura que sa coiffure était impeccable et, d'un de ses bonds de gazelle, sauta de l'avion au sol.

— Je n'ai pas l'habitude de voler, et c'est la première fois que je me déplace de nuit. Désolée !

Elle se pencha un instant dans le cockpit. Maddie distinguait plusieurs silhouettes derrière elle, qui lui faisaient signe et discutaient. Il était près de 2 heures du matin.

— Souhaite-moi bonne chance, la supplia Queenie. C'est ma première mission.

— Bonne chance !

— Je te verrai quand j'aurai terminé. C'est toi qui dois me ramener à la maison.

Queenie disparut de l'autre côté de l'asphalte, entourée de correspondants.

Maddie se vit attribuer sa propre petite chambre dans le Cottage de plus en plus familier. Il était étrange de ne pas savoir ce qui se passait. Elle finit par somnoler, et fut presque aussitôt réveillée par les Lysander opérationnels de la nuit qui revenaient de France emplis d'Américains blessés, de ministres français en fuite, d'une caisse de champagne, et de soixante flacons de Chanel N° 5.

Maddie n'aurait rien su du parfum, sauf que tout le monde était extrêmement énergique le lendemain matin, probablement à cause du petit déjeuner au champagne. (Maddie, qui devait redécoller après l'aube, s'était sagement

abstenue d'en boire.) Queenie était aussi fière qu'un chat et rayonnait de fierté. Elle donnait l'impression d'avoir remporté la médaille d'or aux jeux Olympiques. Le chef de l'escadron offrit un flacon de parfum français à toutes les femmes de l'aérodrome, y compris à la Land Girl qui arriva sur sa bicyclette avec un panier contenant trois douzaines d'œufs non distribués et six bouteilles d'un demi-litre de lait pour le petit déjeuner de Bienvenue à la Liberté.

Liberté, oh ! liberté. Malgré les pénuries, le black-out, les bombes, les règles, une vie quotidienne essentiellement terne et ennuyeuse la plupart du temps, une fois franchie la Manche, c'est la liberté. Qu'il est simple, et extraordinaire, que personne en France ne vive sans peur ni suspicion. Je ne parle pas de la peur franche d'une mort embrasée. Non, la peur insidieuse et démoralisante de la trahison, de la déloyauté, de la cruauté, du silence forcé. De ne pas pouvoir se fier à son voisin ni à la fille qui apporte des œufs. Que préféreriez-vous avoir, une réserve illimitée de Chanel N° 5, ou la liberté ?

Question stupide, vraiment.

J'ai atteint le point de ce rapport où je vais devoir parler de moi-même avant Ormaie, pas le choix. Et je n'en ai pas envie.

Je voudrais continuer à voler encore et encore dans le clair de lune. J'ai rêvé que je volais avec Maddie, pendant les cinq minutes environ où ça s'est calmé à côté et où j'ai pu dormir. Dans mon rêve, la lune était énorme mais verte, d'un vert brillant. Je ne cessais de penser : « Nous sommes sous le feu des projecteurs ! » Mais, bien sûr, cette lumière est blanche et non d'un vert chimique de citron. C'était comme la lumière dans la liqueur Chartreuse, comme le rayon vert, et je me demandais : « Comment me suis-je échappée ? » Je ne me souvenais pas comment j'étais sortie d'Ormaie. Mais peu importait : je rentrais chez moi dans le Puss Moth de Maddie, j'étais en sécurité et Maddie pilotait, confiante, à côté

de moi. Le ciel était calme, empli de cette superbe lune verte.

Seigneur ! je suis épuisée. Je me suis véritablement tiré une balle dans le pied de nouveau, et me voilà forcée de le regretter. On m'a remise au travail jusqu'à ce qu'ils soient à court de gens pour me surveiller. J'ignore si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle, vu que la réserve infinie de papier me plaît bien, mais j'ai aussi fait l'impasse sur ma soupe aux choux ce soir et je n'ai pas beaucoup dormi ces dernières nuits. (J'aimerais VRAIMENT qu'ils laissent cette pauvre fille française tranquille. Elle ne leur dira jamais rien.)

Quand ils m'ont fait entrer ce matin, la pauvre Fraülein Engel était assise à la table, dos à la porte, occupée à compter mes innombrables cartes de recettes, et je lui ai flanqué la peur de sa vie en hurlant, d'une voix profonde de stentor inspirant l'ordre et la discipline : « Achtung, Anna Engel ! Heil Hitler ! » Elle a sauté sur ses pieds et exécuté un salut qui a dû manquer de lui déboîter l'épaule. Jamais je ne l'ai vue aussi pâle. Elle s'est reprise immédiatement et m'a frappée si fort qu'elle m'a jetée par terre. Quand Thibaut m'a relevée, elle a recommencé par pur plaisir. Waouh waouh waouh, j'ai mal à la mâchoire. J'imagine qu'ils ne comptent pas organiser d'autre fausse interview.

Je n'arrive pas à décider si ça en vaut le coup. C'était un moment véritablement hilarant, mais je ne suis arrivée qu'à créer une collusion aussi totale qu'inattendue entre Engel et Thibaut.

Les ai-je appelés Laurel et Hardy ? Ce sont plutôt de foutus Roméo et Juliette. C'est du flirt, à la mode sous-fifres de la Gestapo :

Elle : Oh ! vous êtes si fort et masculin, m'sieur Thibaut. Ces nœuds que vous faites sont si serrés !

Lui : Ce n'est rien. Regardez, je les ai tellement noués que vous ne pouvez pas les défaire. Essayez.

Elle : C'est bien vrai, je ne peux pas ! Oh ! serrez-les encore !

Lui : Chérie*, vos désirs sont des ordres.

Ce sont mes chevilles, et non les siennes, qu'il attache si serré, et avec tant de charme masculin.

Elle : Il faudra que je vous fasse mander demain matin également, que vous fassiez cela pour moi.

Lui : Il faut croiser les cordes, comme ça, et les nouer derrière...

Moi : Couine ! Couine !

Elle : Tais-toi et écris, sale petite merde écossaise répugnante !

Bon, d'accord, ce ne sont pas ses mots exacts. Mais vous avez saisi l'idée.

Il se passe quelque chose. Ils ont accéléré le rythme, et pas seulement avec moi. Ils sont implacables avec les prisonniers de la Résistance. Une future inspection, peut-être ? Une visite du mystérieux patron de von Linden, le terrifiant SS-Sturmbannführer Ferber ? (J'imagine des cornes et une queue fourchue.) Peut-être mène-t-il une enquête sur le travail de von Linden ici, ce qui expliquerait pourquoi v.L. doit mettre de l'ordre dans ses notes. Essayer de se donner le beau rôle.

Je lutte pour obliger mes pensées à se ranger dans un ordre narratif. Je suis très fatiguée et (dois-je me montrer mélodramatique ?) « affaiblie par la faim ». En réalité, j'ignore si c'est la faim qui m'affaiblit, mais je suis véritablement affamée et j'ai la tête qui tourne. (Je n'ai plus eu droit à une aspirine depuis l'épisode du cognac.) Peut-être Engel m'a-t-elle causé une commotion cérébrale. Je vais faire des listes pour essayer de franchir la prochaine étape.

Vols avec Maddie

	Date	Départ	Destination	Retour
(nuit)	Sept. 42	Aérodrome Buscot, Oxford	? Opérations spéciales	Buscot (le lendemain?)
	Sept.	Buscot	Branston	Buscot
	Oct.	Buscot	? (nord-est)	Newcastle Puis train pour Oxford
	Oct.	"	Ipswich	Train pour Oxford
	Nov. 42	"	? (nord-est)	Pareil
(nuit)	Jan. 43	"	? (OS)	Buscot
	Jan.	Oakway	Glasgow	Newcastle, puis train pour Manchester
	Jan.	Oakway	Glasgow	Train pour Oxford

Le temps à Glasgow était tellement atroce ce jour-là que personne n'a décollé et tout le monde est resté coincé. J'ai pris le train pour rentrer, mais Maddie a dû attendre un creux dans les nuages. Et cette fichue ville de Glasgow n'en avait pas terminé avec moi, alors j'ai dû y retourner.

	Fév. 43	Oakway	Glasgow	On s'en fiche
--	---------	--------	---------	---------------

Mars – 5 vols, tous vers le sud de l'Angleterre, 2 de nuit

Avril –

Oh –

Opérations spéciales de la RAF, Survol de frontières opérationnelles

Je prenais aussi le train pour certaines missions, plus souvent que l'avion. Et Maddie transportait d'autres personnes que moi, qui ne faisaient probablement pas la même chose. Mais ces vols dont je viens de faire la liste sont ceux qui comptent. Quinze vols en six mois. Maddie a pris le secret bien plus au sérieux que moi. Je n'ai jamais su ce qu'elle avait deviné. (Il s'est avéré que ce n'était pas grand-chose. Elle prenait honnêtement tout cela au sérieux. Après tout, elle avait débuté comme clerk/special duties.)

En cette nuit d'avril dernier, nous avons dû retourner sur cet Aérodrome, le secret, celui que l'escadron de la Lune utilise pour la France. Jamie y était désormais affecté. Maddie était dans La confidence, depuis un moment : digne de confiance, acceptée, invitée à dîner ce soir-là, même. Pas de dîner pour la pauvre Queenie en revanche, qui fut aussitôt emmenée par le groupe habituel. (En réalité, mon comité de réception se composait de trois personnes, dont mon admirateur, le sergent de la RAF qui était aussi un garde de sécurité et le grilleur de saucisses en chef du Cottage, mais ça donne l'impression d'un grand groupe lorsque tout le monde est plus grand et que vous ignorez où on vous emmène.) Queenie avait une petite valise de voyage, qu'elle laissait à Maddie. D'expérience, Maddie savait qu'elle ne reverrait probablement pas son amie avant le lendemain matin. Elle alla dîner avec les pilotes.

Ce n'était pas quelque chose qu'elle faisait souvent, vous savez. Une fois par saison, peut-être. Et c'était spécial, parce que Jamie était présent. Il était sur le point de partir en

mission pour emmener et ramener des passagers cette nuit-là, une « double opération Lysander » comme ils l'appelaient, deux pilotes prenant chacun un avion pour le même aérodrome. Un troisième appareil décollait avec eux, profitant de la lune, sans être techniquement opérationnel. Un nouveau membre de l'escadron qui effectuait son premier survol des frontières en direction de la France. Il se séparerait des autres au-dessus de la Manche. Il volerait un peu seul au-dessus de la France, avant de faire demi-tour sans se poser.

Ce jeune homme (appelons-le Michael, comme le benjamin des enfants Darling dans Peter Pan) était nerveux quant à ses capacités de navigateur. Tout comme Jamie, il avait d'abord été pilote de bombardier et avait toujours eu un navigateur à côté de lui pour lui dire où aller, et il n'avait piloté son premier Lysander qu'un mois auparavant. Ses compagnons étaient compatissants, ayant tous subi cette épreuve. Pas Maddie.

— Tu t'entraînes sur un Lizzie depuis un mois ! dit-elle avec dédain. Punaise ! Il te faut combien de temps ? Les instruments sont les mêmes que quand tu pilotes un bombardier Barracuda ou un vieux Tiger Moth crevé, et les volets sont automatiques ! C'est une promenade de santé !

Ils lui lancèrent tous un regard.

— Va donc piloter en France, dit Michael.

— Je le ferais si je le pouvais, répliqua-t-elle avec envie (oubliant les armes antiaériennes et les combattants de nuit).

— Je sais quoi faire, lâcha Jamie, le Pobble-qui-n'avait-pas-d'orteils, insistant sur les voyelles pour les rendre exagérément écossaises. Emmène la petite.

Maddie eut l'impression d'être frappée par la foudre. Elle leva les yeux vers lui et vit cette légère folie familière briller dans ceux de Jamie. Elle savait qu'il valait mieux qu'elle se taise. Soit le Pobble gagnait pour elle, soit elle ne pourrait pas y aller.

Les autres s'esclaffèrent et protestèrent un moment. L'agent anglais des Opérations spéciales qui se faisait déposer cette nuit-là n'était pas d'accord. Les pilotes de l'escadron de la Lune, qui étaient forcément des malades surexcités, portèrent la proposition à leur commandant. Il était déchiré, mais surtout parce que Michael était censé voler en solo ce soir-là.

— Elle ne l'aidera pas à piloter l'avion depuis l'arrière d'un Lysander !

— Elle pourrait lui dire quoi faire. Le remettre dans la bonne direction s'il en dévie.

Jamie repoussa son assiette vide et se renversa sur sa chaise, les mains derrière la tête, avant de pousser un petit sifflement.

— Holà ! vous suggérez qu'elle est meilleure pilote que notre Michael ?

Tous se tournèrent vers Maddie, silencieuse dans son uniforme civil, l'air propre et officiel avec ses ailes et ses rayures dorées. (Elle était devenue premier lieutenant.) Le seul regard qu'elle osa croiser fut celui de l'agent qui serait déposé ce soir-là. Il secouait la tête en signe de désapprobation vaincue, comme pour dire : « S'il le faut, mes lèvres sont scellées. »

— Je ne doute pas qu'elle est meilleure pilote, répondit le chef d'escadron.

— Que fait-elle alors à balader des vieux Tiger Moth ? Appelez le Foutu Officier des Renseignements Anglais Machiavélique et obtenez la permission, suggéra Jamie.

— Ne comptez pas ça comme mon survol de frontière opérationnel. J'ai besoin de m'entraîner, dit Michael, tout excité.

— Si ce n'est pas un vol opérationnel, dit le chef d'escadron, inutile d'appeler les Renseignements. J'en prends la responsabilité.

Maddie avait gagné. Elle n'arrivait pas à y croire.

— Je ne veux pas que cela sorte de cette pièce, ordonna le chef d'escadron.

Le visage de chacun se vida de toute expression, tous haussèrent les épaules avec innocence et indifférence. Maddie sortit avec l'agent des Opérations spéciales pour grimper dans l'appareil qui les attendait. L'équipe au sol lui jeta des regards étonnés.

— Michael a encore besoin d'aide pour la navigation ? demanda gentiment l'un des hommes en l'aidant à grimper à l'arrière de l'avion.

Au fond d'elle, Maddie se disait que Michael avait autant de chance qu'un gamin avec de la confiture plein le visage, muni de sa carte soigneusement annotée avec toutes les armes antiaériennes et les points de repère jusqu'au milieu de la France.

Elle ne disposait pas de carte à l'arrière, mais elle avait une vue absolument magnifique des deux côtés et derrière, qu'elle n'apercevait pas d'habitude, et tout le loisir d'en profiter. Elle avait également un boulot : garder les yeux grands ouverts, à la recherche de chasseurs de nuit. Ils atteignirent la côte non loin des villages du sud de l'Angleterre, soumis au couvre-feu. La grande lune dorée rendait les lumières bleues au bout des ailes des Lysander opérationnels devant eux à peine distinctes des étoiles. Elles se mouvaient et disparaissaient de la vue de Maddie, mais celle-ci savait où elle se trouvait. La rivière, la carrière de craie, l'estuaire dans la nuit claire... des points de repère familiers. Puis la beauté brillante et incroyable de la Manche, une étendue infinie scintillante en lamé d'argent et de bleu. Maddie distinguait les silhouettes sombres d'un convoi de bateaux sous elle. Elle se demanda combien de temps la Luftwaffe mettrait à leur tomber dessus.

— Oi, Michael ! appela-t-elle dans l'intercom. Tu n'es pas censé les suivre en France ! Tu dois changer de direction ici et aller tout seul plus au sud, non ?

Elle entendit un chapelet de jurons comme le pilote devant reprenait ses esprits et redressait sa trajectoire.

— Merci, collègue.

« Merci collègue. » Maddie serra les bras autour d'elle-même, fière et ravie. Je suis l'une d'eux, songea-t-elle. Je suis en chemin pour la France. Je pourrais tout aussi bien être opérationnelle.

Au creux de son ventre, elle berçait deux peurs grinçantes et tenaces : 1) ils risquaient de se faire tirer dessus, et 2) la cour martiale. Mais elle savait que la trajectoire de Michael avait été soigneusement élaborée pour éviter les armes et les aérodromes, que le moment le plus dangereux avait probablement été quand ils avaient survolé le convoi de bateaux. S'ils ne rentraient pas sains et saufs, la cour martiale ne serait probablement pas un problème.

Ils survolèrent les falaises blanches fantomatiques de l'est de la Normandie. Les virages de la Seine brillaient tel un grand écheveau de filet argenté se déroulant du bout du port. Maddie fut saisie par la beauté inattendue du fleuve, et elle se retrouva soudainement à verser des larmes enfantines, non seulement pour son île assiégée, mais aussi pour toute l'Europe. Comment en était-on arrivé à tant de peur et de désastres ?

Aucune lumière ne brillait en France. Le couvre-feu y était aussi respecté qu'en Grande-Bretagne. Les lampes de l'Europe étaient toutes éteintes.

— Qu'est-ce que c'est ? ! hoqueta-t-elle dans l'intercom.

Michael le vit au même moment et se déporta aussitôt. Il commença à décrire un cercle, d'abord un peu trop sèchement, puis avec un meilleur contrôle du gouvernail. En dessous et devant eux, aussi illuminé qu'une épouvantable fête foraine, s'étendait un rectangle de lumière d'un blanc pur et cru, qui dénotait dans un paysage autrement complètement enténébré.

— C'est là qu'est censé se trouver le dernier point de

repère ! lui dit Michael.

— Et quel point de repère ! C'est un aérodrome ? Il est sacrément bien opérationnel, dis donc !

— Non, répondit lentement le pilote en effectuant un nouveau cercle d'observation. Non, je pense que c'est un camp de prisonniers. Regarde : les lumières sont autour de la barrière de périmètre. Pour attraper quiconque essaierait de fuir.

— Tu es au bon endroit ? demanda Maddie, suspicieuse.

— À toi de me le dire, rétorqua-t-il avec arrogance.

Il fit passer sa carte annotée par l'ouverture de la cloison, ainsi qu'une lampe électrique de poche.

— Garde ça caché, dit-il. Il devrait y avoir un aérodrome à trente-trois kilomètres. J'ai essayé d'en rester loin. Je n'ai vraiment pas besoin d'une escorte.

Maddie étudia la carte sous la tente qu'elle avait faite de sa tunique. D'après ce qu'elle voyait, Michael suivait bien la trajectoire prévue. La barrière de prison violemment éclairée se trouvait près d'un pont de chemin de fer au-dessus d'une rivière, qui aurait dû être le point de demi-tour. Maddie éteignit la lampe torche et regarda par la fenêtre, sa vision de nuit amoindrie d'avoir essayé de lire la carte.

— Tu n'avais pas besoin de moi, au final, dit-elle en lui rendant ses affaires.

— J'aurais joué le caneton suivant sa mère avec Jamie jusqu'à Paris si tu ne m'avais pas rappelé de faire demi-tour.

— Il ne va pas à Paris, quand même ?

— Il ne va pas survoler la tour Eiffel, répondit Michael avec envie, mais il va récupérer deux agents parisiens. Il va devoir atterrir bien en dehors de la ville. Je suis quand même bien content que tu sois venue, ajouta-t-il plus sérieusement. Cette prison m'a désorienté. J'étais tellement certain d'être au bon endroit...

— C'était le cas, le coupa Maddie.

— Je suis bien content que tu sois venue, répéta Michael.

Il le dit encore une troisième fois lorsqu'ils atterrirent en Angleterre deux heures plus tard. Le chef d'escadron, soulagé, sourit et hocha la tête avec bienveillance en les accueillant.

— Vous avez réussi à vous y retrouver ?

— Une balade de santé, à part à la fin quand le point de repère s'est trouvé être près d'une sacrée grosse prison !

Le chef d'escadron éclata de rire.

— On dirait que tu as bien trouvé ton chemin ! C'est toujours une surprise la première fois. C'est la preuve que tu y es arrivé, en revanche. Ou bien as-tu eu de l'aide ?

— Il a trouvé tout seul, répondit sincèrement Maddie. Je ne sais comment vous remercier de m'avoir laissée y aller.

— Paris en avril, hein ?

— Presque aussi magique.

Maddie rêvait de Paris, emprisonnée, inaccessible, lointaine.

— Pas cette année. Peut-être la prochaine !

Michael alla se coucher en sifflotant. Maddie se faufila dans le Cottage avec sa chanson dans la tête. Elle finit par la reconnaître : c'était la musique du film La dernière fois que j'ai vu Paris.

Debriefing

Il était presque 4 heures du matin lorsque, débordante d'allégresse, Maddie entra dans la chambre qu'elle partageait avec Queenie. Elle vérifia que les volets du couvre-feu étaient fermés et alluma une bougie, ne voulant pas réveiller son amie avec l'éclairage électrique. Mais le lit de Queenie était vide et toujours fait, la courtépointe lisse et

droite. La petite valise de voyage de Queenie reposait au pied du lit, fermée, là où Maddie l'avait posée. Quoi que fasse Queenie en ces lieux, elle y était encore.

Maddie enfila son pyjama et remonta les draps jusqu'à son menton, l'esprit emplí du clair de lune et de la Seine argentée. Elle ne dormit pas.

Queenie arriva à cinq heures et demie. Elle ne se demanda pas si elle risquait de réveiller Maddie, elle ne vérifia pas si les volets étaient baissés. Elle alluma le plafonnier, posa sa valise sur le bureau vide et sortit le pyjama d'uniforme de la WAAF ainsi qu'une brosse. Elle s'assit devant le miroir et y contempla son reflet.

Maddie ne la quittait pas des yeux.

Queenie était différente. Ses cheveux étaient relevés comme d'habitude, mais pas de la façon habituelle, coiffure que lui avait vue Maddie la veille. Ils étaient sévèrement tirés en arrière et aplatis sur son crâne, attachés en un chignon serré sur la nuque. Ce n'était pas flatteur. Elle semblait plus quelconque, et son visage était maquillé avec des couleurs qui ne lui allaient pas non plus. La ligne de ses lèvres marquait une dureté que Maddie ne lui connaissait pas.

Maddie regardait. Queenie posa la brosse et retira lentement sa tunique bleue de la WAAF. Au bout d'un moment, Maddie se rendit compte qu'elle bougeait lentement et avec précaution, et non à dessein, comme si étirer ses épaules lui était douloureux. Elle enleva son chemisier.

L'un de ses bras était couvert d'ecchymoses, d'un rouge virant au violet, les marques claires et brutales d'une grande main qui l'avait saisie avec force et ne l'avait pas lâchée tout de suite. Sa gorge et ses épaules portaient les mêmes horribles marques. Quelqu'un avait essayé de la tuer en l'étranglant quelques heures plus tôt.

Elle effleura sa gorge et étira le cou, examinant les dégâts dans le petit miroir sur la coiffeuse. La chambre n'était pas très chaude et, au bout d'une minute ou deux, Queenie se

glissa dans la veste en coton de son pyjama d'homme, doucement. Elle se releva brutalement et arracha toutes les épingles en métal de ses cheveux serrés. D'un grand revers de main, elle effaça le rouge à lèvres beige de sa bouche. Elle avait tout à coup l'air de redevenir elle-même, juste un peu échevelée, comme si elle avait retiré un masque. Elle se retourna et vit que Maddie la regardait.

— Coucou, dit Queenie avec un sourire en coin. Je suis désolée de t'avoir réveillée.

— Je ne dormais pas.

Maddie attendit. Elle savait qu'il ne servait à rien de demander ce qui s'était passé.

— Tu as vu ?

Maddie hocha la tête.

— Ça ne fait pas mal, dit férocement Queenie. Pas vraiment. Mais... c'était du dur boulot, ce soir. J'ai dû improviser plus que d'habitude, jouer avec le feu d'un peu plus près...

Elle fouilla soudain dans sa tunique pour trouver ses cigarettes. Maddie la regardait en silence. Queenie s'assit au bout du lit de Maddie et alluma une cigarette de ses mains tremblantes.

— Devine où je suis allée avec les gars, dit Maddie.

— Au pub ?

— En France.

Queenie se retourna brutalement vers elle, et vit dans les yeux de Maddie le ciel et la lune.

— En France !

Maddie serra ses bras autour de ses genoux, pleine de la magie et du danger de ce vol volé.

— Tu n'es pas censée me dire ça, fit remarquer Queenie.

— C'est vrai, acquiesça Maddie. Je n'étais même pas censée y aller. Mais nous n'y avons pas atterri.

Queenie hocha la tête et regarda sa cigarette. Maddie n'avait jamais vu son amie dans un tel état.

— Sais-tu à quoi tu ressemblais ? fit Maddie. Quand tu es entrée, avec tes cheveux tirés en arrière comme une gouvernante victorienne stricte, tu ressemblais à...

— Eine Agentin der Nazis, compléta Queenie en prenant une longue bouffée tremblante de sa cigarette.

— Quoi ? Oh... Oui. À une espionne allemande. Ou à l'idée que se fait tout le monde d'une espionne allemande, blonde et effrayante.

— Je pense que je suis un peu trop petite pour l'idéal aryen, répondit Queenie en adressant un regard critique à son miroir.

Elle étira le cou de nouveau, palpa doucement son bras endolori et porta la cigarette à ses lèvres, la main plus assurée.

Maddie ne demanda pas ce qui s'était passé. Elle ne s'attardait jamais sur les détails. Elle ne jouait pas avec le menu fretin de la surface quand un saumon de treize kilos nageait plus profond.

— Mais qu'est-ce que tu fais, exactement ? demanda-t-elle doucement.

— « Parler à tort et à travers peut coûter des vies », rétorqua Queenie.

— Je ne parle pas, lui renvoya Maddie. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je parle allemand. Ich bin...

— Arrête les bêtises ! la coupa Maddie. Tu traduis... quoi ? Pour qui traduis-tu ?

Queenie se tourna vers elle avec les yeux plissés d'un rongeur traqué.

— Tu traduis pour des prisonniers de guerre ? Tu travailles pour les Renseignements... Tu traduis pendant les interrogatoires ?

Queenie se dissimula dans un nuage de fumée.

— Je ne suis pas traductrice, répondit-elle.

— Mais tu as dit...

— Non, insista Queenie à voix basse, elle aussi. C'est toi qui as dit ça. Je t'ai dit que je parlais allemand. Mais je ne traduis pas. J'interroge.



Il est absolument ridicule que vous n'ayez pas deviné la nature de mon travail au sein des Renseignements, Amadeus von Linden. Tout comme vous, je suis opératrice radio.

Tout comme vous, je suis sacrément douée dans ce que je fais.

Nos méthodes diffèrent.

« Au travail », comme on dit, je suis Eva Seiler. C'est ainsi qu'on m'a appelée pendant toute ma formation. On nous faisait vivre et respirer nos alter ego, et je m'y suis habituée. Seiler est le nom de mon école, facile à retenir. Nous devions reprendre les gens qui m'appelaient Scottie par accident. En anglais, je peux prendre un accent d'Orkney plus facilement qu'un accent allemand, alors je l'ai conservé en devenant opérationnelle. Les deux sont difficiles à différencier.

Le premier jour, ma première mission, la toute première, quand tout le monde était joyeux le lendemain matin en distribuant le champagne et le parfum au Cottage ? j'avais attrapé un agent double. Un nazi déguisé en messager de la Résistance française. Ils le soupçonnaient et me l'ont amené après l'avoir fait atterrir en Angleterre. Je l'ai pris par surprise alors que sa force et l'adrénaline déclinaient. (La nuit avait été longue tandis qu'on le traînait hors de France, comme pour tous les autres.) C'était un coureur de jupons notoire. Il n'a pas eu les couilles d'admettre qu'il ne me reconnaissait pas lorsque je me suis jetée dans ses bras au cœur de cette petite salle de débriefing glacée, riant, pleurant et m'exclamant en allemand. La pièce était sous écoute et ils ont tout entendu de notre conversation.

Ce n'était pas toujours aussi simple, mais cela m'a ouvert la voie. En général, ces hommes sont tellement désespérés ou perdus lorsque j'arrive, avec mon allemand à l'accent suisse neutre et mon aspect officiel réconfortant, qu'ils sont souvent reconnaissants de se montrer coopératifs, quand ils ne sont pas complètement ensorcelés. Mais pas ce soir-là, pas ce soir-là d'avril dernier quand Maddie est allée en France. L'homme que j'ai interrogé ce soir-là ne m'a pas crue. Il m'a accusée de trahison. De trahir la patrie. Pourquoi travaillais-je avec l'ennemi, les Anglais ? Il m'a traitée de collaboratrice, de couarde, de sale catin anglaise.

La pire erreur de cet homme stupide a été de me traiter d'ANGLAISE. Cela a rendu ma rage encore plus convaincante. Une catin... Peut-être pourrais-je l'envisager en cas de situation désespérée. Sale, cela va sans dire. Mais quoi que je sois, JE NE SUIS PAS ANGLAISE !

— C'est vous qui avez failli à la patrie, c'est vous qui avez été attrapé ! lui ai-je craché. Et c'est vous qui vous retrouverez en procès quand vous retournerez à Stuttgart. (J'avais reconnu son accent, une coïncidence et un coup direct.) Je me contente de faire ici mon travail d'interprète de liaison de Berlin (Ah oui ! j'ai dit ça.) et comment OSEZ-vous me traiter d'ANGLAISE !

À ce moment-là il s'est jeté sur moi (il est rare que nous attachions ces hommes) et a saisi ma tête sous son bras dans un étau de fer.

— Appelle à l'aide, a-t-il ordonné.

J'aurais pu lui échapper. J'ai été entraînée à me défendre contre ce genre d'attaque, comme je pense l'avoir prouvé lors de la bagarre acharnée de mon arrestation.

— Pourquoi ? ai-je craché sur le même ton.

— Appelle à l'aide. Que tes copains anglais volent à ton secours, ou je te brise le cou.

— Appeler les Anglais à l'aide serait de la collaboration, ai-je hoqueté froidement. Je ne dépends pas des Anglais

pour quoi que ce soit. Allez-y, brisez-moi le cou.

Ils regardaient, vous savez. Il y a une fenêtre sans tain dans la cuisine par laquelle ils peuvent tout voir. Et, si j'avais appelé à l'aide, ou donné l'impression que je ne contrôlais pas la situation, ils seraient venus m'aider. Mais ils ont compris ce que je faisais, et m'ont laissé remporter seule cette bataille.

Et je l'ai gagnée. Cela s'est terminé un moment plus tard, quand il s'est effondré en larmes sur le sol, serrant ma jambe entre ses doigts et me suppliant de lui pardonner.

— Révélez-moi votre mission, ai-je ordonné. Révélez-moi vos contacts, et je trierai ce que je communiquerai aux Anglais. Dites-moi, et vous vous serez confessé à une compatriote sans rien donner à l'ennemi. (Je n'ai pas le moindre scrupule.) Dites-moi, et peut-être vous pardonnerai-je d'avoir menacé de me tuer.

Son comportement était vraiment embarrassant, et je lui ai embrassé le sommet de la tête en signe de bénédiction lorsqu'il en a eu terminé. Pauvre petit homme mauvais.

Ensuite, j'ai appelé à l'aide. Mais avec dédain et rejet, non par peur.

Belle performance, très chère. Seigneur, vous avez des nerfs d'acier ! Superbe performance, de premier ordre.

Je n'ai pas laissé voir combien il m'avait meurtrie, et ils n'ont pas pensé à regarder. Ce sont ces nerfs d'acier qui m'ont conduite en France il y a six semaines.

J'ai oublié de me rattacher les cheveux normalement lorsque je me suis changée. Je ne porte pas mon uniforme de la WAAF pour les interrogatoires. La coiffure était une petite erreur. Ils ont remarqué les nerfs d'acier, mais pas la petite erreur. Ils n'ont pas vu qu'il m'avait fait mal ni qu'il m'arrive parfois de commettre de petites erreurs fatales.

Mais aucune de ces deux choses n'a échappé à Maddie.

— Viens te réchauffer, a-t-elle dit.

Queenie a éteint sa cigarette et la lumière. Elle n'est pas

allée dans son lit, elle est venue s'installer à côté de Maddie. Maddie a prudemment entouré les épaules blessées de ses bras, parce que son amie tremblait de tout son corps. C'était nouveau.

— Ce n'est pas un beau boulot, murmura Queenie. Pas comme le tien, irréprochable.

— Je ne suis pas irréprochable, répondit Maddie. Chaque bombardier que je livre redevient opérationnel et tue des gens. Des civils. Des gens comme mes grands-parents. Des enfants. Ce n'est pas parce que je ne l'ai pas fait moi-même que je ne suis pas responsable. Je te dépose, toi !

— La bombe blonde, dit Queenie, qui éclata de rire à sa propre plaisanterie.

Avant de se mettre à pleurer.

Maddie la tint délicatement contre elle, songeant qu'elle la relâcherait quand les larmes de son amie se calmeraient. Mais celle-ci pleura si longtemps que Maddie s'endormit avant. Alors elle ne la lâcha pas.



my heart is sair, I dare na tell
my heart is sair for somebody
I could wake a winter night
for the sake o' somebody

ye powers that smile on virtuous love
O sweetly smile on somebody
frae ilka danger keep her free
and send me safe my somebody

We two ha'e paddl'd in the burn
frae morning sun till dine
but seas between us broad ha'e roar'd
sin' auld lang syne

for auld lang syne, my friend
for auld lang syne
we'll tak' a cup o' kindness yet
for auld lang syne¹²

Oh, Seigneur ! je suis tellement fatiguée. Ils m'ont fait travailler toute la nuit. C'est ma troisième nuit sans dormir. Insuffisant, quoi qu'on en dise. Je ne reconnais pas mes geôliers. Thibaut et Engel sont bien à l'aise dans leurs suites et von Linden est occupé à tourmenter la Française hurlante.

J'aime écrire au sujet de Maddie. J'aime me souvenir. J'aime reconstituer, me concentrer, dévider l'histoire, rassembler les souvenirs. Mais je suis tellement épuisée. Quand je fais mine de m'arrêter, de m'étirer, de vouloir attraper une autre feuille, de me frotter les yeux, ce salopard de bâtard qui me surveille me touche la nuque du bout de sa cigarette. J'écris ceci pour éviter qu'il ne me brûle. Il ne lit pas l'anglais (ni l'écossais) et, tant que je continue à remplir des pages d'extraits de Tam o' Shanter¹³, il me laisse tranquille. Je ne vais pas pouvoir continuer indéfiniment, mais je connais par cœur énormément d'écrits de Robert Burns.

Burns, ha-ha ! Burns¹⁴ pour arrêter les brûlures.

Behead me or hang me, that will never fear me
I'LL BURN DOWN AUCHINDOON ere my life leave me¹⁵

Brûler brûler brûler brûler
Oh, Seigneur ! ces photos.
Brûler.
Maddie.
Maddie

[12](#) Vieille ballade écossaise retranscrite à la fin du XVIIIe siècle en poème par Robert Burns. Équivalent de Ce n'est qu'un au revoir.

« For the Sake o' Somebody »

my heart is sair, I dare na tell
my heart is sair for somebody
I could wake a winter night
for the sake o' somebody

ye pow'rs that smile on virtuous love
O sweetly smile on somebody
frae ilka danger keep her free
and send me safe my somebody

Mon cœur pleure, je n'ose le dire
Mon cœur pleure pour quelqu'un
Oh ! j'éveill'rais une nuit d'hiver
Pour pouvoir sauver quelqu'un

Pouvoirs souriant au bel amour
Oh ! sourit douc'ment à quelqu'un

De tout danger protège-la
Et rends-moi sauve mon aimée

We two ha'e paddl'd in the burn
frae morning sun till dine
but seas between us broad ha'e roar'd
sin' auld lang syne

for auld lang syne, my friend
for auld lang syne
we'll tak' a cup o' kindness yet
for auld lang syne

Nous avons lutté tous deux
du lever au coucher
Des océans nous ont séparés
depuis le temps passé

Au temps passé, mon ami
Au temps passé,
Buvons ensemble à la tendresse
aux jours du temps passé.

(NdT)

[13](#) Poème le plus long de Robert Burns, écrit en 1791 dans un mélange d'anglais et d'écossais, racontant l'histoire d'un homme resté trop longtemps au pub et victime en rentrant chez lui d'étranges visions. (NdT)

[14](#) En anglais, burns signifie « brûlures ». (NdT)

[15](#) Auchindoon : chanson traditionnelle écossaise. « Décapitez-moi, pendez-moi, vous ne m'effraierez pas/Je ferai brûler Auchindoon, même au prix de ma vie ». (NdT)

Ormaie 23.XI.43 VB-S

Von Linden a mis fin lui-même aux exactions de la nuit dernière. Il est entré en coup de vent, telle la charge de la brigade légère¹⁶, et a récupéré les pages tandis que je tombais le visage sur la table dans une flaque d'encre, les yeux clos.

— Seigneur Tout-Puissant, Weiser ! seriez-vous stupide ? Elle ne produira rien d'intéressant à lire dans un état pareil. Regardez : ce sont des vers. Des vers de mirliton en anglais. Sur des pages et des pages !

Ce bâtard de béotien a entrepris de froisser tout ce dont j'avais réussi à me souvenir de Tam o' Shanter en boules de papier bonnes à jeter. Je pense qu'il comprend bien mieux l'anglais qu'il ne veut bien le laisser croire, s'il reconnaît du Burns.

— Brûlez-moi ces bêtises. Elle me sert suffisamment de textes sans intérêt sans que vous ne l'y encouragiez ! Donnez-lui de l'eau et ramenez-la dans sa chambre. Et lâchez-moi cette cigarette répugnante. Nous en reparlerons demain.

C'était la réaction la plus humaine et chargée d'émotions que je l'aie jamais vu avoir, mais il doit être exténué, lui aussi.

Oh oui ! et ENGEL a PLEURÉ. Elle avait les yeux tout rouges et ne cessait de se frotter le nez, qui est aussi écarlate. Je me demande ce qui peut conduire Gardienne-

en-charge Fraülein Engel à fondre en larmes à son poste.

Entraînement des Opérations spéciales

Après cette entrevue désastreuse en avril (probablement pas désastreuse pour les Renseignements, j'imagine, mais Eva Seiler en est ressortie un peu secouée), on a offert à l'interprète de liaison avec Berlin une semaine de permission « pour réfléchir à son travail », et choisir si elle voulait poursuivre dans cette voie. En d'autres mots, on a donné à Queenie la possibilité de « se retirer gracieusement ». Elle a passé la semaine à Castle Craig avec madame sa mère, Mme Darling (vraiment) aux souffrances infinies, pauvre Mme Darling qui ignorait ce que faisaient véritablement ses six enfants, quand ils allaient arriver ou repartir, et elle ne fut pas ravie de voir les marques noires sur la peau blanche de Celta de sa frêle fille.

— Des pirates, dit Queenie. J'ai été attachée au mât par le capitaine Crochet.

— Quand cette horrible guerre sera terminée, dit sa mère, je veux savoir absolument tout dans les détails.

— Absolument tout dans les détails de mon travail est protégé par l'Official Secrets Act, et je serai jetée en prison pour y finir mes jours si je t'en révèle quoi que ce soit, répondit Queenie. Alors cesse de me poser la question.

Ross, le plus jeune des évacués de Glasgow, entendit cette conversation. Heureusement que Queenie n'avait révélé aucun détail à madame sa mère (parler à tort et à travers coûte des vies, etc.). Mais la jolie opératrice à l'air officiel devint une déesse vénérée par les Irréguliers de Craig Castle : elle avait été retenue prisonnière par des pirates.

(J'adore ces petits, vraiment. Même avec leurs poux.)

Au cours de cette semaine, la charmante et élégante nounou française de Queenie, la fidèle compagne de madame sa mère, prise d'élan de compassion maternelle, commença à tricoter un pull pour Queenie. Limitée en matériau, en raison des pénuries et rationnements, elle utilisa une superbe laine couleur coucher-de-soleil qu'elle avait récupérée d'un tailleur que lui avait confectionné en 1912 la modiste la plus chère d'Ormaie. Si je parle là de mon pull, c'est parce que je pense qu'il a une importance capitale. Comme si ma pauvre nounou aimante était une espèce de Mme Defarge¹⁷, tricotant mon destin de façon inexorable dans les points de ce vêtement de laine noblement testé sur le terrain. Il n'a pas l'air bien militaire, mais il a fait partie du service actif et a les taches de sang qui le prouvent. Il est également chaud et élégant. Du moins, un souvenir d'élégance s'y accroche. Il reste chaud.

Au terme de ma semaine de réflexion, je décidai que, comme mon peu probable ancêtre Macbeth, j'étais déjà tellement immergée jusqu'au cou qu'il ne servait plus à grand-chose de revenir en arrière. Et puis j'adorais être Eva Seiler. J'aimais jouer la comédie, faire semblant, le secret, et je me rengorgeais de mon importance. Il m'arrivait de tirer des informations très utiles de mes « clients ». La localisation d'aérodromes. Des types d'appareils. Des codes. Ce genre de choses.

Quoi qu'il en soit, après cette entrevue d'avril, tout le monde, y compris Eva, s'accorda pour dire qu'elle avait besoin de changer de paysage. Quelques semaines sur le continent, peut-être, où elle pourrait mettre à profit son sang-froid, ses compétences d'opératrice radio et ses connaissances linguistiques dans la France occupée par les nazis.

À l'époque, ça paraissait être une bonne idée.

Savez-vous – vous le savez probablement – qu'en

territoire ennemi l'espérance de vie d'un w/op, ou d'un opérateur W/T, comme disent les agents des Opérations spéciales, n'est que de six semaines ? C'est généralement le temps nécessaire à un équipement de navigation pour trouver un poste radio caché. Le reste d'un circuit de la Résistance, une organisation de contacts et de messagers, rôder dans l'ombre, faire passer en douce des explosifs et des messages qu'on ne peut confier à un postier, bouger chaque jour, ne jamais se retrouver deux fois au même endroit. Au cœur de la roue, immobile et vulnérable, l'opérateur radio reste assis au milieu d'un équipement trop difficile à déplacer et à dissimuler, attaché à un ensemble fixe de statistiques et de codes, émettant des balises électriques bruyantes pour attirer vos traqueurs telles des publicités au néon.

Cela fait six semaines aujourd'hui que j'ai atterri ici. J'imagine que ce n'est pas mal pour une opératrice radio, bien que le succès de ma survie serait plus éclatant si j'avais réussi à installer une radio avant de me faire prendre. Je vis désormais sur du temps volé. Pas grand-chose à raconter.

Pourtant, Fraülein Engel appréciera probablement la conclusion sur le vol opérationnel de Maddie en France. Quelqu'un passera probablement en cour martiale pour ça. J'ignore qui.

Le chef de l'escadron des Opérations spéciales était censé m'emmener. L'escadron de la Lune souffrait vers la fin du mois de septembre : leur été avait été incroyablement couronné de succès, avec une dizaine de vols par mois, deux fois plus d'agents déposés et une augmentation des réfugiés récupérés, mais les blessures et les incidents avaient réduit le nombre de leurs pilotes de Lysander à quatre à ce moment-là, et l'un d'eux était atteint d'une grippe tellement carabinée qu'il était incapable de se lever. (Ils étaient tous épuisés.) Vous voyez où je vais en venir.

Pour moi, la préparation prit plusieurs mois. Un autre

cours de parachutage, puis un entraînement de terrain complexe où je dus me faufiler dans une véritable ville (une ville inconnue, ils m'ont envoyée à Birmingham pour ça), laissant des messages codés à des contacts que je n'avais jamais rencontrés, organisant des récupérations clandestines de faux paquets. Le danger principal était qu'un agent de police remarque mes activités suspectes et m'arrête. Dans ce genre de cas, il est difficile de convaincre ses propres forces de l'ordre qu'on ne travaille pas pour l'ennemi.

Il y avait des arrangements particuliers liés à ma mission : démonter et rassembler chacune de ces fichues radios une dizaine de fois, m'assurer qu'on ne pouvait pas remonter jusqu'à l'Angleterre à partir de mes vêtements, arracher les étiquettes de mes sous-vêtements. (Vous comprenez pourquoi le pull était un vêtement idéal : complètement anonyme et fabriqué à partir de matériaux obtenus de façon locale.) Apprendre des kilomètres et des kilomètres de code. Vous savez (trop bien) que les codes radio sont liés à des poèmes afin qu'il soit plus facile de s'en souvenir, et j'espérais que von Linden demanderait à son craqueur de codes de s'attaquer à Tam o' Shanter, que je puisse me moquer d'eux. Mais il s'est montré plus malin que moi.

J'ai ensuite subi le pire des interrogatoires pour que mes supérieurs s'assurent que je ne m'étais pas trompée dans mon histoire. Ils ont eu beaucoup de mal à simuler cette séance. La plupart des gens trouvent déconcertant d'être réveillés au beau milieu de la nuit et traînés hors de leur lit pour être questionnés, mais je ne pouvais tout simplement pas prendre cela au sérieux. Je connais la routine par cœur. Au bout de cinq minutes, nous allions nous disputer pour un détail de protocole ou autre, ce qui me déclencherait un fou rire. Au final, ils m'ont bandé les yeux et ont appuyé le canon d'un pistolet chargé à l'arrière de mon crâne pendant six heures. C'était sinistre et exténuant, et j'en suis sortie un peu

chancelante. (C'était notre cas à tous. Pas drôle du tout.) Mais même alors je n'avais pas peur. On sait, on sait qu'on s'en sortira sans dommages. Beaucoup de gens étaient impliqués parce qu'ils devaient constamment changer de gardes, et mon officier refusait de me dire qui ils étaient, afin de les protéger, vous voyez ? Deux semaines plus tard, je lui ai remis une liste de suspects qui s'est révélée juste à quatre-vingt-dix pour cent. J'ai fait mes yeux plissés de rongeur à tout le monde pendant des jours et, la semaine suivante, chacun des hommes qui avaient participé m'a offert un verre. Les femmes étaient plus difficiles à trouver, mais j'aurais pu ouvrir un petit magasin de marché noir avec tout le chocolat et les cigarettes qu'elles m'ont glissé. La culpabilité est une arme sensationnelle.

Une fois que je fus préparée mentalement, il m'a fallu faire mon paquetage : des cigarettes (pour les cadeaux et les pots-de-vin), des coupons de vêtements (faux et/ou volés), des coupons de rationnement, deux millions de francs en petites coupures (aujourd'hui confisqués, et ça me rend malade d'y penser), un pistolet, un compas et un cerveau. Et attendre la lune. En fait, je devenais vraiment douée pour les convocations en pleine nuit sans avoir été prévenue à l'avance. J'en avais l'habitude (comme d'apprendre de la poésie par cœur), mais attendre, attendre, attendre la lune, en se mordillant les ongles tandis que l'astre grignote le ciel, c'est très éprouvant. Vous restez assise près du téléphone toute la matinée, vous avez une peur bleue lorsqu'il sonne, puis vous apprenez qu'il y a trop de brouillard au-dessus de la Manche, ou que l'armée allemande surveille le fermier auquel appartient le champ où vous êtes censée atterrir, et vous êtes libérée pour le reste de la journée. Il n'y a rien d'autre à faire alors que traîner en vous demandant si vous pourrez supporter de rester dans un cinéma empli de fumée à regarder Colonel Blimp pour la sixième fois, et si vous aurez des ennuis à cause de ça, car le Premier ministre

condamne ce film alors que vous avez un faible secret pour Anton Walbrook, qui joue le noble officier allemand, et vous êtes sûre que votre commandant le sait. Au moment où vous décidez « Au diable le Premier ministre ! », ayant hâte de passer un bel après-midi avec Anton Walbrook, le téléphone sonne de nouveau et vous êtes opérationnelle.

« Ai-je mis les bonnes chaussures ? » vous demandez-vous frénétiquement, et « Par l'enfer ! où ai-je laissé mes deux millions de francs ? »

Un vol de transport anormal

Maddie, la chanceuse, n'eut pas à subir tout ça. Maddie se contenta de récupérer sa feuille à la cabane des Opérations d'Oakway, comme d'habitude, sourit en voyant le « S » et la destination : « RAF Buscot », car cela signifiait qu'elle pourrait prendre une tasse de thé avec sa meilleure amie à un moment au cours des prochaines vingt-quatre heures, et elle rejoignit le Puss Moth avec son masque à gaz et son sac de vol. C'était la routine. Incroyable de penser combien sa journée a commencé de façon normale.

Il faisait encore jour quand nous avons atterri à l'aérodrome des Opérations spéciales de la RAF. La lune se levait tôt, il était environ 6 h 30, et à cause du Double Summer Time¹⁸ nous avons dû attendre que la nuit tombe. Jamie, dont le nom de code en vol était John, volait cette nuit-là, de même que Michael. Tous ces noms de code étaient bien sûrs tirés de Peter Pan. La mission de cette nuit particulière était appelée opération Sirius, ce qui semblait approprié. « Deuxième étoile à droite, puis tout droit jusqu'au matin. »

C'est terrible, raconté ainsi, n'est-ce pas ? Comme si nous ne connaissions pas déjà la fin. C'est comme regarder Roméo boire le poison. Chaque fois, on se dit que sa bien-aimée va se réveiller et l'arrêter. Chaque fois, on voudrait crier : « Espèce de crétin, attends une minute ! », et elle ouvrira les yeux ! « Oi ! et toi, pauvre conne, ouvre les yeux, réveille-toi ! Ne meurs pas cette fois-ci ! » Mais ils ne survivent jamais.

Opération Sirius

Je me demande combien de piles de papiers semblables aux miens sont éparpillées en Europe, seul testament de nos voix réduites au silence, enterrées dans des tiroirs, des malles de voyage et des cartons tandis que nous disparaissions, que nous nous évanouissons dans la nuit et le brouillard ?

En prenant pour acquis que vous ne brûlerez pas toute trace de moi quand vous en aurez terminé, ce que j'aimerais vraiment saisir, piéger là pour l'éternité dans de l'ambre, c'est l'excitation que j'ai ressentie en venant ici. Courir sur le béton en sortant du Puss Moth, dans l'air frais d'octobre qui sentait la fumée de feuilles et de pots d'échappement, en songeant : « France, France ! Ormaie de nouveau, enfin ! » Tout Craig Castle avait pleuré Ormaie lorsque l'armée allemande était arrivée trois ans plus tôt. Nous étions tous déjà venus, afin de rendre visite à la famille de ma grand-mère*. Aujourd'hui, les ormes ont tous été abattus pour servir de bois de chauffage et pour construire des barricades, les fontaines sont asséchées, à l'exception de celle qu'ils utilisent pour abreuver les chevaux et éteindre les feux, et la roseraie à la

mémoire de mon grand-oncle sur la place des Hirondelles a été arrachée pour laisser place à des véhicules armés. Quand je suis arrivée, une rangée d'hommes morts et pourrissants pendait d'un balcon de l'Hôtel de Ville. L'horreur du quotidien ici est indescriptible, et si c'est là la civilisation, alors mon petit cerveau est incapable d'imaginer l'atrocité d'un lieu tel que Natzweiler-Struthof.

Vous savez, si je parle allemand, c'est parce que j'aime l'allemand. À quoi allait bien me servir un diplôme en littérature allemande ? Je lisais les livres parce que j'adorais ça. Deutschland, das Land der Dichter und Denker, pays de poètes et de penseurs. Et voilà que je ne verrai jamais l'Allemagne, à moins d'être envoyée à Ravensbrück. Je ne verrai jamais Berlin, ni Cologne, Dresde, la Forêt-Noire, la vallée du Rhin, le Danube bleu. Je te hais, Adolf Hitler, espèce d'homme ignoble, de garder l'Allemagne pour toi seul. TU DÉTRUIS TOUT

Zut ! Je ne voulais pas m'égarer de la sorte. Je veux me souvenir...

qu'après le dîner mon admirateur le policier-sergent-cuisinier nous a fait du vrai café. Que Jamie et Maddie étaient installés ensemble sur le tapis de sol devant le feu dans le salon, sous le regard fixe des yeux de verre de renards et de perdrix empaillés, Jamie et ses lisses cheveux blonds et Maddie avec ses boucles noires emmêlées, conspirant penchés sur la carte de Jamie, brisant toutes les règles, discutant du chemin jusqu'à Ormaie. Que nous nous sommes tous rassemblés autour de la radio pour entendre notre code annoncé à la BBC : « Tous les enfants, sauf un, grandissent »*, ce message annonçant au comité de réception en France qui ils verraient cette nuit-là. C'est la première phrase de Peter Pan. « Tous les enfants, sauf un, grandissent. » Attendez-vous à voir les gars habituels, avec une exception : il y aura aussi une petite demoiselle, ce soir.

Que nous sommes restés à frissonner sur nos transats

dans le jardin du Cottage, à regarder le soleil se coucher.

Que nous avons tous bondi quand le téléphone a sonné.

C'était l'épouse du chef d'escadron. Peter... Non, ce n'est pas son vrai nom, Engel, espèce de crétine. Peter avait retrouvé sa femme pour le déjeuner, l'avait ensuite conduite à la gare ferroviaire et, presque aussitôt, avait été pris dans un terrible accident de la route qui lui avait valu d'avoir la moitié des côtes cassées et de rester inconscient la majeure partie de l'après-midi. Sa femme ne l'avait pas appris plus tôt car elle se trouvait dans un train qui avait eu trois heures de retard après avoir été dévié pour laisser passer des wagons de soldats. Quoi qu'il en soit, Peter ne volerait pas en France ce soir-là.

J'avoue que c'est moi qui ai eu l'idée d'un remplacement.

Après que l'épouse du sergent eut raccroché, il y eut beaucoup d'agitation : tout le monde hoquetait, la consternation, l'inquiétude et la déception régnaient. Nous avions passé une bonne partie de la soirée à reprocher son retard à Peter, mais jamais personne n'avait envisagé qu'il pourrait ne pas se présenter bien avant le décollage. Il faisait nuit, l'annonce avait été faite à la BBC et les comités d'accueil attendaient en France, les Lysander étaient sortis avec leurs gros réservoirs remplis de carburant, les cabines arrière chargées d'armes et de radios. Pleine de café, de nervosité et de codes, Eva Seiler sautillait sur ses talons plats, l'agent de liaison interprète de Berlin avec Londres qui allait bientôt s'infiltrer dans le monde souterrain d'Ormaie où on parlait allemand.

— Maddie peut piloter l'avion.

Elle avait de la présence, Eva Seiler, ou qui qu'elle pense être cette nuit-là, et les gens l'écoutaient. Ils n'étaient pas toujours d'accord avec elle, mais elle attirait l'attention.

Jamie éclata de rire. Jamie, le doux Jamie... Le Pobble sans orteils aimant, frère de l'agent de liaison, éclata de rire et répondit avec force :

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... non ! Non seulement c'est contraire aux règles, mais en plus elle n'a pas été contrôlée...

— Sur un Lysander ? coupa l'agent de liaison avec dédain.

— Voler de nuit...

— Elle le fait sans radio ni carte !

— Je ne vole pas sans carte, corrigea prudemment Maddie en cachant ses cartes. C'est contraire aux règles.

— La plupart du temps, ni la destination ni les obstacles ne sont notés, ce qui revient au même.

— Elle n'a encore jamais volé en France de nuit, appuya Jamie, avant de se mordre la lèvre inférieure.

— Tu l'as envoyée voler en France, rétorqua sa sœur.

Jamie regarda Maddie. Michael, l'officier des Opérations spéciales semblable à une déesse censée vérifier le paquetage de Queenie, le sergent de police de la RAF, ainsi que tous ceux qui voleraient cette nuit-là, observaient l'échange avec intérêt.

Jamie abattit son as.

— Personne n'est là pour autoriser ce vol.

— Appelle le Fichu Officier des Renseignements Anglais Machiavélique.

— Il n'est pas investi de l'autorité du ministère de l'Air.

Le premier officier de l'ATA Brodatt finit par intervenir, et joua calmement son atout.

— C'est un vol de transport, dit-elle. Je peux l'autoriser moi-même. Laisse-moi utiliser le téléphone.

Elle appela son commandant pour l'avertir qu'on lui avait demandé de transporter l'un de ses passagers habituels des Opérations spéciales de la RAF jusqu'à un « lieu non communiqué ». Et il lui donna son autorisation.

[16](#) Charge de cavalerie désastreuse menée par lord Cardigan le 25 octobre 1854 pendant la bataille de Balaklava, durant la guerre de Crimée. Immortalisée par le célèbre poème d'Alfred Tennyson, écrit deux mois plus tard. (NdT)

[17](#) Personnage malfaisant du Conte de deux cités, de Charles Dickens, tricoteuse et membre de la Révolution française. (NdT)

[18](#) Mesure britannique prise au cours de la Seconde Guerre mondiale : deux heures d'avance sur l'horloge de Greenwich afin d'optimiser la lumière du jour. (NdT)

Ormaie 24.XI.43 VB-S

Il sait, maintenant.

Nacht und Nebel, nuit et brouillard. Eva Seiler va rôtir en enfer. Oh ! comme j'aimerais savoir si j'ai agi comme il le fallait. Mais je ne vois pas comment terminer cette histoire en gardant le secret sur Eva. J'ai promis de lui livrer le moindre détail. Au final, je ne pense pas que révéler son identité change grand-chose à mon destin, quel qu'il soit.

J'ai rédigé tellement de pages avant-hier que l'Hauptsturmführer von Linden a mis du temps à se mettre à jour de la traduction. Engel (ou quelqu'un d'autre) et lui ont dû continuer sans moi après que j'ai de nouveau été enfermée dans ma cellule hier soir. Je n'ai pas encore rattrapé le manque de sommeil dû aux excès de ce jour-là, et je dormais profondément à 3 heures ou dans ces eaux-là, quand il est entré. Mais je me suis réveillée instantanément quand les cadenas et les verrous de ma porte ont entamé leur séquence officielle de coups sourds et de cliquètements, m'emplissant comme chaque fois du mélange le plus étrange d'espoir fou et de profonde terreur. J'ai dormi pendant des raids aériens entiers plus d'une fois mais, lorsque ma porte s'ouvre, je suis instantanément sur mes gardes.

Je me suis levée. Il ne sert à rien de se rencogner contre le mur, et j'ai cessé de m'inquiéter de ma coiffure. Mais la Wallace en moi me pousse à vouloir affronter l'ennemi sur

mes deux pieds.

C'était von Linden, bien sûr. Je pourrais presque dire « comme d'habitude », vu qu'il vient maintenant de façon régulière discuter brièvement de littérature allemande lorsqu'il termine sa journée de travail. Je pense que c'est là son seul plaisir personnel dans sa routine quotidienne stricte. Aussi Parsifal qu'un bonnet de nuit, pour vider son esprit du sang qui a tacheté les points d'argent de son col noir. Quand il se tient dans l'embrasure de ma porte et me demande mon opinion sur Hegel ou Schlegel, je n'ose pas lui accorder moins que mon attention totale. (Bien que je lui aie suggéré de prendre des auteurs modernes comme Hesse et Mann plus au sérieux. Comme ses élèves, à Berlin, apprécieraient Narziß und Goldmund !)

Sa visite n'était pas si inhabituelle, sauf qu'hier soir ce n'était pas comme d'habitude : il était enflammé. Il avait le visage animé et coloré, les mains jointes dans le dos afin que je ne les voie pas trembler. (Peut-être aussi pour que je ne voie pas son alliance. J'ai l'habitude de ce genre de techniques.) Il a ouvert grand la porte, afin que ma cellule soit éclairée par les ampoules électriques puissantes de la salle d'interrogatoire, et a lâché, déconcerté :

— Eva Seiler ?

Il venait de le découvrir.

— Vous mentez, m'a-t-il accusée.

Pourquoi diable mentirais-je sur ce sujet en particulier ? Je suis Eva Seiler. Ha ha, pas tout à fait.

Vous savez, je suis abasourdie qu'il ait entendu parler de moi, qu'il ait l'air de savoir qui était Eva Seiler. Je parie que c'est cet abruti de Kurt Kiefer qui a tout révélé à son sujet, après être retourné à Paris, parlant de ses conquêtes. J'avais prévenu les Renseignements qu'il n'était pas assez digne de confiance pour devenir agent double.

C'est vrai qu'Eva était assez douée pour soutirer aux Jerry

des informations qu'ils n'auraient sinon pas révélées aux Britanniques, et peut-être est-elle même devenue l'une des nombreuses épines dans le pied du Führer. Mais je n'aurais pas cru que von Linden saurait de qui je parlais. (Autrement, je l'aurais mentionnée plus tôt.) Quoi qu'il en soit, j'ai réagi aussitôt. Voilà comment je fonctionne. Voilà ce pour quoi je suis douée. Donnez-moi un indice, un seul, et je ferai semblant. C'est le début de la fin pour toi, mon p'tit.

J'ai tiré mes cheveux en arrière de cette façon sévère de gouvernante, comme ils le faisaient et, en les retenant en place d'une main, j'ai carré les épaules avant de claquer des talons. En n'étant pas trop près, on peut prétendre regarder quelqu'un de haut.

— Pour quelle raison pourrais-je bien faire semblant d'être l'agent de liaison interprète de Berlin avec Londres ? ai-je dit froidement en allemand.

— Où sont les preuves ? Vous n'avez pas de papiers valides, a-t-il dit, le souffle court. Vous avez été attrapée avec les papiers de Margaret Brodatt, mais vous n'êtes pas Margaret Brodatt, alors pourquoi seriez-vous Eva Seiler ?

Je pense qu'il ne savait plus s'il me parlait à moi ou à Eva. (Il manque terriblement de sommeil, lui aussi, à cause de son métier.)

— Les papiers d'Eva Seiler ont toujours été des faux, ai-je fait remarquer. Ils ne prouveraient rien.

Je me suis tue, comptant jusqu'à trois, avant de m'avancer vers lui. Deux petits pas seulement, pour qu'il sente l'invasion. Il restait juste assez de distance entre nous, un mètre peut-être, pour qu'il ne puisse pas tirer avantage de sa taille. Un pas de plus, pour lui offrir cet avantage. J'ai relâché mes cheveux et levé la tête vers lui, échevelée et féminine, avec de grands yeux de biche et vulnérable. J'ai demandé en allemand, d'un ton étonné et blessé, comme si je venais d'y penser :

— Comment s'appelle votre fille ?

— Isolde, a-t-il répondu doucement, les défenses à terre, avant de rougir comme une tomate.

Je le tenais par les couilles et il le savait. J'avais envie d'éclater de rire, me sentant aussitôt moi-même de nouveau.

— Je n'ai pas besoin de papiers ! me suis-je écriée. Je n'ai pas besoin de preuves ! Je n'ai pas besoin d'aiguilles électrifiées, d'eau glacée, d'acide de batterie ni de la menace du kérosène ! Il me suffit de poser une question pour que vous y répondiez ! Quelle meilleure preuve qu'un unique mot adorable de votre part, « Isolde » ? Je suis une opératrice radio !

— Asseyez-vous, a-t-il ordonné.

— Que pense Isolde de votre travail en temps de guerre ? ai-je demandé.

Il a fait un dernier pas vers moi, usant de sa taille.

— Assise !

Il est intimidant, c'est vrai, et j'en ai assez d'être punie pour tous mes petits actes de défi. Je me suis complaisamment assise, tremblante, m'attendant à de la violence. (Bien qu'il n'ait jamais posé ne serait-ce qu'un doigt sur moi.) J'ai remonté l'édredon jusqu'à mon menton, illusion d'armure.

— Isolde ne sait rien de mon travail, a-t-il dit.

Puis, tout à coup, il a chanté doucement :

Isolde noch
Im Reich der Sonne
Im Tagesschimmer
Noch Isolde...
Sie zu Sehen,
Welch Verlangen !

Iseult, toujours au royaume du soleil, dans la lumière scintillante du jour, Iseult... Comme il me tarde de la voir !

(C'est du Wagner, l'un des arias de Tristan se mourant. Je

ne m'en souviens pas très bien.)

Il a une voix de ténor légère et nasale, absolument magnifique. Voir quelle était l'ironie de sa vie faisait plus mal que d'être giflée. Et l'ironie de la mienne, DE LA MIENNE : Isolde en vie, le jour sous le soleil, tandis que je suffoque dans la Nuit et le Brouillard, l'injustice de cette situation, l'injustice de tout, de moi enfermée et d'Isolde en Suisse, d'Engel se voyant refuser du cognac et de Jamie perdant ses orteils. Et Maddie, Oh ! adorable Maddie,

MADDIE

J'ai tiré l'édredon sur ma tête, sanglotant à ses pieds.

Il s'est arrêté brutalement. Il s'est penché et a gentiment découvert ma tête, sans me toucher.

— Eva Seiler, a-t-il soufflé. Vous auriez pu vous épargner bien des souffrances en avouant cela plus tôt.

— Mais dans ce cas je n'aurais pas pu écrire tout cela, ai-je gémi. Alors, ça en valait la peine.

— Pour moi aussi.

(Eva Seiler doit être une sacrée prise ! Il pensait avoir ferré une autre truite des rivières, et voilà que c'est un saumon de treize kilos qui cherche à échapper à l'hameçon. Peut-être espère-t-il une promotion.)

— Vous m'avez racheté.

Il s'est relevé et a incliné la tête avec courtoisie. Presque un salut. Il a fini par me dire bonne nuit poliment, en français : « Je vous souhaite une bonne nuit. »

De nouveau, je l'en ai remercié, toujours bouche bée.

Il a claqué la porte derrière lui.

Il a lu le Vercors. Il a lu Le Silence de la mer, le tract de la Résistance française, parce que je le lui ai recommandé ! Comment sinon...

Il pourrait avoir des ennuis. Je ne comprends rien à cet homme. Je suppose que c'est réciproque.



Cette fois, je sais exactement où j'en étais, je sais exactement où je me suis arrêtée. Je sais exactement où nous étions. Où était Maddie.

Pour la millième fois, quatre personnes différentes vérifièrent les coupons de rationnement, les parachutes et les papiers. Ils briefèrent Maddie, lui apprirent qui elle récupérerait pour le retour, revirent les cartes et les itinéraires, lui donnèrent un identifiant à utiliser à la radio jusqu'à son arrivée en France (« Wendy », bien sûr). Le sergent de police essaya de lui remettre un pistolet. Tous les pilotes des Opérations spéciales en ont un lorsqu'ils vont en France, argua-t-il, juste au cas où. Mais elle ne voulut rien savoir.

— Je ne fais pas partie de la RAF, répondit Maddie. Je suis une civile. C'est briser l'accord international que d'armer des civils.

À la place, il lui donna un stylo. On appelle ça un Eterpen : un objet véritablement incroyable, pas d'encre salissante à remplir, et ça sèche instantanément. Il dit qu'ils en avaient commandé trente mille pour la RAF (pour les calculs de navigation en vol), et un officier de la RAF reconnaissant, récemment sorti de France en douce, en avait donné un à Peter, qui l'avait offert au sergent, qui le passait à Maddie. Le sergent lui indiqua de le transmettre à quelqu'un d'autre lorsqu'elle aurait accompli sa mission avec succès. Il nous aime beaucoup.

Maddie était ridiculement heureuse d'avoir ce stylo. (Je ne comprenais pas alors pourquoi cette réserve infinie d'encre à séchage rapide lui plaisait autant, mais c'est différent, maintenant.) Elle aimait aussi l'idée de l'offrir après une opération couronnée de succès. C'était une variante du Principe de conduite à l'aérodrome.

— Je ne saurais pas quoi faire d'un pistolet, de toute façon, avoua-t-elle tout bas à sa passagère.

Ce n'était pas totalement vrai car, lors de son deuxième puis troisième voyage à Craig Castle, Jamie l'avait emmenée tirer, et elle avait réussi à abattre non pas un mais deux faisans avec la carabine 20 de Queenie. Mais Maddie était... est ? était, d'accord, était. Maddie était quelqu'un de modeste.

— Prête à t'entraîner à atterrir ? lança calmement Maddie à sa passagère, comme si Ormaie était une destination aussi habituelle qu'Oakway. Ils ont installé de fausses balises partout sur le champ d'entraînement. Je n'ai pas souvent atterri sur ce genre de piste, alors nous allons y faire un saut avant de partir.

— D'accord, acquiesça sa passagère.

Chacune d'elles ne pouvait qu'être absolument ravie : l'une d'aller en France, l'autre de piloter un avion. Tout était chargé, à l'exception de Queenie. Le sergent lui offrit son aide pour grimper l'échelle du cockpit arrière.

— Attendez, attendez !

Elle se jeta dans les bras de Maddie. Celle-ci en fut abasourdie. L'espace d'un instant, elles s'accrochèrent l'une à l'autre telles les survivantes d'un naufrage.

— Allez ! lança Maddie. Vive la France !*

L'Invasion alliée à deux.

Maddie effectua trois kiss landings¹⁹ sur la piste balisée, puis ses entrailles se nouèrent comme elle commençait à craindre de perdre la lune, comme parfois lorsqu'elle avait peur que le temps tourne au-dessus des Pennines. Elle ajusta sa trajectoire vers la France.

Les ballons de barrage flottaient au-dessus de Southampton en brillant au clair de lune comme autant de fantômes d'éléphants et d'hippopotames. Maddie survola le Solent et l'île de Wight. Puis elle se retrouva au-dessus de la Manche déchirée par la guerre. Le rugissement du moteur se mêlait à la voix de sa passagère qui chantonait l'air de La dernière fois que j'ai vu Paris.

— Tu es bien trop joyeuse, dit Maddie. Un peu de sérieux !

— On nous dit de sourire en toutes circonstances, répliqua Queenie. C'est dans le manuel d'instruction des Opérations spéciales. Les gens qui sourient et chantent ne donnent pas l'impression de préparer une contre-attaque. Si tu as l'air inquiète, quelqu'un va finir par se demander pourquoi.

Maddie ne répondit pas et, après une demi-heure de vol au-dessus de l'éternité sereine, lisse, argentée et noire de la Manche, Queenie demanda subitement :

— Qu'est-ce qui t'inquiète ?

— Caen est sous les nuages, dit Maddie. Et il y a de la lumière dans les nuages.

— Comment ça, de la lumière ?

— De la lumière clignotante. Rosâtre. Ce pourrait être des éclairs. Ou des tirs. Ou un escadron de bombardiers se faisant désintégrer. Je vais changer légèrement de direction et contourner.

C'était de la rigolade. De la lumière dans les nuages, peu importe ! Changeons de direction. Nous étions des touristes. Le nouveau chemin de Maddie longeant la côte de Normandie nous emmena droit au-dessus du Mont-Saint-Michel, l'île-citadelle magnifique au clair de lune, projetant de longues ombres sur la marée montante dans une baie qui brillait tel du mercure renversé. Des spots lumineux balayaient le ciel mais ratèrent le Lysander au ventre gris. Maddie prit une nouvelle trajectoire, vers Angers.

— Si on continue comme ça, on en a pour moins d'une heure, dit Maddie. Tu souris toujours ?

— Comme une idiote.

Après ça... c'est difficile à croire, mais ce fut un vol ennuyeux pendant assez longtemps. La campagne française n'était pas aussi époustouflante sous la lune que la Manche et, après avoir passé un long moment à scruter les ténèbres

insondables, Queenie s'endormit en toute confiance, roulée en boule parmi les cartons et les câbles enroulés, sur le sol de la cabine arrière, la tête posée sur son parachute. C'était un peu comme dormir dans la salle des machines du moulin de Ladderall : incroyablement bruyant, mais également rythmé. Elle avait été nerveuse à s'en rendre malade au cours des dernières semaines, et il était déjà minuit passé.

Elle se réveilla lorsque son corps apaisé fut projeté brutalement à l'arrière du fuselage avec onze cartons. Elle n'était pas blessée ni effrayée, mais elle était extrêmement désorientée. Son inconscient se rappelait l'écho d'un coup violent, qui avait été la cause de son réveil plutôt que cette agitation. De brillantes lumières orange illuminaient les fenêtres de la cabine. Au moment où elle comprenait que le Lysander plongeait vers le sol dans une chute hurlante, l'augmentation de gravité l'assomma. Et quand elle se réveilla pour la deuxième fois, quelques instants plus tard, il faisait nuit, le moteur ronronnait toujours de façon rassurante, et elle était coincée de façon assez inconfortable au milieu du chargement renversé.

— Tu m'entends ? Tout va bien ? lançait la voix affolée de Maddie dans l'intercom. Et merde ! encore un...

Une charmante boule blanche de feu décrivit un arc gracieux au-dessus de la verrière en Perspex. Elle ne fit aucun bruit, illuminant joliment le cockpit. Les feux des projecteurs, les feux des projecteurs. La vision de nuit de Maddie fut aussitôt réduite à néant.

— Pilote l'avion, Maddie, se murmura-t-elle à elle-même. Pilote l'avion.

Rappelez-vous d'elle trois ans plus tôt, tremblante de terreur, en pleurs sous les tirs. Pensez à elle à ce moment-là, guidant un appareil blessé sous un feu inconnu, dans les ténèbres d'une zone de guerre. Sa meilleure amie, qui se dégageait à l'arrière, frissonnait de peur et d'amour. Elle savait que Maddie se poserait ou mourrait en essayant.

Maddie luttait avec le manche à balai comme si celui-ci était vivant. Dans les brefs flashes phosphorescents, ses poignets tendus étaient blancs sous l'effort, trahissant l'épuisement. Elle hoqueta de soulagement lorsqu'elle sentit la petite main de sa passagère serrer son épaule à travers l'espace dans la cloison renforcée.

— Que se passe-t-il ? demanda Queenie.

— Fichus canons antiaériens à Angers. La queue a été touchée. Je pense que c'était ça, et non un chasseur de nuit. Autrement, nous serions mortes. Nous n'avons pas la moindre chance contre un Messerschmitt 110.

— J'ai cru qu'on tombait.

— C'est parce que j'ai plongé en piqué afin d'éteindre le feu, dit Maddie d'un air sombre. Il faut descendre le plus vite possible jusqu'à ce que le vent l'éteigne. Comme une bougie ! Mais les commandes de l'empennage ont dû être coupées. C'est... (Elle serra les dents.) Nous suivons notre trajectoire. Nous sommes toujours en un seul morceau. Nous avons perdu un peu trop d'altitude avec ce piqué, mais ce satané avion ne cherche qu'à monter, alors ça ne devrait pas être un problème. Mais si nous montons plus haut les Jerry risquent de pouvoir nous détecter sur leur Radar. L'avion peut encore voler, tout juste, et nous avons tellement bien avancé que nous ne sommes même pas en retard. Mais il faut que je te prévienne : ça va être... hmmm... un peu difficile pour moi de me poser. Tu vas peut-être devoir sauter en parachute de nouveau.

— Et toi ?

— J'imagine que je vais devoir faire de même.

Maddie ne s'était jamais entraînée à sauter d'un avion, mais elle s'était souvent entraînée à poser des appareils cassés, au point d'en perdre le compte. Elle avait d'ailleurs à plusieurs reprises fait atterrir un appareil endommagé, et les deux filles savaient que la même chose pourrait se produire des centaines de fois, Maddie préférerait chaque fois mourir

les mains sur les commandes plutôt que de plonger à l'aveugle dans les ténèbres.

D'autant plus que, comme la plupart des pilotes britanniques abattus, elle ne parlait qu'un français basique d'écolière et ne possédait pas de fausse identité crédible derrière laquelle se camoufler dans la France occupée par les nazis.

— Je pourrais essayer de te déposer avant de rentrer, dit Maddie d'un ton neutre, des mots pleins d'espoir lâchés entre des dents serrées.

— Laisse-moi t'aider ! Dis-moi ce que je peux faire !

— Cherche le point d'atterrissage. Il reste moins d'une demi-heure. Ils nous adresseront un signal lumineux quand ils nous entendront. Le morse pour « Q ». C'est long-long-court-long.

La petite main resta en place.

— Tu ferais mieux d'enfiler ton parachute, rappela Maddie à sa passagère. Et de t'assurer que tu as bien tout ton équipement.

La cabine arrière résonna longtemps de nombreux bruits sourds et jurons. Au bout de quelques minutes, Maddie lança, avec un éclat de rire nerveux :

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— J'attache tout ensemble. Je suis responsable de ces trucs, que je les voie de nouveau demain matin ou non. Si nous rebondissons, je ne veux pas me retrouver étranglée par du fil électrique. Et, si je dois sauter avant que tu essaies de le faire, il est hors de question que ça traîne derrière moi pour me tomber sur la tête.

Maddie ne répondit pas. Elle plissait les yeux dans le noir et pilotait l'avion. Queenie agrippa son épaule de nouveau.

— On ne devrait plus être loin, finit par dire Maddie.

Sa voix, déformée par l'intercom qui grésillait, restait calme. Elle n'exprimait ni soulagement ni peur.

— On descend à sept cents pieds, d'accord ? Cherche

les signaux.

Ces quinze dernières minutes furent les plus longues de toutes. Maddie avait mal aux bras, les mains engourdis. C'était comme retenir une avalanche. Elle n'avait pas regardé la carte depuis une demi-heure et se repérait uniquement grâce à sa mémoire, la boussole et les étoiles.

— Hourrah ! nous sommes au bon endroit ! s'exclama-t-elle soudain. Tu vois la confluence de ces deux rivières ? Nous allons atterrir entre les deux.

Elle eut un frisson d'excitation. La petite main réconfortante qui serrait son épaule la lâcha tout à coup.

— Là, dit Queenie en pointant le doigt.

Comment elle avait réussi à le voir par la fente de la taille d'une page restait un mystère, mais elle avait repéré le signal, sur leur gauche. Des flashes clairs et puissants en une combinaison spéciale : « Q » pour « Queen », long, long, court, long.

— C'est bien ça ? demanda Queenie avec inquiétude.

— Oui. Oui !

Elles poussèrent toutes deux un cri spontané.

— Je ne peux pas lâcher les commandes pour leur répondre ! dit Maddie, horrifiée. Tu as une lampe électrique ?

— Dans mon équipement. Attends. On leur répond par quelle lettre ?

— « L » pour « Love ». Point-tiret-point-point, court-long-court-court. Tu ne dois pas te tromper, sinon ils n'allumeront pas...

— Ne t'inquiète pas, idiote, la coupa Queenie avec affection. Je pourrais lancer des codes en morse dans mon sommeil. N'oublie pas : je suis opératrice radio.

[19](#) Argot militaire désignant un atterrissage tout en douceur. (NdT)

Ormaie 25.XI.43 VB-S

L'Hauptsturmführer von Linden dit que c'est la première fois qu'il rencontre quelqu'un d'aussi éduqué parlant un langage aussi peu châtié. De toute évidence, il était extrêmement stupide de ma part de mentionner sa fille lors de notre dispute d'hier soir. Ce matin, on va me laver la bouche au phénol. Pas au SAVON contenant du phénol, comme on le fait à l'école, mais au véritable acide phénique, ce qu'on utilise pour les injections létales à Natzweiler-Struthof (d'après Engel, ma source intarissable en matière de détails nazis). Elle l'a dilué avec de l'alcool, portant des gants pour faire ce mélange vu que ça attaque la peau. Mais elle ne m'approchera pas avec car elle sait que je vais me débattre et qu'il y en aura partout. Même si mes bras étaient attachés dans mon dos (ce qui n'est pas le cas, de toute évidence), je réussirais à tout renverser. J'espère que cette solution va finir par s'évaporer si nous repoussons suffisamment longtemps l'échéance, et je crois qu'elle est du même avis.

La dispute a commencé au sujet de la fille française qui me brise le cœur (je pense qu'elle est la seule autre femme prisonnière ici) qu'ils ont questionnée obstinément, sans relâche, nuit et jour toute la semaine, et elle, tout aussi têtue et décidée qu'eux, refuse de répondre à leurs questions. Hier soir, elle a pleuré bruyamment pendant des heures, entre

deux cris d'agonie à fendre le cœur. J'ai réussi à m'arracher des poignées entières de cheveux (tant ils sont cassants) en essayant d'endurer ses hurlements. Au bout d'un moment, au beau milieu de la nuit, j'ai craqué. Elle a tenu bon, mais j'ai craqué.

J'ai bondi sur mes pieds et commencé à hurler le plus fort possible (en français pour que la malheureuse résistante puisse me comprendre*) :

— MENS ! Mens-leur, pauvre abrutie ! Dis n'importe quoi ! Cesse donc de te comporter en martyr et MENS !

Et j'ai commencé à m'attaquer violemment au bout de métal où se trouvait autrefois la poignée en porcelaine (avant que je ne la dévisse pour la lancer à la tête de Thibaut), ce qui était inutile, car bien sûr cette poignée et ses composants ne sont que décoratifs, tous les verrous sont fermés et la porte barrée à l'extérieur.

— MENS ! MENS-LEUR !

Oh ! j'ai obtenu un résultat auquel je ne m'attendais pas. Quelqu'un est venu et a ouvert si brutalement que je suis tombée en avant. Ils m'ont ramassée et maintenue debout dans les soudaines lumières brillantes, tandis que j'essayais de ne pas regarder la fille détruite.

Von Linden était là, en tenue civile, calme et lisse telle une surface de curling récemment gelée, assis dans un nuage de fumée âcre comme Lucifer lui-même. (Personne ne fume en sa présence. J'ignore ce qu'ils brûlaient, et je ne veux pas le savoir.) Il n'a rien dit, a à peine hoché la tête, et ils m'ont menée jusqu'à lui, me jetant à genoux.

Il m'a laissée me recroqueviller quelques minutes.

Puis :

— Qu'as-tu dit à ta camarade de prison ? Je ne pense pas qu'elle ait compris que tu t'adressais à elle. Répète.

J'ai secoué la tête, sans comprendre à quoi diable il pouvait bien jouer cette fois.

— Va la rejoindre, regarde-la, parle-lui. Parle de façon

intelligible, que nous puissions tous t'entendre.

J'ai joué le jeu. Comme d'habitude. C'est là ma faiblesse, le défaut de mon armure.

J'ai mis mon visage près du sien, comme pour discuter en chuchotant. Si près que cela a dû sembler intime, mais trop pour que nous puissions voir chacune le visage de l'autre. J'ai dégluti difficilement, avant de répéter à voix haute :

— Sauve-toi. Mens-leur.

C'était elle qui sifflait Scotland the Brave, lorsque je suis arrivée. Elle n'y arrivait pas hier soir. Incroyable qu'ils aient même pensé qu'elle pourrait parler, après ce qu'ils avaient fait à sa bouche. Mais elle a quand même essayé de me cracher dessus.

— Elle n'a pas l'air convaincue par ton conseil, a dit von Linden. Répète.

— MENS ! ai-je crié.

Au bout d'un moment, elle a réussi à me répondre. Rauque et hachée, sa voix résonnait de douleur, et tout le monde l'entendit.

— Leur mentir ? a-t-elle croassé. C'est ce que tu fais ?

Je me suis retrouvée piégée. Peut-être était-ce là une embuscade qu'il me tendait volontairement. Le silence a duré (peut-être moins que je ne l'ai cru) et von Linden a fini par ordonner, d'un air désintéressé :

— Réponds à la question.

C'est là que j'ai perdu les pédales.

— Espèce de salaud hypocrite ! ai-je craché, sans réfléchir. (Peut-être ignorait-il ce que cela signifiait en français mais tout de même, ce n'était pas malin.) Il ne vous arrive jamais de mentir ? Et que faites-vous, bordel ? Que dites-vous à votre fille ? Quand elle vous pose des questions sur votre travail, quelle vérité la charmante Isolde obtient-elle de vous ?

Il était blanc comme un linge. Mais il est resté calme.

— Phénol.

Tout le monde l'a regardé avec incertitude.

— Elle a la langue la plus sale de toutes les femmes de France. Nettoyez-lui la bouche, quitte à la brûler.

J'ai lutté. Ils m'ont tenue à terre tout en discutant du bon dosage, car il n'avait pas spécifié s'il voulait vraiment qu'ils me tuent ainsi. La Française a fermé les yeux pour se reposer, tirant parti du fait que ce n'était plus sur elle que se concentrait l'attention. Ils ont sorti les bouteilles et les gants, et la pièce s'est transformée en clinique. Le plus effrayant, c'est qu'aucun d'eux ne semblait savoir ce qu'il faisait.

— Regardez-moi ! ai-je crié. Regardez-moi, Amadeus von Linden, espèce d'hypocrite sadique, et regardez, cette fois-ci ! Vous ne m'interrogez pas, ce n'est pas votre travail, je ne suis pas un agent ennemi qui crache des codes radio ! Je ne suis qu'une putain écossaise et repoussante qui hurle des insultes sur votre fille ! Alors regardez et profitez-en bien ! Pensez à Isolde ! Pensez à Isolde et regardez !

Il les a arrêtés.

Il ne pouvait pas faire ça.

Je me suis étouffée de soulagement.

— Demain, a-t-il dit. Après qu'elle a mangé. Fräulein Engel sait comment préparer le phénol.

— Lâche ! Lâche ! ai-je sangloté, en proie à une fureur hystérique. Faites-le maintenant ! Faites-le vous-même !

— Faites-la sortir.



Du papier et un crayon m'attendaient comme d'habitude ce matin, ainsi que de l'eau à côté du phénol et de l'alcool, et Fräulein Engel gratte la table avec ses ongles, comme toujours quand elle attend que je lui passe de quoi lire. Elle a hâte de voir ce que j'ai écrit ce matin, je le sais, puisqu'on ne lui a pas expliqué ce que j'ai fait hier soir pour mériter une punition aussi vicieuse. Von Linden doit dormir. (Il a beau être

inhumain, il n'a rien d'un Superman.) Oh, Seigneur ! il ne me reste plus grand-chose à écrire. Avec quoi pense-t-il que je vais finir ? La fin de l'histoire n'est-elle pas évidente ? Je veux la terminer, mais j'ai horreur d'y penser.

Mademoiselle E. a réussi à me passer de la glace pour mon eau. Elle aura fondu quand on en arrivera au lavage de la bouche la plus sale de France, mais c'était gentil de sa part.



Nous voilà de retour dans les airs, suspendues au-dessus des champs et des rivières au nord d'Ormaie, sous une lune sereine mais pas encore pleine, haute, argentée et splendide, dans un avion qui ne peut atterrir. L'opératrice radio envoie le bon signal au sol et, à peine une minute plus tard, le chemin de balises apparaît. Il est parfaitement familier, trois points de lumière scintillants formant un L à l'envers, comme la piste de fortune sur laquelle Maddie s'est entraînée quatre heures plus tôt, en Angleterre.

Maddie survola le champ une première fois. Elle ignorait combien de temps le chemin resterait illuminé, et ne voulait pas gâcher la lumière. Elle commença à descendre selon la trajectoire oblongue qu'elle suivait plus tôt. Par-dessus son épaule, par l'ouverture dans la cloison, son amie regardait l'écran faiblement éclairé qui indiquait l'altitude. Elles n'en perdaient pas beaucoup.

— Je ne peux pas ! hoqueta Maddie.

Le Lysander flotta rapidement en hauteur tel un ballon d'hélium. Elle n'avait même pas mis les gaz.

— Je ne peux pas ! Rappelle-toi ce que je t'ai dit sur le premier Lysander que j'ai posé, comment la manivelle ajustant l'empennage était cassée, et que l'équipe au sol ne me croyait pas assez forte pour retenir le manche à balai en avant sans l'abîmer ? Sauf que j'ai réussi à le mettre en

position neutre avant de monter. Il n'est pas en position neutre, là, il est coincé sur l'ascension. Depuis une heure, j'utilise toutes mes forces pour nous empêcher de grimper ! Et je ne suis pas assez robuste pour le maintenir assez longtemps pour nous poser. Je n'arrête pas de réduire les gaz, et ça ne change rien. Si j'éteins le moteur et que j'essaie de faire tomber ce foutu truc en chute libre, je pense qu'il essaiera encore de monter. Ensuite, il partira en vrille et nous tuera. Si seulement j'arrivais à le faire caler. C'est impossible de faire caler un Lizzie.

Queenie ne répondit pas.

— Je vais refaire un tour, grogna Maddie. Je vais essayer encore une fois, une descente plus mesurée. Il nous reste encore pas mal de carburant, je ne voudrais pas qu'on s'écrase et qu'on brûle.

Elles étaient montées à deux mille cinq cents pieds le temps que Maddie explique tout cela. Elle fléchit les poignets et reprit sa lutte avec le manche à balai.

— Bordel. Crotte. Crotte de crotte !

(« Crotte de crotte » est le pire juron que puisse lâcher Maddie.)

Elle fatiguait. Elle ne réussit pas à descendre aussi bas que la première fois, et rata le champ. Elle effectua un demi-tour sec, sans perdre la moindre altitude, et jura de nouveau lorsque le fuselage trembla, les volets automatiques claquant de façon alarmante tandis que l'avion essayait de décider à quelle vitesse il volait.

— Peut-être pas impossible à faire caler ! hoqueta Maddie. Mais je ne voudrais surtout pas le faire à cinq cents pieds, ça nous tuerait. Que je réfléchisse...

Queenie la laissa réfléchir, observant l'altimètre. Elles remontaient.

— On grimpe, mais c'est voulu, dit Maddie d'un air sombre. Je t'emmène à trois mille pieds. Pas plus haut, sinon je ne redescendrai jamais. Tu devrais pouvoir sauter sans

danger.



Cet horrible trio de gardes vient d'arriver pour m'emmener quelque part. Engel discute avec eux d'un ton agacé à la porte, juste assez loin pour que je ne comprenne pas ce qui se dit. Ils n'avaient pas l'air de porter des gants, alors peut-être ne sont-ils pas là pour m'administrer le phénol. Pitié, Seigneur. Oh ! pourquoi suis-je aussi brutale et impulsive ? Quoi que ce soit, maintenant, je redoute de ne pas pouvoir finir presque plus que je ne re

Je dispose de quinze minutes.

La Française détruite et moi avons été emmenées toutes les deux dans le cellier puis dans une petite cour pavée, qui devait autrefois servir de laverie pour l'hôtel. Elle m'ignorait, fière & boitant, ses jolis pieds nus horribles à cause de leurs blessures ouvertes et son visage gonflé d'ecchymoses. Nous étions attachées l'une à l'autre, par les poignets. Dans ce petit espace à ciel ouvert, ils ont monté une guillotine. C'est ainsi que, traditionnellement, on exécute une espionne à Berlin.

Nous avons dû attendre qu'ils terminent leurs préparatifs : ouvrir le portail du sentier bas pour choquer & divertir les passants, mettre en place la lame & les cordes, etc. J'ignore comment cela fonctionne. Elle a été utilisée récemment, la lame porte encore des traces de sang. Nous sommes restées attachées ensemble, sans un mot, et je me suis dit : « Ils vont m'obliger à regarder. Ils vont la tuer d'abord, et m'obliger à regarder. Puis ils vont me tuer. »

Je savais qu'elle savait aussi mais, bien sûr, elle refusait de me regarder et de me parler, bien que le dos de nos mains se touche.

Cinq minutes.

Je lui ai dit mon nom. Elle ne m'a pas répondu.

Ils ont coupé les cordes qui nous liaient. Ils l'ont emmenée et je l'ai regardé. Je n'ai pas quitté son visage des yeux. Je ne pouvais en faire moins.

Elle m'a appelée juste avant qu'ils ne la mettent en position, à genoux.

— Je m'appelle Marie.



Je n'arrive pas à croire que je suis encore en vie. On m'a ramenée à la même table, fait reprendre mon stylo. Sauf que, cette fois, c'est von Linden qui me fait face de l'autre côté de la table, pas E. ou T. Il me regarde, comme je le lui ai ordonné.

Quand je me frotte les yeux, mes mains s'écartent de mon visage avec le sang de Marie encore rouge et frais sur mon visage.

J'ai demandé à v.L. si je pouvais écrire cela avant de continuer ma tâche journalière. Il a répondu que je m'attardais trop sur les détails de ce qui m'arrive ici. Un rapport intéressant, mais superflu. Il m'a autorisé quinze minutes pour cela. Il me chronomètre.

Il me reste une minute. Je regrette de ne pas en avoir dit plus, de ne pas lui avoir fait justice, de ne pas lui avoir offert quelque chose de plus significatif que mon nom dépourvu de valeur.

Après mon fiasco d'hier soir, je pense qu'il l'a tuée sans autre raison que pour m'effrayer et m'obliger à avouer que je leur ai menti. C'est ma faute si elle est morte. L'une de mes pires craintes réalisée.

Mais je n'ai pas menti.

Von Linden me dit : « Stop ».



Il s'adosse à sa chaise et me regarde calmement. Le phénol n'a pas bougé de l'endroit où l'a laissé Engel, mais je ne pense pas qu'ils vont s'en servir. Je lui ai dit de me regarder, et il regarde.

— Écris, petite Shéhérazade, dit-il.

C'est un ordre.

— Raconte tes dernières minutes dans les airs. Finis ton histoire.

Le sang de Marie tache mes mains, de façon aussi figurative que littérale. Je dois terminer maintenant.



— Dis-moi quand sauter, dit Queenie. Dis-moi quand tu es prête.

— D'accord.

La petite main sur l'épaule de Maddie ne bougea pas de toute l'ascension. Maddie baissa les yeux sur la piste balisée loin en contrebas, trois petits points de lumière attirants, accueillants, qui lui lançaient un appel. Et elle décida d'essayer d'atterrir. Mais pas avec un passager, pas en tenant une autre vie entre ses mains. Pas avec quelqu'un qu'elle risquait de laisser tomber.

— Très bien, dit Maddie. Tout va bien se passer. Il y a un peu de vent, alors ne quitte pas les lumières des yeux et essaie d'atterrir sur la piste ! Ils t'attendent. Tu sais comment sortir ?

Queenie serra l'épaule de Maddie entre ses doigts.

— Tu devrais te dépêcher, ajouta Maddie. Avant que ce fichu avion ne monte plus haut.

— Embrassez-moi, Hardy, dit Queenie.

Maddie lâcha un rire mêlé de larmes. Elle pencha la tête vers la main froide sur son épaule et y déposa un baiser. Les petits doigts effleurèrent sa joue, serrèrent son épaule une dernière fois puis se retirèrent.

Maddie entendit la porte latérale s'ouvrir. Elle sentit l'avion pencher un rien comme le changement de poids le déséquilibrait. Puis elle se retrouva à voler seule.

Ormaie **28.XI.43 VB-S**

Vous savez, Mary, reine d'Écosse (dont la grand-mère, par coïncidence, était française, comme la mienne, comme sa mère), Mary, donc, avait un petit chien, un skye-terrier, qui lui était entièrement dévoué. Quelques instants après que Mary eut été décapitée, les gens qui regardaient virent ses jupes remuer et ils crurent que son corps dépourvu de tête essayait de se remettre debout. Mais il s'avéra que c'était son chien, qu'elle avait conduit jusqu'à l'exécution avec elle, caché dans ses jupes. Mary Stuart est censée avoir affronté la mort avec grâce et courage (elle portait une chemise écarlate suggérant qu'elle était une martyre), mais je ne pense pas qu'elle aurait pu se montrer aussi courageuse si elle n'avait pas serré en secret son skye-terrier contre elle, dont la fourrure était douce et chaude contre sa peau tremblante.

On m'a autorisée à passer les trois derniers jours à relire ce que j'ai écrit. Cela a du sens, et c'est presque une bonne histoire.

Fräulein Engel sera toutefois déçue qu'il n'y ait pas de véritable fin. Je suis désolée. Elle aussi a vu les photos. Inutile d'inventer un événement plein d'espoir et de défi alors que je suis censée raconter la vérité. Mais soyez honnête avec vous-même, Anna Engel : ne préféreriez-vous pas que Maddie parte sur les chapeaux de roues, comme disent les

Yankees, et rentre saine et sauve en Angleterre ? Ce serait là une fin heureuse, une belle fin pour un roman d'aventures féminine.

Cette pile de papiers ne s'empile pas très bien : des pages et des pages de largeur, de longueur et d'épaisseur différentes. J'aime la partition de flûte sur laquelle j'ai dû finir par écrire. Je me suis montrée prudente avec. Bien sûr, j'ai dû utiliser les deux côtés et écrire sur la musique, mais je l'ai fait très légèrement, au crayon et entre les notes, car quelqu'un pourrait un jour vouloir les jouer de nouveau. Pas Esther Lévi, à qui appartenait cette partition, dont le nom hébreu classique de la Bible est écrit joliment en haut de chaque page. Je ne suis pas assez stupide pour croire qu'elle reverra un jour cette musique, qui qu'elle soit. Mais peut-être quelqu'un d'autre. Quand les bombardements cesseront.

Quand le vent tournera. Et cela arrivera.

J'ai remarqué une chose en relisant cette histoire, que même l'Hauptsturmführer n'a pas vue : je n'ai pas mis mon nom sur le moindre de mes écrits ces trois dernières semaines. Vous connaissez tous mon nom mais pas, je pense, en entier, alors je vais l'écrire dans toute sa gloire prétentieuse. Je le faisais souvent lorsque j'étais enfant. Comme vous allez le voir, c'était un bel effort pour un petit enfant :

Julia Lindsay MacKenzie Wallace Beaufort-Stuart

Voilà ce qui est écrit sur mes véritables papiers, que vous n'avez pas. Mon nom est un défi au Führer en soi, bien plus héroïque que ce que je mérite, et j'aime encore l'écrire en entier, alors je vais recommencer, comme je l'écris sur mes carnets de bal :

*Lady Julia Lindsay
MacKenzie Wallace Beaufort-Stuart*

Mais je ne me considère jamais comme une « lady Julia ». Pour moi, je suis « Julie ».

Je ne suis pas Scottie. Je ne suis pas Eva. Je ne suis pas Queenie. J'ai répondu à ces trois appellations, mais elles ne me servent jamais à me présenter. Et j'ai détesté être « officier Beaufort-Stuart » ces sept dernières semaines ! C'est comme ça que m'appelle généralement l'Hauptsturmführer von Linden, tellement poli et formel : « Bien, officier Beaufort-Stuart, vous vous êtes montrée très coopérative aujourd'hui alors, si vous avez suffisamment bu, attaquons-nous au troisième code. Veuillez faire preuve d'exactitude, officier Beaufort-Stuart, personne ne souhaite devoir enfoncer ce tisonnier rouge et brûlant dans votre œil. Quelqu'un pourrait-il lavers à grande eau les sous-vêtements souillés de l'officier Beaufort-Stuart avant qu'elle ne soit ramenée dans sa chambre ? »

Bien que ce soit mon nom, je ne m'identifie pas à celle qu'on appelle l'« officier Beaufort-Stuart » non plus, pas plus que je ne suis Shéhérazade, l'autre nom qu'il me donne.

Je suis Julie.

C'était ainsi que m'appelaient mes frères, que m'appelait toujours Maddie, et c'est ainsi que je réfère à moi-même. C'est le nom que j'ai donné à Marie.

Oh, Seigneur ! si je cesse d'écrire maintenant, ils vont reprendre ce papier, tout : les cartes de recettes jaunes, les feuilles d'ordonnances, le papier à lettres gaufré du Château de Bordeaux, la partition de flûte, et il ne me restera plus qu'à attendre le jugement de von Linden. Mary Stuart avait son skye-terrier. Quel réconfort emporterai-je avec moi à mon exécution ? Quel réconfort pour nous, Marie, Maddie, la

bonne voleuse de choux, la joueuse de flûte, le médecin juif, seuls à la guillotine, dans les airs ou dans des wagons de transport de marchandises sans air ?

Et pourquoi ? Pourquoi ?

Je n'ai fait que gagner du temps pour écrire ceci. Je n'ai pas vraiment révélé grand-chose d'utile à qui que ce soit. Je n'ai fait que raconter une histoire.

Mais j'ai dit la vérité. N'est-ce pas là l'ironie ? Ils m'ont choisie parce que je suis douée pour raconter des mensonges. Mais j'ai dit la vérité.

Je me rappelle même quelques célèbres paroles électrisantes que j'ai gardées pour la fin. Ce sont celles d'Edith Cavell, une infirmière britannique qui a fait sortir en douce de Belgique deux cents soldats alliés pendant la dernière guerre, celle de 1914-1918. Elle a été arrêtée et fusillée pour trahison. Son monument, horrible, n'est pas loin de Trafalgar Square et j'ai remarqué, la dernière fois que j'étais à Londres (The last time I saw London) qu'il n'avait pas été bombardé, et qu'il était recouvert de sacs de sable. Certains de ses derniers mots sont gravés sur le socle de la statue.

« Le patriotisme n'est pas assez. Je ne dois avoir aucune haine ni amertume envers qui que ce soit. »

Elle a TOUJOURS un pigeon sur la tête, même ensevelie sous les sacs de sable, et je pense que la seule raison pour laquelle elle réussit à ne pas haïr ces rats volants, c'est parce qu'elle est morte depuis vingt-cinq ans et ignore qu'ils sont là.

Je crois que ses véritables derniers mots ont été : « Je suis heureuse de mourir pour mon pays. » Je ne crois pas vraiment à de telles bêtises moralisatrices. Embrassez-moi, Hardy. En vérité, je préfère « Embrassez-moi, Hardy ». Ce sont de beaux derniers mots. Nelson pensait vraiment ce qu'il disait. Edith Cavell s'illusionnait. Nelson se montrait honnête.

Tout comme moi.

J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la
vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit
la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai
dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité.
J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la
vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit
la vérité. J'ai dit la vérité. J'ai dit

[Note à Amadeus von Linden de Nikolaus Ferber, traduite de l'allemand]

Ormaie //

SS-Hauptsturmführer von Linden

Je vous recommande de l'envoyer immédiatement à Natzweiler-Struthof comme cobaye, avec l'ordre de l'exécuter par injection létale au bout de six semaines, si elle survit aux expériences.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

menteuse d'une once de compassion je vous ferai exécuter.

Heil Hitler ! »

PARTIE 2

KITTYHAWK^{[20](#)}

[20](#) Avion de chasse américain. (NdT)

J'ai les papiers d'identité de Julie.

J'ai les papiers d'identité de Julie.

J'ai les papiers d'identité de Julie.

ZUT DE ZUT TRIPLE ZUT ET CROTTE

J'AI LES PAPIERS D'IDENTITÉ DE JULIE

QUE VA-T-ELLE FAIRE SANS ? ? ?

Que va-t-elle faire ?

Je ne vois pas comment ça a pu arriver. Elle a vérifié qu'elle avait bien ses papiers, j'ai vérifié que j'avais les miens, le sergent Silvey a vérifié à son tour pour nous deux, la femme officier des Opérations spéciales qui s'occupait d'elle a vérifié, tout le monde a vérifié. N'importe qui aurait pu les intervertir.

Zut. Triple zut. Elle doit avoir les miens.

Ce n'est pas un endroit de premier choix pour écrire. Ça va ruiner mon carnet de notes de pilote de l'ATA, et je ne devrais probablement pas garder trace de ce qui s'est passé, mais ce carnet est tout ce que j'ai comme lecture ou support d'écriture, avant que ne revienne l'un des membres de la Résistance. Je n'arrive pas à croire que je n'ai pas vérifié plus tôt. Deux jours ont passé depuis notre arrivée. J'ai regardé encore et encore, et j'ai mon autorisation de l'ATA, mais ma licence et ma carte de recensement national ont disparu et, à la place, j'ai les coupons de rationnement de Julie et sa fausse carte d'identité*, avec une photo qui ne lui ressemble pas : elle a son visage pâle et effrayant d'espionne nazie. Katharina Habicht. Je n'arrive pas à l'associer à « Katharina », bien qu'elle ait passé l'été à essayer de me convaincre de l'appeler Käthe. Je venais à peine de commencer à penser à elle comme étant Eva.

Mes papiers ou leur absence ne changent rien pour moi, puisque JE NE SUIS PAS CENSÉE ÊTRE EN FRANCE. Mais Julie, qui est censée être là, n'a AUCUNE IDENTITÉ. J'ai ses FAUX PAPIERS D'IDENTITÉ.

Comment... comment ? Comme quand les Renseignements ont pris mes coupons de vêtements, mais c'était volontaire. Et j'avais juré de me montrer plus prudente.

Je ne sais pas quoi faire.

Si on me surprend à écrire ça, j'aurai des ennuis, quelle que soit la personne : un Allemand, un Français ou un Britannique. Même un Américain. Je ne devrais rien écrire. COUR MARTIALE. Mais je n'ai absolument rien d'autre à faire, et je possède le stylo le plus merveilleux au monde : un Eterpen, avec une petite bille au bout de la plume, empli d'encre d'imprimeur à séchage rapide. L'encre roule sur la bille. On peut écrire avec ce stylo en altitude sans que ça ne fasse de taches, et la réserve d'encre peut durer un an. La RAF a commandé trente mille de ces stylos aux journalistes hongrois exilés qui les ont inventés et j'en ai un, cadeau du sergent Silvey, qui a un faible pour les femmes pilotes et les petites agents doubles blondes.

Je sais que je ne devrais pas écrire mais il faut que je fasse quelque chose, n'importe quoi. Le dernier vol de transport aurait été marqué d'un « S », signifiant que je devais faire un rapport. Ainsi qu'un rapport d'accident. Beurk ! Il faudra bien que je le fasse, de toute façon. Je vais m'y mettre.

Notes d'accident

Atterrissage d'urgence dans le champ Damas, près d'Ormaie, 11 oct. 1943 – Appareil Lysander R 3982

Permission de vol délivrée par le commandant, et j'ai effectué 4 atterrissages de nuit réussis, 3 sur une piste

balisée d'entraînement, juste avant le départ. Vol au-dessus de la Manche sans incident, déviation de la trajectoire au-dessus de Caen pour éviter des tirs antiaériens. Nouvelle trajectoire nous a emmenées du Mont-Saint-Michel à Angers, où l'appareil a été touché depuis le sol et l'empennage abîmé. J'ai agi pour contrôler l'incendie mais ne pouvais voler droit car le contrôle de l'empennage ne fonctionnait plus, appareil coincé en mode ascensionnel et à peine manœuvrable en descente



Maintenant que j'y pense, le câble d'ajustement de l'empennage a dû claquer pendant l'ascension après le piqué, sinon je n'aurais jamais pu effectuer cette manœuvre.

Cette réflexion me fait froid dans le dos, vraiment.



Très bien. Où en étais-je ? Coincé en ascensionnel et dépourvu de gouvernail. Pression et température du moteur, niveau de carburant acceptables, alors j'ai continué vers la destination, que j'ai trouvée sans difficulté (avec l'aide de la passagère). Toutefois, descente très difficile à l'arrivée et inquiétude quant à l'atterrissage, j'ai décidé que la passagère devait sauter au-dessus de la piste puisqu'elle avait suivi l'entraînement approprié et avait plus de chances de survivre à un saut en parachute qu'à un atterrissage d'urgence avec des réservoirs de carburant à moitié pleins et une cargaison de 225 kilos d'explosifs 808 et de câbles.

J'avais déjà tenté 2 tours au-dessus du champ avant le départ de la passagère et j'étais épuisée, alors je suis restée en survol pendant une demi-heure afin de brûler du carburant avant une dernière tentative d'atterrissage. Piste balisée toujours éclairée, j'ai réfléchi et ai été forcée de croire qu'on m'attendait encore. Peut-être ma passagère s'était-elle

posée sans problème et avait-elle informé le comité de réception des dégâts de l'appareil. Maintenir l'altitude de vol était toujours aussi difficile, et j'ai fini par essayer d'atterrir.

Pas certaine de savoir comment j'ai fini par réussir à faire descendre ce fichu truc. Probablement par pure opiniâtreté. Le gouvernail refusait de me laisser glisser de côté et, même à vitesse réduite avec les volets baissés et aucun gaz, ce satané truc cherchait à relever le nez. Impossible de lâcher pour allumer la lumière d'atterrissage, je suis d'abord descendue dans le noir avec la queue en avant, j'ai aussitôt rebondi (je regrette de ne pas l'avoir vu du sol), j'ai arraché l'empennage tout entier et le pauvre Lizzie a fini par s'arrêter avec l'arrière du fuselage coincé dans le sol mou tout au bout du champ, là où les rivières se rencontrent, l'appareil entier pointé vers le ciel comme un monolithe. Cela m'a rappelé le Puss Moth de Dymphna écrasé sur Highdown Rise, mais dans l'autre sens. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé ensuite, car le manche à balai m'avait frappée à l'estomac et coupé le souffle en même temps que ma tête heurtait le revêtement renforcé du cockpit. Je me suis réveillée accrochée par le dos dans le cockpit, à regarder les étoiles et à me demander quand aurait lieu le « bang ».

Je n'arrive pas à donner à ce rapport le style d'un rapport d'accident. Zut. Au moins, je l'écris tant que je m'en souviens.

J'avais coupé le contact et les gaz avant d'atterrir, conformément aux notes de pilote et aux ordres pour un atterrissage forcé, alors tout était silencieux, quelques craquements et grognements, mais rien d'autre. Puis trois hommes du comité de réception, dont l'un anglais (un agent des Opérations spéciales, l'organisateur de ce circuit, nom de code : Paul), ont ouvert la porte et m'ont tirée à l'envers du cockpit. Nous sommes tous les quatre tombés en tas sur le sol.

Voilà ce qu'ont été mes premiers mots sur le sol français :

— Pardon, je suis désolée, je suis désolée !

Encore et encore, songeant aux réfugiés malchanceux qui étaient censés être emmenés en Angleterre sur mon vol de retour. Et, pour faire bonne mesure, je me suis souvenue de dire en français : « Je suis désolée »*. Oh ! quel gâchis !

Ils m'ont aidée à m'asseoir et ont essayé de retirer la boue qui me recouvrait.

— Ce doit être notre Verity, a dit l'organisateur des Opérations spéciales, Paul, en anglais.

— Je ne suis pas Verity !

Ce n'était pas une information utile, mais c'est ce qui est sorti de ma bouche.

Confusion, agitation et un pistolet pointé sur ma tête. Navrée de devoir dire que le pistolet était la goutte d'eau de trop après avoir subi mon tout premier atterrissage raté, dans un avion que je n'aurais probablement pas dû piloter, et j'ai fondu en larmes.

— Pas Verity ! Qui diable êtes-vous ?

— Kittyhawk ! ai-je sangloté. Nom de code : Kittyhawk. officier, Air Transport Auxiliary.

— Kittyhawk ! Mon Dieu ! s'est exclamé l'agent anglais. Vous m'avez emmené à la base des Opérations spéciales de la RAF la nuit de mon arrivée en France !

Paul a expliqué à ses compagnons français qui j'étais, puis il s'est tourné vers moi et a dit :

— Nous attendions Peter !

— Il a eu un accident avec son automobile cet après-midi. Je n'aurais pas dû...

Il m'a couvert la bouche d'une grande main boueuse.

— Ne dites rien qui pourrait vous compromettre, m'a-t-il averti.

J'ai recommencé à pleurer.

— Que s'est-il passé ? a-t-il demandé.

— Tir antiaérien au-dessus d'Angers, ai-je expliqué entre mes larmes.

C'était là ma réaction normale aux armes et aux bombes, qui venait avec une demi-heure de retard.

— Il a mis le feu à la queue et déconnecté le câble de l'empennage, et aussi un de ceux du gouvernail, je pense. J'ai dû descendre en piqué pour éteindre les flammes, assommant la pauvre Ju... Verity à l'arrière, puis j'ai dû mettre toutes mes forces dans le pilotage pendant la dernière portion alors je n'ai pas pu regarder la carte...

D'autres sanglots, sanglots, sanglots, extrêmement embarrassant.

— Vous avez été touchée ?

Ils étaient tous abasourdis. Pas que j'aie été touchée, comme je l'ai découvert plus tard, mais que j'aie réussi à ne pas tomber en flammes au-dessus d'Angers et à leur livrer leurs 225 kilos d'explosifs 808. Ils se montrent douloureusement gentils avec moi depuis, tous. Je ne le mérite pas. La seule raison pour laquelle je ne suis pas descendue en flammes au-dessus d'Angers, c'est parce que je savais que j'avais Julie à l'arrière de l'appareil. Je n'aurais jamais eu la présence d'esprit d'éteindre cet incendie si je n'avais pas essayé de la sauver.

— Je crains que nous ne soyons obligés de détruire votre avion, a dit Paul.

Au départ, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire. Je pensais m'être plutôt bien débrouillée toute seule.

— Nous ne pourrons plus réutiliser ce champ, a-t-il ajouté. Dommage. Toutefois...

Ils avaient abattu une sentinelle allemande.

Je ne devrais vraiment pas écrire ça.

Peu importe. Je le brûlerai plus tard. Impossible de réfléchir, à moins d'écrire.

Ils avaient abattu une sentinelle allemande. L'homme était arrivé à bicyclette au mauvais moment, pendant qu'ils installaient la piste balisée. Il avait passé un long moment à les observer et, apparemment, à prendre des notes. Quand

ils l'avaient vu, il était parti en pédalant le plus vite possible et, comme ils ne pouvaient pas le poursuivre à pied ni attraper leurs bicyclettes à temps, l'agent anglais lui avait tiré dessus. Comme ça. Ils étaient ravis de récupérer une bicyclette mais horrifiés de devoir s'occuper d'un corps.

Le Lizzie endommagé, avec un pilote vivant, était un cadeau du ciel. Ils auraient de toute façon dû détruire l'avion, afin que ça ait plus l'air d'un accident que d'un atterrissage voulu. Ils ont installé la sentinelle morte dans le cockpit, avec ma tunique et mon pantalon de l'ATA, croyez-le ou non. Ils ont dû couper le pantalon jusqu'aux coutures latérales pour l'enfiler au pauvre gars, et même alors ils n'ont pas pu le fermer, car il était bien plus costaud que moi. Ça a pris un long moment et je n'étais d'aucune aide, assise au bord du champ, choquée, avec uniquement mon chemisier et ma culotte sous un pull et un long manteau d'emprunt. Mitraillette, qui m'a donné son pull, devait être gelée avec seulement son chemisier à dentelle sous son manteau. Ils ont aussi pris mes bottes. Ça m'a brisé le cœur d'abandonner mes bottes ! Mais, en dehors de mon sac de vol, tout mon équipement de pilote britannique devait être détruit, du casque au parachute, etc. Même mon masque à gaz. Il ne me manquera pas. Il ne faisait que prendre de la place, pendant inutilement à mon épaule dans son sac, tel un albatros kaki sans ailes, pendant les quatre dernières années. Je ne pense pas l'avoir jamais enfilé, à part pour des exercices.

Je regrette de ne pas avoir suivi ce cours de dactylo. Ça m'arrangerait de connaître les abréviations. J'ai réussi à caser tout ça sur trois pages de mon « Notes de pilote » de l'écriture la plus minuscule possible. Ce n'est pas si mal si on n'arrive pas à lire.

Préparer l'avion à être dévoré par les flammes a pris un long moment, et beaucoup d'allers-retours au clair de lune.

J'imagine qu'ils devaient être organisés, mais je ne savais pas vraiment ce qui se passait, je n'étais donc ni utile ni nécessaire. Une migraine monstrueuse montait derrière mes yeux, j'angoissais au sujet de Julie, et je me demandais pourquoi ils ne se contentaient pas de mettre le feu à ce fichu appareil, qu'on en finisse. En fait, ils désiraient se débarrasser d'une sacrée quantité d'équipement, en plus de ce satané cadavre : une demi-douzaine de postes radio inutiles qu'ils ont démontés pour en récupérer les composants, plus deux ou trois autres, obsolètes, dont personne ne voulait. Ils ont envoyé des gens les sortir de leur cachette, ils sont partis à bicyclette et revenus avec des brouettes. La grange qu'ils utilisaient est celle dans laquelle je suis cachée maintenant. Le fermier à qui elle appartient a ajouté un vieux gramophone à qui il manque son bras, une machine à écrire cassée dans une valise en carton, ainsi qu'un incubateur à poussins rempli de morceaux de fil électrique trop courts pour se connecter à quoi que ce soit, pour donner l'impression que l'avion transportait des dizaines de postes radio ! Mitraillette, la fille aînée du fermier, était la seule fille à être présente en plus de moi, et elle était ravie de remplir l'appareil de déchets.

— Onze radios !* répétait-elle pour elle-même en gloussant. Onze radios !*

Onze postes radio. C'est une blague, car il y a peu de chances pour que nous envoyions onze postes radio d'un seul coup. Chacun est lié à son opérateur, et chaque opérateur est équipé de codes, fréquences et cristaux particuliers.

Les Allemands vont se poser des questions en examinant l'épave.

Les 225 kilos d'explosifs 808 ont été emportés sur une charrette à cheval. Il a fallu un moment pour tout récupérer, car plusieurs cartons étaient tombés du fuselage déchiré et de la cabine arrière, que Julie avait bien sûr laissée ouverte.

Elle avait fait un boulot d'enfer en attachant la majeure partie de la cargaison. Tout a dû être exécuté au clair de lune, car personne n'osait se servir de lampes torches. Le couvre-feu est très tôt, et tout le monde était de plus en plus nerveux. J'ai atterri à 1 heure du matin, et il a fallu près d'une heure pour organiser la destruction du Lizzie.

Je ne peux pas dire que je me sens parfaitement en sécurité aux mains de la Résistance, mais une chose est certaine : ils ont de la ressource. Une fois les vraies et fausses radios installées, ainsi que l'Allemand mort, ils ont simplement ouvert les réservoirs de carburant (bien sûr, l'avion était presque à la verticale et le carburant s'est déversé), avant d'utiliser un peu d'explosif et de fil pour l'embraser. Simple comme bonjour. Cela a provoqué un beau feu de joie.

Il devait être près de 3 heures quand nous avons fui le champ alors que le Lysander de Peter brûlait. J'ai dû me cacher dans une des brouettes puisque je n'avais ni pantalon ni chaussures. Ils m'ont dissimulée sous les mêmes sacs qu'ils ont utilisés pour les radios, qui puaient l'oignon et la vache. Ils m'ont fait grimper une série d'échelles de fortune dans un grenier au-dessus d'un autre, dans la grange où je me trouve maintenant. C'est un espace caché juste sous les toits. Je peux à peine m'asseoir droite si je me mets juste au-dessous de l'arête. Je ne souffre pas encore de claustrophobie. C'est vrai que je passe beaucoup de temps coincée dans des espaces étroits. Si je m'allongeais, je pourrais m'étirer. Faire semblant de me trouver à l'arrière d'un Fox Moth, où il ferait tout aussi froid. Le plus gênant, c'est pour se laver, etc. : l'eau et les poêles souillées doivent être montées et descendues par les échelles.

Je ne vois pas quoi ajouter au sujet de l'accident. J'ai été habillée, nourrie et logée avec grande générosité, étant donné qu'ils pourraient tous être fusillés si j'étais découverte. Me cacher représente un terrible risque, je suis un danger

pour moi-même et tous ceux qui m'entourent, probablement la seule pilote des Alliés abattue hors de Russie. J'ai vu les tracts. Dix mille francs de récompense pour la capture d'une équipe alliée ou de parachutistes, « plus en fonction des circonstances ». Ces « circonstances » impliquent obligatoirement une fille pouvant révéler à la Luftwaffe l'emplacement fixe de l'escadron de la Lune de la RAF.

Cela me terrifie, et si je ne révèle à personne mon vrai nom, peut-être personne ne s'en rendra-t-il compte mais, cerise sur le gâteau, je suis juive. Il est vrai que j'ai fréquenté une école publique de l'Église d'Angleterre, et que notre alimentation n'a rien de casher pendant les jours saints, que Grand-père est le seul de nous trois à se rendre à la synagogue. Mais je reste une Brodatt. Je ne pense pas qu'Hitler me graciera pour être non-croyante.

Mieux vaut ne pas y penser.

Je n'ai pensé à rien pendant les premières trente-six heures. J'ai dormi plus de vingt-quatre heures, d'une seule traite, ce qui était tout aussi bien puisque la ferme grouillait de soldats allemands. Le site de l'accident a été interdit d'accès pendant deux jours tandis qu'ils prenaient des photos sous tous les angles possibles, même depuis les airs, et fourrageaient dans les débris. Il est encore interdit de s'y rendre mais, apparemment, ils ont du mal à empêcher le passage des voutours habituels. Des petits garçons à la recherche de souvenirs de la RAF ! Un passe-temps bien plus dangereux en France que chez moi.

J'ai encore mal absolument partout. Pas à cause de l'accident, mais d'avoir dû maintenir ce fichu avion en position de vol pendant une heure entière. Chacun des muscles de mes bras me brûle, du bout des doigts aux épaules, et même dans mon dos. J'ai l'impression d'avoir combattu des tigres. Je ne regrette pas de pouvoir me reposer. Même lors de mes jours de repos, je n'ai jamais l'impression de véritablement récupérer. Je pourrais dormir pendant une semaine entière.

Je recommence à piquer du nez. La lumière arrive par des fentes bloquées par du grillage, afin d'empêcher les pigeons d'entrer. La plate-forme de cet espace sous les toits est à mi-chemin des fentes. Quelqu'un qui se douterait de quelque chose et les compterait en verrait plus dehors que dedans. C'est une cachette bien pensée, mais pas infallible. Avant de m'endormir de nouveau, je vais bâtir un petit coin pour y cacher ces stupides notes. Si quelqu'un les lit, la cour martiale sera le cadet de mes soucis.

J'aimerais que Julie me rejoigne.

J'ai passé tout l'après-midi (jeudi 14 octobre) sur le sol de battage de cette grange à apprendre à tirer avec un Colt 32. Passionnant. Mitraillette et quelques-uns de ses copains montaient la garde, Paul offrait leçons et pistolet. L'arme fait partie de son équipement des Opérations spéciales, mais il en possède un plus gros, un Colt 38, qui vient d'un surplus d'armes, et ils sont tous persuadés qu'il m'en faut un puisque je ne possède rien d'autre : pas de papiers, et quelques faibles notions de français. Pour Paul, je ne suis qu'un autre agent des Opérations spéciales à former au plus vite. J'ignore comment c'est arrivé, mais me voilà obligée d'apprendre comment être efficace au système « double piège » des Opérations spéciales. Il faut tirer deux fois, rapidement, en visant afin de ne pas devoir faire de prisonniers. Je tire assez bien. Je pense que ce défi pourrait me plaire sans le bruit, et les mains baladeuses de Paul. Je me souviens de lui maintenant, et du vol de transport en Angleterre. Sa main sur ma cuisse EN VOL. Beurk ! Mitraillette dit que je ne suis pas la seule, il agit ainsi avec toutes les femmes de moins de quarante ans qui passent à sa portée. J'ignore comment Julie supporte ce genre de choses, l'encourage, même, dans son travail. C'est probablement qu'elle est plus téméraire que moi, comme dans tous les autres domaines.

En réalité, Mitraillette n'est pas le véritable prénom de la fille de la Résistance. Elle s'est moquée de moi pour avoir cru cela. C'est son nom de code. Elle m'a donné les deux, car il est étrange d'entendre son père crier son véritable nom sous ma persienne quand elle est censée venir nourrir les poulets. On élève de la volaille dans cette ferme. Je ne mettrai pas

son véritable nom par écrit. Mitraillette est un nom qui lui va bien.

Maman, sa mère, vient d'Alsace, et tous les enfants parlent couramment l'allemand. La plus jeune sœur est appelée La Cadette. Le frère, l'aîné, est un officier de la Gestapo. Un véritable Français transformé en sous-fifre au QG de la Gestapo, à Ormaie. Toute la famille, y compris Maman, désapprouve l'implication du garçon avec les nazis, mais ils le bichonnent lorsqu'il vient leur rendre visite. Apparemment, les collaborateurs sont tellement mal vus à Ormaie que n'importe qui est prêt à leur tirer dessus, même des citoyens ordinaires sans aucun lien avec la Résistance, et il doit faire profil bas. Étienne, je crois qu'il s'appelle, de son vrai nom. Il l'ignore, mais il ne craint pas grand-chose. Il constitue une superbe couverture pour sa famille de résistants, et des ordres ont été donnés pour qu'il reste en vie.

Mitraillette a passé deux bonnes heures à discuter avec moi hier soir, dans les ténèbres du grenier. Son anglais est aussi mauvais que mon français mais, à force de mêler les deux langues, nous nous comprenons plutôt bien. Nous étions occupées à surveiller la route tandis qu'ils déplaçaient des explosifs. Elle a un appeau en bois dont elle se sert pour les avertir en cas de lumières descendant la colline. Depuis mon arrivée, les explosifs sont assez mal cachés sous des balles de foin au sol. Cette grange a bien trois cents ans, peut-être plus, avec des pans de bois et du clayonnage enduit de torchis, comme Wythenshawe Hall, et si quelqu'un lâchait une allumette ou une cigarette elle s'embraserait comme le Vésuve. Je ne pourrais jamais en sortir. J'essaie de ne pas y penser.

J'essaie aussi de ne pas paniquer au sujet de Julie. Apparemment, elle a rencontré son premier contact avant-hier. J'ignore où et qui, mes informations ne sont que du bouche-à-oreille, mais quel soulagement d'apprendre qu'elle

a atterri saine et sauve ! Visiblement, le comité de réception qui a préparé le champ pour l'atterrissage n'a pas de liens avec les contacts arrangés pour Julie à Ormaie. Ou plutôt, ce sont différents membres d'un même circuit. C'est censé fonctionner comme une course de relais, avec Julie dans le rôle du bâton, mais elle a raté la première portion de la course, probablement parce qu'elle s'est posée au mauvais endroit dans le noir.

Il faut que je m'habitue à l'appeler Verity. Tout le monde le fait. Son circuit est nommé Damas, d'après leur membre le plus vénérable, qui a quatre-vingt-trois ans et cultive des roses. Généralement, les circuits sont nommés d'après des professions. On ne m'a pas donné le nom de ce cultivateur de roses. Personne n'utilise ni même ne connaît les vrais noms. Je ne voudrais pas révéler accidentellement celui de Julie.

Sa mission est tellement secrète que son premier contact ignorait qu'elle et la marchandise étaient arrivées avant qu'elle le lui dise. Il avait beau savoir qu'un Lysander s'était écrasé près d'Ormaie, il ne savait pas qu'elle avait survécu avant de la rencontrer. Et, quand elle lui a parlé, aucun d'eux ne savait si les explosifs étaient bien arrivés. Mais la nouvelle se répand dans le circuit que non seulement Julie Verity, mais aussi les explosifs, ont bien atterri. Prochaine étape, l'hôtel de ville. Elle est censée avoir accès aux archives et regarder les plans d'origine de l'architecte qui a dessiné le vieil hôtel dont se sert la Gestapo comme QG. En revanche, elle ne pourra pas le faire avant que soit réglé le problème de ses papiers d'identité.

Nous avons du mal à imaginer comment faire. Mitraillette n'a pas le droit de parler directement au contact de Julie Verity, elle doit donc trouver quelqu'un d'autre pour délivrer ce message. Ils séparent soigneusement leurs tâches et leurs noms. Nous ne voulons pas donner les papiers de Verity « Katharina Habicht » à qui que ce soit d'autre qu'à

Verity, alias « Katharina » en personne. Mitraillette va essayer de faire en sorte que V les récupère dans l'une des « cachettes »* de la Résistance, leurs boîtes aux lettres secrètes. Cela signifie que nous allons devoir faire circuler l'information.

Je dis « nous », comme si j'allais être d'une aide phénoménale, et non rester ici à maintenir la chaleur dans mes doigts en soufflant dessus et espérer que personne ne me trouve !

L'opération est censée se poursuivre comme prévu. Ils ont l'équipement, ils ont Verity, les contacts sont en place. Avec un peu de préparatifs et d'attention, c'est le QG de la Gestapo d'Ormaie qui va s'embraser comme le Vésuve, et non cette grange. Si seulement Käthe Habicht n'opérait pas « derrière les lignes ennemies », avec les papiers d'identité britanniques de Kittyhawk !

Je pense que c'était l'une de ses pires idées que de se donner le nom de Kitty Hawk²¹ en allemand. Adorable, mais peu pratique. En même temps, elle ne s'attendait pas à ce que je l'accompagne.

J'ai démonté le pistolet de Paul et l'ai remonté 7 fois. Ce n'est pas aussi intéressant qu'un moteur en étoile.

²¹ Kitty est en anglais le diminutif de Katherine, et Hawk (en anglais)/Habicht (en allemand) signifie « faucon ». (NdT)

Un autre Lysander s'est écrasé.

Incroyable, mais vrai. Celui-ci a réussi à passer les canons antiaériens et est arrivé comme prévu, une promenade de santé, à environ 110 kilomètres d'ici, le lundi 18 octobre. Malheureusement, le champ d'atterrissage était devenu une mer de boue car il n'y a rien eu d'autre que de la pluie, de la pluie, de la pluie au cours de la semaine, probablement sur toute la France. Le comité de réception a passé cinq heures à essayer de sortir l'avion de la boue. Ils ont même réquisitionné des taureaux pour ça, puisqu'il était impossible de faire passer un tracteur, mais ils ont dû abandonner quand le jour a pointé. Ils ont dû détruire un autre appareil, et il y a un autre pilote des Opérations spéciales coincé ici.

J'ai beau dire « un autre », je ne fais pas véritablement partie des Opérations spéciales. Savoir que je ne suis pas la seule me reconforte un peu. C'est méchant et bas de ma part, je le sais, mais je n'y peux rien.

On avait parlé de me faire repartir à bord de cet avion. Ils devaient essayer de me faire passer avec les deux personnes que j'étais censée ramener en Angleterre. J'aurais dû m'asseoir par terre, mais les Opérations spéciales et l'ATA veulent absolument m'évacuer. Ça n'a pas fonctionné. Plein de choses sont organisées, modifiées, puis annulées au dernier moment. Chaque message en direction de Londres doit être soigneusement codé et livré par bicyclette à une radio dissimulée à seize kilomètres d'ici. Le message peut ne pas être envoyé directement car quelqu'un a déplacé la feuille dans le trou de la serrure ou le cil plié dans la note pour le messenger, et ils doivent patienter trois jours de plus

pour s'assurer que personne ne les surveille. La pluie a été terrible, avec des nuages à trente mètres et une visibilité quasi nulle dans les vallées des rivières où s'accumule le brouillard. De toute façon, personne ne pourrait s'y poser. Il n'y a pas de champ plus proche que Tours, à quatre-vingts kilomètres d'ici, pour remplacer celui que j'ai saccagé.

Ils appellent un champ saccagé « brûlé ». C'est le cas du mien.

Ils vont devoir envoyer un Hudson pour nous récupérer tous, car il n'y aura pas assez de place dans un Lysander. Et cela signifie qu'il va falloir attendre que la boue sèche.

Beurk ! Je n'ai jamais été aussi humide et malheureuse pendant aussi longtemps. C'est comme vivre sous une tente sans lumière ni chaleur. Ils empilent des édredons en plumes d'oie et des peaux de mouton avec moi, mais la pluie ne cesse pas. Une pluie grise d'automne qui tambourine et empêche de faire quoi que ce soit, même quand on n'est pas coincé dans un espace minuscule sous les combles. Je suis descendue à plusieurs reprises. Ils essaient de me faire manger une fois par jour dans la ferme pour me réchauffer et briser la monotonie. Je n'ai rien écrit depuis une semaine, car mes doigts commencent à être pris d'engelures, tant il fait toujours aussi froid. J'ai besoin des moufles que j'ai faites à partir du livre de modèles que m'a donné Grand-mère, avec le bout qui se replie afin de pouvoir utiliser ses doigts. Les Essentiels pour les Forces, s'appelait le livre. Si j'avais su à quel point les moufles me seraient essentielles, je ne les aurais jamais sorties de mon sac de vol. Sauf pour les porter. Pas comme ce fichu masque à gaz.

Je voudrais être écrivain. Je voudrais avoir les mots pour décrire le riche mélange de peur et d'ennui avec lequel je vis depuis les 10 derniers jours, et qui s'étend devant moi à l'infini. Ce doit être un peu comme un emprisonnement. Attendre sa sentence. Mais pas une exécution, car je n'ai pas perdu espoir. Mais la possibilité que tout se termine par la

mort est présente. Et réelle.

En attendant, mes jours sont plus insipides qu'une vie de fille de moulin passée à remplir des chariots, sans rien d'autre à faire que sucer mes doigts gelés, comme Jamie dans la mer du Nord, et m'inquiéter. Je n'en ai pas l'habitude. Je suis toujours occupée, affairée à quelque chose. J'ignore comment m'occuper l'esprit sans impliquer tout mon être. À Maidsend, toutes les autres filles ronflaient, tricotaient ou se faisaient les ongles quand la pluie tombait et réduisait tellement la visibilité que personne ne pouvait voler. Tricoter ne m'a jamais suffi. Ça m'ennuie royalement, je n'arrive pas à me concentrer sur des projets plus gros que des chaussettes ou des gants. Je finis toujours par piquer une bicyclette pour partir en exploration.

Je me souviens de l'aventure à bicyclette pendant laquelle j'ai révélé à Julie toutes mes peurs. Elles me paraissent désormais tellement triviales. La terreur rapide et soudaine des bombes explosant n'est pas la même que la peur sans fin, paralysante, d'être découverte et capturée. Elle ne finit jamais. Il n'y a jamais le moindre soulagement, ni la possibilité d'une sirène annonçant que le danger est passé. On se sent toujours un peu nauséeux, sachant que le pire pourrait se produire à tout instant.

J'ai dit que j'avais peur du froid. Il est vrai que le froid est inconfortable, mais... mais ce n'est pas vraiment effrayant, n'est-ce pas ? Quelles sont mes 10 peurs, désormais ?

1) LE FEU.

Pas le froid ni les ténèbres. Il y a encore une bonne quantité d'explosifs 808 sur le sol de cette grange, cachés sous des balles de foin. L'odeur est parfois étouffante. C'est comme de la pâte d'amande. Impossible d'oublier leur présence. Si une sentinelle allemande venait fourrer son nez ici, elle ne pourrait que la remarquer.

Cela me donne des rêves dans lesquels je roule éternellement du glaçage pour des gâteaux aux fruits,

croyez-le ou non.

2) Des bombes tombant sur mes grands-parents. Ça n'a pas changé.

3) Des bombes tombant sur Jamie. En fait, je m'inquiète beaucoup plus pour Jamie maintenant que j'ai fait l'expérience de ce qu'il affronte.

4) Nouveauté dans cette liste : les camps de concentration nazis. Je n'en connais pas les noms, j'ignore où ils sont, probablement parce que je n'ai pas écouté. Ils ne m'ont jamais semblé très réels. Entendre Grand-père rugir en réaction aux histoires atroces du Guardian ne les rendait pas réels. Mais savoir que je risque vraiment de finir dans l'un d'eux est plus effrayant que toutes les histoires racontées par les journalistes. Si les nazis m'attrapent et ne me fusillent pas immédiatement, ils vont me coller une étoile jaune et m'envoyer dans l'un de ces endroits horribles, et personne ne saura jamais ce qui m'est arrivé.

5) LA COUR MARTIALE.

J'essaie de me souvenir des autres peurs dont j'ai parlé à Julie. La plupart de ces « peurs » que nous avons évoquées le premier jour, au réfectoire, étaient complètement stupides. Vieillir ! Je suis gênée rien que d'y repenser. Ce que je lui ai dit lors de notre aventure à bicyclette était mieux. Les chiens. Ah ah ! souvenirs, souvenirs.

6) Paul. J'ai dû le chasser d'ici en le mettant en joue. Bien sûr, c'était son propre pistolet, celui qu'il m'a donné et qu'il m'a appris à utiliser. Peut-être ai-je trop forcé le trait en le lui pointant dessus. Mais il est monté dans mon grenier, tout seul en plein jour, sans qu'aucun membre de la famille ne sache qu'il était là, ce qui est déjà inquiétant en soi. Ils surveillent attentivement les allées et venues de chacun, et ils ont besoin de lui faire confiance. J'imagine qu'il ne cherchait qu'un baiser et un câlin. Il s'est retiré l'air terriblement blessé et m'a laissée avec l'impression d'être à la fois coupable, sale et prude.

J'ai eu terriblement peur, surtout après, quand j'y ai repensé. Si lui, ou qui que ce soit d'autre, essayait de me forcer, je ne pourrais pas fuir. Je ne pourrais pas appeler à l'aide. Je devrais subir sans me débattre, et en silence, pour ne pas risquer de me révéler aux nazis.

Je suis restée allongée toute la nuit en me sentant terriblement mal, avec le fichu pistolet de Paul à la main, l'oreille appuyée contre la trappe pour écouter, m'attendant à ce qu'il revienne et tente le coup de nouveau sous le couvert des ténèbres. Comme s'il n'avait rien de mieux à faire sous le couvert des ténèbres ! J'ai fini par m'endormir et rêver qu'un soldat allemand tambourinait sur la trappe. Quand il réussissait à passer, je lui tirais dessus à bout portant. Je me suis réveillée en hoquetant de terreur, puis je me suis rendormie et j'ai refait le même rêve, encore et encore, au moins trois fois de suite. Chaque fois, je me disais : C'était un rêve, avant, mais CETTE FOIS-CI c'est réel.

Quand Mitraillette est arrivée avec mon petit déjeuner, une ration de pain, d'oignons, et de leur faux café dégoûtant, je lui ai lâché toute cette horrible histoire. En anglais, bien sûr. J'ai fini par fondre en larmes. Elle s'est montrée compatissante mais perdue. Je ne suis pas sûre qu'elle ait tout compris, et je ne vois de toute façon pas ce qu'elle pourrait y faire.

« En anglais, bien sûr » m'amène à ma peur n° 7 : être anglaise. Je crois avoir dit à Julie que j'avais peur de me tromper dans mon uniforme et que les gens se moquent de mon accent et j'imagine qu'en un sens je m'inquiète encore pour cela, avec de meilleures raisons. Mes vêtements ! Ceux de Mitraillette ne me vont pas au niveau de la taille et des hanches. Je dois porter une robe appartenant à sa mère, passée de mode et austère, quelque chose que toute fille de ma génération se respectant un tant soit peu ne porterait pas pour tout l'or du monde. Le pull de Mitraillette est à ma taille, et j'ai une veste en laine raccommodée à de multiples

reprises qui était autrefois à son frère, mais le mélange de ces vêtements d'extérieur chauds et de la robe démodée est franchement bizarre. La tenue est complétée par des sabots en bois, comme en porte Grand-mère à la maison. Nul espoir de m'équiper de meilleure façon à moins d'utiliser les coupons de Julie. Je me moque bien de ne pas être joliment habillée mais je porte de toute évidence une étrange collection de rebuts et, si on me voit, les gens vont se poser des questions.

Et mon « accent » ! Bien.

Mitraillette dit qu'en voyant ma FAÇON DE MARCHER, elle devine que je ne suis pas d'Ormaie. Si j'allais à l'épicerie, habillée à la pointe de la mode, sans en souffler mot à personne, je me trahirais, et tous ceux qui m'entourent. Je suis terrifiée à l'idée de les laisser tomber.

Oh, oui ! laisser tomber les gens. Est-ce de la peur ou de la culpabilité ? J'ai l'impression qu'un bloc de granit est coincé dans les rouages de mon cerveau et s'y attaque. Laisser tomber les gens. Une grande liste circulaire d'échecs et d'inquiétudes. Et si on m'attrapait, si je révélais la localisation de l'escadron de la Lune de la RAF ? J'ai déjà déçu chacun des pilotes de Lysander, qui m'appréciaient et m'encourageaient au point d'être assez stupides pour me laisser emmener l'un de leurs avions en France. Les Opérations spéciales me faisaient confiance, sans parler des réfugiés que j'étais censée emmener loin d'ici. Je suis un échec colossal, aux yeux de mon groupe de l'ATA, une déserteuse absente sans permission de façon indéfinie, et je crains plus que tout de trahir mes hôtes par accident, d'être découverte sur leurs terres, ou de me faire attraper et de les trahir sous la pression. Je ne pense pas pouvoir cacher quoi que ce soit à la Gestapo s'ils se mettent à m'interroger. Oh ! au secours ! me voilà revenue à la localisation de l'escadron de la Lune et la Gestapo.

Tout me ramène à la Gestapo d'Ormaie. Ils peuvent être

la peur n° 9. La police secrète nazie, encore une chose qui me rend malade. Je suis à peu près certaine que le QG de la Gestapo d'Ormaie sera mon premier arrêt sur le chemin de la prison où je serai envoyée.

À moins que le QG de la Gestapo d'Ormaie soit d'abord réduit en pièces. Mais ça ne m'a pas l'air parti pour. Cela fait 10 jours que nous sommes arrivées. L'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas écrit la semaine dernière, c'est parce que je ne veux pas mettre noir sur blanc ce que je suis sur le point de rédiger, je ne veux pas donner la moindre once de réalité à cet odieux « peut-être ». De plus, si je m'étais laissée aller à écrire cette semaine, j'aurais gâché la moitié de mon papier à lister des éventualités et à me poser des questions. Cela fait trop longtemps. C'est une torture, une véritable torture, que d'attendre des nouvelles, d'attendre quoi que ce soit.

Julie a disparu.

Il est vrai qu'elle s'est présentée à son premier rendez-vous, le mardi 12 octobre, le lendemain de notre arrivée, mais elle a ensuite disparu comme si elle n'était jamais arrivée en France. Nous sommes aujourd'hui le 21. Elle manque à l'appel depuis une semaine.

Je comprends maintenant pourquoi sa mère joue à Mme Darling et laisse ouvertes les fenêtres des chambres de ses enfants en leur absence. Tant qu'on peut prétendre qu'ils vont revenir, il reste de l'espoir. Je pense qu'il n'y a rien de pire au monde que de ne pas savoir ce qui est arrivé à son enfant, de ne jamais le savoir.

Ici, ça se produit tout le temps. Tout le temps des gens disparaissent, parfois des familles entières. Personne n'entend plus jamais parler d'eux. Ils disparaissent. Des pilotes abattus, bien sûr, des marins coulés par torpille, bien sûr, on s'y attend. Mais ici, en France, ça arrive aussi à des gens ordinaires. La maison d'à côté se retrouve soudainement vide un matin, ou le directeur du bureau de

poste ne se présente pas sur son lieu de travail, une amie ou un professeur ne vient pas à l'école. J'imagine qu'à un moment, il y a deux ans, il existait la possibilité qu'ils aient fui en Espagne ou en Suisse. Et, même maintenant, j'ai le faible espoir que Julie s'est cachée en attendant que passe un danger inconnu. Mais très souvent le visage inconnu a été aspiré par les rouages de la machine de mort nazie, tel un pauvre vanneau heurtant l'hélice d'un bombardier Lancaster. Il ne reste plus rien que des plumes emportées par le souffle de l'appareil, comme si ces ailes chaudes et ce cœur battant n'avaient jamais existé.

Il n'existe aucun rapport public des arrestations. Elles se produisent chaque jour. Généralement, les gens détournent les yeux quand une bagarre éclate dans la rue, pour éviter de s'attirer des ennuis.

Julie a disparu.

L'écrire me choque, le voir là dans la marge de mon « Notes de pilote » de l'ATA, à côté de « De Havilland Mosquito – Problème de moteur après décollage ». Mais c'est vrai. Elle a disparu. Peut-être est-elle déjà morte.

J'ai peur d'être attrapée. J'ai peur que Julie soit morte. Mais au-delà de tout ce qui m'effraie, rien ne me terrifie plus que la possibilité, la quasi-certitude, que Julie soit prisonnière de la Gestapo d'Ormaie.

Un frisson glacé m'a parcouru l'échine quand je l'ai écrit, et je tremble de nouveau en le relisant.

Obligée d'arrêter. Cette encre est incroyable, elle ne coule pas du tout quand on pleure dessus.

Verity, Verity, je dois me souvenir de l'appeler Verity. Zut.

Ils ne peuvent pas avancer, aucun contact interne pour le moment. Sans Julie, tout est stoppé. Elle est censée être le pivot de cette opération, la source d'information, la traductrice d'allemand passant de l'hôtel de ville au QG de la Gestapo. Mitraillette ne peut pas le faire : elle est d'ici, cela risquerait d'éveiller les soupçons. Le circuit Damas tout entier est sur les dents, craignant que la capture de Julie les trahisse.

Enfin, que Julie elle-même les trahisse. En craquant sous la pression. Plus le silence dure, plus nous sommes certains qu'elle a été capturée.

En attendant, ils cherchent encore quoi faire de moi. Plus de deux semaines ont passé, et rien n'a changé.

On m'a prise en photo. Les clichés vont mettre longtemps à être développés. Difficile de me trouver un photographe de confiance, qui est occupé sur tous les fronts. La plupart des négociations ne me concernaient pas. Encore une fois, ils se sont donné beaucoup de mal pour moi. Je voyais bien que la maman de Mitraillette était extrêmement nerveuse de tous nous avoir dans son salon, le photographe, Paul et moi.

L'idée est d'altérer la carte d'identité* de Verity pour transformer Kittyhawk, moi, en Käthe, Katharina Habicht. Je pourrais devenir la cousine discrète et pas très futée de la famille, arrivée d'Alsace, dont les parents ont péri sous les bombes et qui est venue ici pour trouver un toit et aider à la ferme. Des dizaines de raisons rendent cela risqué, dont la pire est la possibilité omniprésente que, si Julie a été arrêtée, elle a peut-être déjà compromis la validité de ce nom. Nous en avons parlé pendant des heures, Mitraillette, Maman, Papa et moi, qui étais consultante en chef, et avec Paul

comme traducteur. Si les nazis ont mis la main sur Verity, nous devons envisager que 1) ils ont aussi la licence de pilote de Margaret Brodatt, ainsi que sa carte de recensement national, et connaissent déjà MON véritable nom, et 2) Julie leur a révélé son véritable nom car, en tant qu'officier reconnu, c'est ce qu'elle est tenue de faire par la convention de Genève, et c'est sa meilleure chance d'être traitée correctement comme prisonnière de guerre. Nous ne pensons pas qu'elle leur ait donné le nom de Katharina Habicht qui figure sur la fausse carte d'identité*. Paul dit qu'il y a peu de chances pour qu'ils posent la question et que, même s'ils le faisaient, elle pourrait leur dire n'importe quoi. Elle pourrait inventer un nom, et elle le ferait. Ou bien, elle leur donnerait Eva Seiler.

La vraie raison pour laquelle elle ne leur parlera pas de Käthe Habicht, c'est parce qu'elle sait que, si j'ai atterri sans encombre, c'est la seule identité que je possède.

Le photographe travaille « pour l'ennemi », lui aussi. De véritables pilotes britanniques survolant le continent européen transportent quelques photographies dans leur trousse d'urgence, juste au cas où ils seraient abattus et auraient besoin de faux papiers d'identité. Mais mes photos sont prises par un photographe français officiel, employé par la Gestapo ! L'une de ses autres tâches est de développer des agrandissements de mon accident. Il en a apporté quelques-uns pour nous les montrer. Impossible de décrire le mélange de joie et de terreur qui m'a envahie en le regardant défaire le lien de sa chemise en carton pour en sortir le papier glacé, destiné au bureau du capitaine de la Gestapo à Ormaie. C'était comme ressentir la caresse des premiers doigts fantomatiques de l'air frais sur ses ailes, tandis que le nuage d'orage qu'on a essayé de distancer commence à rattraper son retard. Voilà à quel point je suis proche de la Gestapo d'Ormaie : le photographe pouvait me livrer à eux en même temps que les clichés.

— Peu agréables à regarder, m'a-t-il prévenue en anglais.

Le plus dérangeant, c'était de savoir que c'était censé être moi. Ce corps horriblement carbonisé portait mes vêtements, les os et le cuir se mêlaient au cockpit brisé à ma place. Les ailes de l'ATA formaient toujours un contour pâle sur le débris affaissé d'une clavicule. Il y avait un agrandissement du détail des ailes fantomatiques, rien que les ailes. Impossible de déterminer si c'était un insigne de l'ATA.

Je n'ai pas aimé cela. Pourquoi se concentrer sur le badge du pilote, juste... Pourquoi ?

— À quoi cela va-t-il servir ? ai-je demandé, luttant pour m'exprimer en français. Que vont-ils faire de ces images ?

— Ils retiennent un pilote prisonnier à Ormaie, a expliqué le photographe. Ils veulent les lui montrer, lui poser des questions.

Ils ont descendu un bombardier britannique, cette semaine. Quand la météo est clémente, des dizaines d'appareils alliés nous survolent chaque nuit, et parfois aussi de jour. Je crois qu'ils ont cessé de bombarder l'Italie depuis l'invasion des Alliés du mois dernier mais, maintenant que l'Italie a déclaré la guerre à l'Allemagne, les choses se compliquent dangereusement. Nous sommes trop loin d'Ormaie pour entendre les sirènes, à moins que le vent ne souffle dans la bonne direction. Mais nous voyons le ciel s'illuminer lorsque des canons au sol tirent sur les avions de passage.

Je serrais fort entre mes doigts l'agrandissement de mes ailes brûlées, essayant de comprendre. C'est la moins atroce des photos du faux pilote, mais c'est celle qui m'a le plus dérangée. J'ai fini par lever les yeux vers Paul.

— Qu'est-ce qu'un membre d'équipage de bombardier pourrait savoir de l'épave d'un appareil de reconnaissance ?

Il a haussé les épaules.

— À toi de me dire. C'est toi, la pilote.

La feuille de papier glacé tremblait dans ma main.

J'ai cessé tout de suite. Pilote l'avion, Maddie.

— Tu penses que leur pilote anglais prisonnier pourrait être Verity ?

Paul a haussé les épaules de nouveau.

— Ce n'est pas une pilote.

— Ni une Anglaise.

— Mais elle a probablement ta licence et ta carte de recensement national anglaises, a-t-il fait remarquer à voix basse. Il n'y a pas de photo sur tes papiers britanniques, n'est-ce pas ? Tu es une civile. Même s'ils connaissent ton nom, ils ne sauront pas à quoi tu ressembles. Dis-moi, Kittyhawk, à ton avis, ces photos sont-elles convaincantes ? Tu te reconnaitrais ? Quelqu'un d'autre le pourrait ?

Le corps fondu était déjà à peine humain. Mais ces ailes de l'ATA... Oh ! je ne veux pas qu'on montre ces photos à Julie en lui disant que c'est moi.

Elle connaît l'avion. On ne peut nier que c'est le même : les marques sont toujours visibles, R 3892. Je... je ne peux y penser, Julie en prison, que l'on forcerait à regarder ces clichés.

— Demande au photographe de combien de temps il peut retarder la livraison de ces images, ai-je dit à Paul.

L'homme m'a comprise sans avoir besoin d'une traduction.

— J'attends, a-t-il dit. Le capitaine de la Gestapo attendra. Les photos n'étaient pas bonnes quand je les ai prises, peut-être, pas assez claires, et devaient être refaites. Ça prendra longtemps. L'Anglais doit parler d'autres choses au capitaine. Il ne verra pas tout de suite les photos du pilote. Nous pouvons lui donner les autres pour commencer...

Il a sorti des feuilles de papier glacé supplémentaires de sa chemise et m'en a tendu une. C'était l'intérieur de la cabine, remplie des restes calcinés des « onze radios* ».

J'ai hoqueté de rire. Odieux de ma part, je le sais, mais

c'était une photo MAGNIFIQUE, absolument convaincante. C'est ce que j'ai vu de plus beau au cours des deux dernières semaines. S'ils détiennent Julie, et s'ils lui montrent cette photo, ce sera un cadeau. Elle imaginera un opérateur et une destination pour chacun de ces faux postes radio, ainsi que les fréquences et les codes. Elle les mènera par le bout du nez.

— Oui, mais oui*, oh ! oui, ai-je balbutié, de façon un peu trop hystérique, et tout le monde m'a jeté un regard noir.

J'ai rendu les clichés, celui qui détruirait Julie et celui qui pourrait la sauver.

— Donnez-leur ceux-ci.

— Bien, a répondu le photographe, calme et neutre. Bien, j'aurai moins d'ennuis si certaines des images sont livrées à temps.

Je suis tellement... tellement, absolument abasourdie par les risques qu'ils prennent tous, les doubles vies qu'ils mènent, leur façon de hausser les épaules et de se remettre au travail.

— Prenons votre photo, mademoiselle Kittyhawk.

Maman s'est activée autour de moi pour me coiffer joliment. En vain. Le photographe a pris trois clichés avant d'éclater de rire.

— Vous souriez trop, mam'selle, a-t-il dit. En France, nous n'aimons pas ces cartes d'identité. Votre visage doit être... neutre, oui ? Neutre. Comme une Suisse !

Nous avons tous éclaté de rire, un peu nerveusement, et je crois que j'ai fini par froncer les sourcils. J'essaie de sourire à tout le monde, c'est l'une des rares choses que je sais du comportement d'espion sur un territoire occupé par l'ennemi. Ça, et comment tirer en se servant du « double piège ».

Difficile d'exprimer ma haine intense pour Paul.

Le photographe m'a aussi apporté deux pantalons de laine grise qui appartiennent à sa femme, de beaux

vêtements, bien coupés et presque neufs, qu'il m'a donnés après avoir remballé son équipement. J'étais tellement surprise et reconnaissante que j'ai fondu en larmes de nouveau. Le pauvre homme n'a pas compris et s'est excusé de ne pas avoir apporté une plus jolie robe ! Maman a fondu sur moi, essuyant mes joues de son tablier, me montrant combien les pantalons sont chauds et épais. Elle s'inquiète beaucoup pour moi.

Paul s'est tourné vers le photographe et a fait une remarque à voix basse, sur le ton de l'humour, comme s'ils buvaient une pinte dans un pub. Il l'a dit en anglais afin que je puisse comprendre, moi et le photographe, personne d'autre.

— Les pantalons ne dérangent pas Kittyhawk. Ce qu'elle a entre les jambes, elle ne s'en sert pas, de toute façon.



Je le hais.

Je sais qu'il est l'organisateur, le fondement de ce circuit de la Résistance. Je sais que ma vie dépend de lui. Je sais qu'il fera tout pour me sortir de là. Mais je le hais.



Le photographe a répondu d'un rire gêné, d'homme à homme – quelle blague grasse et drôle ! –, m'a jeté un regard en biais pour voir si j'avais compris mais, bien sûr, je pleurais dans les grands bras français et fermiers de Maman, donnant l'impression que non. Et j'ai fait semblant, car il était plus important de remercier correctement le photographe que de tomber sur Paul à bras raccourcis.

JE LE HAIS.

Après le départ du photographe, j'ai dû prendre une autre leçon de tir avec Paul. Il ne garde TOUJOURS pas les mains dans les poches, même après avoir été repoussé au canon

d'un pistolet, sous les yeux de Mitraillette. Elles ne dérivent pas, mais restent un peu trop longtemps sur mon bras ou sur mon épaule. Il doit savoir à quel point je rêve de lui exploser la cervelle avec son arme. Mais, de toute évidence, il aime le danger et, malgré mes rêves de violence, j'en serais incapable. Je parie qu'il le sait aussi.

Le dernier week-end de chaque mois, Maman reçoit l'autorisation de tuer un poulet particulier afin de pouvoir offrir un dîner dominical à une demi-douzaine d'officiers de la Gestapo. Comme Étienne est un autochtone, sa famille doit régulièrement accueillir ses supérieurs et, bien sûr, les nazis savent que la nourriture est meilleure à la ferme qu'à la ville. J'ai passé les trois heures entières qu'a duré leur dernière visite à serrer mon Colt 32 si fort que ma main est encore raide, quatre jours après. En plissant les yeux de côté par les fentes dans le mur de la grange, je distinguais tout juste le capot de leur Mercedes-Benz scintillante qu'ils ont garée dans la cour, et j'apercevais le revers du long manteau en cuir du capitaine, qui a accroché le pare-chocs lorsqu'ils sont remontés dans l'habitacle.

C'est La Cadette, la petite sœur, qui m'a parlé de la visite. Le véritable prénom de La Cadette est Amélie. Cela me paraît stupide de ne pas écrire les noms, maintenant, puisque les nazis les connaissent très bien. Mais j'en suis venue à penser aux Thibaut comme Maman et Papa, tout simplement, et il me serait aussi étrange d'appeler Mitraillette Gabrielle-Thérèse, que d'affubler Julie du nom de Katharina. La famille laisse Amélie s'occuper de la conversation quand les nazis occupent la cuisine. Elle semble avoir la tête pleine de courants d'air, mais charme tous les visiteurs avec son allemand alsacien fluide. Tout le monde l'apprécie.

Ils essaient de rendre cette visite mensuelle informelle : tout le monde porte des tenues civiles, bien qu'ils se comportent avec le capitaine de la Gestapo comme s'il était le roi d'Angleterre. Mitraillette et sa sœur s'accordent pour dire qu'il est terrifiant, calme et la voix douce, et ne dit jamais

rien sans y avoir réfléchi. Il a environ le même âge que Papa Thibaut, le fermier. Ses subordonnés sont tous morts de peur. Le capitaine ne favorise personne, mais il aime discuter avec Amélie, et lui apporte un petit cadeau à chaque visite. Cette fois-ci, c'était une pochette d'allumettes avec les armoiries de l'hôtel qu'ils ont transformé en bureaux : CdB, Château de Bordeaux. Amélie me l'a donnée. C'est adorable de sa part, mais je ne compte vraiment pas enflammer quoi que ce soit ici !

Ils commencent par boire. Les hommes restent tous debout dans la cuisine à siroter du cognac, La Cadette sert, Mitraillette est assise dans un coin, gênée, avec l'Allemande renfrognée qu'ils traînent partout, la secrétaire-valet-esclave du capitaine, qui est aussi leur chauffeur. Elle ne prend pas de cognac avec les hommes, vu qu'elle a les mains pleines de la chemise à documents du capitaine, de ses gants et de son chapeau pendant les discussions.

Aujourd'hui, le frère, Étienne, avait une grosse et vilaine bosse sur le front, au-dessus de l'œil gauche. Assez récente, une ecchymose violette avec une trace sanglante au centre, encore gonflée. La Cadette était pleine de compassion, Maman et Mitraillette, un peu moins. Elles n'ont pas osé demander ce qui s'était passé. Enfin, sa petite sœur a osé, mais il ne lui a pas répondu. Il était aussi très gêné de toutes ces attentions, qui se déroulaient devant son patron, deux de ses collègues et l'autre fille.

La Cadette s'est donc tournée vers le capitaine et a demandé :

— Est-ce qu'Étienne passe ses journées à batailler avec des gens ? Il pourrait tout aussi bien retourner à l'école !

— Ton frère est irréprochable, a répondu le capitaine. Mais parfois, un vilain prisonnier nous rappelle combien le travail d'un policier peut être dangereux.

— Votre travail est-il dangereux, lui aussi ?

— Non, a-t-il répondu honnêtement. J'ai un travail

administratif. Je ne fais que parler aux gens.

— À de vilains prisonniers, a-t-elle insisté.

— C'est pour cela que ton frère est là, pour me protéger.

À ce moment-là, l'esclave-secrétaire a ricané très, très doucement derrière sa main, feignant de se racler la gorge et désignant vaguement le front blessé d'Étienne.

— C'est l'œuvre d'une femme, a-t-elle murmuré à Mitraillette à côté d'elle.

— L'avait-il mérité ? a répondu Mitraillette sur le même ton.

La secrétaire hausse les épaules.



C'est HORRIBLE de ne pas savoir ce qui s'est passé, ni ce qui arrive à Julie. Plus de trois semaines, maintenant, nous sommes déjà en novembre. Silence complet. Elle pourrait tout aussi bien se trouver sur la face cachée de la lune. Incroyable combien on peut s'accrocher à d'infimes espoirs.

Ils n'interrogent pas beaucoup de femmes à Ormaie. Généralement, ils les envoient directement en prison à Paris, je crois. Je suis certaine que mon cœur s'est arrêté une seconde lorsque j'ai entendu cela, puis quand je l'ai écrit.

« C'est l'œuvre d'une femme. »

J'ignore si je suis déçue ou soulagée. J'ai passé la majeure partie de la journée d'hier (dimanche 7 novembre) à essayer de sortir de France, et me revoilà dans cette même vieille grange. Épuisée mais sur les nerfs, je peux écrire car il commence déjà à faire jour et Paul m'a donné une tablette de benzédrine hier soir pour me faire tenir.

Je suis ravie d'avoir récupéré ces notes. Je les ai laissées ici pour ne pas les avoir sur moi si je me faisais prendre pendant le trajet de quatre-vingts kilomètres menant au terrain d'atterrissage. Bien évidemment, je me suis répété un million de fois que je n'aurais vraiment pas dû rédiger ces fichues notes, mais je pense que je les emporterai la prochaine fois. J'ai un peu eu l'impression de me déchirer en deux en les abandonnant, et c'est une trahison que de perdre ses Notes de pilote.

J'ai voyagé dans le coffre d'une petite auto appartenant à un copain de Papa Thibaut, une Citroën Rosalie, moteur à quatre cylindres, vieille d'au moins dix ans, fonctionnant – à peine – avec un mélange dégoûtant de rebut de charbon et d'éthanol au sucre de betterave. Le pauvre moteur en a horreur. Il a toussé et craché pendant tout le trajet. J'imagine que j'ai eu de la chance de ne pas être asphyxiée par la fumée. Papa Thibaut possède une camionnette de livraison pour la ferme, qui est si étroitement surveillée, ainsi que son chauffeur, qu'ils n'osent pas l'utiliser pour des activités impliquant la Résistance. Pendant le voyage d'hier, un dimanche après-midi, nous avons dû franchir pas moins de six points de contrôle, plus d'un tous les quinze kilomètres. Ils ne savent pas toujours où seront les points de contrôle, et c'était une bonne façon de les découvrir pour pouvoir les

éviter en rentrant après le couvre-feu. J'étais à l'arrière avec un panier de pique-nique en osier et deux poules, des pondeuses, qu'on emmenait dans une autre ferme. Incroyable, les complications avec les poulets aux points de contrôle ! Contrairement à moi, ils ont leurs propres papiers.

Excellente distraction, en revanche. Dès que quiconque ouvrait le coffre, ce qu'ils ont fait à la moitié des points de contrôle, les poulets commençaient à se comporter comme... eh bien, comme des poulets ! Le plus difficile pour moi, roulée en boule au fond du coffre, sous des sacs de grain vides, n'était pas d'éviter l'attaque cardiaque chaque fois que quelqu'un venait voir, mais de ne pas révéler ma présence en éclatant d'un rire hystérique.

Il faut des heures pour rejoindre le terrain d'atterrissage. Il commençait à faire sombre quand nous sommes arrivés, sans les poulets, qui avaient été déposés à destination. J'ai dû attendre dans ma cachette près d'une heure avant que la transaction soit terminée, mais ils m'ont gardé un sandwich et un doigt de cognac. En route ensuite pour le terrain, un peu en hauteur sans que la montée soit trop violente, avec malheureusement d'immenses poteaux électriques dont je n'aimais pas l'aspect, pas plus au final que le pilote qui ne s'est pas posé là... Je vais y arriver.

En plus des poulets et moi, notre équipage comptait le conducteur ami de Papa Thibaut, Papa Thibaut pour l'authenticité des ventes de poulets, Amélie et Mitraillette pour justifier un pique-nique dominical, et Paul pour ses connaissances et l'exécution du plan. Paul a passé le trajet assis entre les deux filles, avec Amélie ronronnant sur son épaule. C'est une sacrée actrice, La Cadette. Sous la banquette arrière, ils avaient caché quelques Sten, de l'arme dont Mitraillette tient son nom, ainsi qu'un poste radio. Le terrain se trouvait au bout d'un chemin de terre, avec trois portails de bois à ouvrir et fermer, et nos propres « gardes » déjà postés à chaque étape. Ils étaient tous arrivés à

bicyclette, cachées pour le moment dans les buissons sur le bas-côté. Certains avaient partagé une bicyclette, afin qu'il n'y en ait pas en trop quand les passagers seraient partis. « L'équipe au sol » locale a monté notre radio en la reliant à la batterie de la pauvre Rosalie, installant l'antenne dans un arbre qui cachait également la voiture depuis le ciel. La réception était d'abord très bonne, bien que, quand le vent s'est levé, il est devenu de plus en plus difficile d'entendre quoi que ce soit.

Nous nous sommes rassemblés autour de la radio alors que la BBC se faisait entendre, à deux ou trois contre un récepteur...

ICI LONDRES*

ICI LONDRES ! Tellement excitant, je n'ai pas d'autre mot, EXCITANT d'entendre la BBC... Tout simplement incroyable. Il est incroyable, merveilleux, que nous possédions cette technologie, ce lien... Des milliers de kilomètres nous séparent, des champs, des forêts, des rivières et la mer, des gardes et des armes, dépassés en un clin d'œil. Et cette voix posée, s'exprimant dans un français clair que même moi je comprends, comme si cet homme était juste à côté, vous disant en secret, à vous dans votre champ européen sous couvre-feu, que l'avion de sauvetage est en chemin !

Paul a présenté tous les membres du comité de réception. Pas par leurs vrais noms, bien sûr. Il faut serrer la main de tout le monde ! Difficile de se souvenir d'eux après ne les avoir rencontrés qu'une seule fois, dans le noir. Il y avait une fille qui était censée partir avec nous, une opératrice radio, et ils avaient sacrément hâte de la renvoyer en Angleterre car elle avait la moitié de la Gestapo de Paris aux fesses.

— J'ignore comment on va s'en sortir sans toi, Princesse, a dit Paul en la prenant par la taille.

— Je reviendrai, a-t-elle répondu doucement.

Rien à voir avec Julie : timide et la voix douce. Elle doit toutefois être tout aussi courageuse. J'ai du mal à imaginer le cran que doivent avoir ces gens.

Puis Paul m'a désigné quelqu'un :

— Ce jeune homme qui arrive sur la dernière bicyclette est l'autre pilote, celui qui s'est retrouvé coincé dans la boue à l'ouest d'ici. Vous devez vous connaître, non ?

J'ai levé les yeux. C'était Jamie, JAMIE BEAUFORT-STUART. Même parmi les ombres et sous la lune pâle, je l'ai reconnu, et il m'a vue au même moment. Il a lâché sa bicyclette et nous avons bondi l'un vers l'autre tels des kangourous. Il s'est exclamé :

— MA...

Il a failli dire mon nom. Il s'est rattrapé et a bredouillé, avant d'enchaîner aussitôt :

— MA CHÉRIE* !

Il m'a renversée en arrière pour un baiser digne d'Hollywood.

Nous nous sommes séparés à bout de souffle.

— Pardon, pardon ! a-t-il sifflé à mon oreille. C'est la première chose qui me soit passée par la tête... Je ne voulais pas griller ta couverture, Kittyhawk ! Je ne recommencerai pas, c'est promis...

Nous avons tous deux succombé à la bêtise, riant comme des idiots. Je lui ai offert un rapide baiser, afin de lui montrer que je ne lui en voulais pas. Il m'a redressée mais a gardé un bras autour de mes épaules. Ils sont tous comme ça, les Beaufort-Stuart, aussi affectueux que des chiots et complètement à l'aise. Ce n'est pas très britannique ! Pas anglais, en tout cas, mais je ne pense pas que ce soit très écossais non plus. J'ai vu Paul nous regarder un moment, avec son bras toujours autour de la taille de la fille, puis il s'est détourné pour parler à l'un des membres de l'équipe d'accueil.

— Des nouvelles de notre Verity ? a soudain demandé

Jamie.

J'ai secoué la tête, me méfiant de ma propre réponse.

— Par l'enfer ! a-t-il marmonné.

— Je vais te raconter la tentative de Paul...

Nous sommes allés nous asseoir dans la voiture avec Amélie, qui s'était endormie du sommeil du juste sur la banquette arrière. Mitraillette était juchée sur le capot avec l'une des Sten sur les genoux, toujours aussi vigilante. L'avion n'arriverait pas avant plusieurs heures, et le comité de réception installait les balises, des torches électriques accrochées à des bâtons. Nous n'avions rien d'autre à faire qu'attendre et regarder, jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'allumer les lumières.

— La tentative ? m'a relancée Jamie.

— Il y a une femme, à Paris, qui présente un programme radio destiné aux Yankees, ai-je expliqué. Paul lui a demandé si elle pourrait interviewer la Gestapo d'Ormaie, peut-être inclure un peu de propagande en leur faveur dans son émission, que les gars américains sur leurs vaisseaux de guerre sachent combien nous sommes cruels d'utiliser des filles innocentes comme espionnes, et comme les Allemands les traitent bien quand ils les arrêtent. Elle s'appelle Georgia Penn...

— Seigneur ! c'est elle qui présente cette horreur, No Place Like Home, pour la radio du III^e Reich, ou que sais-je ? Je croyais que c'était une nazie !

— C'est...

Je ne trouvais pas le mot adéquat. À part « agent double », qui n'était pas ce que je voulais dire, mais probablement ce qu'elle était réellement.

— Ce n'est pas une messagère, elle ne transmet pas des messages... Comment s'appelle celui que le roi envoie au-devant de son armée, qui n'est pas censé être tué ?

— Un héraut ?

— C'est ça !

Je devrais m'en souvenir. C'est le nom du journal américain²² pour lequel elle travaillait autrefois.

— Que fait-elle pour nous, tout en diffusant cette propagande pro-nazie à Ormaie ?

— Elle essaie de retrouver Verity, ai-je soufflé.

C'est ce que fait cette femme, cette speakerine américaine complètement folle, bien que son salaire lui soit payé par le ministre nazi de la Propagande à Berlin. Elle entre d'un pas conquérant dans les prisons et les camps pour retrouver des gens. Parfois. Il arrive qu'on lui interdise d'entrer. Il arrive qu'elle vienne trop tard. Trop souvent, les gens qu'elle cherche sont impossibles à retrouver. Mais elle essaie. Elle est autorisée à entrer comme distraction pour les soldats emprisonnés, et en ressort avec des informations. Et elle ne s'est pas encore fait prendre.

Fichu vent. Il continue de balayer la France. Sinon, pour une fois, c'est une magnifique journée.

L'avion a fini par arriver, l'un des Lizzies de l'escadron de la Lune, au fuselage rond adorablement familial et aux ailes rappelant celles d'un corbeau, il aurait été difficile de nous serrer à trois à l'arrière mais nous aurions réussi, aucun de nous n'est bien épais... Mais il n'a pas atterri. Les bourrasques devaient atteindre les quarante nœuds, soufflant de travers sur la piste d'atterrissage, les pylônes s'agitaient, les batteries mouraient sur les lampes électriques qui nous servaient de balises... Paul, Jamie et moi avons dû nous lever pour les éteindre chaque fois que le pilote remontait, les rallumer quand il entamait un nouveau circuit. Il a décrit des cercles pendant trois quarts d'heure et essayé de se poser une demi-douzaine de fois, avant de se dégonfler. J'imagine que c'est méchant de ma part de dire « se dégonfler », n'importe qui doté d'un brin de jugeote aurait fait de même, et je ne pense pas que je serais restée aussi longtemps que lui. La lune s'est levée vers 4 heures, et devait être couchée quand il est arrivé en Angleterre.

Jamie et moi savions qu'il n'y arriverait pas. Et pourtant j'ai été très déçue de le voir remonter et se diriger vers l'ouest. Nous sommes restés à le regarder, le visage levé vers le ciel dans les ténèbres et les doigts serrés sur les interrupteurs des lampes torches, plus que quelques secondes et nous ne voyions plus rien... Mais, bien sûr, nous avons entendu le moteur pendant une minute ou deux, avant qu'il ne s'éteigne au loin.

Comme à la fin du Magicien d'Oz, quand le ballon décolle sans Dorothy. Je ne voulais pas faire cela, je n'ai pas pu m'en empêcher, j'ai lâché un énorme sanglot de bébé alors que nous retraversions le champ. Juste pour hurler contre quelque chose. Quand nous sommes arrivés à la voiture, Jamie m'a attrapée par la nuque et a appuyé son visage contre mon épaule afin de me faire taire.

— Chuuuut.

J'ai obéi, surtout sous le coup de la honte, car l'opératrice en fuite restait stoïque.

Nous avons dû tout remballer et revenir sur nos pas. Nous, les réfugiés, retournions à nos cachettes, le couvre-feu était passé, et nous n'avions plus de poulets pour faire semblant. J'ai encore pleuré lorsque j'ai dû dire au revoir à Jamie.

— Arrête. Retourne à Ormaie et cherche Verity.

Je sais qu'il est mort de peur pour elle, lui aussi, et qu'il se montrait courageux pour que je fasse de même, alors j'ai hoché la tête. Il m'a essuyé les joues de ses pouces.

— Bravo. Haut les cœurs, Kittyhawk ! Ça ne te ressemble pas de flancher.

— Je me sens tellement inutile, ai-je sangloté. Cachée toute la journée, avec tout le monde autour de moi qui risque sa vie à chaque instant, s'occupe de moi, partage de la nourriture dont ils doivent justifier la moindre miette manquante, je ne peux même pas laver mes sous-vêtements... Et que se passera-t-il quand je rentrerai ? Ils

m'enverront sûrement en prison pour avoir trompé mon commandant, volé un avion de la RAF et l'avoir écrasé en France...

— Ils nous interrogeront tous et, tous, nous te défendrons. Ils n'ont empêché personne de voler, ils ont désespérément besoin de pilotes de la Lune. Tu as seulement obéi aux ordres.

— Je sais ce qu'ils diront. Fille stupide, sans cerveau, trop douce, on ne peut confier à une femme le travail d'un homme. Ils nous laissent piloter des appareils opérationnels quand ils n'ont vraiment pas le choix. Et ils sont toujours plus durs avec nous à la moindre erreur.

Tout était vrai, et la suite aussi, bien que mesquine :

— Toi, tu as pu garder tes BOTTES, alors qu'on a BRÛLÉ les miennes !

Jamie a éclaté de rire.

— Ce n'est pas parce que je suis un garçon que j'ai pu garder mes bottes, a-t-il répondu, avec autant de colère que moi. C'est parce que je n'ai pas d'orteils !

Cela m'a au moins tiré un petit rire étranglé.

Jamie m'a embrassée sur le front.

— Tu vas chercher Julie, a-t-il chuchoté. Je sais qu'elle compte sur toi.

Puis il a lancé doucement :

— Oi, Paul ! je voudrais te dire un mot !

Jamie a gardé un bras affectueux autour de ma taille. Tellement semblable à sa sœur ! Paul s'est approché dans le noir.

— Vous avez déjà utilisé ce champ pour des atterrissages ? a demandé Jamie.

— Pour des sauts en parachute.

— Les pylônes poseront toujours un problème pour les atterrissages, même sans le vent de travers. Écoute, mon vieux, si tu peux risquer de laisser Kittyhawk sortir de jour un peu plus souvent, elle est votre meilleur atout de sélection de

champs près d'Ormaie. C'est une pilote et une navigatrice de génie, et une assez bonne mécanicienne.

Paul est resté silencieux un moment.

— Mécanicienne d'avions ? a-t-il fini par demander.

— Et de motos, ai-je ajouté.

Un autre silence.

Puis, de façon détachée, Paul a demandé :

— Explosifs ?

Je n'y avais pas réfléchi. Mais... après tout, pourquoi pas ? Ce serait un superbe projet auquel occuper mon esprit oisif : fabriquer une bombe.

— Pas encore, ai-je répondu avec précaution.

— C'est un dur labeur pour une crevette. Tu es prête à t'y risquer, Kittyhawk ?

J'ai hoché la tête comme un chiot surexcité.

— On va s'occuper de tes papiers et te retirer ta laisse en attendant le prochain vol retour.

Il s'est tourné vers Jamie et s'est de nouveau exprimé de ce ton de confidences-entre-mecs comme si je ne pouvais pas l'entendre, comme si j'étais sourde.

— Assez énigmatique, notre Kittyhawk, pas vrai ? Je croyais qu'elle n'aimait pas les hommes. Elle est chaude comme la braise avec toi, en revanche.

Jamie m'a lâchée.

— Ferme ta bouche à conneries, mon gars.

Il s'est avancé sans peur vers notre chef dans les ténèbres, l'a attrapé par le col de sa veste et, d'une voix terriblement calme aux accents écossais, il l'a menacé violemment :

— Parle encore une seule fois comme ça devant ces courageuses femmes, et je t'arrache ta sale langue anglaise de la bouche, je te le jure !

— D'accord, mon gars, a répondu Paul en se dégageant doucement de l'emprise de Jamie. Nous sommes tous un peu nerveux...

Ce qui restait de la main fine de Jamie semblait bien fragile dans la poigne ferme de Paul, et Jamie n'était pas aussi grand que lui. C'était comme un furet s'attaquant à un labrador. À ce moment-là, l'air se mit à vrombir. Un autre avion s'approchait de côté, aussi lentement que possible, avec deux torches de recherche qui s'étiraient et bondissaient sur le sol.

Paul a réagi le premier et a tiré l'opératrice sous les fourrés qui dissimulaient les bicyclettes. Nous autres nous sommes jetés dans le fossé peu profond qui marquait la limite du champ. Ces cinq minutes ont été les plus longues de la nuit, coincés et vulnérables dans la boue gelée et l'herbe morte, attendant que les mitraillettes de la Luftwaffe nous déchirent dans la terre ou nous dépassent. De toute évidence, l'avion est passé. Il ne s'est pas particulièrement attardé au-dessus de notre champ, non plus. Il devait effectuer une patrouille de routine. Je ne veux pas penser à ce qui se serait passé s'il nous avait survolés alors que nous chargions un Lysander.

Tout le monde s'est calmé.

Nous avons ramené dans notre voiture les réfugiés et tous ceux qui y rentraient, les déposant à deux ou trois kilomètres de leurs cachettes, avec trois bicyclettes attachées aux marchepieds et au toit de la Rosalie, entassés à 3 devant, 4 derrière et 2 dans le coffre, l'opératrice et moi sur l'arrière de la voiture, accrochées au toit tels des bébés singes à leur mère. L'idée, c'était que si nous étions arrêtés nous pourrions au moins sauter et fuir. Personne d'autre n'aurait la moindre chance. C'est merveilleux, d'un point de vue désespéré, de privilégier la vitesse à la subtilité. Comme plonger en piqué pour éteindre l'incendie de son avion.

Chaque fois que nous arrivions à un portail, nous sautions toutes deux à terre pour l'ouvrir et le refermer, avant de retrouver nos places en bondissant quand la Rosalie repartait.

— Tu as tellement de chance de faire partie de Damas, m'a crié l'opératrice tandis que nous bringuebalions dans le noir.

Aucune lumière, pas même ces petites lampes frontales inutiles de couvre-feu. Pas besoin quand la lune était presque pleine.

— Paul va bien s'occuper de toi. Et il fera tout son possible pour retrouver ton agent disparu, c'est une question de fierté, pour lui. Il n'a encore jamais perdu aucun membre de son circuit.

De l'anglais distingué du Sud, avec une pointe d'accent français.

— Mon circuit s'est effondré. Quatorze arrestations la semaine dernière. L'organisateur, les messagers, tout le monde... Quelqu'un révèle des noms. Ça a été un véritable enfer. On m'a donnée à Paul pour ma protection. Dommage qu'il soit aussi libidineux, mais quand on le sait...

— Je ne le supporte pas ! ai-je avoué.

— Tu dois l'ignorer. Il n'est pas mauvais. Ferme les yeux et pense à l'Angleterre !

Nous avons éclaté de rire. Nous devions avoir la tête qui tournait, poussées par la benzédrine, cahotant dans la campagne française à la lumière de la lune, avec des gens que nous aimions et avec qui nous travaillions qui disparaissaient autour de nous tels des feux d'artifice. Difficile d'imaginer à quel point nous aurions été mortes si nous n'avions rencontré personne. Nous nous sentions vivantes et imbattables.

Je n'aime pas me rappeler qu'elle est poursuivie. J'espère qu'elle réussira à sortir de France.

Je suis Katharina Habicht, maintenant. Ce n'est pas aussi effrayant que je le pensais. Ce changement implique de telles améliorations à ma vie quotidienne que le danger supplémentaire n'est rien. Qui s'en soucie ? Je ne pourrais pas être plus nerveuse que je ne le suis déjà.

Je dors désormais dans la chambre d'Étienne, embrassant complètement la tactique de se « cacher en plein jour ». J'ai aussi piqué quelques-unes de ses affaires. Nous avons dégagé un tiroir pour les sous-vêtements de Käthe et une jupe supplémentaire, obtenue illégalement grâce aux coupons de Julie. Au fond du tiroir se trouvait un super couteau suisse avec un ouvre-boîtes et un tire-bouchon, et ce cahier : un cahier scolaire d'exercices daté d'il y a quinze ans. Étienne y a listé les oiseaux locaux sur les trois premières pages. Pendant une semaine, en 1928, Étienne a décidé d'être un passionné de la nature. Le genre de choses qu'on fait à dix ans, comme quand j'ai entrepris de démonter le gramophone de Grand-mère.

Cette liste d'oiseaux m'a rendue triste. Comment un petit garçon passe-t-il d'un fou d'oiseaux à un inquisiteur de la Gestapo ?

Je n'ai nulle part où cacher des affaires dans cette pièce, Étienne en connaît chaque recoin. Deux lattes déplaçables, une niche derrière l'applique de la fenêtre et un trou dans le mur sont remplis de ses affaires de petit garçon. Il n'y a pas touché depuis des années, tout est couvert de poussière, mais je suis certaine qu'il sait que c'est là. Je garde ce cahier et mon « Notes de pilote » DANS le matelas, que j'ai ouvert à l'aide du couteau d'Étienne.

Je l'ai rencontré. Le baptême du feu de Käthe. Je suis

sortie à vélo avec Amélie et Mitraillette, ma première sortie à la recherche de champs. Vous imaginez la scène : trois filles sur des bicyclettes, qui s'amuse par un bel après-midi, quoi de plus normal ? Ma bicyclette appartenait à la sentinelle abattue par Paul, lorsque j'ai atterri. Elle a été « refaite ». Alors que nous rentrions sur la grand-route, nous avons croisé Étienne et, bien sûr, il s'est arrêté pour asticoter ses sœurs et demander qui j'étais.

Mon acte évasif constitue en un sourire stupide, cachant mon visage dans mon épaule comme si j'étais trop timide pour mériter de vivre, en gloussant un peu et en marmonnant. Mon français ne s'est pas amélioré, mais ils m'ont appris quelques réponses à des salutations que je suis autorisée à prononcer quand on s'adresse directement à moi, avant de laisser Mitraillette et sa sœur cadette parler pour moi.

— C'est la fille de la cousine de maman, venue d'Alsace. Leur maison a été bombardée et sa mère est morte. Elle restera chez nous le temps que son père leur trouve un endroit où vivre. Elle est un peu fragile pour le moment, elle n'aime pas en parler, tu comprends ?

En cas d'urgence, elles sont censées lancer un mot de code, « MAMAN* », et s'adresser à moi en allemand. C'est le signal pour que j'éclate en gros sanglots, auxquels les filles réagissent en me réconfortant tout aussi bruyamment, tout ça en allemand. Ce spectacle est censé choquer et gêner quiconque nous ennuie, au point qu'ils nous rendent rapidement nos papiers sans regarder les miens de trop près, et fuient loin de nous.

Nous nous sommes entraînées à cette performance et nous l'avons bien affinée. Chaque matin, depuis que je me suis installée dans la maison, La Cadette, Amélie, saute sur mon lit en criant :

— Réveille-toi, Käthe ! Viens nourrir les poulets !

J'imagine qu'il leur est facile de se souvenir de mon

« nom », puisque de toute façon ils ne m'ont jamais connue que sous celui de Kittyhawk.

Et donc... nous avons rencontré Étienne. Et, bien sûr, la conversation tout entière a été menée en allemand car non seulement ils le parlent chez eux avec leur mère, mais en tant que cousine je suis censée le comprendre, moi aussi. La moindre de mes forces était dédiée à l'écoute du code au milieu de leur conversation, qui aurait tout aussi bien pu être menée en patois de Glasgow, pour tout ce que j'y comprenais ! Mes rougissements de jeune fille effarouchée n'étaient pas feints. J'avais l'impression que mon visage risquait de s'embraser sous le coup de la peur et de la gêne. Je devais laisser les sœurs Thibaut s'atteler à la lourde tâche de me couvrir, expliquant à leur frère que j'étais une cousine dont il n'avait jamais entendu parler.

Étienne et Amélie ont commencé à se disputer, et Amélie pâlisait à vue d'œil à mesure qu'il parlait, et moi aussi probablement, au point que j'ai cru qu'elle allait être malade. C'est alors que Mitraillette a craché des injures à son traître de frère et a menacé de le frapper. Il s'est raidi comme un piquet, a lancé une horreur en allemand à Mitraillette, et s'est éloigné sur sa bicyclette. Il s'est arrêté, s'est retourné et m'a saluée d'un signe de tête, poli et formel, avant de se remettre à pédaler.

Lorsqu'il n'a plus été à portée de voix, Mitraillette a hurlé en anglais :

— My brother is a SHIT.²³

J'ignore où elle a appris ce mot. Pas avec moi !

— He is a SHIT, a-t-elle répété avant de repasser au français, qui m'est plus difficile à comprendre, mais avec lequel elle peut jurer plus facilement.

Étienne avait assisté à un interrogatoire. Cela commençait à lui peser et il s'était défoulé sur Amélie, qui s'était encore une fois moquée de l'ecchymose qui disparaissait sur son front. Il lui avait donc raconté dans les pires détails ce qui lui

arriverait si elle était une prisonnière refusant de répondre aux questions de la Gestapo.

Je n'arrive pas à me sortir cela de la tête.

Je ne cesse de l'entendre dans des bouts de phrases d'Amélie, qui pense que je sais très bien écouter, bien que je ne comprenne que la moitié de ce qu'elle dit. Elle est en partie ulcérée par l'implication du capitaine de la Gestapo, puisqu'il est pour elle au même niveau que son prêtre ou le directeur de son école, une personne d'autorité, un peu distante, et essentiellement bonne avec elle, mais surtout une personne qui obéit strictement aux règles. Quelqu'un qui vit selon ces règles.

Et enfoncer des aiguilles sous les ongles de pieds de quelqu'un qui refuse de parler ne fait pas partie des règles connues.

— Je ne pense pas qu'ils infligeraient ça à une femme, avait dit Amélie à son frère, sur la route.

— Les aiguilles vont dans les seins pour les femmes.

C'est là qu'Amélie s'est étouffée et est devenue verte, et que Mitraillette s'est énervée.

— Boucle-la, Étienne, espèce d'abruti ! Les enfants vont en faire des cauchemars ! Seigneur ! pourquoi tu y restes, si c'est aussi atroce ? Ça t'excite de regarder des gens enfoncer des aiguilles dans les seins d'une femme ?

C'est là qu'Étienne est devenu froid et formel.

— Je reste parce que c'est mon boulot. Non, ça ne m'excite pas. Aucune femme n'est attirante quand on lui verse de l'eau glacée sur la tête pour la faire réagir, et qu'elle a réussi à vomir dans ses cheveux.



Je dis à Amélie de ne pas y penser. Puis je me dis de ne pas y penser. Puis je me dis que je dois y penser. C'est RÉEL. Ça se passe MAINTENANT.

Ce qu'a dit Jamie me fait faire des cauchemars. Si Julie n'est pas déjà morte... si elle n'est pas déjà morte, elle compte sur moi. Elle m'appelle, elle se murmure pour elle-même mon nom dans le noir. Que puis-je faire... j'arrive à peine à dormir. Je vais tourner en rond toute la nuit, essayant de trouver ce que je peux faire. QUE puis-je faire ?

[23](#) « Mon frère est une MERDE. » (NdT)

J'ai trouvé un champ parfait, un peu loin d'ici, c'est vrai, en passant la journée à pédaler avec M., le vend. 12 Nov. Incroyable de voir combien il est difficile de trouver un terrain d'atterrissage correct pour les Opérations Spéciales. Tout est tellement similaire, ferme après ferme, des autels à chaque carrefour et un four à pain communautaire dans chaque village. Les champs sont tellement plats qu'on pourrait y poser n'importe quoi n'importe où. Mais il n'y a jamais de bons points de repère nocturnes ni de cachette pour l'équipe d'accueil.

Ce doit être agréable de voler en temps de paix.

Je suis en France depuis cinq semaines, aujourd'hui.

Mes jambes sont plus musclées que jamais, j'ai dû pédaler sur bien deux fois cent kilomètres cette semaine, une fois pour trouver le champ, et une deuxième, quarante-huit heures plus tard, pour y emmener Paul. Il faut que son opératrice fasse venir un avion de la RAF, afin de prendre des photos pour obtenir l'approbation de l'escadron de la Lune. Entre deux marathons à bicyclette, je passe la majeure partie de mon temps à m'occuper des poulets, à apprendre comment monter de petites bombes, et faire de mon mieux pour ne pas hurler de toutes mes forces pour soulager mes nerfs.

La speakerine Georgia Penn a reçu un « non » de la part du chef de la Gestapo de cette région. Un homme puissant et terrible qui, je crois, s'appelle Ferber. Le patron du capitaine d'Ormaie. Penn nous a dit qu'elle comptait ignorer ce refus et tenter sa chance de nouveau en s'adressant directement au capitaine. Elle va antidater sa demande, les enrouler dans leur propre papier collant rouge, la main droite ignorant ce que fait la gauche.

Un autre Lysander est prévu pour demain soir, mardi 16 novembre, dans le même champ infesté de pylônes, près de Tours. La météo reste imprévisible, mais c'est notre dernière chance avant de perdre la lune de novembre. Je pourrais bien rentrer sans avoir testé mon expertise des munitions.

Non, je suis toujours là. Fichue Rosalie !

Je ne peux pas en vouloir à cette pauvre automobile, mais je ne veux pas non plus blâmer le stupide conducteur plein de bonnes intentions.

Oh ! je suis épuisée. La lune se levait hier à 22 heures, alors l'avion n'était pas attendu avant 2 heures du matin. Paul est venu me chercher après le couvre-feu et nous avons rejoint la voiture à bicyclette, lui pédalant et moi derrière lui, debout sur une barre transversale dans l'armature. J'ai dû m'accrocher à lui pendant huit kilomètres. Je parie qu'il a adoré. La voiture était en retard au rendez-vous, car le conducteur avait dû éviter une patrouille inattendue. Paul et moi avons passé une demi-heure à frissonner et à taper des pieds dans le fossé de drainage où nous avons caché la bicyclette. Je ne pense pas que mes orteils aient jamais été aussi froids, debout comme je l'étais dans la boue glacée en plein mois de novembre, dans des sabots en bois. J'ai pensé très fort à Jamie flottant dans la mer du Nord. J'étais au bord des larmes quand la voiture est arrivée.

Nous n'étions que trois pour ce voyage, dangereux dans les deux sens, et nous ne voulions pas y entraîner Papa Thibaut. Son ami, à qui appartient l'automobile, est parti à toute allure, tambour battant, toujours sans lumière à l'exception de la pâle lune gibbeuse qui se levait. La Rosalie n'avait aucune envie de rouler tambour battant et s'est lancée dans son spectacle habituel à chaque montée de colline, toussant et hoquetant comme une héroïne mourante de Dickens, avant de s'arrêter. Le moteur sifflait encore, mais la voiture s'est arrêtée. Elle ne pouvait tout simplement plus gravir la colline. Le starter fonctionnait à plein régime mais

les cylindres luttaien^t, pathétiques, comme si on essayait de faire rouler cette pauvre chose avec rien d'autre que de l'air.

— Your choke's not working, ai-je lancé depuis la banquette arrière.

Bien sûr, le chauffeur ne me comprenait pas, et je ne connaissais pas le mot français pour « choke », Paul non plus. Il s'est trouvé que « le starter » n'était pas le même que celui qui fait démarrer un moteur anglais. Une terrible confusion s'en est suivie. Paul essayait désespérément de traduire et le chauffeur refusait de prendre des conseils d'une slip of a lass, ou quel que soit le terme français qui y correspond. Je suis certaine que la traduction directe en n'importe quel langage revient plus ou moins à featherbrain, comme on m'appelle quand on pense que je ne réussirai pas à accomplir une tâche : piloter un avion, charger une arme, fabriquer une bombe, réparer une voiture... Alors nous avons perdu quinze minutes à nous disputer.

Au final, quand il a été absolument évident que le starter ne fonctionnait pas, le chauffeur s'y est attaqué avec suffisamment de force pour que quelque chose se remette en place et, après quelques quintes de toux plus rassurantes, Rosalie a accepté de repartir.

Ce procédé a dû être répété entièrement trois fois de plus. QUATRE FOIS EN TOUT. L'automobile s'arrêtait, je disais que le starter ne fonctionnait pas, Paul essayait en vain de traduire, nous nous disputions pendant quinze minutes, l'ami de Papa Thibaut s'attaquait au levier du starter un moment, et la Rosalie finissait par revenir à la vie et repartir.

Nous avons perdu une heure entière, et j'étais folle de rage. Le chauffeur français aussi, qui en avait assez de se faire crier après en anglais par un petit bout de femme plus jeune que sa fille. Chaque fois que nous repartions, Paul tendait la main et me serrait le genou d'un geste rassurant, jusqu'à ce que je le frappe en lui disant de garder ses sales

pattes dans ses poches. Même quand la voiture roulait, nous grognions les uns après les autres comme de gros matous.

Je n'avais plus peur d'être attrapée par les nazis ni d'arriver en retard pour le Lysander, les deux étant de plus en plus probables à mesure que nous perdions du temps sur la route. J'étais simplement folle de rage car je savais ce qui clochait avec la voiture, et ils refusaient de me laisser y faire quoi que ce soit.

Quand la voiture s'est arrêtée pour la cinquième fois, j'ai escaladé Paul et je suis sortie.

— Ne fais pas l'idiot, Kittyhawk, a-t-il sifflé entre ses dents.

— Je vais MARCHER jusqu'à ce terrain d'atterrissage, ai-je répondu. Je connais les coordonnées et j'ai une boussole. Je vais MARCHER, et si j'arrive trop tard pour l'avion, je MARCHERAI dans l'autre sens jusqu'à Ormaie, mais si tu veux que je monte UN JOUR dans cette voiture française, tu vas demander à ce crétin français qui la conduit d'ouvrir le capot pour que je puisse réparer le starter IMMÉDIATEMENT.

— Seigneur ! nous n'avons pas le temps... Nous avons déjà une heure et demie de retard...

— OUVRE LE CAPOT OU JE TIRE DESSUS !

Je ne voulais pas dire ça. Mais la menace était inspirée, surtout parce qu'elle m'a donné l'idée de pointer mon Colt 32 sur la tête du conducteur et de le faire sortir de la voiture.

Il n'a même pas coupé le moteur, qui hoquetait toujours quand nous avons soulevé le panneau latéral du capot avec l'ouvre-boîtes du couteau suisse d'Étienne. Tout était plongé dans un noir d'encre en dessous. Le chauffeur jurait et se plaignait, mais Paul lui murmurait des mots apaisants en français, puisqu'on ne pouvait désormais plus m'arrêter. J'ai donné la lampe torche à l'un d'eux tandis que le deuxième faisait une tente de sa veste pour dissimuler la lumière. Oh ! la vis qui liait le câble et le starter s'était relâchée, probablement à cause de tous ces cahots, et le rabat censé

se refermer sur l'arrivée d'air du carburateur ne le faisait pas correctement, et je n'eus qu'à resserrer la vis grâce à mon tournevis de poche absolument génial, soustrait aux nazis.

J'ai claqué le capot, me suis penchée du côté conducteur et j'ai lancé le starter. Le moteur a rugi comme un zoo entier de lions heureux.

Je me suis ensuite installée à ma place de jeune fille sur la banquette arrière, et je suis restée silencieuse jusqu'à notre arrivée au champ, une demi-heure après le départ de l'avion. La majeure partie du comité de réception était également rentrée, et seuls deux personnes nous attendaient, au cas où il nous serait arrivé quelque chose de grave.

J'étais bien trop furieuse pour penser à Dorothée à la fin du Magicien d'Oz. J'ai donné un tel coup de pied à la pauvre Rosalie dans le pare-chocs que j'y ai fait un creux avec mon sabot de bois. Tout le monde était choqué. Apparemment, j'avais la réputation d'être discrète et pleurnicheuse. En bref, ils me prennent pour une gourde.

Paul m'expliqua :

— Ils ne pouvaient pas attendre. Il est tellement tard qu'il aurait fait jour quand ils seraient repartis pour l'Angleterre. Ils ne pouvaient pas prendre le risque de se faire surprendre au-dessus de la France de jour.

Je me suis sentie terriblement égoïste, intransigeante et mauvaise, et j'ai essayé de m'excuser auprès du copain de Papa Thibaut, dans mon français limité, pour avoir abîmé son pare-chocs.

— Non, non, c'est à moi de vous remercier, mademoiselle, a-t-il dit en français. Vous avez réparé mon starter !

Et il m'a ouvert la portière avec galanterie. Aucune mention du fait qu'il venait de perdre une autre nuit à risquer sa vie pour une étrangère ingrate qui ne pourrait jamais lui rendre cette faveur. Le Principe de conduite à l'aérodrome poussé à son extrême.

— Merci beaucoup, je suis désolée...*

J'ai constamment l'impression de répéter : « Merci, je suis désolée. »

L'un des membres du comité de réception a passé sa tête dans l'habitable.

— Le pilote écossais nous a dit de vous donner ça.

Jamie m'avait laissé ses bottes.

Fidèle à ma réputation de gourde, j'ai sangloté pendant la plus grande partie du chemin du retour jusqu'à Ormaie. Mais au moins mes pieds étaient au chaud.

Penn l'a trouvée. Georgia Penn l'a TROUVÉE ! Julie a disparu le 13 oct. et Penn lui a parlé hier, le 19 nov. PRÈS DE SIX SEMAINES !

Je ne comprends plus rien à mes émotions. La joie et le chagrin n'existent plus. C'est l'horreur, le soulagement, la panique et la gratitude tous mélangés. Julie est en vie, elle est toujours à Ormaie, elle est en un seul morceau, toujours en tenue de combat, avec ses cheveux élégamment relevés cinq centimètres au-dessus de son col, et elle réussit même à se faire les ongles, bordel !

Mais elle est bien prisonnière. Ils l'ont attrapée presque immédiatement. Elle a regardé du mauvais côté avant de traverser la route. Typique de Julie. Oh ! je ne sais pas si je dois rire ou pleurer. J'en ai assez de passer mon temps à pleurer, mais je suis trop bouleversée pour rire. Si elle avait eu les bons papiers d'identité quand ils lui ont mis la main dessus, elle aurait pu s'en sortir. Elle n'avait pas la moindre chance sans eux.

Mlle Penn a demandé à interviewer quelqu'un parlant anglais et elles ont pu discuter en face à face, sous surveillance, et Penn a identifié Julie par son nom de code. On ne lui a pas donné le véritable nom de Julie. J'ignore quelle était leur excuse. Penn est revenue de cette interview convaincue que toute cette mise en scène était fausse, et que Julie elle-même n'avait aucune marge de manœuvre. Les contraintes étaient invisibles, mais bien présentes. J'imagine que Julie devait savoir qu'au moindre faux pas ils réduiraient aussi Penn au silence. Je sais que Julie ne prendrait jamais un tel risque. Elle ne va pas à l'encontre des ordres, ne révèle pas son nom. Le capitaine et son esclave

étaient présents, plus une ou deux personnes, et ils ont tous bu du cognac (à l'exception de l'esclave, bien sûr !) dans le bureau au top du chic du capitaine, où Julie avait temporairement été mise au travail comme traductrice. Et voilà, elle fait exactement ce pour quoi on l'a envoyée ici !

Aucun nom n'a été donné, aucun corps militaire ni rang n'ont été révélés : elle s'est présentée à Penn comme une opératrice radio. Elle a dit aux nazis qu'elle était opératrice radio. QUELLE FOLIE ! Ce n'est pas la raison de sa présence, et ils se sont donné beaucoup de mal pour lui faire révéler des codes. Penn est certaine qu'ils ont réussi, bien que ces codes aient sûrement été obsolètes ou inventés, mais une base sur laquelle ils peuvent travailler. Penn pense que c'est pour cette raison qu'elle leur a dit qu'elle était une w/op (dans les Opérations spéciales, on appelle ça une W/T, une wireless telegraphist) pour pouvoir leur donner des codes. Il est plus commun pour une fille des Opérations spéciales d'atterrir en France comme messagère, mais, si Julie avait prétendu être une messagère, ils l'auraient interrogée au sujet de son circuit. Trahir des codes obsolètes est moins dangereux que trahir de véritables personnes. C'est en accord parfait avec la formation initiale de Julie et sa mission à la WAAF, et cela concorde avec les photos qu'ils ont prises de l'appareil, et qu'ils ont dû leur montrer. Tant qu'ils se concentrent sur ses activités non existantes d'opératrice radio, ils ne l'interrogeront pas sur l'opération Explosion-du-QG-de-la-Gestapo-d'Ormaie, ou quel que soit son vrai nom.

On a fait visiter à Penn des bureaux administratifs, un dortoir vide avec quatre lits faits. Aucun contact avec d'autres prisonniers, aucun indice sur leurs conditions de vie. Julie lui en a donné quelques-uns. Elle a dit

Elle

Julie a été

BORDEL. Pilote l'avion, Maddie.



JE NE PLEURERAI PAS.

J'ai pu discuter avec Mlle Penn en personne. Mitraillette et moi l'avons retrouvée près d'une petite mare, dans la zone résidentielle huppée d'Ormaie, et nous nous sommes assises sur un banc à dérouler de la laine tout en parlant. Nous étions installées de chaque côté de Mlle Penn, qui avait sur les genoux un sac en toile empli de chaussettes en laine usées à détricoter. Elle devait donner l'impression d'être notre nounou. Elle fait près de trente centimètres de plus que nous. Elle a parlé et nous plongeons continuellement la main dans son sac en écoutant. Soudain, au beau milieu de son rapport, alors que je cherchais à attraper une autre chaussette, Mlle Penn a saisi ma main et l'a serrée fort. La mienne, pas celle de Mitraillette. J'ignore comment elle a deviné laquelle de nous deux le prendrait mal. Elle est un peu interrogatrice elle aussi, maintenant que j'y pense. Elle fait le même boulot que les autres, tirant des histoires sensationnelles à des sources réticentes. Les méthodes sont différentes, mais le boulot est le même. Et Julie, qui est elle-même une experte, lui a facilité la tâche et lui a offert des informations sans que Penn ne les lui demande.

— Te sens-tu courageuse, Kittyhawk ? a demandé Penn, les doigts serrés sur les miens.

Je lui ai répondu d'un sourire grimaçant.

— On va dire que oui.

— Il n'y a pas de bonne façon de t'annoncer cela, a dit Penn.

Sa voix d'Américaine, sèche et directe, était pleine de colère. Nous avons patienté.

— Elle a été torturée, nous a révélé Penn.

L'espace d'une minute, j'ai été incapable de répondre. Incapable de faire quoi que ce soit.

J'ai probablement eu l'air maussade. Pas surpris, pas vraiment, mais Penn était tellement franche que j'ai eu l'impression de me prendre une gifle.

— Vous êtes sûre ? ai-je fini par croasser stupidement.

— Elle me l'a montré, a répondu Penn. Elle s'est montrée assez claire. Elle a ajusté son foulard juste après m'avoir serré la main, elle m'a donné un bon aperçu. Une vilaine rangée de brûlures triangulaires sur sa gorge et sa clavicule, qui commençaient tout juste à cicatriser. Elles semblaient avoir été causées par un fer à souder. Il y en avait d'autres sur ses poignets. Elle l'a fait de façon très intelligente, parfaitement calme, sans se donner en spectacle. Elle secouait sa jupe en croisant les jambes, laissait sa manche remonter en prenant une cigarette, ne bougeant que quand le capitaine regardait ailleurs. Des ecchymoses horribles sur ses jambes. Mais les marques s'effaçaient, elles doivent dater d'il y a deux ou trois semaines. Elle a passé un marché avec eux, c'est certain, sinon elle ne serait plus là. On penserait pourtant qu'après tout ce temps Ormaie aurait réussi à obtenir d'elle ce qu'ils voulaient, ou aurait abandonné.

— Un accord avec eux ! ai-je hoqueté.

— Certains d'entre nous y arrivent.

Mlle Penn a doucement guidé ma main vers le sac de chaussettes, avant de confesser :

— Difficile toutefois de déterminer ce que pense faire ton amie. Elle était... elle était déterminée. Elle ne s'attendait pas à entendre son nom de code sortir dans la conversation et ça l'a secouée, mais elle n'a pas... Tu sais, elle n'a pas parlé à mots couverts de sauvetage. Je pense qu'elle est bien décidée à mener sa mission à terme, et qu'elle a de bonnes raisons de penser qu'elle pourrait le faire de l'intérieur. (Mlle Penn m'a jeté un regard en coin.) Sais-tu quelle était cette mission ?

— Non, ai-je menti.

— Voici ce qu'elle m'a dit, a continué Mlle Penn. Peut-être en tireras-tu quelque chose.

Mais je ne peux pas. Je ne sais pas quoi faire de cela. C'est comme... ce doit être comme de la paléontologie, essayer de reconstituer un dinosaure en ne se fondant que sur quelques os épars, sans même savoir s'ils viennent tous du même animal.

Je vais écrire ce que nous a donné Julie. Peut-être Paul y comprendra-t-il quelque chose...

1) Le bâtiment de la Gestapo d'Ormaie possède son propre générateur. Penn s'est plainte de coupures de courant, combien il est insupportable de ne pas pouvoir compter sur l'électricité quand on travaille dans la radio, et Julie a répondu : « Ici, nous la produisons nous-mêmes. » Cela lui ressemble bien de parler comme si elle était l'une d'eux. Comme quand elle m'a emmenée voir Colonel Blimp²⁴ et qu'elle a pleuré pendant toute la scène où les officiers allemands prisonniers écoutent du Mendelssohn.

2) Les fusibles se trouvent sous le grand escalier. Mlle Penn n'a pas dit comment Julie avait réussi à lui communiquer cette information. Elle a aussi ajouté que :

3) Il est de notoriété publique que les nazis possèdent une installation radio en face du QG de la Gestapo, de l'autre côté de la place, dans l'hôtel de ville, et, d'après Julie, ce doit être parce qu'il n'y a pas au Château de Bordeaux d'installation classique. Selon Penn, c'est probablement parce que les murs sont trop épais pour garantir une bonne réception, mais je pense que c'est surtout à cause du générateur. Cette information a été livrée des plus calmement : les Opérations spéciales appellent la radio « arthrite », du gâteau. Je visualise très bien Julie. Étudiant ses ongles. « Heureusement, je ne souffre pas de rigidité des doigts. Ce n'est le cas de personne, ici. Ces nazis en profiteraient aussitôt ! »

4) Penn a également découvert beaucoup de choses au

sujet de la secrétaire esclave. Julie pense qu'elle est sur le point de faire une crise de conscience, ce qui pourrait nous servir. Elle suggère de la surveiller et de lui faciliter le contact avec la Résistance quand elle sera prête.

Je suis abasourdie que Julie ait pu communiquer autant d'informations alors que le capitaine de la Gestapo les écoutait. Apparemment, elles parlaient en anglais et l'esclave devait traduire pour lui. Soit elle n'a pas compris, soit elle a passé certaines choses sous silence, ce qui prouve en partie l'impression de Julie. Julie l'appelle « the angel », l'ange*, ce qui est, je trouve, extrêmement gênant. Pas étonnant que la pauvre fille garde le secret. C'est masculin en français, et non un nom neutre comme en anglais. C'est la traduction directe de son nom de famille allemand, Engel.

Autrefois, il arrivait que je sois jalouse de Julie, pour son intelligence, son aisance avec les hommes, sa sophistication : la chasse aux oies, l'école suisse, les trois langues qu'elle parle, sa présentation au roi dans une robe de bal en soie bleue... Même qu'elle ait été fait membre de l'ordre de l'Empire britannique, ce qui est comme être faite chevalier, et surtout son semestre à Oxford. Et je me hais d'avoir pensé que c'était digne d'envie.

Je ne pense maintenant plus qu'à l'endroit où elle se trouve, et à combien je l'aime. Et je me remets à pleurer.

[24](#) Film de 1943 : En 1902, Clive Candy, un jeune officier britannique, se rend à Berlin pour répondre à des rumeurs calomnieuses lancées contre l'armée anglaise et se trouve forcé de participer à un duel. Blessé, il se lie d'amitié avec son rival allemand. Ce dernier tombe amoureux d'une amie de Candy et se fiance avec elle. Mais Candy, en retournant à Londres, se rend compte qu'il aime lui aussi cette femme... (NdT)

J'ai rêvé que je volais avec Julie. Je la ramenaï à la maison, nous survolions l'Écosse dans le Puss Moth de Dymphna. Nous remontions la côte de la mer du Nord, le soleil était bas à l'ouest. Le ciel, la mer et le sable étaient dorés, nous étions baignées d'une lumière dorée. Pas de ballons de barrage, rien qu'un ciel vide en temps de paix. Mais nous n'étions pas en temps de paix, c'était maintenant, à la fin du mois de novembre 1943, avec les premières neiges sur les monts Cheviot à l'ouest.

Nous volions bas au-dessus des longues plages de Holy Island, et c'était magnifique, mais l'avion cherchait constamment à monter, je luttais encore et encore pour le faire redescendre. Comme avec le Lysander. Terrifiée, inquiète et épuisée, enragée contre le ciel qui était si beau alors que nous risquions de nous écraser. Puis Julie, assise à côté de moi, a dit :

— Laisse-moi t'aider.

Dans mon rêve, le Puss Moth avait des commandes jumelles comme un Topsy, et Julie a saisi son propre manche à balai et doucement fait descendre le nez. Soudain, nous pilotions ensemble.

Toute la pression s'est envolée. Plus rien à craindre, plus rien à combattre, rien que nous deux volant ensemble, pilotant l'avion ensemble, côte à côte dans le ciel doré.

— Une balade de santé, a-t-elle dit.

Elle a éclaté de rire. Elle avait raison.

Oh ! Julie, je le saurais si tu étais morte, non ? Je le sentirais au moment où ça arriverait, comme une décharge électrique dans mon cœur ?

Amélie vient d'assister à une exécution au Château de Bordeaux. Tout le monde l'appelle désormais le Château des Bourreaux. Ici, les enfants ont congé le jeudi au lieu du samedi, et Amélie est partie à Ormaie avec quelques amis pour s'installer dans un café pas cher qu'ils aiment bien, qui se trouve être au bout du chemin à l'arrière du bâtiment de la Gestapo. Amélie et ses amis étaient assis à la fenêtre du café et ils ont remarqué qu'une foule se rassemblait sur le chemin et, comme ce sont des enfants, ils ont suivi le mouvement... Ces salauds avaient monté une guillotine dans l'arrière-cour et ils y exécutaient des gens...

Les enfants ont tout vu. Amélie m'assure que s'ils avaient su ce qui se passait, ils ne seraient jamais allés voir, mais ils sont arrivés au moment où ça se produisait, et ils ont vu. ILS ONT VU LA SCÈNE. Elle a pleuré à gros sanglots toute la soirée, impossible de la réconforter. Ils ont vu une fille être tuée et Amélie l'a reconnue comme une élève de son école, bien que celle-ci soit plus vieille qu'Amélie et ait déjà terminé les classes. Et si ç'avait été mon amie de toujours, Beryl ? ou la sœur de Beryl ? C'est ce qui se passe : de camarades d'école sont guillotinéés pour espionnage. Je ne comprenais pas avant, vraiment pas. C'est terrible que d'être un enfant et de craindre d'être tué par une bombe. Mais c'est autre chose que d'être un enfant et de craindre que la police vous coupe la tête. Je n'ai pas de mots pour le décrire. Chaque nouvelle horreur est quelque chose que je ne comprenais pas avant d'arriver ici.

Quand j'avais huit ans, avant la Dépression, nous sommes partis en vacances à Paris. Je m'en souviens par bribes : nous avons traversé la Seine en bateau, et nous avons vu Mona Lisa. Mais mon souvenir le plus vif, c'est quand Grand-père et moi sommes montés en haut de la tour Eiffel. Nous avons pris l'ascenseur mais nous sommes redescendus par l'escalier, et nous sommes arrêtés au premier étage, où nous avons vu Grand-mère dans le parc en dessous de nous, avec l'énorme chapeau qu'elle s'était acheté dans la matinée. Nous lui avons fait signe : elle avait l'air tellement élégante, toute seule sur le Champ-de-Mars, que l'on n'aurait jamais cru qu'elle n'était pas française. Elle a pris une photo et, même si nous sommes trop loin pour qu'on nous y voie, je sais que nous sommes là. Et je me souviens qu'il y avait un magasin au premier étage, où Grand-père m'a acheté une petite tour Eiffel dorée, sur une chaîne en or, et je l'ai encore chez moi, à Stockport.

C'était il n'y a pas si longtemps... Que nous arrive-t-il ?

Maman Thibaut abreuve Amélie de café au lait à l'énorme table de la cuisine. Mitraillette et moi la serrons tour à tour dans nos bras, échangeant des regards horrifiés au-dessus de sa tête. Elle parle sans s'arrêter. Je ne comprends qu'un mot sur trois. Mitraillette m'en souffle une traduction approximative.

— Il y en avait une autre... Il y avait deux filles... La Cadette et ses amies n'ont rien vu quand on a tué l'autre...*

Elles n'ont pas vu la deuxième fille se faire exécuter. Cela a été une épreuve pour chacune d'entre nous que d'arracher des informations à La Cadette. Deux filles ont été amenées, attachées l'une à l'autre. La deuxième a été obligée de regarder alors qu'ils tranchaient la tête de la première. Si près, ils l'ont fait se tenir si près, qu'Amélie dit que du sang a giclé sur son visage. Puis ils ont refermé les portes. Par-dessus le mur de la cour, Amélie et ses amies les ont vus faire remonter la lame, et elles sont parties.

La deuxième fille était Julie. J'en suis sûre. Il ne peut pas y avoir d'autre petite blonde avec un pull aux couleurs des feuilles de l'automne retenue prisonnière dans le QG de la Gestapo d'Ormaie. Amélie l'a vue.

Mais je ne pense pas qu'ils l'aient tuée. Je n'y crois pas. Je ne cesse de penser aux photos de ce pilote. Ils ont dû les montrer à Julie, et peut-être pense-t-elle que je suis morte. C'est faux. Et c'est pareil pour elle, j'en suis sûre. Peut-être ai-je l'impression qu'elle est morte, mais c'est faux. Ils ont une bonne raison de mettre sa mort en scène, puisque Georgia Penn lui a parlé cette semaine et qu'ils ont besoin de rétablir leur suprématie, leur contrôle sur ce que savent les gens. Le capitaine commandant doit avoir des ennuis. Il a fait venir Penn dans le dos de son supérieur. Peut-être a-t-il reçu l'ordre de tuer Julie. Mais je pense qu'il va surtout feindre sa mort, afin qu'elle disparaisse de nouveau. Boire du cognac et l'envoyer à la guillotine dans la même semaine ? Je n'y crois pas.

JE VEUX FAIRE EXPLOSER CET ENDROIT.

Des avions passent presque chaque nuit. Il y a ici en France des usines d'armement qui travaillent pour les Allemands et des sites de lancement qu'ils veulent absolument paralyser. Ils ne lâcheront pas de bombe au milieu d'Ormaie, pas volontairement, de peur de toucher des civils. Ils ont frappé la jonction de chemin de fer et mené un assaut sur les usines au nord de la ville, mais je ne pense pas qu'Ormaie produise grand-chose d'important, à part des parapluies. La RAF ne frappera pas la ville. C'est pour cette raison qu'on a envoyé Julie, afin de l'atteindre par le sol. Peu de gens ici savent que la RAF essaie de ne pas les frapper. Personne ne se sent en sécurité.

Les Américains ont bombardé Rouen en plein jour. Les gens paniquent quand ils entendent les sirènes annonçant les raids aériens et plongent dans les abris, comme nous pendant le blitz de Manchester. Mais rien ne touche jamais le

centre d'Ormaie.

Parfois, je le regrette. Une grosse explosion balaierait le Château des Bouchers. Je veux que cet endroit du mal s'embrase. Je le veux si fort que c'en est douloureux. Puis je me rappelle que Julie est toujours à l'intérieur.

Je ne crois pas qu'elle soit morte, je ne crois pas à leur mise en scène, à leurs mensonges ni à leurs menaces. Je ne crois pas qu'elle soit morte, et je n'y croirai PAS tant que je n'aurai pas entendu de MES oreilles les coups de feu qui la feront tomber.

Encore un dîner dominical nazi chez les Thibaut, le 28 novembre. J'ai dû me cacher. J'imagine La Cadette en train de leur raconter notre histoire...

— Käthe a un amoureux plus vieux qu'elle ! Elle travaille si vite, vous n'en croiriez pas vos yeux. C'est un ami du conducteur de papa. Elle l'a rencontré alors que nous chargions des poulets, il y a quelques semaines. Ils sortent tous les dimanches. Et parfois dans la semaine !

Et Maman en train de lever les yeux au ciel.

— Ce n'est pas bien, pas bien pour une fille si jeune, il a deux fois son âge. Mais que puis-je faire ? Ce n'est pas ma fille, nous la faisons travailler dur sans la payer, alors j'ai dû lui donner son dimanche après-midi, et c'est de son âge. J'espère juste qu'elle est prudente, qu'elle ne va pas avoir de problèmes...

« Des problèmes » avec Paul, beuuuurk !

J'ai pédalé avec lui jusqu'à la maison de quelqu'un d'autre pour travailler mes capacités de faiseuse de bombes et de tireuse. C'est un véritable soulagement que de se concentrer sur quelque chose de neutre : quelle quantité de plastique est nécessaire pour faire exploser une voiture, comment attacher un détonateur à l'aide d'un aimant, comment toucher une cible mouvante avec un pistolet miniature... Emprunté, bien sûr, car Käthe n'est pas censée avoir de pistolet, elle se ferait arrêter. Merci, Jamie et Julie Beaufort-Stuart, pour mes premières leçons de tir. La cible mouvante d'aujourd'hui n'était ni un Me-109 ni un faisan, mais une conserve vide sur un pic, agitée par une âme au courage impressionnant à l'autre bout du jardin. Le bruit est couvert par les sons de la scierie adjacente à la maison.

J'ignore s'ils travaillent habituellement le dimanche après-midi ou si cela est arrangé exprès pour nous.

— Dommage qu'on ne puisse pas te garder, Kittyhawk, a dit le propriétaire de la maison. Tu es née pour entrer dans l'armée.

Hmm. Je me suis rengorgée de fierté en même temps que je grinçais des dents. Quelle bêtise ! Je ne suis pas née pour entrer dans l'armée. Nous sommes en guerre, alors je livre des avions. Mais je ne recherche pas l'aventure ni l'excitation, et je ne cherche pas à me battre. J'aime faire fonctionner les choses. J'aime par-dessus tout voler.

Je dois me rappeler que je suis toujours Maddie. Cela fait sept semaines que je n'ai pas entendu mon nom. Et mon double, Käthe, va être poussé dans ses retranchements lors des prochains jours.

Elle est... Je suis censée aller livrer un message – une invitation ? –, à la recrue de Julie, la secrétaire-esclave allemande, Engel. Pourquoi moi ? Parce que je ne suis pas d'ici et que, avec un peu de chance, je ne serai plus là après la prochaine pleine lune. Engel ne connaît pas mon visage. Peu de gens m'ont vue. Mais je ne l'avais jamais croisée avant aujourd'hui, et nous nous sommes arrangés pour que je la voie bien avant de devoir l'approcher demain dans la rue. Paul et moi sommes revenus à la ferme des Thibaut avant le départ des visiteurs nazis et nous avons attendu... attendu... attendu qu'ils sortent.

Nous avons fermé le portail. La Mercedes de la Gestapo allait devoir s'arrêter et Engel, qui la conduit, sortir pour ouvrir le portail.

J'étais là, à côté de ma bicyclette ayant appartenu à un homme assassiné, attendant bien loin de la Mercedes avec la tête baissée, couverte de l'un des foulards maternels de Maman Thibaut. Paul était là, tripotant l'Allemande sans la moindre subtilité. Je suis certaine que personne ne s'est intéressé à moi devant le spectacle qu'il offrait. Il a laissé la

pauvre fille ouvrir le portail sur quelques centimètres, avant de poser une de ses grandes mains sur les siennes, pour l'aider, bien sûr, mais il a réussi à mettre l'autre sur ses fesses tandis qu'ils poussaient ensemble le portail. Je pense pouvoir dire qu'elle le hait maintenant autant que moi. Elle est retournée à la voiture en serrant son manteau et sa jupe autour de ses jambes, tandis qu'Étienne riait sur la banquette arrière.

Mais les bêtises de Paul m'ont permis de bien la voir. Elle est grande, doit avoir mon âge, elle a des cheveux brun foncé coupés en un carré cranté, un peu passé de mode. Des yeux vert pâle magnifiques. Pas jolie, mais intéressante. Elle serait probablement splendide dans une robe de cocktail rouge, mais elle avait l'air sacrément renfrognée et morne avec ses chaussures réglementaires et son long manteau couvert de poussière.

Oh ! je parle comme Julie :

— Vraiment, petite esclave nazie, tu serais superbe si tu me laissais m'occuper de tes sourcils.

Engel s'est précipitée vers la voiture et l'a fait caler en démarrant, tant elle était en colère. Elle a recommencé immédiatement et s'est éloignée sans à-coups, sans même jeter un coup d'œil à Paul au passage, le laissant refermer le portail tout seul.

Je ne pense pas que qui que ce soit m'ait vue. Ils étaient bien trop occupés à regarder la comédie romantique de Paul et Engel.

J'ai aussi pu observer le capitaine de la Gestapo.

Je sais que j'étais censée garder la tête baissée. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de rester bouche bée. C'était l'homme qui avait interrogé Julie, l'homme qui allait ordonner son exécution, ou qui l'avait déjà fait. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais il ressemblait à n'importe qui. Le genre de type qui pourrait entrer dans un magasin de deux-roues et acheter une moto pour les seize ans de son fils. Un

proviseur. Mais il avait aussi l'air sur les rotules. Exténué, complètement hagard. Il donnait l'impression de n'avoir pas fermé l'œil depuis une semaine. Les pilotes avaient tous cet air-là au mois de septembre 1940, durant les pires jours de la bataille d'Angleterre. Le fils du pasteur avait cet air-là alors qu'il se ruait vers son avion, le jour de sa mort.

Je ne le savais pas, alors... Je ne savais pas, plus tôt aujourd'hui, quand j'ai vu le visage du capitaine, combien il était fatigué et inquiet... Mais je sais, maintenant, que la Gestapo d'Ormaie est agitée non seulement parce que le capitaine a fait l'erreur d'autoriser l'interview de Penn, mais aussi parce qu'ils ont été cambriolés. Mitraillette a tiré les vers du nez à l'esclave Engel pendant le cognac rituel chez les Thibaut. Un jeu de clés a disparu pendant une heure au début de la semaine dernière, avant de réapparaître au mauvais endroit, et personne ne sait où elles étaient passées. Tous les serviteurs ont été interrogés par le capitaine, et demain il va lui-même être soumis à la question par son commandant, le terrible Nikolaus Ferber.

Si j'étais le capitaine, je mettrais une muselière à Engel. Je suis certaine qu'elle n'est pas censée fournir des informations comme ça. En tout cas, si elle ne vient pas à nous de son plein gré, peut-être pourrions-nous lui faire du chantage... C'est l'occasion...

Et c'est à moi de l'attirer. Je n'arrive pas à croire que j'ai dit à l'officier des Renseignements que j'étais incapable de faire ce genre de choses ! Je ne pourrais pas être plus fébrile que je ne le suis déjà. Je suis tellement soulagée de faire enfin quelque chose d'utile. Je ne pense pas beaucoup dormir cette nuit, en revanche. Je ne cesse de penser à ce qu'a dit Theo après mon premier vol de transport de Lysander : « Nous pourrions tout aussi bien être opérationnels... »

PILOTE L'AVION, MADDIE

Monstrueux cauchemar avec des guillottes. Tout en français, probablement très mauvais. Je n'aurais jamais cru rêver un jour en français ! Je me servais du couteau suisse d'Étienne pour resserrer les vis d'un câble qui soulevait la lame, pour m'assurer qu'elle retomberait nettement. À vomir. Si c'était une mort sale, ce serait ma faute. Je ne cessais de me répéter : « C'est comme un starter... »*

Oh que non, miss ! comme dirait Jock.

Si je ne termine pas dans l'horrible cour d'un hôtel, avec la tête dans une bassine en fer-blanc, ce sera un miracle.

J'ai passé une heure dans le café préféré d'Amélie, à attendre qu'un vieil homme que je ne connais pas me dise : « L'ange descend dans dix minutes*. » Cela signifie qu'Engel est allée sortir la voiture du garage, afin de conduire le capitaine de la Gestapo jusqu'à son terrible commandant. Il me suffira ensuite de passer devant l'hôtel au moment où elle le fera monter dans le véhicule, et de lui tendre un bâton de rouge à lèvres dans lequel est dissimulé un bout de papier, qui lui indique où nous avons installé sa cachette* personnelle. Si elle souhaite prendre contact avec la Résistance, elle peut laisser un mot au café des enfants, plié dans un mouchoir en lin qui sert à caler une table.

Bien sûr, elle peut également me tendre un piège désormais, puisque je devrai récupérer le message et qu'elle le sait.

Vous savez quoi ? Si elle compte me dénoncer, inutile de me tendre un piège. Si elle compte me dénoncer, je suis déjà morte.

Quand je l'ai retrouvée cet après-midi, je me suis vivement agenouillée devant elle, comme si elle avait perdu

quelque chose, alors que c'était moi qui le posais là. Je me suis relevée et je lui ai tendu le tube brillant. J'ai souri comme une imbécile et j'ai prononcé sept des vingt mots que je connais en allemand.

— Verziehung, aber Sie haben Ihren Lippenstift fallengelassen...

« Excusez-moi, mais vous avez fait tomber votre rouge à lèvres... »

Le capitaine était déjà dans la voiture et Engel n'avait pas encore ouvert sa propre portière. Il ne pouvait pas nous entendre. Je ne comprendrais pas un mot de sa réponse, alors j'étais seulement censée sourire gentiment et, si elle ne prenait pas le rouge à lèvres, dire :

— Es tut mir leid, daß es doch nicht Ihr Lippenstift war...

« Je suis désolée, ce n'était pas votre rouge à lèvres finalement... »

Elle a baissé les yeux sur le tube doré, les sourcils froncés, puis elle a vu mon sourire neutre et sans émotion.

Elle a demandé curieusement, et en anglais :

— Êtes-vous Maddie Brodatt ?

Heureusement que je souriais déjà. J'ai laissé cette expression se figer sur mon visage. Il paraissait terriblement faux, comme si je portais un masque, le visage de quelqu'un d'autre. Mais j'ai continué de sourire. J'ai secoué la tête.

— Käthe Habicht, ai-je répondu.

Elle a hoché la tête, comme pour un salut. Elle a pris le rouge à lèvres, ouvert la portière conducteur de la Mercedes, et est montée.

— Danke, Käthe, a-t-elle dit avant de la refermer.

« Merci, Käthe. » Sans plus d'émotion. Informel et impertinent, comme si j'étais une petite fille.

En la regardant s'éloigner, je me suis rappelé que Käthe n'est pas censée comprendre l'anglais.

Pilote l'avion.

J'aimerais pouvoir le faire, j'aimerais beaucoup,
J'AIMERAIS AVOIR LE CONTRÔLE.

Je ne suis pas encore morte, et nous avons la réponse d'Engel. Je l'ai récupérée moi-même, de plus en plus à l'aise pour aller en ville à vélo, puisque Mitraillette utilise toujours le même point de contrôle. Ils me connaissent, maintenant, et me font passer sans regarder mes papiers. Engel nous a laissé le foulard de Julie. Je ne l'ai pas reconnu du premier coup. Il était posé sous la table, dans le café, et le garçon qui balaie le sol me l'a tendu.

— C'est à vous ?*

Je n'ai pas tout de suite compris ce que c'était, ce morceau de tissu gris, mais en le touchant je me suis rendu compte que c'était de la soie, alors je l'ai pris, au cas où ce soit important. Je l'ai enroulé autour de mon cou avec mon sourire d'imbécile.

— Merci.*

Je suis restée dix minutes de plus, l'estomac serré par la peur et l'excitation, me forçant à terminer un bol du plus horrible faux café jamais préparé, afin de ne pas attirer l'attention en partant en toute hâte.

Je suis rentrée en pédalant de toutes mes forces, j'ai retiré la soie froissée de mon cou et l'ai étalée sur le lit d'Étienne. J'ai alors compris que c'était le foulard parisien en soie de Julie...

J'étais toute petite quand mon père est mort, mais je me souviens que j'ouvrais le tiroir dans lequel il rangeait ses cravates, avant que Grand-mère ne le vide, et j'inspirais un grand coup. Les cravates portaient encore l'odeur de mon

père : le tabac à la cerise, l'eau de Cologne et un soupçon d'huile de moteur. J'adorais l'odeur de ces cravates. Elles me le ramenaient.

Le foulard de Julie ne porte plus son odeur. J'y ai collé mon nez. Il sent le savon au phénol. Il sent l'école. Ou la prison, j'imagine. Il y a une tache d'encre sur l'un des coins et la soie est distendue au milieu, comme si Julie et Engel avaient tiré chacune de son côté pour la garder.

Cette odeur chimique, douce et goudronneuse. Ce n'est pas Julie. Ça m'a rappelé que, d'après Penn, Engel est chimiste.

Je me suis précipitée en bas de l'escalier.

— Tu cherches Gabrielle-Thérèse ?* a demandé La Cadette, levant le nez de ses manuels scolaires.

— Oui... Tout de suite... J'ai besoin d'un fer... d'un fer chaud... Oh ! zut !

J'étais terriblement frustrée, ignorant comment le dire. J'ai mimé du repassage. Cette petite est intelligente : elle a compris immédiatement, a mis les fers de Maman sur le feu de la cuisine, m'a désigné la planche à repasser et a couru chercher sa sœur.

Mitraillette, Amélie et moi nous sommes placées autour de la planche telles les sorcières de Macbeth, retenant notre souffle. J'étais terrifiée de me tromper, de brûler le foulard, mais ce n'est pas arrivé. Au bout d'une ou deux minutes, le message d'Engel a commencé à apparaître en caractères bruns griffonnés sur l'étoffe grise, dans le coin opposé à la tache d'encre.

Pas besoin de suivre l'entraînement des Opérations spéciales pour savoir comment utiliser l'encre invisible. Pas besoin même d'être chimiste. Beryl et moi avons appris avec les Girl Guides. Nous écrivions des messages secrets avec du lait. C'est facile.

J'ignore ce qu'a utilisé Engel, mais elle a écrit en français, alors je ne me souviens pas des mots exacts. Soit elle nous

renseigne, soit elle nous trahit. Nous ne le saurons que plus tard dans la soirée. Mitraillette a envoyé chercher Paul. Nous utilisons son messenger comme émissaire, nous ignorons où il loge.

Ce soir, dix-neuf prisonniers de Poitiers vont être emmenés dans un camp de concentration quelque part dans le nord-est de la France. Le bus passera par Ormaie pour récupérer cinq prisonniers supplémentaires. Julie en fera partie.

Si je le rédige comme un rapport d'accident...

Je ne pense pas pouvoir garder le style d'un rapport d'accident, mais il faut que j'écrive quelque chose. Il faut que je me souviene. Il pourrait y avoir un procès. Peu m'importe si c'est le cas. Je veux l'écrire tant que je m'en souviens.

Mitraillette a essayé de m'assommer avec de nouvelles gouttes anesthésiantes il y a quelques minutes. Trente minutes d'oubli. Mais cette fois je me méfie et je veux écrire. Peut-être après.

Je pense que oui. Quand j'aurai terminé je ne veux plus réfléchir

Rapport d'accident

Tentative de sabotage sur le pont de la rivière du Poitou sur la route Tours-Poitiers, dans l'intention d'arrêter le bus militaire allemand transportant 24 prisonniers français et alliés – Merc. 1 déc. 1943

Nous les avons arrêtés.

Nous avons aussi fait un gros trou dans le pont, qui les empêchera de déporter qui que ce soit d'autre par la gare de chemin de fer à Tours pendant un moment

JE LES HAIS

JE LES HAIS



Je dois me souvenir de Paul. Paul, que j'ai aussi haï.

Il a été épatant. Il faut le dire. Il a tout organisé en

urgence, inventant à mesure que nous avançons. Le carnage n'était pas sa faute. Il a rassemblé une armée d'une dizaine d'hommes et de deux femmes en une heure. Nous avons tous caché nos bicyclettes et la voiture, la même Rosalie Citroën. J'ignore comment son propriétaire arrive à ne pas se faire repérer ou au moins saisir sa voiture, et je pense que de toute façon il est trop vieux pour faire ça. Nous avons dissimulé le véhicule dans un garage, croyez-le ou non, qui appartient à une vieille femme adorable et héroïque, qui vit seule dans une villa au bord de la rivière, sur la berge de Tours. C'est elle, la cultivatrice de roses qui a donné son nom au circuit. Nous avons laissé notre voiture derrière la sienne qui, de façon bien pratique, est une Rosalie plus récente et plus grosse. C'est comme si la nôtre était sa première voiture, et nous l'avons recouverte d'un drap. Les bicyclettes sont dissimulées dans ses écuries abandonnées derrière de la paille vieille de vingt ans.

Nous avons ensuite emprunté ses bateaux. Un superbe canot en teck du XIX^e siècle et des canoës canadiens en bois de châtaignier. Bien trop beaux pour nous. Le pont est en amont de la maison. Ils y ont déjà interrompu le trafic, il y a longtemps, et la dame a été placée sous surveillance un bon moment. J'espère qu'elle n'aura pas trop d'ennuis, cette fois. On dirait qu'elle devrait pouvoir s'en tirer. Nous nous sommes montrés prudents.

J'ai beau ne pas être croyante, je prie pour qu'elle s'en sorte. C'est comme des anneaux concentriques dans une mare, non ? Ça ne s'arrête pas à un seul endroit.

Quoi qu'il en soit : nous avons chargé nos feux d'artifice dans les bateaux. Je ne pense pas pouvoir donner de détails sur les explosifs, car je n'en étais pas responsable et je n'y ai pas prêté attention, et nous avons ramé jusqu'au pont dans les ténèbres. Cela nous a pris près d'une heure, avec des avirons assourdis. Vous avez lu des histoires de pirates avec de tels avirons. Je suis certaine qu'on en parle dans Peter

Pan. Peut-être était-ce dans Hironnelles et Amazones²⁵. L'été anglais et les vacances scolaires me paraissent désormais tellement loin. Il était difficile de voir quoi que ce soit : la rivière était couverte de brouillard. Mais nous avons réussi. Nous avons piégé le pont et attendu.

Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

Je ne sais pas, honnêtement, je ne sais pas. Ce n'était pas une embuscade. Nous n'étions pas en sous-nombre, du moins, pas au début. J'imagine que notre but avait plus d'importance que celui des Allemands. N'aurions-nous pas dû deviner qu'ils seraient plus impitoyables que nous ? Comment aurions-nous pu ? Nous nous sommes montrés assez impitoyables.

Ce qui n'a pas marché... Peut-être faisait-il trop sombre, à cause de la nuit et du brouillard. Le brouillard était à la fois une bénédiction et une malédiction : il nous cachait mais nous empêchait d'y voir quoi que ce soit. Il aurait dû y avoir un quartier de lune, pour le bien que ça aurait fait, mais le ciel était plombé et nous sommes restés aveugles jusqu'à ce que le bus pénitentiaire arrive avec ses phares allumés.

Cette partie-là s'est bien passée : en une minute, nous l'avons complètement bloqué. Nous étions bien dissimulés sur la berge de la rivière, sous un mélange de saules, d'aulnes et de peupliers pleins de gui. Nous étions cachés par d'immenses herbes ondulantes et le brouillard. Notre petite explosion n'a blessé personne, que le pont et le bus. La grille du radiateur a été soufflée mais les phares sont restés et la batterie devait être en bon état, car il restait suffisamment de lumière pour que Paul et le propriétaire de la Rosalie réussissent à tirer dans trois des pneus.

Le conducteur est sorti. Suivi par un garde. Ils avaient des lampes électriques, ils marchaient le long du bus en inspectant les dégâts et en jurant.

Paul les a abattus comme des canards dans une foire avec sa mitraillette Sten. Pendant ce temps, j'étais inutile,

roulée en boule avec les bras sur la tête et les dents serrées, alors j'ai raté une partie de l'action. Née pour entrer dans l'armée, mon œil ! Un raid ressemble beaucoup à une bataille. C'est la guerre. La guerre en miniature, mais ça reste la GUERRE.

Deux autres gardes sont sortis du bus et ont tiré à l'aveuglette dans les buissons. Mitraillette a dû s'asseoir sur moi pour m'empêcher de griller notre couverture, tellement je paniquais. Paul a fini par me donner une taloche sur la tête.

— Reprends-toi, Kittyhawk ! a-t-il sifflé. On a besoin de toi. Tu tires mal, mais personne ne s'attend à ce que tu tues quelqu'un. Concentre-toi sur les outils, d'accord ? Ils vont bientôt essayer de réparer. Essaie de détruire leur équipement.

J'ai dégluti et hoché la tête. J'ignore s'il l'a vu, mais il est retourné à son poste sous les branches du saule et la ciguë à côté du conducteur de la Rosalie, et ils ont descendu un autre garde.

Le survivant a bondi dans le bus. Il y a eu un silence de mauvais augure. Rien n'a bougé pendant une minute ou deux. Puis les quatre soldats restants ont poussé les prisonniers hors du bus et les ont fait s'allonger face contre terre, côte à côte au milieu de la route. Tout cela à la lumière des lampes électriques, et nous n'osions pas tirer sur qui que ce soit, de peur de toucher l'un des nôtres.

Impossible de distinguer les visages, de distinguer quoi que ce soit des prisonniers, leur âge, leur sexe ou leurs vêtements, mais leurs mouvements trahissaient leur peur, leur défi, les chaînes qui en reliaient certains par les pieds. Ceux-ci ont eu plus de mal à descendre sur la route, trébuchant les uns sur les autres en sortant du bus. Quand ils ont été tous alignés comme des sardines, le visage dans la boue, l'un des gardes en a abattu six d'une balle dans la tête.

Tout s'est passé TELLEMENT VITE.

Cet homme cruel nous a crié après en français. Mitraillette murmurait tous les mots anglais qu'elle trouvait à mon oreille :

— Revenge... two for one... their own dead. If we kill...

— Je sais, je sais, ai-je soufflé. Je sais.

Pour chacun des leurs abattu, ils assassinaient deux des nôtres. Des otages sacrificables.

Trois gardes ont gardé les prisonniers en joue tandis que le quatrième partait à pied sur la route, probablement pour trouver un téléphone.

Nous avons attendu. Statu quo. Il faisait terriblement froid.

Paul a tenu un rapide conseil avec deux autres hommes, et ils ont décidé de se frayer un chemin sous le pont et d'attaquer les gardes par-derrière. Il n'en restait véritablement plus que trois, plus celui parti chercher de l'aide. Il semblait impossible que nous ne puissions pas les dominer.

Mais ils avaient à leurs pieds dix-huit otages vulnérables et enchaînés.

Et l'un de ces otages était Julie.

Ou peut-être, craignais-je à ce moment-là, peut-être avait-elle déjà été abattue. Impossible à déterminer. Mais les gardes ont installé un projecteur portable relié à la batterie du bus, éclairant les prisonniers, et on voyait qu'il y avait peu de femmes, qu'ils avaient tous l'air à moitié morts de faim. Et parmi eux, au beau milieu, se trouvait celle que je cherchais : une crinière de cheveux blonds et un pull couleur de feu. Ses bras étaient attachés dans son dos, visiblement avec du câble, elle était donc allongée encore plus à plat ventre que les autres, qui s'appuyaient sur leurs avant-bras. Mais elle n'était pas en bout de rangée, elle ne faisait pas partie des six assassinés. Elle respirait lentement, elle attendait. Elle tremblait de froid comme nous autres.

Et nous avons patienté près d'une heure.

Les gardes se sont assurés qu'on ne puisse pas les viser facilement. Ils bougeaient sans arrêt et braquaient la lumière de leurs lampes électriques sur nos yeux, ou là où ils pensaient les trouver, nous aveuglant de temps en temps. J'ai découvert après que je m'étais rongé l'ongle de chaque pouce jusqu'au sang, à attendre l'assaut de Paul par derrière. Il ne s'est jamais produit. Les trois soldats allemands se sont organisés de façon à surveiller chacun des directions différentes, et l'un d'eux visait constamment les prisonniers. Nous ne pouvions pas les atteindre. L'une des femmes allongées sur le sol s'est mise à pleurer, probablement parce qu'elle n'en pouvait plus de froid et, quand l'homme à côté d'elle a essayé de l'entourer de son bras, un garde lui a tiré dans la main.

C'est alors que je me suis rendu compte que nous ne gagnerions pas cette bataille, que c'était impossible. Je pense que Mitraillette le savait, elle aussi. Elle m'a doucement serré l'épaule. Elle aussi pleurait. Mais en silence.

Le quatrième garde est revenu et a commencé à discuter avec ses copains. Nous avons attendu. Le silence ne régnait plus, brisé par les discussions des soldats, les sanglots de la femme, les grognements et les hoquets de l'homme à la main blessée. Mais c'était tout, à part les bruits nocturnes habituels d'une berge de rivière : le vent dans les branches nues, le faible grondement de l'eau sous le pont de pierre abîmé.

Julie a levé la tête et dit aux soldats quelque chose qui les a fait rire. Je pense... Je le jure, nous ne l'entendions pas, mais je crois qu'elle leur faisait du gringue. Ou quelque chose du même acabit. L'un d'eux s'est approché et l'a touchée çà et là avec sa mitraillette, comme s'il testait un morceau de viande. Puis il s'est accroupi à côté d'elle et a pris son menton dans sa main. Il lui a posé une question.

Elle l'a mordu.

Il lui a appuyé le visage contre le sol, durement, et s'est relevé. Il a pointé sa mitrailleuse sur elle, mais l'un des gardes s'est esclaffé et l'a arrêté.

— Il dit de ne pas la tuer, a chuchoté Mitraillette. S'ils la tuent maintenant, ils ne pourront pas... s'amuser.

— Elle est folle ? ai-je sifflé. Pourquoi diable l'a-t-elle mordu ? Elle va se faire tirer dessus !

— Exactement, a répondu Mitraillette. C'est rapide. Pas d'amusement nazi.

Les renforts sont arrivés. Deux camionnettes militaires avec des toiles tendues, chacune contenant une demi-douzaine de gardes. Même alors, nous n'étions pas encore trop en sous-nombre. Ils ont commencé à décharger des sacs de sable et des planches, et ils ont réussi à sortir le bus de son ornière, à le faire reculer, et à mettre des planches sur les trous pour essayer de permettre aux camionnettes de passer.

Mais alors qu'ils étaient prêts à les charger, ils ont rencontré de la résistance. Pas seulement de notre part : certains des prisonniers se sont animés, quelques-uns des hommes qui n'étaient pas enchaînés se sont élancés et, par chance pour eux, sont tombés sur Paul et ses hommes, qui les ont conduits sous le pont et dans les bateaux en bord de rivière. D'autres coups de feu ont été échangés comme des soldats se précipitaient après eux et que les hommes de Paul ripostaient. « Tire sur l'équipement, » avait ordonné Paul, et l'espace d'un instant les tirs étaient si nombreux que je savais que deux coups de mon petit pistolet passeraient inaperçus. J'ai visé les chaînes. Le Double Piège, deux coups rapides sur la même cible. Celles que je visais ont explosé tel un ballon de baudruche, et j'avais du mal à y croire. Les deux hommes que j'avais réussi à libérer se sont enfuis.

Lorsqu'un autre a tenté de les imiter, les soldats l'ont plaqué au sol comme les voleurs de banque dans un film

américain de gangsters.

Après la fuite des premiers hommes, le garde qu'avait attaqué Julie l'a maintenue au sol en lui enfonçant son talon dans la nuque. Il ne lui laissait pas la moindre chance. Elle se débattait et s'est fait frapper par celui qui avait dit de ne pas la tuer. Entre les otages morts, ceux chargés dans les camionnettes et ceux qui s'étaient échappés, il ne restait plus que sept personnes vivantes au sol. Julie, avec la botte du garde au creux de la nuque, et deux autres femmes. Deux hommes étaient encore enchaînés par la cheville. Et le caporal allemand, ou quel que soit son grade, celui aux commandes qui était arrivé avec les renforts, a décidé de donner une leçon bien précise. De nous donner une leçon, pour avoir essayé de libérer les prisonniers, et aux prisonniers pour avoir désiré être libérés...

Il s'en est principalement pris aux hommes, les deux qui n'étaient pas enchaînés, et les a hissés sur leurs pieds. Voyant que Julie avait droit à un traitement spécial de la part de l'homme qui la maintenait en place avec son pied, il l'a remise debout elle aussi et l'a envoyée se placer à côté des deux prisonniers. L'un d'eux était un ouvrier musclé et l'autre un charmant jeune homme de mon âge, tout deux dépenaillés et blessés.

Julie était mal habillée, elle aussi. Elle portait toujours exactement les mêmes vêtements que lorsqu'elle avait été parachutée en France : une jupe en flanelle de laine grise, un pull parisien chic de la couleur rouge orangé des lanternes chinoises, avec désormais des trous aux coudes. Ses cheveux brillaient d'un doré cuivré dans la lumière artificielle, retombant en mèches folles dans son dos. Son visage n'avait plus que la peau sur les os. Comme si... comme si elle avait pris cinquante ans en huit semaines : émaciée, grise, frêle. Le portrait craché de Jamie quand je l'avais rencontré à l'hôpital. En plus mince. Elle ressemblait à un enfant, faisant une tête de moins que le plus petit des

hommes qui l'entouraient. N'importe lequel de ces soldats aurait pu la soulever et l'envoyer valser.

Trois prisonniers en rang. Le soldat en charge a donné un ordre. Celui qui avait maintenu Julie au sol a visé le plus jeune des hommes et, d'une balle, l'a blessé bas entre les jambes.

Le garçon a hurlé et s'est effondré, ils ont tiré de nouveau, déchiquetant un coude puis l'autre, avant de le relever, sans tenir compte de ses cris, et de le faire marcher jusqu'à la camionnette et monter, puis ils se sont tournés vers l'autre homme et ils ont tiré dans son entrejambe.

Mitraillette et moi avions le souffle coupé par l'horreur, agenouillées côte à côte sous le couvert des herbes et des ténèbres. Julie avait rentré la tête dans les épaules, blanche comme un linge dans la lumière crue du projecteur, regardant droit devant elle. Elle était la suivante. Elle le savait. Nous le savions tous. Mais ils n'en avaient pas encore terminé avec leur deuxième victime.

Quand ils lui ont tiré dans le coude, puis une deuxième fois pour le détruire, mon contrôle de moi-même peu fiable a lâché et j'ai fondu en larmes. Je n'ai pas pu m'en empêcher, j'ai craqué, comme quand nous sommes allées aider ce canonnier à Maidsend et que nous avons découvert les garçons morts. J'ai éclaté en sanglots puissants, violents, comme un bébé.

Son visage, le visage de Julie, s'est soudain illuminé comme un lever de soleil. La joie, le soulagement et l'espoir s'y mêlaient, et elle était soudain charmante de nouveau, elle-même, belle. Elle m'a entendue. Elle a reconnu mes larmes de peur des coups de feu. Elle n'a pas osé m'appeler, n'a pas osé révéler ma présence, la fugitive la plus désespérée d'Ormaie.

Ils ont tiré une nouvelle fois sur le deuxième homme, détruisant son autre bras, et il s'est effondré. Ils ont dû le traîner jusqu'à la camionnette.

Julie était la suivante.

Soudain, elle est partie d'un grand rire et a poussé un cri tremblant, d'une voix aiguë et désespérée.

— EMBRASSEZ-MOI, HARDY ! Embrassez-moi, VITE !

Elle a détourné le visage pour faciliter les choses.

Et je l'ai abattue.

J'ai vu son corps tressaillir, les tirs ont fait partir sa tête de côté comme si elle s'était pris un coup. Puis elle n'était plus.

Elle n'était plus. À un moment, elle volait dans la lumière verte du soleil, puis le ciel était gris et sombre. Soufflée telle une bougie. Présente, puis absente.

[25](#) Écrit par Arthur Ransome, écrivain britannique, en 1930, premier livre de la série Hironnelles et Amazones. Ce sont les aventures d'un groupe d'enfants et de leurs familles en été. (NdT)

Je vais continuer à écrire, d'accord ? Parce que ce n'est pas la fin.
Ce n'était même pas une pause.

L'officier a relevé une autre femme pour prendre la place de Julie. Cette fille condamnée nous a crié en français :

— Allez ! Allez ! sales résistants idiots sales, vous nous MASSACREZ TOUS !*

J'ai compris ce qu'elle disait, même avec mon pauvre français d'écolière. Et elle avait raison.

Nous avons fui. Ils nous ont tiré dans le dos et nous ont poursuivis. Paul et ses hommes LEUR ont tiré dessus par derrière, surgissant des murs du pont, et ils se sont retournés pour faire face à cet assaut. Carnage. CARNAGE. La moitié des nôtres, dont Paul, ont été déchiquetés en morceaux sur le pont. Les autres se sont retirés sur les bateaux et ont descendu la rivière avec les cinq fugitifs que nous avons réussi à sauver.

Une fois loin de la berge, alors que tout le monde ramait et que je n'avais plus rien à faire, j'ai posé ma tête sur mes genoux, le cœur en miettes. Il est toujours dans le même état. Je pense qu'il le restera éternellement.

Mitraillette a délicatement détaché mes doigts du Colt 32 et m'a forcée à le poser.

— C'était la Vérité ?* a-t-elle chuchoté.

« Was that Verity ? »

Ou peut-être voulait-elle juste dire : « C'était la vérité ? C'était vrai ? Tout cela est-il vraiment arrivé ? Les trois dernières heures ont-elles été réelles ? »

— Oui, ai-je soufflé. Oui. C'était la vérité.



J'ignore comment j'ai réussi à continuer. Machinalement. On n'a pas le choix, alors on le fait.

L'idée de départ, quand nous espérions avoir vingt-quatre personnes supplémentaires à déplacer et cacher, était de les conduire sur la berge opposée et de les séparer en petits groupes de deux ou trois. Nous devions ensuite faire éclater notre propre équipe et les guider dans la campagne vers des abris et des étables pour la nuit, avant de s'atteler à la tâche plus compliquée de les faire sortir de France par les Pyrénées ou la Manche. Nous avions désormais uniquement cinq fugitifs à cacher et nous n'étions plus que sept, nous pouvions donc tous aller ensemble à la villa en bord de rivière. Mitraillette a décidé que nous resterions ensemble. Je ne pense pas l'avoir remarqué avant, trop absorbée par mes peurs et mes inquiétudes, mais elle était le bras droit de Paul.

Je ne pense pas que nous nous en serions sortis sans elle. Nous étions complètement hébétés. Mais elle nous poussait comme un démon :

— Vite ! Vite !*

Des ordres secs chuchotés, des bateaux rangés, des avirons dissimulés, le tout essuyé précautionneusement sur des toiles, cachées ensuite sous les lattes du plancher. On peut travailler en étant hébété. Si on vous donne une tâche simple, vous l'accomplissez sans réfléchir, même si vous avez le cœur en miettes. Mitraillette a pensé à tout. Peut-être l'avait-elle déjà fait ? Nous avons frotté les avirons et les coques avec des poignées de vieille paille des écuries, laissant une fine couche de poussière partout. Les cinq hommes du bus pénitentiaire s'activaient silencieusement et avec diligence près de nous, désireux d'aider. Le hangar à bateaux était parfait quand nous sommes partis, comme s'il n'avait pas été utilisé depuis plusieurs années.

Puis l'équipe de recherche nazie est arrivée, et nous avons passé une heure allongés dans la boue le long de la

berge, cachés dans les joncs comme Moïse, attendant qu'ils repartent. Nous les entendions discuter avec le gardien. Il est revenu plus tard pour fermer le hangar à clé et nous dire que nous pouvions sortir. Des gardes nazis étaient postés dans l'allée, nous ne pourrions donc pas prendre la Rosalie de sitôt. Mais le gardien pensait qu'il serait sans danger de prendre des bicyclettes et de suivre la rivière sur la berge opposée. On a distribué de la benzédrine. On a ressorti l'un des canoës pour transporter deux bicyclettes, deux d'entre nous et deux prisonniers échappés sur la rivière, et nous les avons vus disparaître dans le brouillard.

À ce moment-là, l'un des garçons du bus s'est effondré en frissonnant, et Mitraillette s'est figée.

— Nous sommes faits*, a-t-elle dit.

Nous nous sommes installés dans les écuries avec les bicyclettes. Pas l'endroit le plus sûr au monde.

Je me demande où c'est, maintenant, l'endroit le plus sûr au monde ? Même les pays neutres, comme la Suède et la Suisse, sont cernés. L'Irlande est divisée en deux. Ils doivent marquer la partie neutre d'un « IRELAND » en pierres blanchies, dans l'espoir que les Allemands ne vont pas les bombarder en les prenant pour le côté britannique de la frontière. Je l'ai vu depuis les airs. L'Amérique du Sud, peut-être.

Nous étions tous réveillés quand le jour s'est levé. J'étais assise avec les bras autour des genoux, à côté de l'homme qui s'était échappé quand j'avais détruit ses chaînes. Ceux qui avaient été enchaînés étaient obligés de rester avec nous, car ils devaient se débarrasser des fers avant de pouvoir aller où que ce soit.

— Comment vous ont-ils arrêté ? Qu'avez-vous fait ? ai-je demandé, oubliant qu'il était français.

Il m'a répondu en anglais.

— La même chose que vous, a-t-il dit avec amertume. J'ai fait exploser un pont et j'ai échoué à stopper l'armée

allemande.

— Pourquoi ne vous ont-ils pas abattu ?

Il a souri. Toutes ses dents de devant avaient été violemment brisées.

— À ton avis, gosse anglaise ? Ils ne peuvent pas t'interroger s'ils te fusillent.

— Comment se fait-il que vous n'étiez pas tous enchaînés ?

— Seuls certains d'entre nous sont dangereux.

Il souriait toujours. J'imagine qu'il avait de bonnes raisons de se montrer optimiste : on lui offrait une seconde chance de vivre, d'espérer. Une chance mince, mais qui valait mieux que ce qu'il avait douze heures plus tôt.

— Ils t'enchaînent quand ils te trouvent dangereux. La fille qui avait les bras attachés dans le dos, tu l'as vue ? Elle n'était pas dangereuse, c'était une... collaboratrice.

Il a craché dans la paille qui tombait en poussière.

Les morceaux brisés de mon cœur ont gelé. J'ai eu l'impression d'avoir avalé des bouts de glace.

— Stop, ai-je dit. Tais-toi.* TAIS-TOI.

Il ne m'a pas entendu, ou il ne m'a pas prise au sérieux, et il a continué :

— Mieux vaut qu'elle soit morte, celle-là. Tu l'as vue ? Même allongée sur la route hier soir, elle continuait de faire du gringue aux gardes en allemand. Comme ses bras étaient attachés, il aurait fallu que quelqu'un l'aide pendant le trajet, la nourrisse et l'aide à boire. Elle aurait dû proposer des faveurs aux gardes pour qu'ils le fassent. Aucun d'entre nous n'aurait accepté.

Moi aussi, il m'arrive d'être dangereuse.

Ce matin-là, j'étais une mine antipersonnel, une bombe à fragmentation, armée et au compte à rebours lancé, et il a touché au détonateur.

Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé. Je ne me rappelle pas l'avoir attaqué. Mais la peau de mes jointures

est déchirée là où mon poing a frappé ses dents brisées. D'après Mitraillette, ils ont cru que j'allais essayer de lui arracher les yeux avec mes doigts.

Je me souviens que trois personnes m'ont retenue, que j'ai hurlé au garçon :

— Vous ne l'auriez pas aidée À BOIRE ET À MANGER ? ELLE L'AURAIT FAIT POUR VOUS !

Sous le coup de la panique, parce que je faisais trop de bruit, ils se sont de nouveau assis sur moi. Mais dès qu'ils m'ont relâchée je me suis jetée sur lui.

— JE VOUS AI LIBÉRÉ ! Vous seriez encore ENCHAÎNÉ et embarqué dans un wagon puant COMME UNE VACHE si je n'avais pas été là ! Et vous n'auriez pas aidé un autre prisonnier À BOIRE ET À MANGER ?

— Käthe, Käthe ! répétait Mitraillette, en larmes, essayant de prendre mon visage entre ses mains pour me réconforter et me faire taire. Käthe, arrête*, stop, stop ! Tu dois*... tu dois ! Attends... attends*...

Elle a levé une tasse de café froid avec du cognac à mes lèvres, m'a aidée. M'a aidée à boire.

C'était la première fois qu'elle me mettait KO. Il a fallu trente minutes pour que le médicament fasse effet. J'ai probablement de la chance qu'ils ne m'aient pas assommée avec une bicyclette pour aller plus vite.



Quand je me suis réveillée, ils m'ont fait accompagner le chauffeur jusqu'à la villa. Je me sentais atrocement mal, stupide, un peu malade et complètement affamée, et ça m'aurait probablement été égal si la vieille dame qui vivait là m'avait livrée à la police. N'EST-CE PAS CE QUI ARRIVE QUAND ON TUE SA MEILLEURE AMIE ?

Mais non, le chauffeur m'a emmenée dans une entrée sombre et élégante, lambrissée de chêne, et la femme est

venue m'accueillir. C'était une de ces personnes magnifiques, à la perfection de porcelaine du siècle passé, aux cheveux blancs comme la neige attachés en un chignon identique à celui de Julie. Je l'ai remarqué. Elle m'a prise par la main sans un mot et m'a menée à l'étage dans une salle de bains aussi grande qu'une salle de bal, où attendait un bain brûlant. Elle m'a poussée dans la pièce et m'a laissée me débrouiller pour la suite.

J'ai pensé à utiliser le couteau suisse d'Étienne pour me trancher les veines, mais cela me paraissait injuste pour la femme frêle et héroïque à qui appartenait cette maison, et puis... ET PUIS JE VEUX MA REVANCHE, BORDEL

J'ai donc pris un bain. Qui, je dois l'avouer, était un bonheur. Je me suis séchée avec une énorme serviette moelleuse qui avait été posée pour moi, avec l'impression de commettre un péché. Et de rêver.

La vieille femme... je devrais dire « la dame âgée », et non vieille. C'est une personne raffinée. Elle m'a retrouvée à la porte quand je suis sortie. Ma peau était propre, mais mon pantalon de randonnée était taché de boue, mes cheveux mouillés partaient dans tous les sens et je me sentais aussi misérable qu'un gamin des rues. Peu lui importait. Elle m'a pris la main de nouveau et, cette fois, m'a conduite dans un petit salon où ronflait un feu, avec une bouilloire posée dessus. Elle m'a fait asseoir sur la soie effilochée de son sofa du XVIII^e siècle tandis qu'elle me préparait un petit repas, avec du pain, du miel et du café, ainsi que de petites pommes jaunes et un œuf à la coque.

Le plateau a été posé sur une table recouverte de marbre et elle a retiré le chapeau de l'œuf pour moi avec une jolie cuillère en argent, comme si j'étais un bébé qu'il fallait nourrir. Elle a ensuite plongé la cuillère dans l'œuf et le jaune en est sorti doré, comme le soleil émergeant des nuages. J'ai aussitôt pensé à la première fois où j'avais mangé avec les Irréguliers de Craig Castle. Je me suis

ensuite rendu compte que Julie et moi n'y avions jamais été ensemble, et que ce ne serait jamais le cas, et je me suis penchée et j'ai commencé à pleurer.

La vieille femme, qui ignorait qui j'étais, et dont la vie était en danger rien que par ma présence dans sa maison, s'est assise à côté de moi sur le vieux sofa et m'a caressé les cheveux de ses mains fines et ridées, et j'ai passé près d'une heure à sangloter désespérément dans ses bras.

Puis elle s'est levée en disant :

— Je vais préparer un autre œuf pour toi, seulement trois minutes. Comme les aiment les Anglais. Celui-ci est froid, maintenant.

Elle en a cuit un autre et me l'a fait manger tandis qu'elle prenait le froid pour elle.

Quand je suis repartie pour les écuries, elle m'a embrassée sur les deux joues.

— Nous partageons un terrible fardeau, chérie*. Nous sommes pareilles.

Je ne suis pas certaine de savoir ce qu'elle a voulu dire.

Je l'ai embrassée sur les joues à mon tour, avant de répondre :

— Merci, madame. Merci mille fois.*

Mille mercis ne sont pas suffisants. Mais je n'ai rien d'autre à lui donner.



Ses jardins sont emplis de roses : étalées, de vieux buissons emmêlés, certains des roses de Damas à floraison automnale, dont les dernières fleurs oscillent et ploient sous la pluie. La vieille femme est celle qui a donné son nom au circuit. D'après Mitraillette, avant la guerre, cette femme était une horticultrice renommée (son chauffeur-gardien est en fait un excellent jardinier), elle a créé et nommé quelques roses. Je ne les avais pas remarquées en arrivant la veille, ni même

en montant hébétée dans la villa de jour, mais je les ai vues en retournant aux écuries après mon bain. Les fleurs sont noyées et meurent sous la pluie de décembre, mais les buissons résistants restent en vie, et seront magnifiques en un jour de printemps, si l'armée allemande ne les arrache pas, comme ceux de la place d'Ormaie. J'ignore pourquoi, ils m'ont fait penser à Paris, et cette chanson est de nouveau coincée dans ma tête depuis.

Personne d'autre n'a eu de bain ni d'œuf à la coque délicatement cuit, mais des œufs durs froids ont été distribués. Je pense qu'on m'a envoyée à la maison pour m'éloigner tandis qu'ils se débarrassaient du type que j'avais essayé d'assassiner et de l'autre homme aux chaînes. Quoiqu'il en soit, je ne les ai jamais revus. J'ignore comment ils ont retiré leurs fers, où ils sont allés, s'ils sont en sécurité. J'espère que oui. Je l'espère vraiment.

Tous les autres sont partis peu à peu au fil des deux jours suivants. D'après Mitraillette, il est plus sûr de voyager de jour plutôt que de nuit quand on est un fugitif, car de jour les gens sortent et s'activent, et il n'y a pas de couvre-feu. Je n'y avais pas réfléchi, vu que je suis toujours à essayer de monter dans un avion qui arrive après minuit dans un champ lointain.

Le propriétaire de la Rosalie, elle et moi avons été reconduits chez nous par le chauffeur de la dame aux roses, dans sa voiture personnelle. Nous avons pensé qu'il valait mieux laisser la vieille Rosalie sur place un peu plus longtemps, au cas où les nazis reviennent inspecter le garage. Le pont n'a toujours pas été réparé et, à part les soldats allemands que nous avons tués, les corps sont toujours allongés sous la pluie, avec des gardes postés en surveillance pour empêcher quiconque de les enterrer. Quinze personnes gisent là. Je ne les ai pas vues. Nous ne pouvions pas passer par là, puisque le pont est détruit. Ils vont devoir libérer la route quand il sera réparé, mais j'ai la

sensation aussi atroce que certaine qu'ils vont se contenter de les empiler sur le bord de la route pour nous dissuader de faire une nouvelle tentative. Julie, oh adorable Julie,

JULIE

Je vais boire ce truc et essayer de dormir de nouveau, mais je devrais écrire que j'ai un projet sur lequel travailler à mon réveil. En notre absence, à Mitraillette et moi, une amie de Maman Thibaut, qui tient une laverie, a déposé un sac de camisoles propres de fabrication allemande étiquetées « Käthe Habicht », et sous lesquelles était cachée une énorme pile de papiers que je vais devoir lire. J'ignore ce que c'est, je n'ai pas eu le cœur de regarder, mais cela doit venir d'Engel. Amélie a jeté un coup d'œil et a découvert que les pages étaient numérotées, alors elle les a rangées dans l'ordre pour moi mais, comme c'est en anglais, elle ne pouvait pas le lire. Elles sont toujours cachées dans le sac de linge, sous ma nouvelle collection de vêtements offerts de façon « anonyme ». Je n'ai absolument aucune envie de lire ce que m'a envoyé Engel ce soir, mais demain nous serons dimanche, il y aura des croissants avec le café, et je pense qu'il pleuvra.

Ce n'est pas l'écriture d'Engel
C'est celle de Julie



Je n'ai pas encore fini de lire. J'ai à peine commencé. Il y a des centaines de pages, dont la moitié sont sur des morceaux de cartes. Maman Thibaut ne cesse de m'approvisionner en café, tandis que les filles surveillent la route ainsi que l'allée de derrière. Je ne peux pas m'arrêter. J'ignore s'il y a la moindre urgence. Peut-être Engel a-t-elle besoin de récupérer les papiers, puisqu'un nombre à l'air officiel est tamponné de rouge à la fin, avec un ordre atroce d'exécution sur du papier à lettres de la Gestapo par l'horrible Nikolaus Ferber. Pas un ordre, non, une recommandation, d'après la traduction d'Engel. Mais je pense que c'est ce qui allait se produire quand nous avons arrêté le bus.



Je le vois quand Julie a pleuré. Pas seulement parce qu'elle le dit, mais parce que l'écriture s'étale et le papier est froissé. Ses larmes, séchées sur ces pages, se mêlent aux miennes qui les mouillent de nouveau. J'ai tellement pleuré là-dessus que je commence à me sentir stupide. Ils lui ont bien montré ces fichues photos. Et elle leur a bien donné des codes : onze poèmes d'encodages, mots de passe et fréquences. Onze... onze faux codes, UN POUR CHACUN DE NOS FAUX POSTES RADIO, un pour chacune des onze radios que nous avons placées dans l'épave du Lysander.

Ces photos ont été un cadeau. Elle aurait pu leur révéler tant de choses, elle savait TANT DE CHOSES, et elle ne leur a livré que de faux codes.

Elle ne leur a même jamais donné mon nom de code, bien qu'ils aient dû s'y intéresser. Elle ne leur a jamais parlé de Käthe Habicht, qui aurait risqué de me trahir. Elle ne leur a jamais RIEN dit

Des noms des noms des noms. Comment fait-elle ? Cattercup... Stratfield... SWINLEY ? ? ? Newbery College ? Comment fait-elle ? Elle donne l'impression d'être tellement déchirée en livrant ces informations, alors que tout cela sort tout droit de son imagination. Elle ne leur a jamais RIEN dit. Je ne pense pas qu'elle leur ait révélé le vrai nom d'un seul aérodrome de toute la Grande-Bretagne, à l'exception de Maidsend et Buscot, qui étaient ceux où elle était basée. Ils auraient pu vérifier très facilement. Tout est si proche de la vérité, et si désinvolte. Son identification des appareils est assez bonne, étant donné tout le foin qu'elle en fait. Cela me rappelle le premier jour de notre rencontre, quand elle donnait toutes ces indications en allemand. Tellement calme et sèche, tellement autoritaire... Tout à coup, elle était réellement une opératrice radio, une opératrice radio allemande, elle était tellement douée pour faire semblant. Ou quand je lui ai dit d'être Jamie, sa façon de soudainement devenir Jamie.

Cette confession est bourrée d'erreurs. Ma formation de pilote de la garde civile s'est déroulée à Barton et non à « Oakway », et la piste balisée de cet « Oakway » fonctionnait à l'électricité, non au gaz. Je ne pilotais pas un Spitfire la première fois que je suis allée à Craig Castle, mais bien sûr un BEAUFORT, et elle le savait parfaitement ! Bien que j'aie conduit des Spitfire jusqu'à « Deeside ». J'imagine qu'elle ne voulait pas attirer l'attention sur de véritables noms. Elle appelle le chef de l'escadron de la Lune de Maidsend « Creighton », alors qu'elle sait très bien qu'il s'appelle Leland North. Creighton est le nom du colonel dans Kim. Je le sais, parce que Julie me l'a fait lire. En partie, j'en

suis sûre, pour me faire prendre conscience que nous étions toutes deux alignées pour la machine de guerre par ce Fichu Officier des Renseignements Machiavélique, dont elle connaissait le vrai nom.

Je ne me rappelle absolument pas l'histoire de la sœur de sa grand-mère tirant sur son mari. Bien sûr, Julie a été obligée de modifier certaines de nos conversations pour garder un flux constant, aucune n'est fidèle à mes souvenirs. La majeure partie est là, je la reconnais, mais je ne pense pas qu'elle m'ait raconté cette histoire. Je n'en ai pas le moindre souvenir.

C'est étrange et insupportable. C'est comme si elle essayait de me dire ce qu'elle veut que je fasse. Mais elle ne pouvait pas savoir ce qui allait se passer, ni même que je lirais ces pages. Elle pensait que j'étais morte. Ça ne doit donc pas m'être destiné, mais dans ce cas... pourquoi le dire ?

Le plus étrange, c'est que tout cela a beau être bourré de bêtises, c'est essentiellement vrai. Julie a raconté notre histoire, la mienne et la sienne, notre amitié, de façon exacte. C'est nous. Nous avons fait le même rêve au même moment. Comment avons-nous pu faire le même rêve au même moment ? Comment quelque chose d'aussi merveilleux et mystérieux peut-il être vrai ? C'est pourtant le cas.

Et ceci, encore plus merveilleux et mystérieux, est également vrai : quand je lis ces pages, ce qu'a écrit Julie, elle reprend aussitôt vie, entière et indemne. Avec ses mots dans mon esprit quand je lis, elle est aussi réelle que moi. Magnifiquement stupide, incroyablement charmante, pleine de bêtises instruites et de mots grossiers, courageuse et généreuse. Elle est juste là. Effrayée et épuisée, seule, mais elle lutte. Elle vole dans le clair de lune argenté, dans un avion que l'on ne peut faire atterrir, bloqué en ascension... Vivante, vivante, VIVANTE.

C d B = Château de Bordeaux

HdV = Hôtel de Ville

O.HdV.A. 1972 B. N° 4 CdB

O = Ormaie ? peut-être A/Annales ? Archives

B/Box/Boîte

1872... Ce pourrait être l'année, archives 1872
boîte n° 4



J'AI COMPRIS

ORMAIE HÔTEL DE VILLE ARCHIVES 1872 BOÎTE

N° 4 CHÂTEAU DE BORDEAUX

NOUS LES TENONS. NOUS LES TENONS.



✓ Nos cellules de prison ne sont que des chambres d'hôtel, mais nous sommes surveillés comme des membres de la royauté. Et puis il y a des chiens.

✓ Ces celliers sont majoritairement vides car ils ne sont pas sécurisés

✓ Il y a aussi des ascenseurs de service, des monte-plats pour monter des plateaux à l'étage en plus du plus gros servant à déplacer des caisses et autres depuis la rue principale



Il y a plus, je sais qu'il y a plus, Engel a souligné toutes les instructions en rouge, le rouge est sa couleur, a dit Julie.

Les pages sont numérotées et datées en rouge, elles aussi. Julie a mentionné qu'Engel avait dû numéroté les pages. Elles l'ont créé ensemble, Julie Beaufort-Stuart et Anna Engel, et elles me l'ont donné pour que je l'utilise. Le code n'est pas dans l'ordre, c'est inutile. Pas étonnant qu'elle ait absolument voulu terminer...

Argh ! Il y a TELLEMENT DE PAPIER
Voilà...



✓ il y a eu un raid aérien et tout le monde s'est précipité vers les abris, comme d'habitude... pendant deux heures

✓ « CdB » = Château de Bordeaux

✓ comme pour tous les autres prisonniers, ma fenêtre a été barricadée

✓ La Gestapo utilise le rez-de-chaussée et deux mezzanines pour son confort et ses bureaux

✓ « HdV » souligné en rouge = Hôtel de Ville

✓ dans le cellier puis dans une petite cour pavée (où il y a) le portail du sentier bas



Nous pouvons passer par les celliers, à l'avant et à l'arrière. Il y a une entrée dans le sentier bas à l'arrière et un monte-plats menant à la rue à l'avant. Les celliers ne sont pas sécurisés et ils se servent des chambres comme cellules. Pendant les raids aériens, le bâtiment n'est plus gardé que par des chiens. Nous aurons jusqu'à deux heures. Nous pouvons tirer sur les fusibles, déconnecter le générateur, et remplir les monte-plats d'explosifs 808 en partant.

Julie a ajouté l'histoire de la grand-tante car elle pensait que nous serions peut-être obligés de faire exploser le

bâtiment alors qu'elle était encore à l'intérieur. Qu'il n'y aurait peut-être pas d'autre solution. Et qu'elle voulait que nous le fassions quand même.

Mais nous n'aurons pas à abandonner de prisonniers. Nous pouvons forcer les portes des chambres avec des pieds-de-biche et des crochets, et faire sortir tout le monde. Les numéros à l'air officiel, à la fin, en encre rouge, sont une RÉFÉRENCE D'ARCHIVE DE LA VILLE. Ce seront les PLANS DE L'ARCHITECTE pour le Château de Bordeaux. Nous aurons une carte du bâtiment.

Tout prend sens. Nous formons toujours une équipe du tonnerre.

SOE LONDON – W/T MSG,
MESSAGE POUR ENCODAGE

Regret d'annoncer que ~~votre organisateur nom de code~~
Paul du circuit Damas et Flt officier Julia Beaufort-Stuart ont
été tués en action 1 déc. 1943 STOP demande vol
opérationnel RAF en France passant par Ormaie cette pleine
lune sam. 11 déc. pour créer diversion permettant opération
Verity

La Cadette a récupéré les plans. Apparemment, n'importe qui peut aller fouiller dans les archives de l'hôtel de ville d'Ormaie. C'est le mépris nazi pour le pays Occupé poussé à son extrême : c'est comme s'ils encourageaient la population locale à venir piller leur propre héritage afin que personne d'autre n'ait à s'en occuper. On se fait fouiller à l'entrée du bâtiment, bien sûr, mais pas à la sortie, et ils n'ont même pas regardé les papiers d'Amélie. Elle a dit qu'elle travaillait sur un projet pour l'école, une balade de santé. Elle était censée dire qu'elle voulait vérifier une frontière de la ferme Thibaut mais, quand elle a vu combien il serait facile d'entrer et de sortir, elle a inventé une histoire plus simple en un clin d'œil. Elle est tellement maligne !

Cela lui a pris vingt minutes pendant sa pause-déjeuner à l'école, et elle m'a laissé les pages à récupérer pour ne pas se faire prendre avec.

C'était probablement une erreur que de lui dire de les laisser dans la cachette d'Engel. Je la considère comme la mienne, mais c'est celle d'Engel. De plus, je crois que nous sommes censés éviter les cafés. J'aurais aimé être formée à tout cela. Peu importe, au final, mais oh ! que mon ventre a pu se serrer quand je suis entrée et que j'ai découvert Engel assise à la table.

J'ai commencé à me diriger vers une autre, affichant mon sourire faux et stupide, avec cette semaine l'impression d'être un zombie, mais elle m'a adressé un signe brusque.

— Salut*, Käthe.

Elle a tapoté la chaise à côté de la sienne. Quand je me suis assise, elle a écrasé son mégot, a allumé deux autres cigarettes et m'en a tendu une. C'est étonnamment ce que

j'ai eu de plus terrifiant à faire : poser mes lèvres sur cette cigarette qui avait touché celles d'Anna Engel une seconde plus tôt. J'ai l'impression... Je la connais de façon tellement intime, après avoir lu la confession de Julie. Elle doit ressentir la même chose à mon sujet, bien que je ne pense pas lui faire aussi peur.

— Et ton amie, ça va ?* a-t-elle demandé d'un ton neutre.

J'ai détourné les yeux, dégluti, incapable de maintenir mon faux sourire. J'ai tiré sur la cigarette et me suis étranglée, je n'avais pas fumé depuis longtemps, et aucune de fabrication française. Au bout d'une minute ou deux, elle a compris que je taisais un dénouement malheureux.

Elle a juré doucement en français, un mot solitaire violent de déception. Puis elle s'est tue, avant de demander :

— Elle est morte ?*

J'ai hoché la tête. Oui, elle est morte.

— Viens, a dit Engel. Allons. Viens marcher avec moi, j'ai des choses à te dire.*

Si elle avait été sur le point de m'envoyer en prison, je ne pense pas que j'aurais pu refuser. « Viens marcher avec moi, j'ai des choses à te dire ? » Aucune chance.

Je me suis levée dans le nuage de fumée d'Engel, sans avoir même commandé quoi que ce soit, ce qui était tout aussi bien, car je panique quand je dois parler en français à des inconnus. Engel a tapoté le tas épais de papier plié près de son cendrier, pour me le rappeler. Je l'ai pris et glissé dans la poche de ma veste, avec les papiers de Käthe.

C'était le milieu de l'après-midi, les rues étaient plutôt calmes, et Engel est passée à l'anglais presque immédiatement, ne revenant au français que lorsque nous croisions quelqu'un. C'est très bizarre de parler en anglais avec elle. Elle parle comme une Yankee. Son accent est américain et elle est presque bilingue. Je crois que Penn m'a dit qu'elle avait étudié à l'université de Chicago.

Nous avons tourné au coin de la rue arrière, débouchant

sur la place des Hirondelles, la place de la ville, emplie de véhicules blindés et de sentinelles à l'air blasé.

— J'ai près d'une heure, a dit Engel. Ma pause-déjeuner. Pas ici, en revanche.

J'ai hoché la tête et l'ai suivie. Elle n'a pas cessé de parler. Nous devons avoir l'air normales, deux copines qui se baladent en fumant. Elle ne porte pas d'uniforme. Ce n'est qu'une employée, elle n'a même pas de grade. Nous avons traversé les pavés devant l'hôtel de ville.

— Elle traversait la rue, juste ici, et elle a regardé du mauvais côté, a dit Engel en soufflant un gros nuage de fumée. C'était vraiment une erreur stupide à faire, au beau milieu de la place des Hirondelles ! Il y a toujours quelqu'un qui surveille. L'hôtel de ville d'un côté et la Gestapo de l'autre.

— C'était la camionnette des Thibaut, n'est-ce pas ? ai-je dit tristement. Celle qui a failli lui rentrer dedans.

« Une camionnette française remplie de poulets français », a-t-elle dit, dans ses premières pages.

— Je ne sais pas. La camionnette était partie quand je suis arrivée. Je suis certaine que le conducteur ne voulait pas être mêlé à une arrestation. Ormaie tout entière détourne le regard quand il y a un passage à tabac sur la place des Hirondelles. Un juif arraché à sa cachette, ou un imbécile balançant du fumier sur les fenêtres des bureaux.

Elle a levé les yeux vers lesdites fenêtres. Grâce au ciel, aucun corps n'y était pendu cette semaine.

— Elle s'est débattue comme un beau diable, ton amie, a continué Engel. Elle a mordu un policier. Ils m'ont fait venir pour lui appliquer du chloroforme, histoire de l'assommer, tu comprends ? Quatre officiers la maintenaient quand j'ai traversé la place en courant avec le chloroforme, et elle continuait de lutter. Moi aussi, elle a essayé de me mordre. Quand les vapeurs ont pris le dessus, c'était comme si une lumière s'éteignait...

— Je sais. Je sais.

Nous avons quitté la place. Nous avons tourné la tête au même moment pour nous dévisager l'une l'autre. Ses yeux étaient magnifiques.

— Nous avons transformé cet endroit en véritable fosse à purin, a-t-elle dit. Il y avait des roses sur cette place quand j'ai été envoyée ici. Maintenant, il n'y a plus que de la boue et des camions. J'y pense chaque fois que je traverse ces pavés, trois fois par jour. J'ai horreur de cela. (Elle a détourné le regard.) Viens. Nous pouvons suivre la berge de la rivière sur un demi-kilomètre. Y es-tu déjà allée ?

— Non.

— C'est encore joli.

Elle a allumé une autre cigarette. C'était sa troisième en cinq minutes. J'ignore comment elle peut se les payer, et comment elle les obtient. Les femmes n'ont plus le droit d'acheter des cigarettes à Ormaie.

— J'avais déjà utilisé du chloroforme sur des gens, auparavant. C'est ce qu'ils attendent de moi, cela fait partie de mon travail. Je suis chimiste, j'ai étudié la pharmacutique en Amérique. Mais je ne me suis jamais autant haïe que ce jour-là... Elle était tellement petite, et...

Elle a trébuché sur ses paroles et j'ai dû me mordre l'intérieur des joues pour ne pas pleurer.

— Tellement féroce, tellement belle, c'était comme briser les ailes d'un faucon, faire un barrage de briques sur un joli ruisseau, déterrer des roses pour pouvoir garer nos tanks. Inutile et horrible. Elle était tellement... pleine de vie et de défi à un moment puis, d'un coup, rien de plus qu'une coquille inerte allongée le visage dans le caniveau...

— JE SAIS, ai-je soufflé.

Elle m'a jeté un coup d'œil curieux, fronçant les sourcils, balayant mon visage de ses yeux acérés et pâles.

— Vraiment ?

— C'était ma meilleure amie, ai-je lâché entre mes dents.

Anna Engel a hoché la tête.

— Ja, je sais. Ach, tu dois me haïr.

— Non. Non, je suis désolée. Dis-moi. S'il te plaît.

— Voici la rivière, a dit Anna.

Nous avons traversé une autre rue. Il y avait une barrière tout le long de la berge, et nous nous sommes appuyées dessus. Autrefois, des ormes bordaient le Poitou de chaque côté, ici. Il n'en reste plus que des souches car, au cours des trois dernières années, ils ont été abattus pour servir de bois à brûler. Mais elle avait raison : la rangée de maisons historiques sur l'autre berge est encore jolie.

Anna a pris une profonde inspiration avant de reprendre la parole.

— Après qu'elle a été inconsciente, je l'ai retournée pour vérifier si elle était armée, et elle serrait son foulard en soie dans son poing, roulé en boule. Elle devait s'y être accrochée pendant toute sa lutte et, quand elle a perdu conscience, ses doigts se sont relâchés. Je n'étais pas censée la fouiller méthodiquement, mais je me suis demandé ce qu'elle protégeait aussi féroce dans son poing fermé. Une pilule de suicide, peut-être... J'ai soulevé le foulard dans sa main ouverte...

Elle a ouvert ses propres doigts sur la barrière pour me montrer.

— Sur sa paume se trouvait une tache d'encre. Et sur le foulard une impression parfaitement inversée du numéro de référence des archives de l'hôtel de ville d'Ormaie. Elle l'avait écrit sur sa main et a essayé de l'effacer avec son foulard quand elle s'est fait prendre.

» J'ai craché sur l'écharpe, comme si je la méprisais, tu comprends ? avant d'en faire une boule et de la remettre sur sa main. Mais j'ai frotté fort la soie humide sur sa peau pour effacer les chiffres, avant de refermer ses doigts inertes dessus. Ils ont seulement découvert un bout de tissu taché d'encre, personne n'a jamais posé de questions parce qu'elle

avait rempli des formulaires au bureau de rationnement juste avant d'être arrêtée, sous le couvert d'une grand-mère âgée, et ses doigts étaient de toute façon couverts d'encre.

Un vol de pigeons pleins d'espoir s'est posé sur le béton autour de nos pieds. Je suis toujours impressionnée par la façon dont ils descendent et se posent, sans rebondir ni osciller. Personne ne le leur apprend, ils le font d'instinct. Ce sont des rats volants, mais leurs atterrissages sont magnifiques.

— Comment as-tu su pourquoi elle avait besoin de ce numéro ?

— Elle me l'a dit, a répondu Anna.

— Non.

— Elle me l'a dit. À la fin, après avoir terminé. Elle écrivait n'importe quoi. J'ai pris son stylo pour l'arrêter, et elle l'a lâché sans protester. Elle était fatiguée. Nous l'avions poussée à bout. Elle a levé les yeux vers moi sans espoir. Il n'y aurait plus d'excuses, plus de délais. Les ordres de Ferber étaient censés être sous le sceau du secret, mais nous savions toutes les deux ce qu'il avait ordonné à von Linden de faire d'elle. Où ils allaient l'envoyer.

Anna a frappé la barrière de sa main pour appuyer ses paroles, et a mimé avec sa cigarette, la tenant comme si c'était un stylo.

— Sur la paume de ma main, j'ai écrit : « 72 B4 CdB ». (Elle a tiré sur sa cigarette, reprenant ses esprits.) Elle était la seule à pouvoir le voir. Avant que l'encre ne sèche, j'ai refermé mes doigts et j'ai tout étalé en une tache illisible. J'ai ramassé les pages qu'elle venait de finir et je les ai rassemblées en un tas. « C'est à moi », a-t-elle dit. Je savais qu'elle ne parlait pas du tas de feuilles volantes et de cartes que j'empilais. Elle parlait de la référence d'archive que j'avais écrite sur ma main. « À quoi ça te sert ? » ai-je demandé. « À rien, a-t-elle répondu. Plus maintenant. Mais si je pouvais... » Je lui ai demandé doucement : « Qu'en ferais-

tu ? Que devrais-je en faire ? » Elle a plissé les yeux comme un rat pris au piège : « Y mettre le feu et détruire cet endroit. Ce serait ce qu'il y aurait de mieux à faire. »

» J'ai serré son tas de papiers contre moi. Ses instructions. Elle m'a regardé de son air plein de défi, accusateur, tu le connais ? « Anna, l'ange vengeur », a-t-elle dit, et elle s'est moquée de moi. Elle a ri ! Elle a ajouté : « Maintenant, c'est ton problème. »

Anna a jeté son mégot de cigarette dans le Poitou et en a allumé une autre.

— Tu devrais rentrer chez toi, Käthe, a-t-elle soudainement lâché. Cette fille anglaise qui vend des motos aux juifs, cette Maddie Brodatt... elle va t'attirer des ennuis. Tu devrais rentrer en Alsace demain, si tu le peux, et laisser Maddie prendre ses propres risques.

Faire sortir Käthe de cette histoire avant qu'il ne se produise quelque chose... c'est logique. Ce sera bien plus sûr pour les Thibaut. Mais je vais haïr devoir me cacher de nouveau. Demain soir, je serai de retour à l'étage de la grange, et il fait encore plus froid qu'en octobre.

— Et toi ? ai-je demandé.

— Je vais retourner à Berlin. J'ai demandé un transfert il y a plusieurs semaines, quand nous avons commencé à les interroger, elle et cette pauvre gamine française. Seigneur ! (Elle a frissonné, fumant avec frénésie.) Ces boulots atroces qu'ils me donnent ! Ravensbrück et Ormaie. Au moins, quand je réquisitionnais des médicaments pour Natzweiler, je n'avais pas à voir ce qu'ils en faisaient. Quoi qu'il en soit, je ne reste que jusqu'à Noël.

— Tu serais peut-être plus en sécurité ici. Nous bombardons Berlin, ai-je dit. Depuis bientôt deux semaines.

— Ja, je sais, a-t-elle dit. Nous écoutons la BBC, nous aussi. Le blitz de Berlin. J'imagine que c'est mérité.

— Je ne pense pas que qui que ce soit mérite cela.

Elle s'est brusquement retournée et m'a jeté un regard

dur de ses pâles yeux vert d'eau.

— À part le Château des Bouchers, c'est ça ?

— À ton avis ? ai-je rétorqué avec fureur.

Elle a haussé les épaules et s'est détournée pour repartir vers la place des Hirondelles. Elle était en retard.

Savez-vous qui elle m'a rappelé ? C'est fou. Elle m'a rappelé Eva Seiler.

Pas Julie en temps normal, pas tout à fait, mais Julie quand elle était en colère. J'ai pensé à la fois où elle m'avait raconté l'histoire de son faux interrogatoire pendant son entraînement des Opérations spéciales, en complète violation de l'Official Secrets Act. La seule fois où je me souviens l'avoir vue fumer comme un pompier comme le fait Engel, et jurer comme un charretier. « Et six heures plus tard, je savais que je n'en pouvais plus, mais il était absolument hors de question que je craque et que je leur révèle mon nom. J'ai fait semblant de m'évanouir, ils ont paniqué et ont couru chercher un médecin. Putain de salopards d'enfoirés ! »

Engel et moi n'avons pas dit grand-chose sur le chemin du retour. Elle m'a offert une autre cigarette, et je me suis rebellée un bref instant.

— Tu n'en as jamais donné à Julie.

— Jamais donné à Julie ! s'est exclamé Engel avec un grand rire incrédule. Je lui ai donné la moitié de mon salaire en cigarettes, à cette petite sauvage écossaise ! Elle a failli me mettre sur la paille. Elle a fumé pour cinq ans de ta carrière de pilote !

— Elle ne l'a jamais dit ! Elle ne l'a jamais mentionné ! Pas une seule fois !

— À ton avis, que lui serait-il arrivé, a répondu Engel d'un ton froid, si elle l'avait écrit ? Que me serait-il arrivé ?

Elle m'a tendu la cigarette offerte.

Je l'ai prise.

Nous avons marché silencieusement un moment. Deux copines qui fument ensemble. Mais bien sûr.

— Comment as-tu eu l'histoire de Julie ? ai-je soudain demandé.

— La propriétaire de von Linden s'en est chargée pour moi. Il avait posé les papiers sur le bureau de sa chambre et, pendant qu'il était sorti, elle a tout fait tomber dans un sac de draps à porter à nettoyer. Elle lui a dit qu'elle s'en était servie pour allumer le feu de la cuisine. Ça a bien l'air d'un tas de papiers inutiles, avec toutes ces fichues cartes de recettes et ces ordonnances griffonnées.

— Et il y a cru ? me suis-je écriée, abasourdie.

Elle a haussé les épaules.

— Il n'a pas eu le choix. Elle va en souffrir. Le lait et les œufs vont être réduits à la stricte quantité nécessaire pour ses hôtes, sa famille sera sous le coup du couvre-feu dans la maison, alors ils ne pourront pas aller s'asseoir après le dîner dans le salon, ils iront directement au lit. Elle doit faire toute la vaisselle de la veille le matin, avant de préparer le petit déjeuner pour les invités. Les enfants ont tous été attachés.

— OH NON ! ai-je lâché.

— Ils s'en sortent bien. Les enfants auraient pu être emmenés. Ou la femme envoyée en prison. Mais von Linden a un faible pour les enfants.

J'avais laissé ma bicyclette dans une rue menant à la place. Alors que j'en saisisais les poignées, Anna a posé sa main sur la mienne. Elle a appuyé quelque chose de lourd, froid et fin sur la paume de ma main.

C'est une clé.

— Ils m'ont demandé d'apporter du savon pour la nettoyer avant son interview, a dit Anna. Quelque chose de parfumé et de joli. J'en avais gardé que j'avais acheté en Amérique, comme il arrive qu'on conserve certaines choses, et j'ai réussi à faire avec une empreinte de la clé pour la porte de service, à l'arrière. Voici le double. Je pense que maintenant tu as tout ce qu'il te faut.

J'ai serré ses doigts avec force.

— Danke, Anna.

— Fais attention à toi, Käthe.

À ce moment-là, comme si elle l'avait invoqué en prononçant son nom, Amadeus von Linden lui-même a tourné au coin de la rue, marchant vers la place des Hirondelles.

— Guten Tag, Fräulein Engel, a-t-il dit cordialement.

Elle a lâché sa cigarette, l'écrasant sous son talon, elle s'est redressée et a rajusté le col de son manteau, dans un accès de panique habituel. J'ai moi aussi lâché ma cigarette. Cela semblait plus sage. Elle lui a dit quelque chose à mon sujet, passant son bras sous le mien comme si nous étions de vieilles copines. Je l'ai entendue prononcer le nom de Käthe et celui des Thibaut. Elle devait me présenter. Il m'a tendu la main.

Je suis restée complètement figée pendant cinq secondes.

— Hauptsturmführer von Linden, a dit Anna avec gravité.

J'ai mis la clé dans la poche de mon manteau, avec les plans de l'architecte et mes faux papiers.

— Hauptsturmführer von Linden, ai-je répété en lui serrant la main, souriant comme une folle.

Je n'ai jamais eu « d'ennemi juré ». Je ne savais même pas ce que ça voulait dire. Quelque chose qu'on trouve dans Sherlock Holmes et Shakespeare. Comment mon être tout entier, ma vie jusqu'à cet instant, peuvent-ils s'élever contre un seul homme dans un combat à mort ?

Son regard me traversait, distrait par ses propres problèmes. Jamais il ne s'est douté que je pouvais lui révéler les coordonnées secrètes de l'aérodrome de l'escadron de la Lune, lui donner les noms d'une demi-douzaine de résistants ici, dans sa ville, ou que je comptais faire exploser toute son administration dans cinq jours. Jamais il ne s'est douté que j'étais son ennemie, son adversaire, que je suis tout ce contre quoi il se bat : je suis britannique, juive, membre de

l'ATA, je suis une femme faisant un travail d'homme pour un salaire d'homme, et mon boulot c'est de livrer des avions qui détruiront son régime. Il ne s'est jamais douté que je savais qu'il avait regardé et pris des notes tandis que ma meilleure amie était attachée sur une chaise, en sous-vêtements, et qu'on lui brûlait des trous dans les poignets et la gorge, que je savais qu'il en avait donné l'ordre, que je savais que, malgré ses erreurs, il avait obéi comme un lâche et l'avait envoyée pour être utilisée comme rat de laboratoire jusqu'à ce que son cœur lâche. Jamais il ne s'est douté qu'il regardait son maître, la seule personne au monde qui tenait son destin entre ses mains : moi, avec des vêtements de seconde main rapiécés, des cheveux en bataille et un sourire stupide. Ni que ma haine à son encontre est pure, sombre et impitoyable. Et que je ne crois pas en Dieu, mais si c'était le cas, si c'était le cas, ce serait le Dieu de Moïse, plein de rage et d'exigence et CHERCHANT À SE VENGER, et



Peu importe que j'aie de la peine pour lui ou non. C'était la mission de Julie, et c'est maintenant la mienne.

Il m'a dit quelque chose de poli, le visage fatigué et neutre. J'ai jeté un coup d'œil à Anna, qui a hoché la tête.

— Ja, mein Hauptsturmführer, ai-je dit entre mes dents serrées.

Anna m'a donné un coup de pied dans la cheville et s'est aussitôt excusée pour moi. J'ai mis la main dans ma poche et j'ai senti le craquement de papiers épais vieux de soixante-dix ans, ainsi que la nouvelle clé qui pesait lourd sur la couture de la laine râpée.

Ils m'ont adressé un signe de tête et se sont éloignés. Pauvre Anna.

Je l'aimais beaucoup.

Käthe est retournée en Alsace et j'attends la lune de nouveau. Tout est en place, et nous avons eu la confirmation qu'un bombardier était censé nous survoler la nuit de samedi. Que l'op. Verity soit un succès ou non, ils vont envoyer un Lysander pour moi, sur le champ que j'ai découvert, dimanche ou lundi. À condition, bien sûr, que la météo le permette, et que nous ayons récupéré la Rosalie entre-temps. J'ai beaucoup de mal à dormir et, quand je sombre, je fais des cauchemars où des avions sont en feu à cause de starters défectueux, où je me retrouve forcée de trancher la gorge de Julie avec le couteau suisse d'Étienne, etc. Si je me réveille en hurlant trois fois par nuit, ce n'est pas vraiment la peine d'essayer de me cacher. Je vole seule.

Brûler brûler brûler brûler...

Behead me or hang me
That will never fear me
I'll burn down Auchindoon
Ere my life leave me²⁶

Ormaie est toujours en feu dans mon esprit. Mais je suis en Angleterre.

Je suis rentrée en Angleterre.

Vous savez... peut-être vais-je passer en cour martiale. Peut-être vais-je être jugée pour meurtre et pendue. Mais je ne ressens que du soulagement, du soulagement, comme si j'avais été sous l'eau et respiré à travers une paille pendant les deux derniers mois, et voilà que je me retrouve de nouveau à l'air libre. J'inspire de longues et douces goulées de cet air froid et humide de décembre, qui sent le pétrole, la fumée de charbon et la liberté.

L'ironie de cette situation, c'est que je ne suis pas libre. Je suis confinée dans le Cottage de l'aérodrome de l'escadron de la Lune. Je suis enfermée dans ma chambre, celle que je partageais avec Julie, et j'ai également un garde sous ma fenêtre. Peu importe. J'ai l'impression d'être libre. S'ils me pendent, ils le feront proprement, me briseront le cou en un instant, et je l'aurai mérité. Ils ne me feront pas trahir qui que ce soit. Ils ne me forceront pas à regarder l'exécution de

quelqu'un d'autre. Ils ne brûleront pas mon corps pour en faire du savon. Ils s'assureront que Grand-père sache ce qui s'est passé.

Le Fichu Officier des Renseignements Machiavélique de Julie a été convoqué afin de venir m'interroger. Je pense qu'il n'utilisera pas de fers à souder, d'eau glacée ni d'aiguilles. De tasses de thé, peut-être. Je redoute mon interrogatoire pour de nombreuses raisons, mais je n'en ai pas peur.

Incroyable le sentiment de sécurité que j'ai ici. Peu m'importe d'être prisonnière. Je me sens tellement en sécurité.

Rapport d'accident n° 2

Sabotage et destruction réussis du quartier général de la Gestapo, Château de Bordeaux, Ormaie, France – 11 déc. 1943

Mes rapports sont nuls.

Je sais que les Forces alliées préparent une véritable invasion de l'Europe occupée avec des tanks, des avions, et des planeurs emplis de commandos mais, quand je pense à la libération de la France, j' imagine une armée vengeresse arrivant à bicyclette. C'est comme ça que nous sommes entrés dans Ormaie samedi soir, chacun depuis un point différent, nos paniers emplis de bombes artisanales. Les sirènes ne se déclenchent pas avant le début du couvre-feu, et nous avons tous rôdé nerveusement. Je parie qu'il y avait une bicyclette explosive derrière chaque kiosque à journaux d'Ormaie. Pour ma part, je suis restée allongée sous une

camionnette pendant deux heures avec l'un des amis de Mitraillette. Bénies soient les bottes de Jamie !

Nous avons dû faire exploser le portail arrière pour entrer. C'était un peu risqué mais il n'y avait personne une fois le raid aérien déclenché et, bien sûr, nous avons la clé ouvrant la porte suivante. C'étaient ces fichus chiens que je craignais de croiser plus que tout. Pauvres bêtes, ce n'était pas leur faute. Je n'aurais pas dû m'inquiéter, Mitraillette s'est montrée sans pitié.

Je me dis que je devrais écrire de façon détaillée et objective. Mais il n'y a pas grand-chose à raconter. Nous avons été rapides et efficaces, nous savions exactement où nous allions. Nous étions en équipes de deux ou trois, et chacune avait sa propre section et sa mission : abattre les chiens, ouvrir les portes, rassembler les prisonniers, décharger les bombes. Sortir à toute allure. Je pense que tout cela a dû nous prendre une demi-heure. Certainement pas plus de trois quarts d'heure. Nous n'avions pas beaucoup de prisonniers à libérer, étant donné que, techniquement, ce n'est pas une prison. Dix-sept en tout. Pas de femmes. Mais...

Je l'ai fait volontairement. J'ai décidé que mon partenaire et moi irions libérer quiconque se trouvait dans la cellule de Julie. Je n'avais pas vraiment réfléchi à ce que cela ferait de traverser cette salle d'interrogatoire, qui est reliée à...

Heureusement, il n'y avait personne dedans, mais oh ! j'arrive à peine à y penser. Cela sentait tellement mauvais ! Nous sommes entrés et l'odeur nous a frappés de plein fouet. L'espace d'un instant, je n'ai rien pu faire d'autre que hoqueter et lutter pour ne pas vomir, le garçon français a vacillé et s'est appuyé sur moi pour retrouver son équilibre. Bien évidemment, nous avançons en nous servant de lampes électriques, alors nous ne pouvions pas voir grand-chose. Nous distinguons les contours de meubles de bureau, des chaises en métal, des tables et quelques tiroirs,

rien de très sinistre, mais, oh ! c'était la puanteur la plus violente et insupportable que j'avais jamais sentie. Une odeur de toilettes, mais aussi d'ammoniaque, de viande pourrie, de cheveux brûlés, de vomi, et... Non, c'était indescriptible, et le seul fait d'écrire cela me rend malade de nouveau. Ce n'est qu'après que j'ai songé que Julie avait dû vivre au milieu de cette odeur pendant huit semaines. Pas étonnant qu'ils l'aient nettoyée avant sa rencontre avec Penn ! Quoi qu'il en soit, nous ne pensions à rien d'autre qu'à sortir aussi vite que possible avant de suffoquer. Nous avons remonté notre col de manteau sur notre nez et nous nous sommes attaqués à la porte de la cellule de Julie, avant d'en tirer son occupant abasourdi, l'entraînant hors de cette horrible pièce et dans le couloir.

L'homme que nous avons sauvé ne nous comprenait pas quand nous lui parlions en français. Il s'est révélé être jamaïcain, canonnier arrière de la RAF, abattu la semaine dernière. Peut-être espéraient-ils obtenir de lui les plans de l'invasion alliée ? Il est en bonne santé, ils ne s'étaient pas encore attaqués à lui et, même s'il avait à peine mangé depuis une semaine, il a réussi à porter un garçon à qui on avait brisé les genoux...

C'est un homme adorable, ce Jamaïcain, et il est ici. Enfin, je ne pense pas qu'il soit dans le Cottage, il a dû être envoyé au véritable aérodrome de la RAF, mais il est revenu en Angleterre avec moi. Il s'est aussi caché avec moi, dans la grange des Thibaut. Il vient de Kingston et il a trois enfants, des filles. Il m'a suivie au trot pour descendre le grand escalier de cet horrible hôtel délabré, avec le garçon silencieux et souffrant aux jambes cassées qui s'accrochait à son cou. J'avais une lampe électrique dans une main et le Colt 32 de Paul dans l'autre, me repérant comme d'habitude à l'aide d'une carte mémorisée.

Nous nous sommes tous retrouvés pour compter les têtes dans la cour où était installée la guillotine. Le dernier à sortir

a remis le générateur en marche, auquel nous avons attaché un minuteur. Une fois enclenché, il nous restait vingt minutes. Deux Lancaster continuaient de décrire des cercles au-dessus de nous, défiant les spots lumineux, et la nuit bourdonnait de tirs antiaériens peu convaincus. La majeure partie des canons antiaériens sont opérés par des gars du coin, enrôlés de force pour grossir les rangs de l'armée d'occupation, et ils n'y mettent pas vraiment du cœur pour bombarder les avions alliés. Vingt minutes pour sortir de la place des Hirondelles, et peut-être encore une heure pour se cacher en attendant que la voie soit dégagée.

Nous avons dû trouver quelqu'un à proximité pour s'occuper du gamin blessé, Mitraillette s'est débrouillée, puis le reste d'entre nous est parti à bicyclette et à pied. Mon canonnier jamaïcain et moi avons pris un chemin tortueux en sautant par-dessus de nombreux murs de jardin afin d'éviter le point de contrôle sur la route. Mais nous étions sortis d'Ormaie et partagions une bicyclette, moi debout sur la barre de derrière et lui pédalant, comme il était bien plus lourd que moi, quand l'explosion a eu lieu.

Nous avons été tellement surpris que nous sommes tombés. Nous ne l'avons pas ressentie, nous avons juste sursauté comme des fous en entendant la détonation. L'espace de quelques minutes, je suis restée assise sur la route à rire comme une folle, la pleine lune et le feu éclairant tout, puis mon canonnier secouru m'a fait remonter sur la bicyclette avec beaucoup de délicatesse et nous sommes repartis, laissant Ormaie derrière nous.

— Par où, mademoiselle Kittyhawk ?

— À gauche au croisement. Appelez-moi juste Kittyhawk.

— C'est votre nom ?

— Non.

— Oh ! a-t-il fait. Vous n'êtes pas française, non plus.

— Non, je suis anglaise.

— Que faites-vous en France, Kittyhawk ?

— Comme vous : je suis une pilote abattue.

— Vous vous fichez de moi !

— Pas du tout. Je suis lieutenant de l'Air Transport Auxiliary. Et je parie que, vous non plus, personne ne vous croit quand vous dites que vous êtes canonnier pour la Royal Air Force.

— Bien vu, mademoiselle, a-t-il répondu avec émotion. Ce sont les hommes blancs qui dirigent ce monde.

Je me tenais à sa taille, espérant qu'il ne se montrerait pas aussi libidineux que Paul, au risque que je lui tire dessus, quand nous nous retrouverions coincés tous les deux dans la grange des Thibaut.

— Que se passe-t-il, Kittyhawk ? a-t-il demandé d'une voix douce. Pourquoi pleurez-vous si fort ? C'est une bonne chose que cet endroit soit détruit.

Je m'accrochais et m'appuyais sur son épaule, sanglotant dans son dos.

— Ils ont retenu ma meilleure amie prisonnière ici. Vous étiez dans sa cellule. Elle y est restée deux mois.

Il a pédalé silencieusement, digérant cette information.

— Elle est morte là-bas ? a-t-il fini par demander.

— Non, ai-je répondu. Pas là-bas. Mais elle est morte, malgré tout.

Tout à coup, j'ai senti à travers sa veste qu'il pleurait, lui aussi, tremblant sous le coup de sanglots silencieux et étouffés, comme moi.

— Mon meilleur ami est mort, lui aussi, a-t-il dit tout bas. C'était notre pilote. Il a percuté le sol avec l'appareil, en le gardant droit et régulier afin que nous autres puissions nous échapper après avoir été touchés.

Oh ! ce n'est qu'en l'écrivant que je me rends compte que c'est exactement ce que j'ai fait, moi aussi.

C'est drôle. Ça semblait être l'acte le plus héroïque au monde quand il m'a parlé de son ami, absolument incroyable que quelqu'un puisse se montrer aussi courageux et dévoué.

Mais je ne me suis pas sentie héroïque en le faisant. J'avais simplement trop peur pour sauter.

Nous avons roulé au clair de lune avec les flammes d'Ormaie derrière nous, et nous avons tous les deux continué de pleurer jusqu'à la fin du voyage.

Nous avons dormi dos à dos dans le petit espace à l'étage de la vieille grange à moitié écroulée, pendant deux nuits. Enfin, une nuit et demie, en fait. Nous avons passé des heures à jouer au black-jack avec des cartes tout à fait obscènes que j'avais piquées dans l'une des cachettes d'Étienne Thibaut. Lundi, ou plutôt hier, nous avons été récupérés par le chauffeur de la dame aux roses et emmenés récupérer la Rosalie pour nous rendre au champ de rendez-vous.

C'était la troisième fois que les Thibaut m'enlaçaient et m'embrassaient pour me dire adieu. Amélie était dans tous ses états, Maman essayait de m'offrir une dizaine de cuillères en argent, impossible à accepter ! Et Mitraillette avait les larmes aux yeux, la première fois que je la voyais la gorge serrée pour quelque chose qui n'impliquait pas de sang.

Elle n'est pas venue avec nous, cette fois-ci. J'espère...

J'aimerais savoir comment prier pour eux. J'aimerais savoir.



La Rosalie nous attendait dans l'allée de la grande maison, sur la berge du Poitou. Il faisait encore jour quand nous sommes arrivés, pour ne pas causer d'ennuis au chauffeur, et, pendant qu'ils allaient garer l'autre voiture, la vieille femme aux cheveux blancs qui ressemblait à Julie m'a prise par la main, comme elle l'avait fait ce terrible jour, et m'a conduite sans un mot dans son jardin froid.

Le long de la rivière se trouvait une pile de roses, une énorme pile de roses de Damas, celles qui fleurissent en

automne. Elle avait coupé absolument toutes les roses de son jardin et les avait empilées là.

— Ils ont fini par nous laisser enterrer tout le monde, a-t-elle dit. La plupart sont près du pont. Mais j'étais tellement en colère pour ces pauvres filles, ces deux pauvres jolies jeunes filles allongées là dans la poussière pendant quatre jours, avec les rats et les corbeaux qui s'en prenaient à elles ! Ce n'était pas bien. Ce n'est pas naturel. Alors nous avons enterré les autres et j'ai dit aux hommes d'amener les filles ici...

Julie est enterrée dans le jardin de roses de sa grand-tante, enveloppée dans le voile de première communion de sa grand-mère, et couverte d'une montagne de roses de Damas.

Bien sûr, c'était aussi le nom de son circuit : Damas.

Je ne connais toujours pas le nom de sa grand-tante. Comment est-ce possible ? J'ai tout à coup compris que c'était elle, cela m'est venu soudainement. Quand elle a dit qu'elle s'était servie du voile que sa sœur et elle avaient porté pour leur première communion, je me suis souvenue que la grand-mère de Julie venait d'Ormaie, puis de l'histoire de la grand-tante, de ce qu'elle m'avait dit sur notre terrible fardeau, toutes les pièces du puzzle se sont mises en place et j'ai compris.

Mais je ne lui ai rien dit. Je n'en ai pas eu le cœur. Elle ne semblait pas savoir qui était Julie. Bien évidemment, Katharina Habicht a gardé son identité secrète pour ne mettre personne en danger. J'aurais probablement dû dire quelque chose. Mais je n'ai pas pu.

Et voilà, j'ai encore fondu en larmes.



J'ai entendu une voiture arriver, alors peut-être vont-ils bientôt venir me chercher, mais je veux finir de raconter notre

sortie de France. Ce qui va probablement encore me faire pleurer. Histoire de changer.

J'ai même commencé à sangloter en écoutant le message radio nous confirmant qu'ils venaient me chercher cette nuit-là : « À un moment, tous les enfants disent la vérité. » Je suis certaine qu'ils ont volontairement inséré le mot « vérité », mais ils n'auraient pas pu deviner que cela me rappellerait la dernière page qu'a écrite Julie : « J'ai dit la vérité », encore et encore.

Le déroulement est tellement familier maintenant, c'est comme un rêve récurrent. Un champ enténébré, des lumières clignotantes, des ailes de Lysander au clair de lune. Sauf qu'il fait chaque fois plus froid. Pas de boue, là, malgré la pluie de la semaine passée. Le sol est solide et gelé. Superbe atterrissage, l'avion n'a même pas rebondi une seule fois. J'aime à penser que c'est en partie dû à mon excellent choix de lieu. L'échange de biens et de passagers s'est fait en moins de quinze minutes. Voilà comment c'est censé se passer.

Mon canonnier jamaïcain était déjà monté à bord, et j'avais une main posée sur l'échelle pour le suivre quand le pilote m'a lancé :

— OI, KITTYHAWK ! Tu nous emmènes loin d'ici ?

Qui d'autre que Jamie Beaufort-Stuart ? Sérieusement. Qui d'autre ?

— Allez, change de place avec moi, a-t-il crié. Tu as volé pour venir ici, tu peux te ramener toi-même à la maison.

Je n'arrive pas à croire qu'il m'a fait cette proposition, ni que j'ai accepté. C'était de la folie. J'aurais dû passer des tests après mon atterrissage forcé.

— Mais, au départ, tu ne voulais pas que je pilote pour VENIR !

— Je m'inquiétais que tu ailles en France, pas de ta façon de piloter ! C'était déjà une torture que l'une de vous y aille, je ne voulais pas vous perdre toutes les DEUX. Et puis, si on

se fait tirer dessus, tu es plus douée en atterrissage d'urgence que moi...

— La cour martiale, ils vont nous faire passer en cour martiale...

— N'importe quoi, tu es une CIVILE ! Tu ne risques plus la cour martiale depuis que tu as quitté la WAAF en 1941. Le pire que puisse faire l'ATA, c'est te renvoyer, et ils le feront s'ils l'ont décidé. MONTE !

Le moteur tournait au ralenti. Il avait enclenché le frein à main et il y avait tout juste assez de place pour que nous échangeons nos places après qu'il eut sauté au fond du cockpit. Je n'ai même pas eu à régler le siège, nous faisons exactement la même taille. Il m'a donné son casque.

Je ne pouvais pas le supporter. Je le lui ai dit.

— Je l'ai tuée. Je l'ai abattue.

— Quoi ?

— C'était moi. J'ai abattu Julie.

L'espace d'un instant, plus rien d'autre n'a compté ni eu de sens dans le monde entier. Il n'existait plus que moi dans le fauteuil du pilote de ce Lysander et Jamie perché au bord du cockpit, la main sur la paroi coulissante, sans autre bruit que le rugissement du moteur au ralenti, sans autre lumière que les trois petites balises de la piste et la lune se reflétant sur les écrans. Jamie a fini par me demander :

— Volontairement ?

— Oui. Elle me l'a demandé. Je ne pouvais pas... je ne pouvais pas l'abandonner.

Après un long moment de Lysander, Jamie a repris la parole de façon abrupte :

— Ne commence pas à pleurer, Kittyhawk ! Cour martiale ou non, tu dois piloter cet avion maintenant, parce que je me méfie de moi-même, après cette confession.

Il a réussi à sortir du fauteuil au bout du cockpit et à se balancer gracieusement du nez de l'avion à l'échelle d'accès à l'arrière. Je l'ai regardé monter dans la cabine et, au bout

d'un instant, je l'ai entendu se présenter à mon ami jamaïcain.

PILOTE L'AVION, MADDIE

J'ai refermé la paroi et j'ai commencé à faire les vérifications habituelles.

Au moment où j'enclenchais le moteur, une main s'est posée sur mon épaule.

Comme ça, sans un mot. Il a passé sa main par la cloison, comme elle l'avait fait, et a serré mon épaule. Il a des doigts très forts.

Et il a laissé sa main là pendant tout le vol du retour, même alors qu'il lisait la carte et me donnait des indications.

Je ne vole plus seule, finalement.

[26](#) Autre référence à la chanson Auchindoon. (NdT)

Je commence à manquer de papier. Le carnet d'Étienne est presque rempli. Je sais ce que je vais en faire.

Vu mon idée, je ne pense pas y mettre le nom de l'Officier des Renseignements Machiavélique. Julie n'a-t-elle pas dit qu'il s'était présenté à son entretien par un numéro ? Cet après-midi il l'a fait sous sa véritable identité. C'est toutefois bizarre d'écrire sans utiliser son nom. John Balliol, peut-être, c'est un nom bien ironique, le malheureux roi d'Écosse pour lequel est mort William Wallace. Sir John Balliol. Je deviens douée. Peut-être devrais-je rejoindre les Opérations spéciales, après tout.

Oh, ma petite Maddie, ABSOLUMENT HORS DE QUESTION.

Mon entretien avec sir John Balliol devait se dérouler dans la salle de débriefing. J'imagine qu'ils y font autant de briefings que de débriefings, mais c'est son nom. Il fallait que ça se passe là, bien sûr, parce qu'il fallait le faire dans les règles. Le sergent Silvey m'a accompagnée. Je sais que Silvey a un faible pour moi, ç'a toujours été le cas, et je pense que la mort de Julie lui a brisé le cœur, mais il était droit comme un I et formel en m'escortant. Bizarre, vous comprenez ? Il n'aimait pas cette mission. Il n'aimait pas non plus me voir enfermée. Il s'est disputé avec le chef d'escadron à ce sujet. Peu importe. On en revient toujours au protocole et, le problème de base, c'est que je n'aurais jamais dû piloter cet avion en France.

J'ai donc été conduite par un garde dans la salle de débriefing et, quand je suis entrée, j'ai soudain eu honteusement conscience de mon allure de gamine des rues. On dirait une réfugiée de Glasgow ! J'avais encore le

pantalon à taille haute de la femme du photographe français, la veste élimée d'Étienne Thibaut et les bottes de Jamie, les vêtements que j'avais portés toute la semaine passée et une bonne partie des deux derniers mois et, aussi, ceux que je portais quand j'ai fait exploser le cœur d'Ormaie. Impossible de recourir à des stratagèmes féminins. Je suis entrée dans la salle aux murs de pierre blanchis à la chaux, le cœur battant à toute allure contre mes côtes, tel un minuteur. La pièce était exactement identique que lors de notre première rencontre, près de deux ans plus tôt : deux chaises dures près d'un radiateur électrique, une théière sous un tissu, posée sur le bureau. Ce n'était pas la même odeur que la salle d'interrogatoire d'Ormaie, mais il était impossible de ne pas y penser.

— Je crains que cela ne prenne un moment, a dit Balliol sur un ton d'excuse en me tendant la main. J'espère que tu as pu dormir un peu la nuit dernière ?

Il ne portait pas ses lunettes. Ce doit être ça qui m'a perturbée. Il ressemblait à n'importe qui. Et sa façon de m'offrir sa main. Je me suis aussitôt retrouvée à Ormaie, dans la rue pavée avec la nouvelle clé et les vieux plans dans ma poche, le cœur empli de haine et de pensées sanglantes... Je lui ai serré la main en lâchant entre mes dents :

— Ja, mein Hauptsturmführer.

Il a eu l'air assez surpris, et je suis certaine que je suis devenue écarlate. OH MADDIE BELLE ENTRÉE EN MATIÈRE.

— Pardon, pardon ! ai-je hoqueté. Je suis désolée*...

Incroyable. J'essayais encore de m'exprimer en français.

— Pas encore sortie des tranchées, hein ? a-t-il dit doucement.

D'une main légère posée sur mon dos, il m'a guidée vers l'une des chaises.

— Du thé, Silvey, a-t-il ordonné.

Le sergent Silvey nous a servis en silence avant de sortir.

Les lunettes de Balliol étaient posées sur le bureau. Il les a mises et s'est assis sur le bord du bureau, tenant sa tasse sur sa soucoupe, les mains tellement stables que j'ai posé ma tasse sur le sol. Je ne pouvais laisser la porcelaine trembler sur mes genoux alors qu'il fixait sur moi ses immenses yeux, agrandis par ses verres de lunettes. Criquet... Julie l'appréciait. Je ne comprends pas pourquoi. Il me terrifie complètement.

— De quoi as-tu peur, Maddie ? a-t-il demandé d'une voix douce.

Pas de stupide « lieutenant Brodatt ».

Je ne le répéterai pas. Je n'aurai pas à le dire à qui que ce soit d'autre. C'était la dernière fois...

— J'ai tué Julie. Verity. Je l'ai abattue moi-même.

Il a posé sa tasse sur le bureau à grand bruit et m'a regardée, les yeux exorbités.

— Je te demande pardon ?

— J'ai peur d'être jugée pour meurtre.

J'ai détourné le regard, me concentrant sur la gouttière au sol. C'est là que l'espion allemand a essayé d'étrangler Eva Seiler. J'ai frissonné, très fort, quand je m'en suis rendu compte. Je n'ai jamais vu d'ecchymoses aussi épouvantables de toute ma vie, ni avant, ni après. Julie a vraiment été torturée dans cette pièce.

Quand j'ai regardé Balliol de nouveau, il était toujours appuyé contre le bureau, les épaules voûtées, les lunettes remontées sur la tête, serrant son nez entre ses doigts comme s'il avait une migraine.

— J'ai peur d'être pendue, ai-je ajouté, malheureuse.

— Great Scott ! gamine, a-t-il lâché, avant de rabattre ses lunettes devant ses yeux. Tu vas devoir me raconter ce qui s'est passé. Je dois avouer que tu m'as... surpris, mais je ne porte pas ma perruque de juge pour le moment, allons-y.

— Ils la transportaient dans un bus rempli de prisonniers,

en direction de l'un de leurs camps de concentration, et nous avons essayé de les arrêter...

Il m'a interrompue plaintivement :

— Faut-il commencer par le meurtre ? Reviens un peu en arrière. (Il m'a regardée avec inquiétude.) Mea culpa, excuse-moi. Mauvais choix de mots. Tu n'as pas dit que c'était un meurtre, n'est-ce pas ? Mais tu as peur que d'autres le voient comme ça... Peut-être une erreur, ou un accident. Allez, c'est parti, mon enfant. Commence du début, quand tu as atterri en France.

Je lui ai tout raconté. Enfin, presque. Il y a une chose dont je ne lui ai pas parlé, la grosse pile de papiers que je transporte dans mon sac de vol. Tout ce qu'a écrit Julie, tout ce que j'ai écrit, tous ses bouts de papier à lettres de l'hôtel, les partitions de musique, mes « Notes de pilote », le cahier d'Étienne... Je ne lui ai pas dit qu'il y avait une version écrite.

Je suis abasourdie à quel point je suis devenue douée pour mentir. Enfin, pas tout à fait : je ne lui ai pas menti. L'histoire que je lui ai racontée n'était pas un pull plein de trous et de fils qui se défont facilement quand on tire dessus. C'était plutôt... Défaire l'un, tricoter le deuxième, passer la couture par-dessus. Entre Penn et Engel, les informations étaient suffisamment nombreuses pour que je n'aie pas à mentionner la confession écrite de Julie dans ma chambre. Il est absolument hors de question que je la donne à une secrétaire d'archives à Londres. C'est à moi.

Quant à mes notes, eh bien... J'en ai besoin pour rédiger un véritable rapport à l'attention du Comité des Accidents.

Effectivement, le récit a pris longtemps. Le sergent Silvey nous a apporté une deuxième théière, puis une troisième. Au final, Balliol m'a assuré doucement :

— Tu ne seras pas pendue.

— Mais je suis responsable.

— Pas plus que moi, a-t-il répondu, avant de détourner les yeux. Torturée et envoyée servir de rat de laboratoire...

Mon Dieu ! Cette fille adorable et intelligente. Je pourrais aussi bien... Je suis dévasté. Non, tu ne seras pas pendue. (Il a pris une longue inspiration tremblante.) « Tuée en action », c'est ce qu'a dit le premier message, et c'est le verdict qui restera, a-t-il déclaré avec fermeté. Elle a bien été tuée en action et, vu le nombre de personnes qui sont tombées sous les coups de feu cette nuit-là, je ne pense pas que nous ayons à préciser qui a abattu qui. Ton histoire ne sortira pas de ce bâtiment. Tu n'as raconté à personne ce qui s'était passé, n'est-ce pas ?

— Je l'ai dit à son frère, ai-je répondu. Et puis, de toute façon, il y a des micros dans cette pièce. Les gens écoutent par les volets de la cuisine. Ça va se savoir.

Il m'a observée, pensif, avant de secouer la tête.

— Y a-t-il quelque chose à notre sujet que tu ignores, Kittyhawk ? Nous conservons nos secrets, et toi les tiens. « Parler à tort et à travers peu coûter des vies. »

En France, c'est véritablement le cas. Ce n'est pas aussi drôle que ça en a l'air.

— Écoute, Maddie, faisons une pause d'une demi-heure. Je crains d'avoir une montagne de détails sur lesquels t'interroger, que nous n'avons pas encore abordés, et j'ai bien peur d'avoir perdu mon sang-froid.

Il a sorti un mouchoir en soie à pois, s'est détourné de nouveau et s'est mouché. Lorsqu'il m'a fait face, il m'a tendu la main pour me relever.

— De plus, je pense que tu as besoin d'une sieste.

Qu'a dit Julie à mon sujet... Je suis formée pour répondre positivement aux ordres des représentants de l'autorité. Je suis retournée dans ma chambre et j'ai dormi profondément pendant vingt minutes, rêvant que Julie m'apprenait le fox-trot dans la cuisine de Craig Castle. Bien sûr, elle m'a vraiment appris à danser le fox-trot, sauf que c'était lors de l'une des soirées de Maidsend, et non dans la cuisine de Craig Castle, mais le rêve était tellement réel qu'en me

réveillant je ne savais plus où j'étais. Et c'était comme me prendre le malheur en pleine face une nouvelle fois.

Sauf que cette fois, au lieu d'avoir dans la tête La dernière fois que j'ai vu Paris, j'avais Dream a Little Dream of Me qui tournait en boucle, celle que jouait le groupe lorsque nous dansions à Maidsend. Cela ne me dérange pas, car j'en ai plus qu'assez de La dernière fois que j'ai vu Paris. Si jamais j'entends l'une de ces deux chansons jouée dans un espace public, je suis certaine que je me mettrai aussitôt à hurler.

Balliol et moi sommes repartis pour un tour et c'est devenu un peu plus technique, je devais me souvenir de noms et de chiffres que j'ignorais connaître. Des noms de code pour chacun des membres de la Résistance que j'avais rencontrés, tandis que Balliol les comparait à des notes dans son petit carnet en cuir, la localisation de tous les équipements, armes ou cachettes que je connaissais. À un moment, j'étais penchée en avant avec les coudes sur les genoux, tirant sur mes cheveux jusqu'à en avoir mal, essayant de retrouver les coordonnées exactes de la grange des Thibaut et du garage de la dame aux roses. J'ai soudain compris que ça faisait vingt minutes que j'étais assise là, à me tirer les cheveux, et j'ai eu un accès de colère.

J'ai brusquement relevé la tête et demandé furieusement :

— Pourquoi ? Pourquoi voulez-vous savoir si je peux me sortir les coordonnées de la tête ? Je peux inventer des coordonnées, comme l'a fait Julie avec les codes ! Donnez-moi une carte et je vous montrerai, il n'est pas nécessaire que je fasse ça ! Que voulez-vous réellement, espèce de SALOPARD machiavélique ?

Il est resté silencieux un moment.

— On m'a demandé de te faire passer un petit test, a-t-il fini par avouer. Augmenter la pression, voir comment tu réagissais. Honnêtement, je ne sais pas quoi faire de toi. Le ministère de l'Air veut te retirer ta licence et les Opérations

spéciales veulent te décerner une George Medal²⁷. Ils aimeraient te garder avec eux.

ABSOLUMENT HORS DE QUESTION.

Mais, mais. Ma réussite en tant qu'agent non officiel des Opérations spéciales va effacer mon vol en France en tant que pilote non officiel de la RAF. Je ne recevrai pas de médaille, je n'en veux pas ni n'en mérite, mais je ne perdrai pas non plus ma licence. On pourrait considérer que j'ai réussi à la perdre toute seule, mais ils vont m'en fournir une autre. Ils ne me la retireront pas. Ils ne vont même pas me retirer mon travail. Oh ! c'est une excellente raison pour pleurer, verser des larmes de soulagement. Ils vont me laisser voler de nouveau. Je devrai me présenter devant le Comité des accidents, mais ce sera seulement au sujet du véritable accident, comme si j'étais membre de l'escadron de la Lune, écrasant mon propre appareil. Je ne serai pas accusée de quoi que ce soit d'autre.

Quand viendra l'invasion, l'Air Transport Auxiliary transportera des avions en France. Dans peu de temps, au printemps. Je vais y retourner. Je sais que je vais y retourner.

Je suis épuisée. En dehors de ma sieste et des quelques heures de sommeil après notre atterrissage, je n'ai pas dormi depuis la nuit de dimanche, et nous sommes maintenant mardi soir. Une dernière chose, avant de me coucher...

Balliol m'a donné une copie du message qu'ils viennent de recevoir et de décoder, de la part de l'opérateur de Damas.

RAPPORT DE LOURD BOMBARDEMENT ALLIÉ SUR
ORMAIE NUIT DU SAM. 11 DÉC DIM 12 DÉC OP RÉUSSIE
DESTRUCTION CDB ALIAS QG RÉGIONAL GESTAPO
AUCUNE ARRESTATION CONNUE TOUT VA BIEN STOP
PASSER MSG À KITTYHAWK QUE PÈRE ISOLDE
RETROUVÉ ABATTU BALLE DANS LA TÊTE PROBABLE
SUICIDE

— Qui est le père d'Isolde ? a demandé Balliol en me donnant le message.

— L'officier de la Gestapo qui... qui a interrogé Verity. Et qui l'a condamnée.

— Suicide, a dit Balliol d'une voix douce. Encore un pauvre homme.

— Encore une pauvre fille, ai-je corrigé.



Ces cercles concentriques dans la mare... ça ne s'arrête jamais à un seul endroit. Toutes ces vies qui ont été en contact avec la mienne si brièvement. Pour la plupart, je ne connaissais pas leur vrai nom, comme la grand-tante de Julie et le conducteur de la Rosalie. Et pour certains je ne sais rien d'eux que leur nom : Benjamin Zylberberg, le médecin juif, et Esther Lévi, dont on a donné la partition de flûte à Julie pour qu'elle puisse écrire. Et d'autres que j'ai rencontrés brièvement, appréciés, et que je ne reverrai jamais, comme le fils du pasteur qui pilotait des Spitfire, Anna Engel, et le canonnier jamaïcain.

Et il y a Isolde von Linden, à l'école en Suisse, qui ne sait pas encore que son père s'est tiré une balle dans la tête.



« Iseult, toujours au royaume du soleil, dans la lumière scintillante du jour, Iseult... »

J'ai gardé le paquet d'allumettes que son père a donné à Amélie.



J'ai pris un bain et emprunté un pyjama à la jolie conductrice infirmière des premiers secours du corps des

Yeomen qui ne dit jamais rien. Dieu sait ce qu'elle pense de moi. Je ne suis plus enfermée ni sous surveillance. Quelqu'un va me conduire demain à Manchester. Ce soir... ce soir, je vais dormir dans cette chambre une fois de plus, dans ce lit où Julie a pleuré jusqu'à épuisement dans mes bras, il y a huit mois.

Je vais garder son foulard de soie grise. Mais je veux que Jamie prenne ce cahier, mes « Notes de pilote », la confession de Julie, et les donne à Esmé Beaufort-Stuart, parce qu'il est normal que madame la mère de Julie sache ce qui s'est passé. Si elle désire savoir, j'estime qu'elle a le droit de savoir. Absolument tout dans les détails.

Je suis de retour en Angleterre. Je peux retourner travailler. Je n'ai pas les mots pour exprimer à quel point je suis abasourdie et reconnaissante d'avoir le droit de conserver ma licence.

Mais une part de moi repose dans la dentelle et les roses sur une berge de France. Une part de moi est brisée à jamais. Une part de moi sera toujours impossible à piloter, coincée en ascensionnel.

[27](#) Créée par le roi britannique George VI en 1940, afin de pouvoir récompenser les membres du Commonwealth qui accompliraient des actions héroïques. Cette médaille récompense les civils. (NdT)

Lady Beaufort-Stuart
Craig Castle
Castle Craig
Aberdeenshire

26 déc. 1943

Ma très chère Maddie,

Jamie m'a donné tes « lettres », les tiennes et celles de Julie, et je les ai lues. Elles vont rester ici, en sécurité. L'Official Secrets Act n'a pas grande prise sur une maison qui absorbe les secrets comme une éponge. Quelques cartes de recettes et des ordonnances mélangées au bazar de deux bibliothèques passeront certainement inaperçues.

Je veux te dire ce que m'a dit Jamie en me donnant ces pages : « Maddie a bien agi. »

Je suis d'accord.

Reviens me voir, chère Maddie, dès que cela te sera possible. Les petits sont ravagés par la nouvelle, et tu leur ferais du bien. Peut-être te feront-ils aussi du bien. Ils sont ma seule consolation en ce moment, et j'ai essayé de toutes mes forces de leur offrir un « joyeux » Noël. Ross et Jock ont maintenant perdu leurs deux parents dans le bombardement, alors peut-être les garderai-je quand cette guerre sera terminée.

J'aimerais te « garder », toi aussi, si tu veux bien. Dans mon cœur, et comme l'unique meilleure amie de ma fille. Ce serait comme perdre deux filles si tu devais nous quitter

maintenant.

Reviens vite. La fenêtre sera toujours ouverte.

Vole prudemment.

Avec tout mon amour,

Esmé

P.-S. : Merci pour l'Eterpen. Il est extraordinaire. Pas un seul mot de cette lettre n'a bavé. Personne ne saura jamais les larmes que j'ai versées en l'écrivant !

Je suis sincère. Vole prudemment. Et reviens.

DÉBRIEFING DE L'AUTEUR

Comme l'a déjà dit une autre : « Mes rapports sont nuls. » Je suis tenue par la loi d'écrire cette postface, tout comme je suis tenue par la loi de m'assurer que ce livre n'entre pas en contradiction avec l'Official Secrets Act. C'est censé être une note historique, cela me brise le cœur que d'admettre que Nom de code : Verity est une œuvre de fiction, que Julia Beaufort-Stuart et Maddie Brodatt ne sont pas des personnes réelles, mais des créations de mon cerveau obsédé par l'aventure.

Mais je vais essayer. Ce livre a commencé comme un simple portrait d'une pilote de l'Air Transport Auxiliary. Étant moi-même une femme et une pilote, je voulais explorer les possibilités qui auraient pu s'offrir à moi lors de la Seconde Guerre mondiale. J'avais déjà écrit une histoire en temps de guerre, au sujet d'une jeune pilote (Something Worth Doing, dans Firebirds Soaring, édité par Sharyn November), mais je voulais m'atteler à quelque chose de plus long, avec plus de détails et, surtout, de plus crédible.

J'ai commencé par les recherches, espérant trouver des idées d'intrigue, et j'ai lu The Forgotten Pilots, de Lettice Curtis. Il s'agit de la véritable histoire de l'Air Transport Auxiliary, écrite par une femme, alors il me semblait normal et légitime que ma pilote de l'ATA soit une fille. Mais cette histoire au sujet de l'ATA a échappé à mon contrôle lorsque (accidentellement, alors que je préparais le dîner) je suis tombée sur les grandes lignes de Nom de Code : Verity et j'y

ai ajouté un agent des Opérations spéciales.

J'ai continué à lire : OK, je pouvais avoir une pilote ET une espionne, deux filles. Et cela resterait crédible. Car des femmes ont véritablement occupé ces postes. Elles n'étaient pas nombreuses. Mais elles étaient réelles. Elles ont travaillé, souffert et lutté aussi dur que les hommes. Nombre d'entre elles sont mortes.

Gardez à l'esprit que, en dépit de mes longues recherches d'exactitude historique, ce livre n'a pas pour objectif d'être de l'Histoire, mais une bonne histoire. Le lecteur doit donc m'accorder sa confiance sur un fait : le vol de Maddie en France. Les femmes pilotes de l'ATA n'ont eu le droit de voler en Europe que bien après l'invasion de la Normandie, quand le territoire occupé par les Allemands est retombé entre les mains des Alliés. (Quand Maddie est appelée la « seule pilote des Alliés abattue hors de Russie », c'est une référence aux femmes russes qui étaient pilotes de combat pendant la guerre.) J'ai travaillé très dur à établir un enchaînement d'événements plausible conduisant au vol de Maddie en France dans un Lysander. Son atout est en fait le mien, qu'elle puisse autoriser son propre vol.

Ma deuxième invention (comme l'a fait une certaine narratrice peu fiable) concerne tous les noms propres. La plupart d'entre eux, en tout cas. Pour moi, c'était un bon moyen d'éviter les incongruités historiques. Par exemple, Oakway est un Ringway à peine déguisé (devenu Manchester Airport) mais, contrairement à Oakway, Ringway n'avait pas d'escadron à l'hiver 1940. Maidsend est un composé de nombreux aérodromes du Kent. La ville française d'Ormaie n'existe pas, mais elle se situerait vers Poitiers.

Au début de mes recherches, je comptais également dire ici que j'avais inventé les emplois de meneur d'interrogatoire et de pilote de transport des Opérations spéciales. Mais il se trouve qu'une pilote de l'ATA américaine, Betty Lussier,

assurait en gros ces deux emplois à des moments différents de la guerre (bien qu'elle ait travaillé pour l'OSS, les Américains, et non pour la SOE). Chaque fois que je tombais sur l'histoire d'une femme qui était pilote lors de la guerre ou un agent de la Résistance, je me disais : « Tu ne pourrais pas inventer ces gens. »

J'adorerais m'arrêter sur chaque page de mon livre et vous dire d'où vient chacun des plus petits détails : comment j'ai découvert qu'on pouvait utiliser du kérosène pour fluidifier l'encre, que les infirmières scolaires utilisaient des plumes de stylo pour pratiquer des tests sanguins, comment j'ai trouvé une feuille d'ordonnance juive. De toute évidence, je ne peux pas faire cela pour chacun des plus petits détails mais, puisque le papier et l'encre sont les bases de ce roman, parlons du **STYLO À BILLE** ! Il aurait été très difficile que mes écrivains fictifs aient une réserve d'encre, il serait plus pratique de leur donner des stylos à bille. Je me suis dit qu'il fallait vérifier si les stylos à bille existaient en 1943.

Il s'est trouvé que oui, mais tout juste. Le stylo à bille a été inventé par László Biró, un journaliste hongrois qui a fui en Argentine pour échapper à l'occupation allemande de l'Europe. En 1943, il a breveté son invention à la RAF, et les premiers stylos à bille ont été fabriqués à Reading, en Angleterre, par les constructeurs d'avions Miles, pour fournir aux pilotes une réserve infinie d'encre ! J'ai dû utiliser un échantillon dans Nom de code : Verity, car les stylos à bille n'étaient pas encore sur le marché. Mais c'était crédible ! C'est tout ce que je demande, que mes détails soient crédibles. Et j'adore que les stylos à bille aient d'abord été fabriqués pour la RAF. Qui l'eut cru ?

Il existe une véritable histoire derrière quasiment tous les détails et toutes les scènes de ce livre. Je crois que c'était dans l'une des Horrible Histories de Terry Deary, que j'ai appris l'histoire de l'agent des Opérations spéciales qui a regardé du mauvais côté en traversant la route. J'ai moi-

même failli être renversée en faisant la même erreur. J'ai également passé quelques après-midi à me casser le dos en retirant des rochers d'une piste. Même les dysfonctionnements du Lysander et de la Rosalie Citroën sont fondés sur des faits réels. The Green Man est un véritable pub, si vous réussissez à le retrouver. Mais il a changé de nom, maintenant.

Je sais qu'il doit y avoir des erreurs et des inexactitudes au fil des pages, mais j'implore pour elles l'indulgence poétique. Certaines sont voulues, d'autres non. Le nom de code « Verity » du titre est le plus évident à mes yeux. Pour autant que je sache, les femmes agents des Opérations spéciales en France portaient toutes un nom féminin français comme nom de code, or Verity est un prénom anglais. Mais il se traduit en français par « vérité », et certains des codes utilisés pour les opératrices radio sont tellement neutres (comme « infirmière ») que j'ai décidé de garder celui-ci. Un autre bon exemple est l'utilisation des termes « Nacht und Nebel », qui se rapporte à la politique nazie de s'assurer que certains prisonniers politiques disparaissaient dans « la nuit et le brouillard ». L'expression était tellement secrète qu'il était peu probable que Julie l'ait jamais entendue. Toutefois, les prisonniers du camp de concentration de Ravensbrück savaient qu'ils étaient « NN » et, à la fin de l'année 1944, ils savaient ce que cela signifiait. Les derniers mots de Nelson sont également sujets à un important débat. Mais, quoi qu'il ait dit, Hardy l'a véritablement embrassé. Là où je pêche en exactitude, je compense en crédibilité.

Beaucoup de gens m'ont aidée à rendre ce roman complet et parfait, et ils méritent tous d'immenses remerciements. Parmi ces héros inconnus se trouve un trio de conseillères enrôlées en « culture » et langue : Iona O'Connor, Marie-Christine Graham, et Katja Kasri, qui se sont jetées sur leurs tâches avec l'enthousiasme de volontaires en temps de guerre. Mon mari, Tim Gatland, a été

mon conseiller technique et d'aviation (comme toujours), et Terry Charman, de l'Imperial War Museum de Londres, a revu le manuscrit pour l'exactitude historique. Jonathan Habicht, de la Shuttleworth Collection, m'a autorisée à approcher un Lysander et un Anson. Tori Tyrrell et Miriam Roberts ont été mes indispensables premières lectrices. Tori a suggéré des titres de sections qui, bien qu'évidents, m'avaient échappé. Ma fille, Sara, m'a suggéré certains des rebondissements les plus spectaculaires. Ce livre n'existerait pas sans la charmante Sharyn November, éditrice en chef chez Viking Children's Books, qui m'a demandé de l'écrire en premier lieu, et sous la direction de mon agent, Ginger Clark, les équipes éditoriales dirigées par Stella Paskins d'Egmont UK, Catherine Onder de Disney Hyperion Books for Children, et Amy Black de Doubleday Canada ont aidé à finir de façonner Nom de code : Verity.

Je pense que je devrais également remercier discrètement les anonymes dont les vies sont liées à la mienne et qui m'ont influencée au fil des ans : des amis, des membres de ma famille, des professeurs et des collègues. Des Allemands, des Français, des Polonais, des Américains, des Japonais, des Écossais, des Anglais, des juifs et des chrétiens qui, pendant le conflit de la Seconde Guerre mondiale, ont été des combattants de la Résistance, des artistes du camouflage, des pilotes de combat de la RAF, de transport de l'USAF, des enfants évacués, des prisonniers dans des camps de concentration aussi bien américains qu'allemands, des réfugiés en fuite, des Jeunesses hitlériennes, des WAAC, des soldats et des prisonniers de guerre. QU'ON SE SOUVIENNE.

Elizabeth Wein est née à New York aux États-Unis, elle a vécu en Angleterre, en Jamaïque et en Écosse. Elle partage avec son mari Tim sa passion pour l'aviation. Ils ont tous les deux leur brevet de pilote et ont survolé les États-Unis, le Kenya et la côte sud de l'Angleterre. C'est sa passion pour les avions qui a donné l'idée à Elizabeth Wein d'écrire son roman Nom de code : Verity.

Titre original : Code Name Verity
Copyright © 2012 by Elizabeth Gatland

© Bragelonne 2014, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Stuart Brill & Paul
Gooney / Arcangel Images

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir
est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation
autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera
susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1707-4

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse

CASTELMORE
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris
E-mail : info@castelmore.fr
Site Internet : www.castelmore.fr

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine Neverland annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

ELIZABETH WEIN

NOM DE CODE : VERITY

JE DIRAI TOUTE LA VÉRITÉ.

Je n'ai plus que deux semaines à vivre. Après, vous m'exécuterez. Car la mort est le sort que les nazis réservent à leurs ennemis, n'est-ce pas ? Et j'ai été prise en flagrant délit d'espionnage... Je n'ai pas d'autre choix que de livrer tout ce que je sais. Je ferai tout, absolument tout pour éviter un nouvel interrogatoire du capitaine SS von Linden.

Tout a commencé le jour où j'ai rencontré mon amie Maddie. C'est elle, le pilote qui m'a conduite jusqu'ici. Folles que nous étions, nous avons tenté d'envahir la France à nous deux. Nous formions alors une équipe du tonnerre.

« Quand j'ai fermé ce livre, j'ai eu l'impression d'avoir rencontré de vraies personnes que je n'oublierai jamais et qui me hantent encore. Ne passez pas à côté de ce roman. »

Maggie Stiefvater, auteure best-seller de la saga *Frisson*.


« Des personnages qui vous habiteront encore longtemps après avoir lu la dernière page. »
Ally Condie, auteure best-seller de *Promise*



9 782362 311277

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marianne Durand
Photographies de couverture : © Stuart Brill & Paul Gooney /
Arcangel Images
ISBN : 978-2-36231-127-7

16,90 €

 <http://www.facebook.com/CastelmoreFR>



CASTELMORE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert